Orientation lacanienne III, 9.

Jacques-Alain Miller

Première séance du *Cours*

(mercredi 15 novembre 2006)

I

Je vous apporterai aujourd'hui une perspective, à partir d'un point qui est d'après-coup.

Inopinément, ce qui ne veut pas dire de façon inopportune, même si cela vous a importuné, je me suis trouvé l'an dernier par trois fois marquer, et de façon non feinte, la distance que je prenais ou plutôt qui se prenait, de ce Je qui vous parle, à la disance lacanienne. J'écris ces deux mots, voisins : Distance et disance.

Je dis la disance. Ça n'est pas un mot que j'ai forgé, c'est un terme qui a été introduit par Damourette et Pichon, dans leur *Essai de grammaire de la langue française* où Lacan a puisé.

Il a d'ailleurs eu un rapport personnel avec Édouard Pichon qui était, outre grammairien, psychanalyste, et qui a accueilli le jeune Lacan dans le milieu, favorablement. Il lui a consacré un article où il déplore néanmoins, déjà, son caractère incompréhensible.

Alors qu'est-ce que la disance ? C'est la langue telle qu'elle est parlée par les gens d'un métier.

Comme le note avec bon sens nos auteurs il y a des habitudes professionnelles. Les termes techniques, ici, désignent les actes, les outils, les produits, d'un mode de l'activité humaine qui sont assez souvent ignorés du gros de la nation.

Je dis disance lacanienne car cette langue me semble aujourd'hui d'une extension suffisante pour qu'on lui épargne le nom de jargon, qui est plus péjoratif, bien entendu.

Un jargon, c'est la langue parlée qui décide par un de ces milieux, du recours soit par intérêt, soit par fantaisie, soit par tradition particulière, à des tours ou des vocables incompréhensibles par les non-initiés.

Donc je préfère disance.

Alors la distance dont je parlais, la distance où j'ai été à un moment de la disance lacanienne, s'est l'an dernier suturée, puisque, vous en êtes témoin, j'ai repris mon train-train et celui-ci nous a mené jusqu'à la fin de l'année, a couvert le Séminaire *D'un Autre à l'autre*.

Si je rappelle cette distance de la disance, où j'ai été, c'est qu'en définitive elle m'est précieuse et c'est sur elle que je voudrais maintenant fixer ma position de cette année.

Oh ! En fait, le dis-je, peut-être sans le savoir depuis toujours, ai-je été dans cette distance de la disance. Et peut-être, peut-être est-ce cela le secret de ce qu'on appelle - c'est de l'extérieur que je le reçois - le secret de ce qu'on appelle ma clarté.

Elle tient peut-être à ce qu'en définitive je m'efforce de ne pas me laisser porter par la disance des psychanalystes.

Et aussi à distance de la disance que je laisse à Lacan, son dire, la responsabilité de son dire, le trait singulier de son dire, qui est toujours amorti dans la disance.

Lacan l'a formulée, assumée, sa singularité, d'une façon évidemment énigmatique quand il disait, dans son Séminaire sur Joyce, intitulé *Le sinthome*, ceci, qui est page 132 : « C'est dans la mesure où Freud a vraiment fait une découverte - à supposer que cette découverte soit vraie - que l'on peut dire que le réel [j'ajoute la catégorie du réel, dont il est question dans ce Séminaire] que l'on peut dire que le réel est ma réponse

symptomatique. »

La découverte supposée vraie, en l'occurrence c'est celle de l'inconscient.

Lacan dit aussi dans la même page « Disons que c'est dans la mesure où Freud a articulé l'inconscient que j'y réagis ». Le réel serait ainsi une réaction d'Un, d'Un seul, à l'articulation freudienne de l'inconscient.

Les deux mots sont dits réaction et réponse. La réponse est évidemment d'un ordre plus complexe que celui de la réaction. Mais peut-être n'est-ce pas le terme le moins significatif, significatif de ce que Lacan est là, se suppose être, dans un traumatisme.

Comment l'entendre ?

De cette façon-ci, qui est simple, que la découverte de Freud fait trou dans le discours universel. C'est au moins la perspective que Lacan a adoptée d'emblée concernant Freud. Et on peut dire que ce que nous appelons par convention « l'enseignement de Lacan » constitue dans son ensemble une réponse à ce trou.

Sous des modes variés Lacan démontre incessamment que cette découverte ne trouve à se loger dans aucun discours qui l'ait précédée. C'est ce trou dans le discours universel qui est la perspective qu'il a prise sur Freud, qui l'a précipité dans l'élaboration multiple du discours analytique, supplémentaire, pour donner un logis à la découverte de Freud.

Lacan a parlé de l'événement Freud, signalant par ce terme la coupure que Freud introduisait, ce qui a pu s'en répandre, mais je dirais volontiers le traumatisme Freud.

Parce que l'événement - et Lacan y revient tant et plus à chacun de ses tours et détours - l'événement Freud a été d'emblée méconnu, tamponné, au point que Lacan puisse dire, dans un texte auquel je viendrai, que la peste, la fameuse, que Freud s'imaginait apporter, sur le chemin des États-Unis d'Amérique, s'est en fait révélée anodine. Le public s'en arrange.

Eh bien, ce qui nous reste comme enseignement de Lacan est ce qui provient de quelqu'un qui ne s'en est pas arrangé.

On peut dire que cet enseignement, qui est là présent ici, entre nous, que cet enseignement, son ambition est de répercuter le traumatisme Freud, enfin ce qu'on prendre dans les rets d'une dialectique c'est en fait, dans cette perspective, les répercussions d'un traumatisme.

Et, Lacan, au fond l'a dit, dans la même page que je citais tout à l'heure, à propos de l'énoncé du réel sous la forme d'une écriture, des nœuds ; l'énoncé du réel sous cette forme, dit-il, a la valeur d'un traumatisme.

Il le tempère, il l'explique, en parlant du forçage d'une nouvelle écriture.

Voilà qui donne à nos sages études un dramatisme dans lequel je ne compte pas vous installer. Je préfère vous installer dans la difficulté.

Précisément en visant, autant que je puisse le repérer, je le repère par rapport à moi bien entendu, je repère ce qui n'est pas passé dans la disance.

Et pour vous installer, nous installer dans la difficulté, je prendrai ce que j'ai fait ici photocopier, le dernier texte si bref, du recueil que j'ai confectionné des *Autres écrits*, que vous trouvez dans le livre pages 571 à 573.

Il m'est arrivé d'y venir rapidement quelquefois. Il est daté du 17 mai 1976 alors que le Séminaire du *Sinthome* est clôt le 11 mai. Il est donc écrit dans la suite immédiate de ce Séminaire et il mérite d'être lu de près.

Comme je ne vous l'ai pas annoncé vous n'avez pas ce texte sous les yeux, il va donc falloir que je vous le débite soigneusement. D'abord son début. J'abrège quand il faut ; je vous demande d'écouter comment raisonne la première phrase de ce texte.

C'est fait pour couper court et aller au centre de la question. J'ai l'intention d'être bref aujourd'hui. « Quand l'espace d'un lapsus, n'a plus aucune portée de sens [entre parenthèses] (ou interprétation), alors seulement on est sûr qu'on est dans l'inconscient ».

On peut croire que c'est connu puisque la valeur, les non-sens, est depuis toujours par Lacan soulignée, mise en fonction, néanmoins ce que

cette phrase très surprenante, si on la remarque de près, comporte, c'est la disjonction entre l'inconscient et l'interprétation.

Une exclusion entre ces deux fonctions, je dis *fonction* pour inconscient puisque dans le même texte Lacan parle en effet de la fonction inconsciente.

Une disjonction entre l'inconscient et l'interprétation.

Ça, c'est de nature à faire vaciller ce que nous croyons savoir de l'articulation de l'inconscient. C'est par exemple tout à l'envers de la thèse selon laquelle - thèse développée dans le Séminaire VI de Lacan, *Le désir et son interprétation* - thèse selon laquelle le désir – inconscient - c'est son interprétation.

Ici, au contraire, nous avons à placer une double barre qui indique la coupure, la déconnexion entre le signifiant du lapsus et le signifiant de l'interprétation.

Et, nous nous trouvons là atteindre, à son point, à sa jonction, d'un lien, du fameux S_1 et du fameux S_2, qui sont de notre disance - signifiant premier, signifiant second - le minimum inscriptible de la chaîne signifiante et qui comporte, quand elle embraye, quand S_1 embraye sur S_2, que le signifiant 1 représente le sujet pour l'autre signifiant, le S_2.

Or ce qui dans cette phrase peut être imperceptible, d'être placée en ouverture, pas en ouverture de ce texte mais en clôture du Séminaire sur Joyce, cette phrase comporte, si on aligne comme je le fais ici, que S_1 ne représente rien. Vous n'avez pas un signifiant représentatif.

Ça, ça attaque ce qui est pour nous le principe même de l'opération psychanalytique, pour autant que la psychanalyse a son départ dans l'établissement minimal, S_1-S_2, dans l'établissement du transfert.

Là, S_1-S_2 trouve une autre écriture, homologue. Lacan l'introduit dans sa « Proposition sur le psychanalyste de l'École » que vous trouvez page 248 des *Autres écrits*.

Là, S_1 c'est, pour qu'on ne s'y trompe pas, le signifiant du transfert, dans son lien à S_2 qui est signifiant quelconque et Lacan inscrit pour le fixer une petite lettre *q* minuscule.

Et c'est traduire, en terme de signifiant la relation qui s'établit conditionnant l'opération analytique.

Et c'est de ce lien que se trouve produit en position de signifié, sous la barre que vous placerez en dessous du signifiant du transfert, pour y inscrire le sujet, le fameux sujet supposé savoir.

C'est le sujet qui résulte de ce que la connexion s'établisse. Et alors, sur ce mode, que je disais de signifié, se trouve désormais présent le savoir supposé, l'ensemble faisant savoir des signifiants dans l'inconscient, dit Lacan.

Il faut que cet embrayage s'établisse d'un signifiant à l'autre pour qu'il en résulte un effet de sens, spécial, qui dit quelque chose là pour le coup à tout le monde et qui n'est pas une expression spécialisée, le sujet supposé savoir - tout le monde arrive peu ou prou à donner un sens à ça sans passer par la disance lacanienne - se trouve alors mobiliser comme nous disons, mobiliser des signifiants dans l'inconscient.

Au cours de l'analyse, ce sera ça, le statut de l'inconscient. Il prend son statut de cette position supposée et on sait que Freud, après tout jusqu'au bout, a conservé à l'inconscient le statut d'une hypothèse, en tout cas pas vérifiable par les moyens auxquels elle songeait à faire appel, les sciences de la nature.

Et c'est ainsi que le statut que nous reconnaissons à partir de là à l'inconscient, c'est un statut transférentiel. C'est ce qui m'a amené d'ailleurs à parler simplement d'inconscient transférentiel.

Et c'est ainsi que le transfert, loin d'être effet de l'inconscient prend dans tout ce qui est passé de Lacan dans la disance, prend au contraire une place, bien plutôt une place de cause.

C'est par le transfert qu'on rend présent, qu'on mobilise et qu'on lit l'inconscient. Quand Lacan articule le transfert à partir du sujet supposé savoir, il le lie très étroitement à

l'inconscient puisque on voit écrire dans son texte « Télévision », dans les *Autres écrits* page 543 : « Qu'une manifestation symptomatique de l'inconscient est comme tel rapport au sujet supposé savoir », ce qui permet de dire, dans cette optique, que l'inconscient freudien, c'est l'inconscient transférentiel et qu'il suppose le lien de S_1 et S_2.

D'où au fond cette distinction qu'on peut faire pour s'y retrouver entre le sujet qui consiste dans le savoir des signifiants et le sujet supposé à ce savoir. Dans l'état de consistance où on a, pour reprendre le terme sartrien, un en-soi, et on pourrait imaginer que par le fait que le sujet vient à être supposé à ce savoir il a là le statut de pour-soi.

On va retrouver ce soi, on le retrouve précisément parce que cette mince phrase des débuts nie l'inconscient transférentiel. On est sûr qu'on est dans l'inconscient quand l'espace d'un lapsus n'a plus aucune portée de sens ou d'interprétation. Ça veut dire : on est sûr qu'on est dans l'inconscient quand il n'y a pas cette connexion transférentielle, opérée.

Et c'est ainsi que la deuxième phrase, plus brève, que Lacan ajoute à son ouverture c'est, ça fait très peu lacanien, il peut se le permettre, mais il faut encore, là, un forçage pour réussir à inclure ça, un bout de phrase qui porte sur le on est sûr, on le sait – virgule – soi - point.

Et qui est ce *soi, ce soi* qui sait que ça n'a ni queue ni tête, ni sens ni interprétation ? On a ici un *on* qui n'est pas comme Lacan a pu jouer avec celui de l'inconscient, on a un *on* qui est *soi*.

Eh bien ce que je relève, avec ce petit bout de phrase de Lacan, c'est que c'est un savoir du soi tout seul.

Ça ne se passe pas dans le fameux registre de l'intersubjectivité et pas même dans celui de l'intersignifiance entre S_1 et S_2. S'installe dès le début cette étrange être coupé, qui est seul.

Ça se vérifie par la suite des textes, qui permet, même, de saisir ce que Lacan formule à sa manière entre les lignes. Mais il suffit, dit-il, que s'y fasse attention pour qu'on en sorte. Ah !

On voit bien qu'ici nous n'avons pas le *Je* ou le *moi* comme sujet du verbe, on a un *s'y fasse attention*, *fait attention s'y fasse,* pour qu'on en sorte, de l'inconscient.

Et voilà ce qui nous paraîtrait une propriété psychologique, l'attention - *l'* - qui prend ici une valeur opposée à celle de l'inconscient dans lequel on est sûr d'y être, ce concept *soi tout seul*.

Alors qu'est-ce que c'est l'attention portée sur le lapsus, au-delà du savoir comme immédiat, que ça n'a pas de sens et que ça n'a pas d'interprétation ? Moi, je ne vois qu'une seule façon de saisir ce qu'il en est de cette attention, l'attention, c'est ce qui conditionne l'association. On associe à l'occasion à l'injonction de l'analyste, mais enfin où est-il ici, où est-il on ne le trouve pas, on ne le trouve que quand on se met à faire attention et à ce moment-là, en effet, alors il y a du sens et il y a de l'interprétation.

Mais ce qu'on a essayé de saisir dans l'espace d'un lapsus, c'est ce qui est d'avant, d'avant que la machine de l'attention qui fonctionne sur le pivot du sujet supposé savoir se mette en marche.

« Resterait - avec Lacan - que je dise une vérité. Ce n'est pas le cas, je rate, ce n'est pas le cas [deux points] je rate ». Et ce mot de *ratage* auquel j'ai pu faire un sort jadis, ici désigne ce qui s'obtient précisément par l'association, voire par la fameuse intervention interprétative de l'analyste.

Tout ça, du ratage, ça passe à côté de ce qui avait surgi l'espace d'un lapsus. Et pour bien marquer comme c'est là très mince, la minceur absolue, le fugitif, l'évasif, Lacan dans son texte tronque l'expression l'espace d'un lapsus, il dit *l'esp d'un laps* ; en fait ça n'est possible qu'avec le français, cette assonance et cette conquéson. C'est pour marquer comme est mince ce à quoi il s'attache pour dire que là on est sûr d'être dans l'inconscient.

Et il ajoute, là, comme (redite ?) qui fixe les choses, comme un exposé, comme thèse *Il n'y a pas de vérité qui, à passer par l'attention, ne mente*.

Et voilà : vous suivez le fil que je

dévide à partir de ces petits fragments ; voilà stigmatisée ou interrogée la vérité menteuse de l'association libre.

Nous sommes là dans une perspective où l'association libre, loin d'être la clé de la vérité, délivre une vérité fille de l'attention et par-là une vérité ratée. C'est le pivot, c'est ici on considère *l'Un tout seul* et il y en a. Il y a au moins deux allusions de Lacan dans ce texte qui trouvent à s'ordonner à partir de ce *tout seul*, ce troisième plus explicite.

Il dit, dans ces lignes initiales : « Pas d'amitié n'est là qui cet inconscient le supporte ». Pas d'amitié qui soit le support de l'inconscient.

Qu'est-ce que vient faire ici le mot *amitié* ? Ça désigne, c'est le nom après tout générique dont on pourrait désigner le lien de l'Un à l'Autre. Après tout, scander l'espace d'un lapsus, solliciter l'attention, ça pourrait passer pour un mouvement amical, d'aide, d'aide à l'association libre.

Et c'est là que l'amitié est par Lacan renvoyée et de même un peu plus loin dans le texte - vous ferez l'effort de le lire, ça vous permettra d'éviter de lire tout le reste, trois pages, un petit peu plus tard vous verriez Lacan se goberger, comme c'est bien connu mais ici ça prend une autre valeur, sur l'amour du prochain, qui est une autre figure du lien de l'Un à l'Autre.

Voilà des indications de Lacan qui montrent qu'il faut appeler ici, convoquer ici la fiction de l'*Un tout seul*. Nous disons fiction parce que nous sommes dans la disance lacanienne, psychanalytique.

Ce qui ne nous paraît pas fictif, c'est la situation analytique et pourquoi nous mettons la fiction ici. Mais de façon spécialement osée, en même temps que voilée par l'anecdote, on voit Lacan en effet faire venir le mot de solitaire, pour qualifier l'opération freudienne, celle de Freud.

Notons, dit-il – il y a un paragraphe entre que je ne commente pas – notons, dit-il, que la psychanalyse a, depuis qu'elle ex-siste, changé.

Là, c'est bien connu, nous avons suivi chez Freud les remaniements de sa théorie, la première et la seconde topique et chez Lacan nous savons que les remaniements sont constants mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit mais que la pression même de la profession, de son nom, son inscription sociale, tout ça, fait changer l'analyse. Mais ce qui est là visé, il faut avoir le toupet de l'écrire : la psychanalyse inventée par un solitaire.

Là, tout le monde sait aujourd'hui que Freud a tout fait par son transfert à Fliess. Eh bien la perspective que Lacan ici apporte efface le bon Fliess dont nous bénéficions maintenant d'une édition complète de leur correspondance en français, et qui existait en anglais depuis de nombreuses années et ça tombe très bien que le rappel que fait ici Lacan *Freud comme solitaire*.

C'est à ce titre qu'il le dit *théoricien incontestable de l'inconscient*. C'est une perspective bien sûr. Freud lui-même était, bien sûr qu'il faisait attention, et combien, à ces petits espaces de lapsus. Mais c'est à convoquer à un autre moment ici, il faut d'abord être saisi par cette nouvelle figure de Freud qui surgit d'un Freud tout seul.

Et d'ailleurs Lacan écarte ensuite ses disciples, *qui n'étaient disciples que du fait que lui, ne sût pas ce qu'il faisait* - inconscient si l'on veut.

Donc même les disciples sont renvoyés pour le laisser, le solitaire, dans son rapport à l'inconscient, dont on est sûr quand ça n'a pas de sens.

C'est de la même façon que Lacan peut dire que le réel serait peut-être sa réponse aux réactions symptomatiques, sa réaction ou sa réponse symptomatique à la découverte de Freud. Ça vaut pour lui tout seul, au point qu'il n'est pas sûr de réussir à communiquer, et, bien que déposé dans son Séminaire depuis de longues années et maintenant distribué sous forme de livres, il n'est pas sûr que ça ait été encore déplié.

C'est maintenant comme il dit une novation, que cette psychanalyse inventée par un solitaire se pratique maintenant en couple.

Voilà qui décoiffe, je veux dire qui fait sortir de ce qu'il y a de rodé dans la pratique, puisque ça paraît comme un fait, un fait numéro 2, qu'on se mette à deux pour opérer. Lacan fait sa place à ça en disant : *Soyons exact, le solitaire en a donné l'exemple*.

C'est là, voilà que j'en ris, du rapport solitaire à l'inconscient, le rapport solitaire est inattentif à l'inconscient, à la psychanalyse, en couple, opérant à partir du sujet supposé savoir, de la connexion minimale signifiante qui est ici défaite. C'est à ça, ne l'oublions pas, que Lacan s'abandonne à la fin de son laborieux Séminaire du *Sinthome*. Ça donne sa valeur au choix que Lacan fait ici entre parenthèses, en quelque sorte, enfin entre parenthèses elles y sont, quand il parle de Freud *théoricien incontestable de l'inconscient,* [entre parenthèses] *(qui n'est ce qu'on croit, je dis : l'inconscient, soit réel, qu'à m'en croire)*. Voilà de quoi nous donner une petite lucarne sur ce dont il s'agit.

L'inconscient qui est ici dessiné, comme en filigrane, c'est l'inconscient comme réel, ça n'est pas l'inconscient comme transférentiel.

Voilà ce qui aimante Lacan à la fin de son Séminaire, c'est un autre mode, une autre perspective sur l'inconscient qui fait de l'inconscient du réel.

C'est en quelque sorte l'inconscient en tant qu'extérieur au sujet supposé savoir, extérieur à la machine signifiante qui produit du sens en veux-tu en voilà pour peu qu'on la laisse tourner selon ce qu'on se croit obligé de faire. Cet inconscient comme réel, on peut dire qu'il a ou qu'il est analogue, homologue, à ce que nous évoquions d'abord du traumatisme. En tout cas c'est certainement un inconscient non transférentiel qui est posé en effet comme limite. Et c'est pourtant ce réel que Lacan prend comme ce qui est le plus lui-même dans l'accueil réservé à la découverte de soi. Et puis, si on veut recoudre les morceaux que je disperse ici, notons qu'après tout dans la « Proposition sur le psychanalyste de l'École » où Lacan introduit le pivot du sujet supposé savoir comme condition de la psychanalyse, il prend soin de noter que le sujet supposé savoir n'est pas réel. Et donc voilà où on peut jouer entre l'inconscient comme réel et puis l'opération qui le mue, si je puis dire, qui le dilue aussi bien, et qui est celle du sujet supposé savoir.

La fin du texte n'est pas quelconque. La fin du texte, ce texte si bref, appelle l'attention sur un mot qui a son poids, quotidien, une théorie qui est ici et qui est le mot d'urgence.

Je signale que comme toujours les cas d'urgence m'empêtraient pendant que j'écrivais ça. C'est donné comme un témoignage, si vous voulez. De quoi s'agit-il, ici, sinon d'un point de départ qui est comme antérieur à l'établissement du signifiant du transfert dans son rapport au signifiant quelconque ?

Ce que Lacan appelle l'urgence, c'est la modalité temporelle qui répond à l'advenue ou l'insertion d'un traumatisme. Et c'est ainsi que bien qu'il dit lui-même que les cartes de la situation analytique soient faites d'une rencontre, et ce qu'il désigne dans ce qu'on appelle la demande de l'analysant en puissance, il le désigne comme la requête d'une d'urgence.

À ce mot d'urgence est comme pour Lacan, au fond, le nom de ce qui apparaît de ce qui met en mouvement, la requête de l'analysant en puissance.

Et je m'apercevais que ce mot d'urgence vient aussi quand Lacan évoque la question de la formation analytique dans des termes avant, qui datent, d'avant cette « Proposition », dans un texte de 1966 qui est dans les *Écrits* et qui s'appelle « Du sujet enfin en question », qui est un texte qui fait partie des préliminaires à cette « Proposition » qu'il écrira l'année suivante, ce texte se termine, ce texte consacré à la notion de la psychanalyse didactique comme condition de la formation et Lacan opérant des remaniements sur sa conception, que ne prenons pas comme de hasard que nous retrouvions à la fin de ce texte, page 236 des *Écrits* encore l'évocation de l'urgence.

« Au moins, dit-il, au moins maintenant pouvons-nous nous

contenter de ce que tant qu'une trace durera de ce que nous avons instauré [c'est au moment où il boucle ses *Écrits*] il y a aura *du* psychanalyste à répondre à certaines urgences subjectives, [il ajoute] si *les* qualifier de l'article défini [les psychanalystes] était trop dire, ou bien encore trop désirer. » C'est pourquoi il ne dit pas : il y aura toujours des psychanalystes, il dira toujours *du* psychanalyste. Je laisse le point de côté pour accentuer que le mot d'urgence, là des urgences subjectives vient comme le colophon de ce texte, valider que il s'agit bien de la fonction psychanalytique et qu'elle a rapport essentiellement avant le début de l'analyse, elle a rapport avec l'urgence, c'est-à-dire avec l'émergence de ce qui fait trou, comme traumatisme.

Cette urgence, elle est aussi célébrée par Lacan dans son « Rapport de Rome » qui marque les débuts de son enseignement - vous trouverez la référence page 241 - et qui donne le relief que ce terme a pour Lacan et qu'il ne faut pas laisser perdre, nous ne le laissons pas perdre puisque nous créons précisément des dispositifs très insérés dans la société pour répondre même de façon minimale à l'urgence, pour traiter l'urgence. Je parle de ces centres de traitements qui se sont multipliés à partir de l'École de la Cause freudienne depuis quelque temps, le premier a été à Paris.

Voilà, ce sont des centres d'urgence, à prendre avec la dignité que Lacan apporte à ce terme. Et donc il en fait, il le fait miroiter ce terme dans son Rapport de Rome : « Rien de créé, dit-il, qui n'apparaisse dans l'urgence, rien dans l'urgence qui n'engendre son dépassement dans la parole. »

Et nous en avons comme l'illustration ici puisque cette urgence avec laquelle il faut faire la paire est précisément ce qui sollicite chez le requérant, chez celui qui fait la requête, c'est ce qui sollicite en lui pour lui le dépassement de la parole dans la perspective que je développais ici, ce dépassement dans la parole est aussi le ratage de la vérité menteuse.

Mais, là encore, ce petit rajout par Lacan, page 241 : « Mais rien aussi qui n'y devienne contingent ». Là, voilà un terme déjà plus technique, on devra un peu articuler la suite de nos entretiens, c'est déjà marquer - comme Lacan s'est employé d'une façon logicienne - ce qu'il y a d'inélliminable dans la fonction de la hâte.

L'urgence c'est en quelque sorte, c'est la version déjà thérapeutique de la hâte. Il y a là dans tout ce qui touche à la vérité, toujours une précipitation logique et il suffit d'ajouter que c'est la précipitation aussi bien dans le mensonge que peut véhiculer la vérité à quoi on s'est rendu attentif.

Ça demande, certainement, une stratégie de la vérité qui est, comme l'évoque Lacan dans *D'un Autre à l'autre*, vous l'avez lu comme moi page 19, une stratégie de la vérité, qui est l'essence de la thérapeutique.

Et qui demande, lu du point où Lacan nous conduit, qui demande seulement à y ajouter que cette stratégie de la vérité doit faire sa place au mensonge qu'elle comporte.

Alors, je regarde ma montre parce que je ne voudrais pas m'avancer là mais vous lancer plutôt dans le rapport que je voudrais établir, pour un peu secouer la chose, pour la montrer, palpitante, aller voir précisément en connexion avec ce que j'ai dessiné à partir d'une lecture minutieuse. Et encore je vous en ai donné que ce que je peux en communiquer, de cette page, aller voir, précisément la place du réel tel que Lacan débute son enseignement, la situe dans son commentaire de l'hallucination de l'Homme aux loups.

Quand je lis ce texte souvent simplement en rapport avec la *Question préliminaire à tout traitement possible de la psychose*, il s'agit d'un texte qui porte sur ce qui se retrouve, ce qui se retrouvant coupé de toute manifestation symbolique réapparaît, dit soigneusement Lacan, de façon erratique.

Eh bien c'est déjà ici, si vous suivez ces quelques pages, à partir de la page 386, quelques pages suivantes, c'est déjà la notion et qu'il a mise en

valeur dans la psychose, n'oublions pas que le texte de Lacan que l'espace du lapsus vient à la fin du Séminaire sur Joyce, ces manifestations erratiques de ce qui est coupé de la symbolisation, mais c'est déjà la figuration de ce que Lacan a appelé *le réel sans loi*, c'est-à-dire un réel disjoint du symbolique et on peut dire qu'il le surmonte.

C'est là que ces considérations débouchent, comme c'est explicite, dans ce dernier texte de Lacan, deux trois pages, débouchent sur le déplacement qu'il fait subir à cette épreuve cruciale qu'il a appelée la passe.

Et, pour le dire vite, il y a un malaise dans la passe, précisément dans l'institution, les institutions qui ont les premières voulues mettre en œuvre cette épreuve.

Eh bien je pense que c'est à partir du symptôme de Lacan, c'est à partir du réel que ce malaise dans la passe doit être à la fois situé et surmonté.

On continue la semaine prochaine.

Fin du *Cours* 1 de Jacques-Alain Miller du 15 novembre 2006

Orientation lacanienne III, 9.

Jacques-Alain Miller

Deuxième séance du *Cours*

(mercredi 22 novembre 2006)

II

Vous êtes gentils de m'attendre.

C'est que je passe du temps en compagnie du texte de Lacan, et je diffère sans doute le moment de l'interpréter pour vous.

Donc j'ai, la dernière fois, évoqué le mot de disance et puis aussitôt après je vous ai mis, pour ce début d'année, et en tenant compte du fait qu'il y a tout de même parmi vous des étudiants, pas seulement des psychanalystes, je vous ai mis à cette lecture minutieuse et même microscopique, d'un écrit de Lacan en vous donnant des références assez précises pour que vous-même puissiez y aller voir.

C'est là ce qui nous sauve, nous sauvera, de la disance, je le dis: la lecture et lecture à la lettre.

La lecture à la lettre, c'est l'opposé de la disance. C'est l'opposé de la disance quand le texte dont il s'agit est composé sans automatisme : c'est lorsque le texte témoigne d'une re-pensée, d'une pensée réitérée et renouvelante, des notions qui y sont agitées.

À la pointe d'un tel texte, il n'y a pas de sens préalable. Il faut s'y remettre à chaque fois, à nouveau frais, parce que c'est écrit comme ça.

Oh ! Ça vaut à la pointe mais c'est par cette pointe que c'est précieux.

Un texte qui est écrit par automatisme, on peut dire que ça roule, tandis que, s'agissant de cela, précisément ça ne roule pas du tout, ça achoppe.

Et constatons que Lacan a constamment procédé ainsi, par la lecture de Freud, par un commentaire littéral, au point que ses dix premiers Séminaires et d'ailleurs également les deux antérieurs qui ne font pas partie de la série publiable, chacun de ces Séminaires prenait son départ d'un écrit de Freud dont il avait le souci d'accompagner la lecture.

Alors sans doute Lacan a mis en œuvre, dans cette lecture, tout un appareil qui n'est pas freudien. La distinction à laquelle il faut se former d'emblée quand on lit Lacan, la distinction de l'imaginaire, du symbolique et du réel, cette distinction n'est pas freudienne. Elle se montre appropriée à reclasser les notions freudiennes ou à les travailler, mais enfin, ça n'est pas dans la lettre du texte.

Il en va de même du schéma dont Lacan s'est aidé d'emblée, sous des formes de plus en plus élaborées, le schéma de la communication depuis les considérations sur la relation de la question et de la réponse, jusqu'aux reconstructions beaucoup plus élaborées de son graphe, grand graphe du désir.

Et puis, Lacan se fait aider de Saussure, de Jakobson, sur les traces de Lévi-Strauss, et il y a là autant de constructions, autant de références qui sont absentes chez Freud.

Et de même, pour le dire très simplement, l'accent porté d'emblée sur la parole et le langage éclaire Freud mais il ne s'y trouve pas.

Et portant, en dépit de tout cet appareil importé, d'ailleurs, Lacan prend appui constant sur le texte freudien, qui a pour lui la fonction d'un véritable texte source.

C'est une méthode à quoi on peut se fier et ce que je vous ai dit la dernière fois tenait essentiellement à ce très mince support, prélevé dans une incise

du texte de Lacan qui commence par l'esp d'un laps, cette incise où on trouve, à condition de détordre un peu la phrase : *l'inconscient est réel*.

Ça, c'est lire Lacan à la lettre, sans arrêter sa pensée à ce que Lacan a dit bien plus souvent et bien plus longuement tout autre chose.

À la lettre, cette proposition *l'inconscient est réel* mérite d'être méditée et d'autant plus que cette proposition ne va nullement de soi.

J'ai signalé que ce texte était écrit peu de jours après la conclusion du Séminaire du *Sinthome*, mais dans le Séminaire du *Sinthome,* vous ne trouvez pas *l'inconscient est réel*. Vous trouvez même, à sa pointe, bien plutôt *l'inconscient est symbolique*. Là, l'écriture a décalé d'un cran la place de l'inconscient.

Eh bien, quand on achoppe sur trois mots de Lacan, dans un texte, il vaut la peine de remettre ce qu'on savait déjà en question.

Je peux, pour procéder ainsi, m'autoriser, comme disait Lacan, m'autoriser de Lacan lui-même, comme vous l'avez vu si vous êtes allé consulter le texte par lequel, en 1966, il introduit les deux morceaux qu'il prélève sur son Séminaire consacré au commentaire du texte *« La Verneinung »,* de Freud.

Quand il revient plusieurs années après, une dizaine, sur ce qu'il faisait alors, il indique : ce qui nous protège, que le privilège donné à la lettre de Freud n'a rien chez nous de superstitieux.

On trouve bien plutôt cette superstition chez ceux qui ne lisent pas Freud mais s'en autorisent sans se coltiner les méandres de sa lettre. On peut, évidemment, de Freud faire un usage de routine, de Lacan aussi, cet usage de routine ça veut dire faire verser ce dont il s'agit dans la disance.

Pour ma part, j'adopte le principe que Lacan formule à ce propos, selon lequel tout texte, qu'il se propose comme sacré ou profane, voit sa littéralité croître en prévalence de ce qu'il implique proprement d'affrontements à la vérité. Plus un texte donc s'affronte à la vérité et plus son caractère littéral s'accroît. Ça ne permet pas la lecture de survol.

Lacan en propose une raison de structure qui est freudienne et qu'il énonce ainsi : « La vérité de l'inconscient [c'est de lui, je simplifie la phrase] est tributaire de la lettre du langage. Tributaire de ce que nous appelons le signifiant. »

Je note en passant qu'on trouve là une équivalence entre la lettre et le signifiant qui a sans doute sa fonction dans cet écrit mais qui n'est pas précisément ce que comporte aussi bien le commentaire de Lacan sur « la Lettre volée » que son « Instance de la lettre ».

La vérité de l'inconscient !

Est-ce que c'est là une formule qui puisse nous guider dans l'expérience analytique et sur le fond de cette énigme que propose Lacan avec *l'inconscient est réel* ?

Est-ce que l'inconscient est du côté de la vérité, du côté du vrai, ou est-ce qu'il est du côté du réel ? Ça n'est pas une alternative, j'ai déjà essayé d'indiquer la dernière fois qu'il y a inconscient et inconscient et que précisément faire surgir *l'inconscient est réel* nous incite à en distinguer l'inconscient comme transférentiel.

Associer ces deux termes de vérité et d'inconscient, le lapsus ou l'acte manqué le permet, c'est ainsi que c'est pris, question de fait, depuis Freud.

Lapsus ou acte manqué sont pris comme un vœu d'une vérité. Mais si on resserre un petit peu les choses, on peut dire peut-être pas plus que ça, que quand un lapsus se produit, c'est par ça que Lacan débute son texte, que je disais décoiffant, quand un lapsus se produit, il s'ensuit, dans l'expérience analytique mais au-delà aussi bien désormais, il s'ensuit un effet de vérité.

Le terme d'effet, ici, amenuise le terme de vérité : un effet de vérité, pas plus. C'est un effet qui est multiple, un effet de vérité chasse l'autre, et c'est à l'occasion quand ça prévaut, cette émotion de renouveau, de renouvellement que procure l'épreuve d'une séance analytique, l'effet de

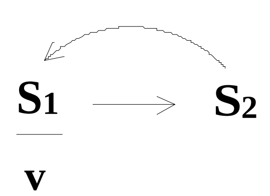
vérité passé le cède en séduction à l'effet de vérité à venir et donc la vérité saisie par son effet est changeante, est variable.

Lacan avait accolé ces deux mots pour créer le néologisme de *varité*, qui condense au mieux ce qui fait le mouvement du frayage de Lacan sur plusieurs dizaines d'années dans le sens d'une dépréciation de la vérité. Mais qui est déjà là, si l'on veut, impliqué, à développer dans le terme de *effet de vérité*.

Ça comporte qu'en définitive la vérité en tant que varité n'est qu'un semblant au regard de ce qui est réel. Et on peut même dire que ce terme de réel, qui court tout du long de l'enseignement de Lacan et de ses textes, porteur d'une énigme qui ne vient à se lever qu'à la pointe de son enseignement, le terme de réel est en quelque sorte appelé de façon toujours plus insistante par la semblantisation, si je puis dire, de la vérité.

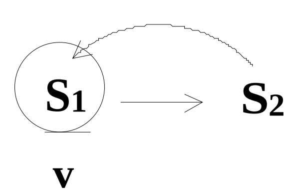
C'est ce que dans la suite de son texte l'esp d'un laps Lacan formulera dans son Séminaire *Le vrai est à la dérive quand il s'agit de réel*.

On peut dire aussi bien que ce phénomène de dérive tient à ceci qu'on n'accède à la vérité que par le savoir. C'est ce que comporte l'écriture la plus simple qu'on puisse donner de l'effet de vérité, en utilisant l'armature minimale que vous connaissez, que j'ai … la dernière fois, S_1 S_2, c'est en retour de l'articulation à S_2 que surgit, que nous allons écrire d'un petit *v* pour l'effet de vérité.



Au fond, on peut ici donner à S_2 son sens de savoir, étant entendu que dès lors qu'il s'inscrit, c'est cet appareil qui est le savoir. Et qu'il n'y a pas en cela, au moins sur le fondement du champ du langage, il n'y a pas de rapport direct à la vérité, il y a un rapport médiatisé par le savoir, et c'est de la vérité ne s'atteint que des effets.

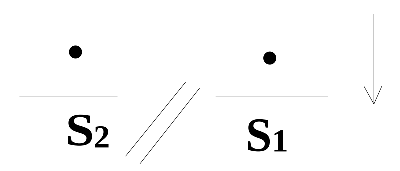
Le texte que j'ai mis en exergue cette année, « l'esp d'un laps », abstrait de cet appareil ce qui prend ici la valeur « S indice 1 », tout seul, sans effet de vérité.



C'est ce que Lacan est conduit - comment dire - à vouloir penser.

Ce dont il s'agit avec le signifiant, si on lui garde cette valeur, il ne peut pas seulement indiquer une place, c'est ce dont il s'agit quand il n'y a pas de portée de sens ou d'interprétation, quand ce S_1 est désarticulé.

C'est d'ailleurs peut-être aussi bien ce qui est donné comme de produit du discours analytique, dans le schéma du discours, je l'indique ici de S_1 à la place du produit et comme c'est écrit dans ce discours, disjoint de S_2, disjoint d'un savoir qui, ici, n'a pas de valeur de réel, mais seulement valeur de vérité, valeur positionnelle de vérité.



Ici, ce que Lacan introduit comme soupçon, c'est qu'il se pourrait que le vrai ne dépende que de la croyance dans, ici, une articulation. Et, à partir de son Séminaire du *Sinthome* et surtout de la leçon qu'il en tire dans ce texte, en quelque sorte ultime de l'esp d'un laps, il essaye de débarrasser la psychanalyse de la croyance, et précisément de la croyance au vrai, opérée par l'effet de vérité, n'implique pas, mais on peut démontrer … plutôt le contraire, loin d'impliquer de croire au vrai, il devrait en libérer.

La croyance au vrai est après tout ce qu'il y a de commun entre psychanalyse et religion, enfin la religion qui se dit la vraie religion, et le mouvement qui habite Lacan et dont il n'a pas - il le dit lui-même - toutes les clés, ce mouvement est de pousser en quelque sorte la psychanalyse hors d'elle-même, l'obliger à considérer son opération d'une autre perspective que celle du vrai.

Cette perspective est celle, ce n'est qu'un mot, du réel. Alors cet esp d'un laps n'est tout de même pas un aérolithe dans la réflexion de Lacan.

On peut dire que l'esp d'un laps radicalise le célèbre début de l'écrit de Lacan qui s'intitule « Télévision » ; je dis célèbre puisque même au moment de son décès son éditeur avait fait les frais d'une page entière du journal *Le Monde* où ce début était reproduit : sans doute ce qui a été de Lacan le plus diffusé.

Ce célèbre début prend les choses, encore, par l'embarras : on n'arrive pas à dire toute la vérité. Vous connaissez la suite : « La dire toute, c'est impossible, matériellement : les mots y manquent. C'est même par cet impossible que la vérité tient au réel. »

En quelque sorte on peut écrire : entre le vrai et le réel, il y a l'impossible qui fait à la fois une limite, mais connexion, une rencontre en quelque sorte. Du côté de la parole, on rencontre le réel sous les espèces de l'impossible à dire.

vrai ◊ réel

impossible

Si on formule ainsi, on s'aperçoit que, de toujours, Lacan a ordonné le dire à un impossible à dire. Jamais la fonction de la parole et le champ du langage ne délivre pour lui, une totalité.

Et donc on peut suivre dans la réflexion de Lacan la position et les transformations de l'impossible à dire. Par exemple à la fin de son écrit de la « Direction de la cure » - allez voir page 641 - où Lacan donne l'exemple à propos d'un cas freudien, d'un rêve d'une patiente de Freud, donne l'exemple de ce que veut dire prendre le désir à la lettre. Il précise, concernant l'opération analytique, que par la liberté qu'elle offre à l'analysant par rapport aux inhibitions et aux convenances, le sujet est-il dirigé, canalisé vers l'aveu du désir, et il pose en même temps que cet aveu ne s'accomplit jamais, qu'il y a une résistance fondamentale à l'aveu parce qu'en dernière analyse, il y a incompatibilité du désir avec la parole.

Eh bien sous cette forme, qui n'est pas la forme développée que nous trouvons dans l'esp d'un laps, sous cette forme, nous avons déjà le même impossible à dire qui est là à luire, si je puis dire.

Et on trouve aussi cette même notation, moins claire que ça n'est dans l'esp d'un laps. Je vous tente en disant qu'il y a une mine dans ce petit texte de trois pages, et qu'il est difficile mais en définitive il est aussi l'éclair qui fait saisir le cheminement plus embarrassé de Lacan sur la question.

Par exemple dans le texte auquel je faisais allusion tout à l'heure, qui précède les commentaires sur la *Verneinung*, ce texte de 1966 qui s'appelle « D'un dessein » - (e-i-n), i écrit : « L'effet de vérité qui se livre dans l'inconscient culmine dans un voilé irréductible où il voit la marque de la primauté du signifiant. »

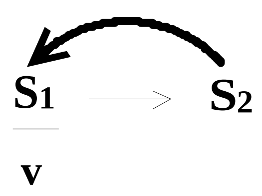
La vérité et le voile. Ici, vérité, sens, interprétation, apparaissent toujours en déficit par rapport à un au-delà, ce qui n'empêche pas que Lacan donne dans ce texte ce qu'il y a de plus proche des principes de l'interprétation qu'il se refusait à aligner dans sa « Direction de la cure », il le dit explicitement, mais qui, à propos de la lecture, font surface.

Trois principes de l'interprétation : le principe, principe que je dirais de l'éclair - deuxièmement : l'énigme et le résidu - troisièmement : l'étonnement. Voilà comment il recommande de lire Freud : se laisser conduire par la lettre jusqu'à l'éclair qu'elle nécessite.

Là, nous avons l'indication d'une position de lecture qui est pour le dire le plus simplement une certaine

passivité : constituer le texte comme le maître de sa propre lecture.

Se laisser conduire par la lettre, ça suppose une articulation et voici l'indication de l'éclair rétroactif qui se trouve nécessité par l'articulation elle-même : une interprétation qui obéit à cet appareil.



Et il y a nécessité pour autant qu'il y a nécessité d'articulation.

C'est évidemment ce point là que Lacan attaque à la fin. L'esp d'un laps suppose que, précisément, il y a une coupure de l'articulation et de l'articulation, à l'autre signifiant, cette articulation ne peut pas avoir un autre statut que celui de semblant.

Mais, dans ce principe, quand il y a interprétation, on doit supposer que la nécessité de l'articulation se transfère à la nécessité de l'éclair qui alors donne sens, interprète le texte, avec la recommandation de ne pas donner d'avance rendez-vous à la vérité, c'est-à-dire de supporter de ne pas savoir, de mettre en suspens le savoir préalable qui peut avoir été acquit, de la même façon que Freud le recommande à propos de tout cas nouveau : ne jamais donner d'avance rendez-vous.

Deuxièmement l'énigme et le résidu. Lacan recommande ne pas reculer devant le résidu, retrouvé à la fin de son départ d'énigme. Le départ d'énigme du texte.

C'est dire déjà qu'une interprétation, si c'est une solution, c'est une solution qui n'est pas-toute, et que ce qui au départ fait énigme, d'un texte, de ce genre de texte, comme je le disais au début, ce qui fait énigme n'est pas dissipé par la lecture lacanienne. L'énigme est au contraire comme concentrée dans un résidu.

D'où la troisième recommandation : de ne pas se tenir quitte au terme de la démarche - au terme de la démarche de lecture - ne pas se tenir quitte de l'étonnement par quoi on y a fait entrer. On est entré dans l'étonnement, cet étonnement par l'articulation l'éclaire, le travail, l'étonnement s'apaise, ça n'est pas pour autant que le premier temps qu'était celui de l'étonnement cesse de compter.

Au fond l'étonnement c'est tout de même le vrai instant de voir de ce temps. Et il ne faut pas que le moment de conclure, que c'est ça, efface ce qu'il il y a - alors disons avec le terme de la dernière fois - ce qu'il y a de traumatisme dans le premier instant de voir.

Alors voyons maintenant ce texte que j'indiquais la dernière fois où nous trouvons actif déjà au début de l'enseignement de Lacan, ce terme de réel qui paraît encore chargé d'énigme pour nous.

Je vous ai dirigé vers le second texte sur la *Verneinung*, la réponse au commentaire du philosophe Jean Hyppolite, qui vient après l'introduction à ce commentaire et le commentaire même du philosophe qui est donné en appendice des *Écrits*.

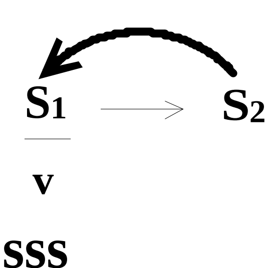
Lacan, déjà à l'époque, en 1954, vante comme tel, distingue la discipline du commentaire qu'appelle le texte de Freud en évoquant la richesse jamais épuisée des significations du texte.

C'est prendre la question par le surplus du signifié sur le signifiant. Il y a des échos, il y a des résonances et elles peuvent aller à l'infini ou être reprises inlassablement.

Donc c'est un abord par le surplus où on peut déjà voir néanmoins en filigrane que ce surplus s'inverse, ce surplus par rapport au signifiant, ce surplus disons de signification et de sens par rapport au signifiant, s'inverse en défaut par rapport au réel.

De même, on relira autrement les formules de Lacan en les voyant en jour rasant à partir de l'esp d'un laps, quand il dit du texte freudien que c'est une parole véritable, une parole qui a valeur de transfert. Bien entendu ça trouve à s'ordonner dans cet appareil.

L'effet de vérité qui est là en situation, c'est le sujet supposé savoir, puisque Lacan développera après l'avoir déjà posé comme le sujet supposé savoir.



Ici, c'est le texte qui fait fonction de sujet supposé savoir et à partir de là, tout ce qui est dit nous touche comme transférentiel.

Ça résonnera autrement pour vous maintenant, l'ajout que Lacan fait ; bien entendu ceci suppose qu'on l'interprète. En effet le texte a valeur de transfert à partir du moment où il a portée de sens et d'interprétation, ce qui est précisément ce que Lacan écarte dès le début de son texte de l'esp d'un laps.

De la même façon, l'horizon de Lacan au début de son enseignement et ça se répercute ici, l'horizon, c'est ce qu'il appelait par une première approximation, qui a durée quand même dans son enseignement, la parole pleine. Cet horizon de la parole pleine, c'est l'utopie d'une parole qui se définirait - je le cite - par son identité à ce dont elle parle.

C'est bien d'avoir pris ce point de départ que Lacan par la suite a mis au contraire à l'horizon de la parole : l'impossible à dire, l'impossible à ce qu'il y ait une parole qui soit identique ce dont elle parle, sauf à proscrire toute portée de sens et d'interprétation et sommes-nous encore là dans la fonction de la parole qui est communication de 1 à 2, et c'est là que Lacan donnera ce néologisme qu'il m'est déjà arrivé de le commenter, de ponctuer et commenter, écrit ainsi *l'apparole*, qui est la parole, la fonction de la parole vue du côté du réel.

l'apparole

Alors, prenons maintenant l'exemple qui est celui que Lacan choisit, on peut dire au-delà de la *Verneinung*, un exemple qu'il choisit dans la fonction de l'hallucination.

Il évoque, alors il sera beaucoup plus précis sur l'hallucination dans son texte « D'une question préliminaire à tout traitement de la psychose », qui est fait pour l'essentiel d'un commentaire de Schreber, mais qui commence, ce texte, par une articulation sur l'hallucination qui est plus complexe que celle que nous trouvons ici, mais celle-ci justement fait mieux saillir les ressorts de cette notion de réel.

Donc ici, Lacan se tient quitte en un paragraphe de la théorisation de l'hallucination comme phénomène de conscience. Il indique que ça n'est pas à partir de l'intentionnalité du sujet qu'on peut traiter le phénomène qu'il va chercher dans le cas de l'Homme aux loups.

Alors déjà notons que ça raisonnera d'une autre façon pour nous, que son étude de l'hallucination, il prend soin de préciser qu'elle porte sur l'hallucination en tant qu'elle se différencie radicalement du phénomène interprétatif.

Là, ce schéma qui est celui de l'interprétation, il vaut aussi bien pour l'interprétation de la lecture, l'interprétation analytique et l'interprétation délirante. Et c'est même vers ça que Lacan glisse quand il est conduit à penser hors de la portée d'interprétation. Mais, précisément, en étudiant, ce qu'il cherche dans l'hallucination, c'est un fonctionnement qui se différencie radicalement du mécanisme de l'articulation et de l'effet de vérité ou de l'effet d'interprétation.

Donc on peut dire que déjà cette saisie du phénomène de l'hallucination est faite pour diriger vers l'autre pôle, qui est celui du réel.

Un mot revient trois fois dans son étude, sous forme adverbiale ou adjectivale, ça vient d'abord comme l'hallucination erratique. C'est un mot que j'ai pu dire déjà la dernière fois et ce qu'il retient ici et ce qu'il isole avec insistance, pour le retraduire, c'est l'émergence de l'hallucination comme

sans loi.

C'est ainsi qu'on peut gloser au plus simple l'erratique.

Et, en particulier, il vante l'exactitude, la précision de Freud d'avoir repéré qu'il y a ici un phénomène qui n'obéit pas à la loi, qui veut que le refoulement comporte retour du refoulé. Le refoulement obéit à une loi, qui est la loi du retour du refoulé.

Ce dont le sujet ne peut pas parler, ici, il le crie, dit Lacan, par tous les pores de son être et c'est ce qui guidera l'interprétation analytique du refoulé, d'en retrouver les traces dans les distorsions du texte conscient ou encore dans ce qui pourra être déchiffré des contorsions du corps. C'est de s'attacher au texte de Freud dans sa littéralité que Lacan peut s'apercevoir, faire que tout le monde s'aperçoive, que Freud distingue un autre mécanisme inconscient que celui du refoulement. Le mot y est, celui de *Verwerfung*, que Lacan traduit à l'époque par *retranchement* et auquel il donnera court plus tard, dans le discours analytique, par la traduction de forclusion.

Il vise là, précisément sous les espèces d'un mécanisme, ce vocabulaire vaut ce qu'il vaut, une abolition symbolique, une absence dans le signifiant qui porte dans le cas de l'Homme aux loups, selon Freud, sur la castration qui n'aurait pas d'existence pour lui dans la mesure où il resterait fixé à un stade antérieur au stade génital. Et donc il y aurait là, pour Freud, un élément inexistant dans la mesure où pour lui, tel que le traduit Lacan, le symbolique est une condition d'existence dans la réalité.

Donc un terme qui, au regard du symbolique, n'existe pas, et je vous ferai remarquer en court-circuit que si vous allez voir le *Sinthome*, bien loin dans l'enseignement de Lacan, le *Sinthome* page 134, vous trouverez une notation très rapide sur la place du réel, que Lacan relie à la place de l'Autre de l'Autre qui n'existe pas, et il dit, concernant cette place du réel : « il n'y a ici aucun ordre d'existence. »

Eh bien cette proposition, là est en quelque sorte préformée dans ce texte des *Écrits*, qui explicite que le symbolique est une condition d'existence pour la réalité. Et dès lors, ce qui n'est pas inscrit dans le symbolique in-existe.

Lacan dit dans le *Sinthome* : le réel est en suspens d'ex-sistence. La symbolisation, c'est la condition pour qu'il y ait de l'existence, pour que quelque chose vienne à être pour le sujet.

Néanmoins, s'il n'y a pas de retour comme dans le cas du refoulé, s'il n'y a pas de loi du retour, si je puis dire, quand il s'agit du forclos et non du refoulé, le forclos est tout de même agité d'un mouvement. Il advient quelque chose de ce qui est forclos pour le sujet. Mais ça n'advient pas sous les formes du retour du refoulé. Et c'est ce que Lacan cerne dans le phénomène. Précisément, s'il y a retour, dit-il, très précisément, ça n'est pas dans l'histoire mais c'est dans le réel. Ce n'est pas dans l'histoire en tant que l'histoire est le lieu où le refoulé vient réapparaître, mais c'est dans le réel comme domaine de ce qui subsiste hors de la symbolisation.

Et ici, donc, nous trouvons déjà en 54 cette opposition - je vous lâcherai à peu près là-dessus - donc soulignons-là, cette opposition entre l'histoire et le réel, qui est une disjonction capitale dans le petit texte de l'esp d'un laps.

C'est précisément parce que, dans ce petit texte Lacan, par une contorsion invraisemblable, sensationnelle, essaye de penser la psychanalyse à partir du réel, que l'histoire, du même coup, tombe au rang de phénomène d'interprétation, si je puis dire.

Précisément parce que ce texte se règle sur le réel, corrélativement Lacan met dans ce texte en question le concept même d'histoire, qui montre que le concept même d'histoire demande l'articulation S_1 S_2.

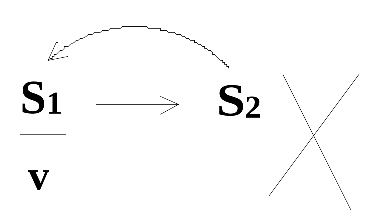
L'histoire demande le rapport à l'Autre. Et c'est pourquoi, dans ce texte minuscule, il écrit histoire avec les lettres de l'hystérie.

hystoire

L'hystérie c'est, en l'occurrence, le nom de l'articulation de l'un à l'Autre, c'est la structure subjective qui répond précisément à cette articulation. C'est, disons, au niveau de l'hystoire avec un *y* que l'inconscient est discours de l'Autre.

Alors, sans doute le texte l'esp d'un laps a déjà eu des conséquences en quelque sorte dépréciatives sur la passe dans la mesure où il indique qu'il y a une dimension de semblant dans cette épreuve. Mais, on a tort d'y lire une dépréciation dans la mesure où c'est l'analyse elle-même qui est une hystorisation avec un *y*, que c'est une hystérisation pour l'Autre transférentiel qui abouti et qui culmine dans le discours mis en forme pour l'Autre.

Alors, au retour du refoulé qui est toujours un retour, si je puis dire, légal, même s'il est déplacé, par rapport à cela le forclos, lui, apparaît dans une autre dimension, dans le réel et il apparaît erratiquement, comme le note Lacan dans des relations de résistance sans transfert. Une résistance qui n'obéit pas au schéma élémentaire que j'ai mis au tableau, la notation sans transfert est ici, ça n'est pas pour l'Autre.



Et on en trouve en quelque sorte que le réel n'attend rien de la parole, on en trouve comme la marque dans l'épisode que Lacan reproduit de l'hallucination de l'Homme aux loups, dans la mesure où, bien qu'il y soit avec sa nounou chérie, avec la bonne, Nania, il n'éprouve pas le besoin de lui en parler.

Dans ce très mince silence, Lacan, précisément, isole le réel qui, lui, n'est pas pris dans le mécanisme du discours à l'Autre et du transfert.

Alors, je ne vais pas reprendre ici, à cette heure-ci, le récit que vous trouvez page 389, de la mutilation hallucinatoire du sujet. Vous verrez qu'il se trouve indiqué qu'il est bien coupé du rapport à l'Autre, c'est en quelque sorte pour tout seul et pour le sujet tout seul, pour son soi, il le sait, soi, comme dans le texte et vous suivrez les précisions qui sont données des effets temporels qui accompagnent l'émergence du phénomène et vous verrez aussi, peut-être à votre surprise, comme à la mienne, c'est pour ça que je fais confiance à la votre, que les deux termes qui sont dans ce texte ancien amené par Lacan, de *remémoration* et *réminiscence*, sont singulièrement deux termes qui figurent dans le chapitre du *Sinthome*, que j'ai déjà cité, où Lacan resitue le réel comme son sinthome.

Ça se passe entre, que ce soit en 1954 ou en 1976, ça passe par remémoration et réminiscence.

Cette opposition des deux termes, qui est invariable entre ces deux textes, est également, un autre élément invariable c'est que exactement comme il en est question dans l'hallucination, le réel est situé comme conditionnant la réalité.

Voilà au moins, ici, est-ce un phénomène de remémoration chez Lacan à travers les années, est-ce réminiscence, c'est plutôt un fait de structure qui nous indique comment, à partir de cet éclair nous pouvons faire saillir des effets de vérité encore inédits dans l'enseignement de Lacan.

Voilà. À la semaine prochaine.

Fin du *Cours* 2 de Jacques-Alain Miller du 22 novembre 2006

Orientation lacanienne III, 9.

Jacques-Alain Miller

Troisième séance du *Cours*

(mercredi 29 novembre 2006)

III

Alors j'ai donc fait quelque chose de très simple, pour commencer cette année, j'ai superposé deux écrits de Lacan. Cet écrit, en quelque sorte ultime, la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* » des Quatre concepts, que j'appelle plus familièrement par son commencement « L'esp d'un laps », j'ai superposé cet écrit à la « Réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la *Verneinung* de Freud » qui est un des premiers écrits de Lacan, qui figurait d'ailleurs dans le Numéro 1 un de la revue *La psychanalyse* où paraissait aussi le texte écrit de son rapport de Rome « Fonction et champ de la parole et du langage. »

Et je suis les conséquences de cette superposition, qui s'impose, je l'espère, au fur et à mesure que je poursuis ce commentaire, et qui nous éclaire sur le biais par lequel Lacan a commencé d'enseigner aussi bien que sur les perspectives qu'il a tracées lorsque cet enseignement s'est interrompu, pour cause de décès. Il s'est interrompu une année avant que le docteur ne disparaisse.

De ce que je vous ai exposé la dernière fois, je retiens pour commencer aujourd'hui ce couple d'opposition qui n'est point encore paru, me semble-t-il : l'opposition de l'histoire et du réel.

l'histoire et le réel

Ce couple, je l'ai retrouvé en fonction aussi bien dans un écrit que dans l'autre, à travers le temps.

Ce qu'ajoute le dernier de ces textes, le texte ultime, c'est que, au regard du réel, l'histoire est hystoire – ça ne s'entend pas cette substitution du *y* au *i*, est hystoire c'est-à-dire hystérie.

l'histoire et le réel
hystoire
hystérie

C'est un court-circuit, mais enfin qui s'autorise de ce que vous trouvez énoncé dans « L'esp d'un laps » où on trouve cette équivalence, fait d'hystoire – (fait, f-a-i-t ; d'hystoire avec un *y*) – autant dire d'hystérie.

Donc histoire avec un *i*, hystoire avec un *y*, hystérie, sont bien mis en série.

Ça n'est pas un mot d'esprit sans portée puisque qu'il faut lui donner toute sa portée, pour autant que l'hystérie est une structure psychopathologique où se montre de la façon la plus pure l'incidence sur le sujet de l'Autre, l'incidence de son discours, l'incidence du discours de l'Autre sur le sujet, voire l'incidence du désir de l'Autre.

Cela nous porte à ce qui a été le biais par lequel Lacan a abordé son enseignement de Freud, à savoir cette définition de l'inconscient comme étant le discours de l'Autre.

Je dirais, pour marquer cette borne, que la théorie de l'inconscient du premier Lacan est pensée à partir de l'hystérie, et par là-même à partir de l'histoire. Il suffit à l'étudiant - il y en a parmi vous et il faut que je pense à eux aussi - il suffit à l'étudiant d'ouvrir le rapport sur « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse » pour s'apercevoir que la première partie

de ce texte, qui en compte trois, signalées comme telles, la première partie prend son départ d'une réflexion sur l'histoire.

Lorsque Lacan paraît et fait comprendre la façon dont il attrape l'inconscient de Freud, c'est à partir d'une réflexion sur la discipline de l'histoire, qui, d'ailleurs, à l'époque, au début des années 50, fait parler d'elle.

C'est l'époque d'un renouveau des études historiques, trompeté par ce qu'on appelle l'École des Annales et même si les références n'y sont pas, ça renvoie à cette architecture nouvelle, donnée à la discipline de l'histoire, par Braudel, Fernand Braudel, qui montre le caractère relatif, arbitraire au sens où Saussure parle de l'arbitraire du signe, du découpage de l'histoire, ou de sa vitesse.

Braudel est celui qui distingue, dans l'histoire, les phénomènes de longue durée, de durée moyenne et la surface de l'histoire en quelque sorte immédiate et qui a ainsi, en effet, creusé le continent histoire, qui a, par-là, certainement sophistiqué l'abord de l'histoire.

Cette école, avant tout française, a eu ses répercussions dans le monde de la recherche au point que l'histoire a pu, à l'époque, paraître comme une discipline phare, si mon souvenir est bon, quand des années plus tard Michel Foucault écrivait son archéologie du discours, lui-même au départ se recommandait de cette mise en place différentielle, à vitesse distincte, du processus historique.

Lacan, ça n'est pas l'histoire qu'il a prise comme science phare, c'est la linguistique, en ce temps-là. Il n'empêche que la densité du mot *histoire* est encore extrême au départ de sa réflexion, et c'est ensuite qu'elle s'efface, que le nom ne revient plus mais ça ne fait que, à nos yeux, faire saillir davantage le poids qu'il avait pu lui donner.

Mais ce poids, marquons-le d'une formule qui n'a rien d'excessif, l'inconscient - cet inconscient de départ de Lacan – l'inconscient est histoire.

Vous en avez le témoignage par exemple en vous reportant à la page 261 des *Écrits* où Lacan formule que ce que nous apprenons au sujet à reconnaître comme son inconscient, c'est son histoire.

Il y a là évidemment quelque chose qui trouble l'approche pour nous, c'est qu'on serait bien en peine de trouver par la suite chez Lacan l'idée que l'analyste apprend quelque chose à l'analysant. Bien au contraire, c'est l'analysant qui s'apprend dans sa tâche même.

Mais laissons ça de côté pour souligner que s'il est question de reconnaissance de l'histoire par le sujet, c'est qu'elle peut ne pas être reconnue. Et c'est ce non-reconnu qui vaudrait comme son inconscient.

Je cite encore : « Le sujet, nous l'aidons à parfaire l'historicisation actuelle des faits qui ont déterminé déjà dans son existence un certain membre de « tournants » historiques. [« tournants » entre guillemets]. »

Soulignons le mot *déterminé* qui suppose que le nom reconnu agit, sous la forme de « tournants » c'est-à-dire de changements de sens, d'orientation. Cette question du sens ou de l'orientation du réel, relevons que ce sera encore ce qui occupera Lacan dans son Séminaire du *Sinthome* à partir de l'orientation à donner ou non aux ronds de ficelles qui sont appareillés en nœuds borroméens.

Parfaire, le mot y est, *parfaire,* suppose qu'il y a pour le sujet des imperfections qui s'identifient ce qu'il y a pour lui d'inconscient et ce qui met à l'horizon une perfection à atteindre, une complétude, une cohérence, disons même une consistance.

Et puis nous avons cette notation *nous l'aidons*, l'aide. Et, quand il est question de *l'inconscient est histoire*, une histoire à reconnaître, l'analyste est en effet dans la position d'adjuvant et c'est justement ce qui se trouve critiqué dans l'écrit « L'esp d'un laps », ce qui se trouve éliminé quand Lacan dit des années plus tard : « pas d'amitié n'est là qui cet inconscient le supporte. » Il n'est plus question, là, de « aider à parfaire. »

Ni amitié, ni recours samaritain.

Alors les tournants dont il est ici question sont donnés par Lacan comme des faits d'histoire, aussi bien s'il s'agit d'une reconnaissance opérée dans un certain sens que d'une censure interdisant la reconnaissance, censure elle-même opérant dans un certain ordre.

Quel est le rapport au réel que comporte cette définition de *l'inconscient comme histoire* qui s'appuie, il faut le dire, sur une certaine évidence phénoménale ? Il y a bien dans l'expérience analytique la dimension de raconter sa vie, d'en raconter des épisodes et d'en distinguer certains comme opérant des tournants, en saisir d'autres comme opaques, revenir sur ces faits d'histoire, leur donner des significations différentes jusqu'au moment où s'étiole l'intérêt pour ces moments jusqu'à l'éventuel étonnement d'avoir passé tant de temps pour délivrer une vérité chétive. Quel rapport au réel implique cet abord de l'inconscient ?

Elle suppose qu'émerge, pas à pas, si on la voit comme complétude à atteindre, émerge une vérité - dit Lacan à l'époque - dans le réel. Disons que ce premier abord de l'inconscient suppose, dans ses différentes formulations, une suprématie du vrai sur le réel.

$$\frac{\textbf{vrai}}{\textbf{réel}}$$

L'histoire dont il est question est, si l'on veut, à vocation totalitaire, c'est-à-dire qu'elle suppose qu'une opération effectue une continuité, surmonte les discontinuités des lapsus ou des actes manqués qui sont rapportés, le non-sens des rêves ou leur sens surprenant, pour obtenir une continuité dans le rapport à l'Autre.

L'histoire du sujet, ainsi, c'est le nom du processus analytique, une histoire qui se constitue dans la continuité intersubjective du discours. C'est pourquoi Lacan peut dire à l'époque que l'inconscient serait un paradoxe si on le rapportait à une réalité individuelle. Au fond tout ce qui fait non-sens exige une exégèse qui en rétablit le sens et par-là même qui surmonte l'interruption, qui surmonte l'esp d'un laps, pour obtenir la continuité d'un discours.

Cette théorie comporte aussi que l'inconscient se déroule comme histoire dans la communication à l'Autre. Et d'emblée les schémas qu'implique Lacan et qu'ensuite il explicitera sont dans cet ordre des schémas de la communication qui rendent compte de la situation analytique elle-même.

La situation analytique qui met en scène l'un et l'autre, l'un qui s'adresse à l'Autre et l'Autre qui supporte la fonction d'exégète, si l'on veut, la situation analytique apparaît comme analogue à ce que je pourrais appeler la situation primaire c'est-à-dire que l'histoire du sujet est véhicule et organisée dans son rapport à l'Autre.

Évidemment c'est très différent du paradoxe que Lacan fait surgir à la fin de ses écrits, de ses *Autres écrits* où l'analyste apparaît comme une sorte d'intrus pour autant que l'analyse aurait commencé par être pratiquée par un solitaire, Freud.

Et donc dans ce texte ultime la présence même de l'analyste apparaît comme indue alors qu'elle est incluse dans le concept même de l'inconscient quand on est au niveau de la première théorie que je déroule. C'est au point que la théorie *l'inconscient est histoire*, telle que Lacan l'articule dans son rapport de Rome, cette théorie fait en quelque sorte s'évanouir le réel. Il pousse la pointe de sa démonstration jusqu'à établir que l'histoire est toujours déjà là, qu'un événement, ça n'est pas l'irruption d'un réel, l'événement c'est déjà, quand il arrive et quand il est vécu, c'est déjà un fait d'histoire ; de telle sorte que ce que nous appelons histoire, dans ce contexte, c'est un processus, un processus d'historisation pour le sujet, mais sans qu'il y ait une base de faits réels.

C'est pourquoi Lacan distingue dans cette première partie les fonctions primaires et secondaires de l'historisation.

Dire il y a une historisation primaire, ça revient à dire : il n'y a pas de réel pour le sujet, il n'y a de réel que traduit en vérité, d'emblée. C'est pourquoi il parle d'une fonction primaire de l'historisation. Ces fonctions sont secondaires lorsque l'historisation est remaniée par tel ou tel tournant historique. Je lie cette conception, extrême dans ce que Lacan énonce, que ce qu'on appelle les faits, ça ne s'oppose pas à l'histoire.

Les faits, pour ce Lacan, ne sont pas accidentels ou factices. Il emploie là le mot *factice* au sens de l'existentialisme, au sens de la facticité, le caractère de pur fait.

La valeur ultime des faits, dit-il, ne se réduit pas à l'aspect brut du trauma. Autrement dit, dans sa première percée, même le concept de trauma s'évanouit puisque l'historisation est primaire. Un trauma c'est déjà, comme il le dit, un stigmate historique, d'où la définition que, deux, trois années plus tard, il donnera de la chaîne symbolique. *Chaîne symbolique,* c'est un concept forgé par lui à partir de différents éléments. C'est un concept qui déjà réunit la parole et l'histoire. Il donne une définition de la chaîne symbolique - je vous renvoie à la page 458 des *Écrits* – où il distingue ces trois dimensions : d'abord la dimension de l'histoire - la dimension du langage et la dimension de l'autre sujet.

Première dimension : la chaîne symbolique est histoire, histoire d'une vie vécue comme histoire. Cette apparente tautologie indique que la chaîne symbolique, dans son concept, inclue celui d'un sujet qui lie - au sens du lien - qui lie les différents moments de ce qu'il lit, dans le sens d'en faire son histoire, l'histoire de sa vie et non pas comme un recueil d'éléments extérieurs les uns aux autres, fermés sur eux-mêmes, sans portée de sens comme l'évoque Lacan, dans « L'esp d'un laps. »

Une vie vécue comme histoire.

Deuxièmement le langage. Lacan dit précisément sugétion – s-u-g-é-t-i-o-n – sugétion aux lois du langage, comme condition de la surdétermination.

Et là nous avons, en évidence, le terme de loi, les lois du langage comme métaphore et métonymie, qui opèrent dans la chaîne symbolique et qui assujettissent le sujet à ses lois. L'écho est ici direct avec la définition de l'inconscient comme sans loi que Lacan fait surgir dans son Séminaire du *Sinthome*, à l'envers donc de cette définition de la chaîne symbolique.

Et troisièmement, l'autre sujet, la dimension de l'autre sujet, est celle du *Je* intersubjectif qui est d'abord *je te parle et tu réponds* ; *je te questionne et ma question inclut déjà ta réponse*. Le *Je* intersubjectif par où la vérité entre dans le réel.

Cette formule *la vérité entre dans le réel*, est ici ce que j'ai simplifié, de cette façon-là, suprématie du vrai sur le réel, effort pour faire entrer la vérité dans le réel jusqu'à l'horizon de la complétude, de l'accomplissement parfait de la vérité.

$$\frac{\textbf{vrai}}{\textbf{réel}} \downarrow$$

Donc la théorie de l'inconscient-histoire a beaucoup de choses pour elle. Il n'est pas pensable de l'oublier. Il ne faut pas concevoir les termes que j'utilise du premier et du dernier Lacan, il ne faut pas les concevoir comme une théorie surclassant l'autre. Ça obéit bien plutôt à ce genre de formation qu'évoque Freud à propos de la névrose, à savoir d'une superposition et d'une accumulation de théories qui se trouvent en quelque sorte co-présentes. Et aujourd'hui, quand nous écoutons un patient en analyse, quand nous rapportons son cas, bien entendu il y a une dimension qui est celle de l'inconscient-histoire. On peut dire que nous retenons de la vocation totalitaire de la théorie, en faisant voisiner ses différents biais.

Mais alors l'inconscient-histoire, c'est un inconscient qui est de structure intersubjectif et c'est pourquoi la psychanalyse opère, parce qu'elle met en scène une intersubjectivité si l'on veut artificielle, artificieuse, qui répète

les conditions mêmes de la constitution de l'histoire et qui permet donc de parfaire ses imperfections.

L'interprétation est supposée délivrer un sens continu et son opération obéit aux lois du langage. Donc on s'y retrouve toujours en se référant aux éléments signifiants du langage et à leurs types de connexions possibles, de connexions et de condensations possibles. On peut ajouter que l'opération obéit aussi aux lois de la parole, c'est-à-dire à la loi de la reconnaissance, l'accueil que l'Autre fait à ce que je dis a une incidence la plus profonde sur l'entrée de la vérité dans le réel et - ça n'est que redire le mot d'intersubjectif dans le cadre de l'analyse - cet inconscient est transférentiel.

Tout change du tout au tout lorsque nous essayons d'élaborer la théorie de l'inconscient du dernier Lacan. Et, pour le dire de la façon la plus simple, c'est une théorie qui n'est pas élaborée à partir de l'hystérie et de l'histoire mais bien plutôt de la psychose. C'est ainsi qu'il y a une bascule ou un tournant historique dans l'enseignement de Lacan.

On en a après tout l'indication discrète dans l'écrit « L'esp d'un laps » quand Lacan évoque ce que lui a imposé Freud, à lui jeune psychiatre, à savoir le personnage qu'il a baptisé Aimée, dans sa thèse de psychiatrie. C'est l'indication qu'au fond, avant ses constructions de l'inconscient-histoire, il était entré dans la théorie de Freud par le biais de la psychose.

C'est déjà ce qui justifie que je sois allé chercher le calque de son dernier texte dans ce qu'il présente dans le « Commentaire de la *Verneinung* », à savoir l'hallucination du doigt coupé de l'Homme aux loups.

L'hallucination, telle qu'elle est abordée par Lacan alors, on peut dire qu'elle met en question le primaire de l'historisation. Elle met le doigt sur la faille, sur une faille dans l'historisation primaire.

L'hallucination est ici présentée comme un phénomène qui échappe à l'histoire et au remaniement historique, subjectif, sémantique, de la vérité.

Pour être historisé, et c'est en ça que Lacan va plus loin que dans son « Rapport de Rome », pour être historisé, un élément doit avoir été symbolisé. Il n'y a d'historisation primaire que s'il y a symbolisation primaire.

Et, en s'appuyant sur la lettre du texte de Freud, sur les mots que Freud emploie, il déduit que dans l'hallucination revient un contenu qui n'a pas été symbolisé, qui a échappé à la symbolisation primaire et qui par-là est inhistorisable. Il y a là une limite qui est tout à fait absente de la première présentation par Lacan de l'inconscient-histoire.

Dans son « Rapport de Rome », l'historisation a l'air toute puissante, comme si elle pouvait résorber sans reste par le vrai le réel. L'hallucination met au contraire en scène le comportement, lui non assujettit, d'un élément qui n'est pas tombé sous la légalité de la chaîne signifiante.

Les termes pour l'exprimer, pour reprendre la *Ververfung* freudienne, pour la traduire, c'est expulsion, refus, retranchement, forclusion, et l'ensemble est organisé ainsi. Notre tableau histoire et le réel. Histoire ça suppose qu'il y a une symbolisation primaire et alors la négation prend la forme du refoulement, tandis que est réel ce qui a subi l'opération de la forclusion et ainsi à l'hystérie disons que nous mettons en face psychose.

l'histoire	**et**	**le réel**
hystoire		
hystérie		**psychose**
refoulement		**forclusion**

On peut d'ailleurs, dans le même mouvement, inverser le schéma que j'indiquais ici et dire que l'hallucination, c'est au contraire la marque d'un réel qui surmonte le vrai, qui se marque

irréductible au vrai et, disons, un réel qui émerge dans le vrai.

$$\frac{\textbf{réel}}{\textbf{vrai}}$$

L'hallucination, au fond, est le phénomène, la manifestation, d'un réel émergeant dans la vérité.

Il y a un autre couple d'oppositions qu'il faudrait aussi situer et qui figure, qui est présent en tout cas dans le commentaire de Lacan, c'est la différence entre l'être et le monde, ici

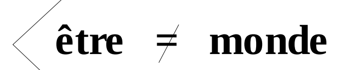
être ≠ monde

en référence au débat philosophique de l'époque où Lacan propose d'être plutôt du côté de Heidegger par rapport à Sartre.

Je ne suis pas venu là, il évoque le nom de Merleau-Ponty dans son commentaire, et il est certain que la façon dont il construit sa première doctrine de l'hallucination se fait en rapport avec l'analyse phénoménologique de l'hallucination et même plus largement de la perception.

Il emploie d'ailleurs les termes phénoménologique de noèse et de noème, la noèse qui est l'intentionnalité du côté du sujet, le noème qui est le contenu de l'hallucination et c'est ce qu'il développera dans la première partie de son texte « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », qui est au moins en partie un dialogue avec le début de *L'être et le néant* de Sartre, Sartre qui essaye d'exposer Husserl à partir de la phrase de Berkeley *esse est percipi* – être c'est être perçu et qui met en place une batterie de termes comme le percipiens et le perceptum, et c'est les termes que vous retrouvez utilisés par Lacan dans sa « Question préliminaire. »

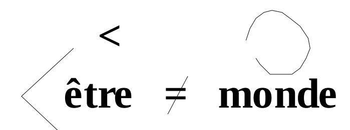
Alors, *être et monde*, en tout cas la différence est marquée par Lacan, quand il oppose la relation du sujet à l'être et la relation du sujet au monde, disons que ce qui est à proprement parler, là, la relation du sujet à l'être, c'est l'ouverture et pour qu'il y ait ouverture à l'être, il faut qu'il y ait symbole. Disons que, pour ce qui est du monde, il s'agit d'une construction qui s'opère dans l'ouverture à l'être.



ouverture construction

En tout cas c'est au point que Lacan évoque le débat de la pensée de l'existence, c'est-à-dire de l'existentialisme, pour l'appeler par son nom, où il voit une parade de la méditation de l'être, il voit dans l'existentialisme sartrien, merleau-pontien, une parade à la méditation heideggerienne de l'être qui confond en quelque sorte l'être et le monde, si je puis dire.

Dans la même veine, il vante chez Freud, ce qu'il ne fera jamais par la suite dans ces mêmes termes, il vante chez Freud une appréhension métaphysique des problèmes. Il faut entendre ici, c'est un usage un peu lâche du terme métaphysique mais enfin qu'on se reporte, on ne reste pas confiné dans la construction du monde mais on essaye de retrouver l'ouverture native à l'être qui est déjà, qui est sur la frontière, qui est limite par rapport au monde.



ouverture construction

Alors, comme je l'ai souligné la dernière fois et je le répète, l'hallucination, quand Lacan l'amène, c'est au titre de ce qu'elle est distinguée des phénomènes interprétatifs, c'est-à-dire que l'hallucination est sans Autre. Elle n'est pas faite pour un Autre, elle n'est pas déterminée par le discours de

l'Autre, elle est par-là même insituable, elle n'est pas au site de l'Autre.

Rappelons que, en revanche, la paranoïa est établie sur un solide rapport au lieu de l'Autre et même, comme Lacan le dira plus tard, consiste à identifier la jouissance au lieu de l'Autre, et donc l'Autre y apparaît éminemment actif et la paranoïa par là-même comme pouvant donner son support à ce qu'il est du lien social, alors que l'hallucination émerge hors lieu de l'Autre.

Ici, dans la description que reprend Lacan à partir de Freud et de l'hallucination, il n'y a pas d'histoire vécue, d'une vie vécue comme histoire. Au contraire : c'est un événement là sans corrélat où les corrélations apparaissent, quand elles apparaissent, comme un bric-à-brac rassemblé pour couvrir l'hallucination, sur le mode du souvenir-écran. L'hallucination n'obéit pas aux lois du langage, que ce soit la connexion ou la substitution et elle apparaît comme indépendante du jeu intersubjectif.

Donc si l'on veut ici distinguer deux domaines, comme le terme de *forclusion* déjà l'implique, nous avons d'un côté l'inconscient, où est tapi le refoulé et le retour du refoulé, le refoulé et son retour, son retour dans la même dimension de l'histoire, avec ses rétroactions signifiantes, et de l'autre coté nous avons le X dans le réel, qui est forclos, qui n'obéit pas aux lois, ce qui fait qu'il est en quelque sorte situé comme un fait de non-symbolisation.

dans le réel

forclos

ics

refoulé, son retour

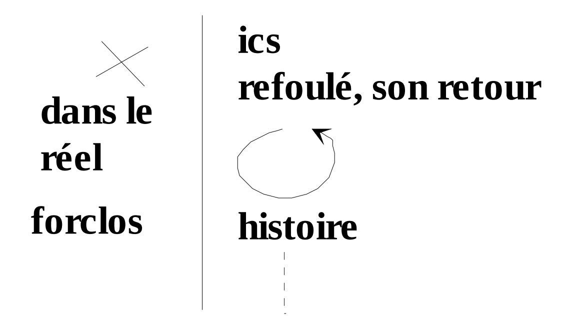
histoire

C'est une interruption, si l'on veut, mais dont on ne peut rétablir la continuité.

Là, « l'esp d'une hallucination », comme tel n'a pas la structure du refoulé.

Alors, l'exemple, enfin la construction de Freud repose sur le concept de castration et ce qu'il impliquerait d'une menace sur l'organe génital et il pose que, pour l'Homme aux loups, c'est comme si la castration n'avait jamais existé, comme si elle avait été retranchée de l'ouverture à l'être, pour traduire, comme si son inconscient ne connaissait que la théorie sexuelle de la phase anale.

Et donc, là, se fonde la différence de l'histoire où le retour du refoulé s'accomplit et du réel comme le domaine de ce qui subsiste hors de la symbolisation.



Et ici nous avons, de la même façon que je dis l'histoire on peut dérouler les différents termes du sens, des lois du langage, etc., tandis que de l'autre coté nous avons un réel qui est coupé de la parole, un réel qui n'attend rien de la parole, dit Lacan, et qui, c'est son expression en italique *cause tout seul*.

Nous avons dans cette expression le *tout seul* auquel nous savons maintenant donner sa valeur. C'est un adjectif qui signale que nous ne sommes pas dans l'hystoire, nous ne sommes pas dans l'hystérie, nous ne sommes pas dans l'un et l'autre, nous sommes au contraire du côté du solitaire, un réel qui cause tout seul et Lacan ajoute même, c'est quelque chose où nous pouvons entendre le bruissement du Séminaire du *Sinthome*, un bruit où l'on peut tout entendre.

Et en quelque sorte nous avons, ce serait dire que le symbolique est bien là dans le réel mais il l'est sous la forme

purement matérielle du sonore, un son sans le sens, un bruissement précisément, avant que ne s'élèvent les constructions qu'il autorisera puisque on peut tout y entendre.

Alors ça n'est pas dans l'expérience, que je vais relire tout de même. L'expérience ne témoigne pas d'un signifiant qui manque, contrairement au phénomène bien connu analysé par Freud de l'oubli du nom, ce n'est pas un signifiant qui manque, c'est au contraire une signification, tellement étrange que le sujet ne peut pas à proprement parler la communiquer à l'Autre, spécialement à l'Autre qui est là à ses côtés, comme je l'ai évoqué la dernière fois.

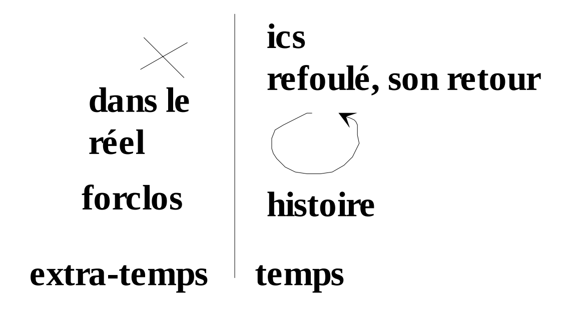
Vous pouvez quand même relire page 389 : le sujet lui raconte en effet - à Freud - que « quand il avait cinq ans, il jouait dans le jardin à coté de sa bonne et faisait des entailles dans l'écorce d'un de ces noyers (dont on sait le rôle dans son rêve) [c'est le noyer sur lequel apparaissent les loups du rêve de l'Homme aux loups]. Il faisait des entailles dans l'écorce d'un de ces noyers. Soudain [soudain, remarquable, c'est une certaine rupture temporelle] - soudain il remarqua, avec une terreur impossible à exprimer – [voilà le mutisme qui frappe le sujet quand émerge le réel] - avec une terreur impossible à exprimer, [oui, Lacan dit même exactement *mutisme atterré*, mais en prenant *atterré* comme une dérivation de *terreur*, on sait qu'il l'a commenté dans son Séminaire] Soudain, il regroupe marqua, avec une terreur impossible à exprimer, qu'il s'était sectionné le petit doigt de la main (droite ou gauche ? Il ne le sait pas) et que ce doigt ne tenait plus que par la peau. Il n'éprouvait aucune douleur, mais une grande anxiété. Il n'avait pas le cœur de dire quoi que ce soit à sa bonne [ça, ce qui est exprimé d'une façon psychologique, c'est la coupure avec l'Autre, que là on est dans une dimension retranchée du vœu intersubjectif]. Il n'avait pas le cœur de dire quoi que ce soit à sa bonne qui n'était qu'à quelques pas de lui ; il se laissa tomber sur un banc [il pourrait aussi donner toute sa valeur à ce *laisser tomber*], il se laissa tomber sur un banc et demeurera ainsi, incapable de jeter un regard de plus sur son doigt. À la fin, il se calma, regarda bien son doigt, et - voyez-vous ça ! - il était tout à fait indemne. »

Voilà le récit de Freud, donc, dont Lacan fait valoir tous les éléments et qui essaye, il essaye aussi Lacan de cerner le sentiment étrange où le sujet est là comme engouffré.

Alors sa construction, c'est une construction c'est-à-dire qu'elle est un peu à distance du matériel et en même temps elle a bien sûr sa valeur, sa construction repose sur le rapport au temps dont témoigne cette expérience de l'hallucination.

Lacan le voit comme pris, il accentue l'aspect de discontinuité temporelle. l'esp d'un laps temporel. donc le caractère d'abîme temporel. Il le présente comme un entonnoir temporel où le sujet se trouverait entraîné et ne ferait que dans un temps second retour à ce qu'il appelle la surface du temps commun. Et donc en définitive, il accentue le caractère extra-temporel du sentiment lié à cette expérience de l'hallucination.

On a en effet, on pourrait dire qu'il y a un temps qui est à mettre du côté de l'histoire, pas seulement chronologique mais le temps qu'on vit dans la continuité de son existence de l'histoire, un temps continu, et là nous avons une sorte d'extra-temps, qui est le temps même de l'interruption en quelque sorte temporelle, l'interruption du flux temporel.



C'est ainsi que Lacan note que le

sujet pense avoir déjà raconté cette histoire et donc il n’arrive pas à la situer dans le temps précisément, et donc un *déjà raconté*. En revanche il avait déjà raconté en effet plusieurs fois l'achat d'un couteau de poche qu'il avait demandé à son oncle, donc on suppose que c'est de là que vient l'élément déjà raconté, de la même façon que le noyer est sans doute emprunté - en un second temps - le noyer est emprunté à l’arbre des loups. D’où aussi Lacan rapproche le *déjà raconté* du *déjà vu* et tente de situer ces phénomènes comme des phénomènes de frange dus à l’irruption du réel de l'autre coté de la cassure.

Lacan dit : L’écho imaginaire [alors imaginaire parce que là le sujet peut dire : j’ai déjà raconté, j'ai déjà vu], l’écho imaginaire qui surgit en réponse à un point de la réalité qui apparaît à la limite où il a été retranché du symbolique.

Comme si ça naissait à la limite de la forclusion, un phénomène de frange et ces phénomènes de frange, il les développera d’une façon beaucoup plus précise plus tard à partir du cas du président Schreber et des descriptions que lui-même donne de ces phénomènes de frange.

C'est là que Lacan distingue précisément le sentiment de réalité et le sentiment d’irréalité et qu’il oppose les deux registres de la remémoration et de la réminiscence, comme je l'ai signalé la dernière fois et qu'il reprend dans son Séminaire du *Sinthome*.

Alors, voilà. Le sentiment de réalité - sentiment de réalité pris dans cette définition plus étroite d'un sentiment de réalité à propos d'un souvenir oublié et qui revient et dont on se dit c'est comme ça, c'était comme ça.

Ce sentiment de réalité est ressenti comme tel c'est-à-dire se produit à l'intérieur du texte symbolique qui constitue le registre de la remémoration. Sur notre petit schéma, la remémoration est ici.

dans le réel	**ics** **refoulé, son retour**
forclos	**histoire**
extra-temps	**temps**
réminiscence	**remémoration**

Il y a remémoration quand un élément retrouve son articulation symbolique. Alors que Lacan appelle réminiscence, avec son corrélat de sentiment d’irréalité, le moment ; « le sentiment d’irréalité répond, dit-il, aux formes immémoriales qui apparaissent sur le palimpseste de l'imaginaire. »

Alors, *formes immémoriales*, c'est à entendre ici nous sommes dans un registre différent de celui de la mémoire. Nous sommes au contraire dans quelque chose qui est déjà là tout seul. Ces formes immémoriales qui apparaissent quand le texte s'interrompant [donc là hors du texte symbolique], quand le texte s’interrompant laisse à nu le support de la réminiscence.

Et donc le support de la réminiscence, c'est qu'alors le sujet ne peut pas élaborer une vérité à partir de son expérience. Pourquoi ce terme de réminiscence avec son écho platonicien ? C’est que Platon place précisément la réminiscence comme le rapport avec ce qui est éternel, avec ce qui est hors temps. Et c’est ici comme si venait à nu, une fois débarrassées les articulations symboliques, comme si venait à nu l'extra-temporel lui-même.

Et donc ça n'est pas une remémoration puisqu'on n’arrive pas à le resituer, sinon à appeler le bric-à-brac des petites anecdotes qu'on a pu raconter ou du rêve qu'on a fait, mais il y a nu, ce qui n’est ni une vérité ni non plus un mensonge mais un réel pur et simple.

Je trouve que ces deux termes trouvent bien à se répartir et que sur ce schéma et comme je l'ai dit, ils sont amenés par Lacan des années plus

tard lorsque il essaye de situer son invention du réel comme une invention, une réponse symptomatique à Freud.

De la même façon, ici, Lacan distingue - ça a été repris - le schizophrène et le paranoïaque. Le schizophrène, dit-il, chez le schizophrène tout le symbolique est réel. Ce qu'il faut entendre ici que c'est comme si tout le symbolique était hors la symbolisation, c'est-à-dire qu'il y a un niveau où le symbolique cesse de faire sens, où le symbolique cesse de faire histoire, où le symbolique est au niveau du bruit où l'on peut tout entendre. C'est un collaps des deux dimensions : le symbolique s'effondre sur le réel. Tandis que chez le paranoïaque, Lacan retrouve opérant la rétroaction c'est-à-dire ce phénomène, ce mécanisme signifiant qui permet les tournants historiques. Une rétroaction de telle sorte que les phénomènes élémentaires, dit-il, sont seulement pré-signifiants.

Dire *sont seulement pré-signifiants* c'est-à-dire qu'ils sont déjà en attente du signifiant qui les fera fonctionner et qui permettront la construction d'un délire.

Le paranoïaque, précisément parce que chez lui le rapport à l'Autre là est maintenu et d'emblée obéit aux structures de l'inconscient-histoire, et les phénomènes élémentaires - Lacan dit : ils sont seulement pré-signifiants, ça veut dire ces phénomènes élémentaires ne sont pas du réel au sens qu'il a développé, ils ne sont pas coupés du symbolique, ils sont au contraire présents dans le symbolique comme appelant un sens à venir que leur donnera la connexion avec un autre signifiant.

Cette analyse de l'hallucination, qui est une des choses les plus fondamentales de l'enseignement de Lacan, un des concepts fondamentaux de son enseignement, est complétée par une analyse de l'acting-out, où ce qui joue le rôle d'éléments retranchés, c'est une relation orale, dans le cas de l'Homme des cervelles fraîche, celui hanté par la question du plagiat qui, au sortir de l'analyse, va déguster son plat favori des cervelles fraîches. Lacan y voit comme l'irruption dans le réel de ce qu'il faut supposer être un rapport oral forclos.

Ça n'est jamais ici que décalé par rapport à la définition de l'hallucination et il est certain que là, même si le sujet, lui, ignore ce dont il s'agit, dans sa compulsion, il est certain que ça reste lié de toutes les façons possibles aux articulations symboliques du cas. L'acting-out n'a tout de même pas la dimension de l'hallucination. C'est une simili hallucination, si je puis dire.

Lacan termine en récusant ce à quoi il faut donner son poids aussi, l'assimilation de l'analyse des résistances à l'analyse des défenses et on saisit que ce qui s'appelait résistance est de ce côté-ci ; la résistance est intérieure à la chaîne symbolique, alors que ce qui concerne la défense concerne bien plutôt l'orientation fondamentale du sujet à l'endroit d'un élément qui n'est pas signifiant.

De la même façon nous savons, *in fine*, la différence que Lacan à l'époque fait entre les symptômes qui sont construits dans la dimension inconsciente-historique et les pulsions, dont la pulsion orale de l'Homme aux cervelles fraîche, les pulsions qui, elles, seraient au contraire du côté de la relation du sujet au réel.

pulsion	**symptôme**
défense	**résistance**
	ics
	refoulé, son retour
dans le réel	
forclos	**histoire**
extra-temps	**temps**
réminiscence	**remémoration**

Alors cette – oui, je m'aperçois que j'ai épuisé maintenant mon temps

d'aujourd'hui - ça me permettra de vous renvoyer à la construction de Lacan dans le *Sinthome* et toujours à ce chapitre clé, le chapitre IX, « De l'inconscient au réel », où il indique exactement ce qu'il attend de la métaphore de la chaîne borroméenne, à savoir qu'elle vient pour lui à la place de la métaphore freudienne de l'énergétique.

Et c'est ce qu'il s'agit de développer, et que vous avez aussi ici la différence qui revient de la réminiscence et de la remémoration et la remémoration est bien située du côté des réseaux signifiant, des chaînes qui se forment du symbolique, alors que la réminiscence est laissée ici en blanc.

Vous noterez tout de même, page 131, qu'au moment où il prononce cette leçon, Lacan n'a pas encore osé dire *l'inconscient comme réel*. Il place au contraire l'inconscient de la même façon que jadis, il le place encore de ce côté-ci, il ne l'appelle pas un inconscient-histoire, c'est l'inconscient-savoir et qui reste relié au couple S_1-S_2 et à ses remaniements, un inconscient comme interprété et c'est seulement dans un moment d'après-coup qu'il en viendra à poser l'inconscient comme réel, c'est-à-dire une autre dimension que celle-ci.

pulsion	**symptôme**
<u>défense</u>	**<u>résistance</u>**
×	**ics — savoir**
dans le réel	**refoulé, son retour**
forclos	**histoire**
extra-temps	**temps**
réminiscence	**remémoration**

Pour finir d'un mot, c'est précisément parce que l'inconscient peut être considéré comme réel que Lacan définit la fin de l'analyse - dans son dernier texte - avant tout par la satisfaction qu'elle apporte au sujet, parce qu'il ne reste rien d'autre, n'est-ce pas, à partir du moment où on a minoré l'aspect communicationnel et transférentiel de l'analyse.

Le premier Lacan pouvait parler d'une satisfaction, la satisfaction de chacun intégrée dans la satisfaction de tous. C'est ce qui lui paraît aujourd'hui, lorsqu'il écrit son petit texte, qui lui paraît au fond futile et artificiel.

Cet inconscient, l'inconscient de la vérité menteuse, on peut dire que c'est une élucubration de savoir. Comme le disait Lacan dans le Séminaire *Encore,* une élucubration de savoir sur la langue, dans la mesure où lalangue - en un mot - c'est la chaîne symbolique et ses trois dimensions réduites au réel, réduites au bruit que ça fait, si je puis dire. Le bruit où l'on peut tout entendre.

Et c'est dans cette mesure que l'inconscient transférentiel, l'inconscient qui s'élabore dans une analyse, on peut dire que c'est une élucubration de savoir sur le réel.

Voilà.

Alors la semaine prochaine nous verra à l'amphithéâtre T.

À bientôt.

Fin du *Cours* III de Jacques-Alain Miller du 29 novembre 2006

Orientation lacanienne III, 9.

Jacques-Alain Miller

Quatrième séance du *Cours*

(mercredi 6 décembre 2006)

IV

Je vois qu'il y en a un certain nombre d'entre vous qui ne sont pas confortables. Si ça peut leur alléger leur peine je leur dirai que moi non plus.

Je déteste l'amphi T.

Je vais tout de suite commencer, et d'ailleurs conclure, par le chapitre IX du Séminaire du *Sinthome* qui s'intitule « De l'inconscient au réel ». Je le prends tout de suite parce que sinon j'aurai différé ça.

Je l'aurai différé parce que c'est un texte d'abord sténographié et ensuite nettoyé par votre serviteur, qui ne m'a pas encore livré tous ses secrets. De ce fait, il a pour moi une place particulière.

Je me fascine sur ces formules, en essayant de les ordonner. Il y faut, comme dit Lacan, un certain forçage. On peut le récuser comme étant d'un Lacan fléchissant. Ça n'est pas le parti que je prends. Au contraire, j'y vois, avec ce que j'arrive à en comprendre, à l'entendre comme dit Lacan, un moment mémorable de l'enseignement de Lacan qui marque une inflexion à partir de laquelle s'ouvrent les tous derniers *Séminaires* de Lacan.

J'utilise familièrement dans ce cours une périodisation triple. Je parle du premier Lacan pour désigner les dix premières années de son enseignement à partir du *Rapport de Rome,* de « Fonction et champ de la parole et du langage ».

Je parle du dernier Lacan pour celui qui prend son essor à partir de *Encore.* Il y a donc au milieu le second Lacan, celui qui commence avec les *Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, mais j'y ajoute ici une césure supplémentaire.

Dans le dernier Lacan, il faut distinguer le tout dernier Lacan, celui qui nous ouvre un domaine où nous ne sommes pas vraiment entrés, en tout cas dont l'usage ne nous est pas, pour reprendre le mot, familier.

Et ce chapitre IX, à mes yeux, il s'applique, comme je l'ai dit, à une microscopie de ce texte, à mes yeux ce chapitre IX marque un tournant, comme j'avais pu le signaler jadis dans le Séminaire *Encore*, le Séminaire XX, à propos, si je me souviens bien, de la leçon numéro VII où Lacan faisait entendre que son écriture de l'objet petit *a* était, en définitive, insuffisante pour capturer ce dont il s'agit avec le réel.

J'avais scandé cette leçon et j'avais montré comment on avait là le principe d'une remise en cause qui conduisait Lacan jusqu'à l'usage du nœud borroméen.

Eh bien nous avons, dans ce chapitre VII, une seconde inflexion qui ouvre sur l'élucubration finale de Lacan. Ce qu'on peut y trouver de difficile, apparemment contradictoire, est en fait à considérer, je crois, comme une introduction à l'écrit, à l'autre écrit final de Lacan, de « L'esp d'un laps », où je l'ai dit, il tire la leçon de son Séminaire du *Sinthome* et en même temps il l'ouvre sur une partie restée obscure de son enseignement parce que c'est une des raisons, il n'a pas consacré ensuite d'écrit à cette ultime élucubration.

Nous sommes donc là sur le bord, si je ne me trompe pas, de son dernier frayage, dont il ne pouvait donner à ses auditeurs que des lueurs.

Devant la difficulté de ce chapitre, qui ne fait que quelques pages, je préfère prendre le parti, c'est un choix, de tout interpréter.

Je ne me dirais satisfait que quand

j'aurais rendu raison de la moindre des inflexions du discours de Lacan, du dire de Lacan dans ce chapitre. Je n'en suis pas encore là, et ça m'aidera peut-être que de le dévider devant vous jusqu'au point où j'en suis.

Donc, là, je m'avance cahin-caha, sans filet, mais enfin, quand on est professeur, on ne tombe jamais, j'espère.

Alors j'ai dit mémorable ce texte, et il est le texte de ce qui a été prononcé par Lacan, il le souligne, à une date nécessairement mémorable, au moins pour lui, puisque c'est celle de son anniversaire. Et il ne laisse pas au lecteur le soin de s'en apercevoir puisqu'il présente son exposé, il l'introduit par cette circonstance, cette occasion.

Bien sûr il y a l'hypothèse qu'il fait du remplissage, ou encore que tout lui est bon pour justifier ne présenter qu'un exposé raccourci afin de laisser la parole à l'assistance. Et, en effet, la moitié de ce chapitre est occupée par l'énoncé de onze questions, plus une qu'il n'arrive pas à déchiffrer puisqu'elle est envoyée avec des caractères chinois, onze questions qui marquent au moins un début de réponse.

Cette attente de la réponse se fait entendre dans ce chapitre jusqu'au point où lui-même qualifie son invention du réel de réponse, de réponse symptomatique et il attend de même des réponses de son auditoire.

Donc nous nous trouvons devant deux parties. L'une, la première, où Lacan expose, la seconde où il improvise des réponses aux questions. Nous nous trouvons devant un monologue et un dialogue, et il donne un sens à ce passage du monologue au dialogue.

Le but, tel qu'il l'expose, pour commencer, le but de l'entreprise de ce jour anniversaire, c'est donc, tel qu'il le formule, une vérification qui déjà suppose simplement que quelque chose ait été posé et que dans un second temps, il s'agit d'obtenir la vérification de ce qui a été posé.



Ce qui a été posé, c'est non seulement ce qu'il énonce ce jour-là mais il faut entendre ce qu'il a énoncé depuis le début de l'année, les huit fois précédentes.

Je crois que je peux ici vous lire ce qui fait fonction de premier paragraphe. Ces paragraphes me sont dûs puisque j'ai travaillé sur la sténographie où j'ai ménagé en fonction, comment faire autrement, de ma compréhension, des scansions, parfois celle des phrases, moins souvent que dans les premiers *Séminaires* de Lacan, parce que la scansion de phrases est donnée souvent dans la sténographie elle-même mais non pas celle des paragraphes. Donc je lis le premier paragraphe.

« D'habitude, j'ai quelque chose à vous dire. Mais aujourd'hui, parce que j'ai une occasion - c'est le jour de mon anniversaire - je souhaiterais que je puisse vérifier si je sais ce que je dis. » Donc on nous signale d'emblée le caractère exceptionnel de cette prise de parole. Il y a un régime d'habitude et il y a un aujourd'hui qui rompt le régime habituel, un aujourd'hui exceptionnel.

Prenons ça au sérieux. Que l'opération en cours est faite, même si ce chapitre va s'ajouter à la série, l'opération en cours est tout de même faite à partir d'une position d'énonciation, d'une place exceptionnelle.

Je dis *place* puisque ce que j'ai distingué comme la deuxième partie, commence par « Changeons de place », ce qui nous laisse à déterminer quelle était la place choisie pour commencer.

Alors le régime d'habitude, c'est : « j'ai quelque chose à vous dire » et le moment de l'exception c'est : « vérifier si je sais ce que je dis. »

On va revenir sur la formule « si je sais ce que je dis » qui sonne familière aux oreilles mais, ici, il n'en est rien. La prétention de savoir ce qu'on dit est

plutôt une prétention qui a été récusée par Lacan dans sa position d'enseignant.

Avant d'y venir, je souligne, puisque mon ambition est de tout interpréter, je ne vais pas faire ça tout du long parce que ça nous emmènerais trop loin mais pour le début, je souligne le « je souhaiterais » qui est l'expression d'un *Wunsch*, d'un souhait, c'est aussi bien dans l'expression le principe peut-être d'un rêve.

« Je souhaiterais que je puisse vérifier », ça n'était pas un détour qui était à supprimer du texte. Je l'ai conservé pour la raison suivante, c'est que précisément Lacan ne dit pas qu'il souhaiterait vérifier, *que je puisse vérifier* c'est l'intervalle qui signale que ça dépend des autres, cette vérification. Les autres dont il appelle les questions.

Le *si je sais ce que je dis* n'est pas comme tel à sa disposition. C'est bien plutôt un risque ouvert selon la réponse qui sera apporté ou non par ces autres.

Et il interprète ce souhait, ensuite, le conditionnel de ce souhait. Il dit, c'est le début du paragraphe suivant : - *Malgré tout, dire, ça vise à être entendu*.

Ce qui est notable, ici, c'est ce *malgré tout*, qui a un empan de supposition assez étendu, d'une supposition qui serait que dire *ne vise pas à être entendu.* C'est l'indication du bord sur lequel Lacan se tient, parce que tout son enseignement est parti de ce que parler, c'est pour être entendu, parler c'est communiquer, parler implique l'Autre.

En radicalisant cette conception, c'est même *le dire est celui de l'Autre* puisqu'on s'exprime dans le langage de l'Autre pour être entendu de lui, au point qu'on puisse dire que ce dire vient de l'Autre lui-même.

Le *malgré tout* indique ici que nous sommes dans une toute autre saisie de l'acte de parole.

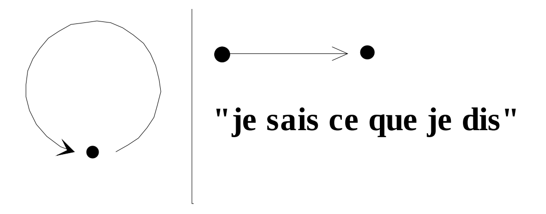
Je reprends cette formule d'une question qui sera posée à Lacan et que lui-même reprend dans sa réponse.

Être entendu, ça vise à être entendu, a le sens, au moins le sens en est proche de être compris. Être entendu, c'est un pas en-deçà de être compris, être entendu n'implique pas la complétion, l'exhaustion qu'il y a dans l'idée de compréhension.

Autrement dit Lacan dit malgré tout : on parle pour l'Autre, on parle pour les autres, ce qui s'oppose à ce qui est ici en position de supposition, ce qui s'oppose à parler pour soi. Et c'est bien ce qui est énoncé par Lacan dans la phrase suivante, donc qui est à lire en fonction du *je sais ce que je dis* : « Je voudrais vérifier, en somme, si je ne me contente pas de parler pour moi - comme tout le monde le fait, bien sûr, si l'inconscient a un sens. »

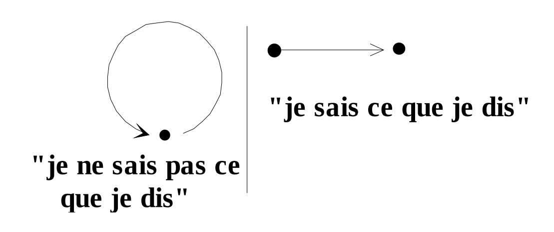
Voilà qui demande à opposer deux régimes de l'énonciation, le parler pour soi que nous écrirons au plus simple par une boucle sur un point, et le parler pour l'Autre.

Et notons que c'est du côté du parler pour les autres que Lacan inscrit le *je sais ce que je dis*.



Enfin, il ne dit pas à proprement parler : *je sais ce que je dis*. Il dit : vérifier si je sais ce que je dis en tant que ça dépend de la réponse des autres.

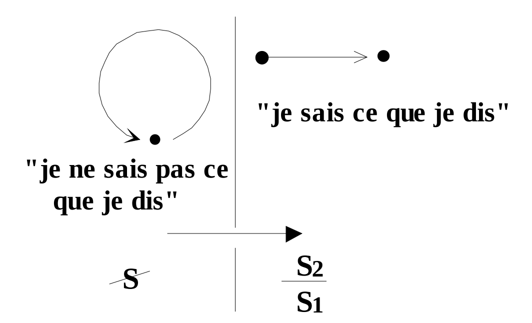
En revanche, du côté de la boucle, on pourrait inscrire, sur le fond de l'enseignement de Lacan, on pourrait inscrire *je ne sais pas ce que je dis*.



Je ne sais pas ce que je dis est la position que Lacan a déjà repérée comme celle de l'analysant, du sujet de l'inconscient, et dont il a dit à l'occasion que c'était sa position comme enseignant.

Ici, nous avons la tentative pour fixer cette position de l'enseignant au contraire de l'autre côté.

Alors *je sais pas ce que je dis,* c'est la position d'énonciation qui est marquée de S barré, le *je sais ce que je dis,* c'est celle qui répond, je crois, au côté gauche du discours dit de l'université, où le savoir est supporté par un *Je* maître en S_1. C'est, disons, la position de professeur qui est là, ce que Lacan veut vérifier de son énonciation.



Donc, d'un côté, le dire est supposé arrimé au savoir et permettre d'être entendu, de l'autre côté, nous avons un dire qui, en quelque sorte, se boucle sur lui-même. Il n'est pas articulé à un savoir mais à une satisfaction, et où l'Autre n'a rien à entendre, au sens de rien à comprendre.

Voilà deux positions. Alors nous n'avons pas ici à durcir la contradiction, précisément parce que Lacan choisit cette occasion mémorable pour s'interroger sur son *je sais ce que je dis*, conditionnel. On comprend bien que le régime qu'il désigne comme normal, en fonction de l'inconscient, c'est le *je ne sais pas ce que je dis*.

Et il s'agit d'essayer ou de trouée, que nous pouvons dire précaire, en employant l'adjectif qui est dans ce chapitre, une trouée précaire vers le discours universel, vers le savoir.

Une fois cette mise en place initiale dégagée, la complexité n'est qu'apparente, c'est en fait évidemment très simple, on constate que ça se décale pour ce qui est de la suite du chapitre.

Alors – « Je préférerais que quelqu'un me pose une question (etc.). J'aurais aimé sans doute que quelqu'un écrive quelque chose qui justifierait cette peine que je me donne depuis un peu plus de vingt-deux ans. La seule façon de la justifier, ce serait que quelqu'un invente quelque chose qui puisse, à moi, me servir. Je suis persuadé que c'est possible. »

Là, nous sommes dans un troisième régime distinct de ces deux, un régime qui n'est pas celui d'un dire, mais où il s'agit d'inventer un écrit. Il ne s'agit pas d'un dire qui se comprenne, mais d'un écrit qui puisse servir. Autrement dit, ça n'est pas dans la compréhension que ce dont il s'agit ferait le savoir, c'est dans l'ordre de l'usage, c'est dans l'ordre déjà pragmatique que ça puisse servir. Il ne dit pas inventer un écrit qui soit plus vrai, enfin quant à découvrir un écrit qui serait plus vrai mais un écrit qui puisse servir.

Donc nous sommes, avec le dernier paragraphe de ce qui fait ici introduction, déjà dans un troisième registre où Lacan lui-même entre, cette fois-ci, et où il n'est plus question tellement de *je sais ce que je* dis, ou de *je ne sais pas*, il est question d'écrit. Donc ce qui n'est pas au niveau de ce *parler pour l'Autre*, ou de *parler pour soi*.

Disons que c'est un écrit dans la mesure où on peut en parler, et donc que ça fait plutôt référence que position d'énonciation.

Le critère de ce qui serait ce qui peut servir, disons en l'occurrence dans la circonstance de son Séminaire, ce qui fait fonction, c'est les réponses qu'il recevraient sous forme de questions. Il annonce qu'il prendra les questions déjà comme des réponses de l'Autre.

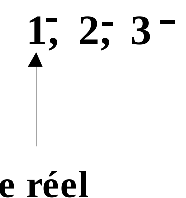
Alors, là-dessus, j'ai fixé la première partie de ce texte, commençant par la phrase : *J'ai inventé ce qui s'écrit comme le réel*. J'ai inventé l'écriture du réel, pour le dire autrement.

Cette écriture, que Lacan propose comme l'écriture du réel, ce n'est pas une écriture directe parce qu'elle dépend d'un ensemble qu'il appelle le nœud borroméen, plus exactement la chaîne borroméenne puisque ça ne fait pas nœud à proprement parler, et l'écriture du réel, ça consiste, par un

acte, à appeler un des trois ronds dessinés, à l'appeler le réel.

Tout pivote sur ce qui lui-même le retient dans cette année, tout pivote sur cet acte de nomination. Il en dégrade en quelque sorte l'opération, en disant, je le cite : « Ce n'est rien de plus, bien sûr, que métaphore de la chaîne. »

Comment faut-il l'entendre ? Je l'entend de cette façon-là : nous avons les trois ronds de la chaîne borroméenne, le premier, le deuxième, le troisième, là nous utilisons des nombres ordinaux pour distinguer chacun des ronds, nous utilisons l'ordinal 1, 2, 3 et par nomination nous qualifions celui-ci par exemple de « le réel. »



Ça n'est pas non plus une écriture unique puisque c'est cohérent avec appeler le deuxième et le troisième, comme on voudra, symbolique et imaginaire.

Autrement dit, pourquoi est-ce une métaphore de la chaîne ? C'est une métaphore dans la mesure où c'est une substitution, aux nombres ordinaux nous substituons des substantifs.

Et donc, il y a là la substitution qui est la définition, la substitution signifiante, c'est la définition de la métaphore, donc on peut parler de métaphore de la chaîne pour ce qui est de la chaîne borroméenne dont chacun des ronds est appelé.

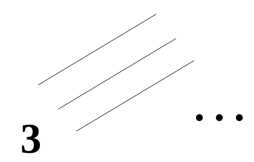
Lacan s'interroge, interroge même ce mouvement qui a l'air le plus simple ; on est là vraiment dans la microscopie.

« Comment se peut-il qu'il y ait une métaphore de quelque chose qui n'est que nombre ? Cette métaphore, on l'appelle, à cause de ça, le chiffre. »

Ce qu'il faut entendre ici par chiffre, qui joue avec nombre, c'est la pratique de cette métaphore du nombre que constitue un message chiffré, c'est-à-dire un message dans lequel on pratique un certain nombre de substitutions réglées pour obtenir la dissimulation du message initial ; donc une cryptologie et, à certains égards, le chiffrage par réel, symbolique et imaginaire est une telle cryptologie.

C'est là-dessus que Lacan se laisse porter par la notion de nombre. « Il y a un certain nombre de façons de tracer les chiffres. La façon la plus simple est celle que j'ai appelée du trait unaire. »

On peut se contenter du trait, on peut les multiplier, pour indiquer, ici, les nombres cardinaux, ici c'est trois, parce qu'on a fait trois traits, on peut aussi bien, signale-t-il, faire des points pour former des cardinaux.



Et là, saut, de ce développement sur le nombre, vers un chapitre de l'œuvre de Freud. « Ce qu'on appelle l'énergétique [alors l'énergétique, si Lacan le fait venir ici c'est parce qu'il pense à l'énergétique freudienne. Et il trouve un peu plus tard dans ce chapitre la référence à l'*Enwurf*, au projet d'une psychologie scientifique, qui est vraiment aux origines de la réflexion de Freud.

Quand il dit ce qu'on appelle l'énergétique, c'est à celle-là qu'il pense et il pense en même temps à l'énergétique des physiciens, celle dont il a développé le concept lors de son Séminaire XII, si je me souviens bien, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*. Il fait référence précisément à ce qui est ici rappelé dans une seule phrase : « Ce qu'on appelle l'énergétique n'est rien d'autre que la manipulation d'un certain nombre de nombres d'où l'on extrait un nombre constant. »

Il l'accueillait à l'époque par la référence aux physiciens contemporains qui même dans ses leçons les plus scientifiques gardaient le sens de l'exemple à faire comprendre, en l'occurrence l'énergétique était illustrée par

l'éparpillement d'un certain nombre de cubes par un enfant et si on sait le nombre de cubes, on pourra aller le chercher où il faut sous le lit, sous le tapis, parce que ça reste constant ; ce qui est exigé, c'est le maintien d'une constance.

Et il évoque Freud, donc, se référant à l'énergétique par le biais de la signifiance de son temps.

Cette énergétique, l'énergétique freudienne, même si elle se tient au niveau du nombre, reste néanmoins une métaphore. Et nous sommes là dans le tréfonds des origines de la pensée de Freud ou, disons, des premiers instruments dont il s'est servi.

Il a trouvé un certain nombre d'écritures dans la physique de son temps dont il a fait usage. En particulier c'est en adaptant cette physique qui lui était contemporaine qu'il a dégagé l'idée de deux sortes d'énergies psychiques, l'énergie libre et l'énergie liée, il en fait hommage à plusieurs reprises à Breuer, son premier collaborateur ou son mentor. En fait il le disculpe, ça n'est pas dans le même sens que chez Breuer qu'il reprend ces termes et c'est tout un travail que de retrouver l'usage premier de ces termes, l'énergétique, ou bien chez Helmholtz, chez Brucques, et j'ai trouvé aussi dans le *Vocabulaire* de Laplanche et Pontalis les noms de Ranking et de Thomson, que je ne suis pas allé voir.

Disons que l'emprunt est avant tout de la notion de deux sortes d'énergies mécaniques dont la somme doit rester constante dans un système isolé. Il ne faut pas qu'on ajoute des cubes au petit jeu, on suppose que dans la pièce où l'enfant joue, il n'y a pas apport extérieur de cubes. Dans *l'Enwurf*, Freud pense toucher le substrat du psychisme par une référence aux neurones comme substrat de ce qui a lieu. Il restera fidèle à la conception selon laquelle dans le processus primaire, l'énergie est libre et doit connaître une décharge immédiate et complète, tandis que l'énergie liée apparaît avec le processus secondaire et on suppose que l'énergie, celle-ci, n'est pas libre, mais qu'elle s'accumule dans des neurones ou des groupes de neurones, en particulier pour le moi. Le moi est le nom donné à une masse de neurones qui maintiennent le même investissement dans un état lié.

Je ne rentre pas dans le détail de cette énergétique, qu'on trouve dans l'*Enwurf*, qu'on retrouve dans *La science des rêves* au chapitre VII, et qu'on retrouve ensuite, sans plus de références aux neurones, dans la suite de l'œuvre de Freud où, en effet, le point de vue économique dépend de cette référence à une énergie psychique et au déplacement d'une énergie psychique.

Lacan ne l'évoque que pour dire que Freud, en fait, n'a jamais vraiment fondé une énergétique, il en a eu l'idée mais il ne l'a pas fondé, et aussi que la seule conception qui puisse se substituer à l'énergétique freudienne, c'est celle du réel.

Autrement dit, à la place où Freud concevait, imaginait des neurones passages d'énergie ou accumulateurs d'énergie comme étant le vrai du vrai de l'inconscient, la matière, la substance même de l'inconscient, Lacan traite ça d'imagination. À cette place-là, dit-il, il inscrit, lui, son idée du réel tout en s'interrogeant sur le sens de ce qu'il accomplit ici.

Là, Lacan ne donne pas une figuration de ce substrat sur le mode des neurones, il donne à la place la chaîne borroméenne, d'où trois questions qu'il pose et c'est ce qui rend satisfaisante aussi cette lecture, c'est qu'en sorte que chaque pas est susceptible d'être mis en question et que les enchaînements logiques que nous pouvons faire sont en quelque sorte chacun interrogé et soupçonné.

Les trois questions que je trouve dans ce chapitre - qu'est-ce que c'est que inventer ? – qu'ai-je inventé ? et est-ce une idée ?

Donc, là, nous voyons les termes dont nous nous servons de la façon la plus innocente, être mis en question.

Et donc Lacan tourne autour de la question *est-ce une idée ?* Ce n'est pas, dit-il, l'idée qui se soutienne.

Il est question ici de l'opposer ou de

la confondre avec l'idée qui vient quand on est couché, dont il dit que c'est là l'idée réduite à sa valeur analytique, *l'idée qui vient quand on est couché,* pour le coup ça n'est pas une idée qui se soutienne, c'est une idée spécialement transitoire, fugitive, et qui appelle l'association et non pas la fondation ni la démonstration.

Cette chaîne borroméenne, je lui trouve la qualité, phénoménologique si l'on veut, de ne pas se penser facilement, de ne pas s'imaginer facilement, et pas non plus de s'écrire facilement non plus.

Tous ces qualificatifs nous permettent de proposer à la place du terme *idée* celui de traumatisme. C'est dire que là, nous avons une idée qui, si c'est une idée, nous avons une idée qui fait trou dans la pensée, dans l'imagination et quasiment dans nos facultés scriptuaires, si je puis dire.

« C'est un traumatisme, dit-il, c'est-à-dire le forçage d'une écriture, d'un nouveau type d'idée [on y revient] qui ne fleurit pas spontanément du seul fait de ce qui fait sens, c'est-à-dire de l'imaginaire. »

Arrêtons-nous un instant là-dessus, sur cette qualification. Donc, une idée, oui, non, un nouveau type d'idée et qui est qualifiée très précisément – une idée qui ne fleurit pas spontanément de l'imaginaire, qui ne fleurit pas spontanément du seul fait de l'imaginaire.

Qu'est-ce que ça implique ici ? C'est ce qu'opérerait précisément l'écriture borroméenne, cette écriture difficilement saisissable par la pensée comme par les mouvements de notre corps nécessaires pour écrire. Nous avons ici une idée, c'est comme ça que je proposerais de comprendre ce nouveau type d'idée, une idée qui repose sur la disjonction du symbolique et de l'imaginaire.

S / I

Nous avons une idée qui ne doit, on le suppose, qui ne doit rien à l'imaginaire.

Le rond, la droite, oui ils doivent quelque chose à l'imaginaire, à la perception, tandis que la forme borroméenne, la combinaison borroméenne, elle, ne se trouve pas dans les affinités imaginaires du corps.

Donc cette disjonction, elle est présente, par exemple, je l'ai déjà évoqué, par Lacan, précisément dans un texte que vous trouvez dans les *Écrits*, qui est appendu à son écrit sur la théorie du symbolisme d'Ernest Jones, c'est appendu sous la forme d'une note qui a pour titre « D'un syllabaire après coup », et qui porte sur l'élucubration de Silberer.

Silberer

Ne rentrons pas dans le détail sinon nous n'aurons jamais fini. Disons que Silberer, lui, cherchait dans le symbolisme à retrouver précisément ces affinités initiales et il les trouvait toujours dans, disons rapidement, la forme du corps, qui a les idées hypnagogiques qui viennent avant de sombrer dans le sommeil et qui seront pour lui répercutées dans le rêve. Vous trouvez là, dans cette jonction du symbole et de l'imaginaire, le terreau natal du symbole.

Lacan remet les choses à leur place, à leur place freudienne, en expliquant précisément que cette insertion de l'imaginaire, par exemple dans la formation du rêve, pour Freud ne relève que de l'élaboration secondaire, c'est-à-dire l'imaginaire vient là brouiller le chiffre du rêve. L'imaginaire est ici ce qui camoufle le fonctionnement des signifiants.

À ce propos, donc, Lacan insiste sur le fait qu'il faut disjoindre le symbolique et l'imaginaire, que le symbole n'a pas sa naissance dans l'imaginaire, que c'est au contraire toute résistance qui est dans l'imaginaire, et, formule de Lacan, c'est de l'imaginaire que procèdent les confusions dans le symbolique.

Du coup, l'exigence de la coupure épistémologique se reporte ici, pour qu'il y ait coupure épistémologique,

pour qu'il y ait science il faut que le symbolique soit disjoint de l'imaginaire.

S/I

Évidemment ici les choses sont en quelque sorte inversées, puisqu'ici c'est justement de ce que il n'y a pas d'appui imaginaire préalable que la chaîne borroméenne est si difficile à dessiner. C'est ici de la coupure avec l'imaginaire que procèdent les confusions dans le symbolique, si je peux déplacer la phrase de Lacan.

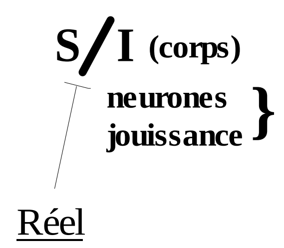
Dans le raisonnement de ce chapitre, c'est au contraire le fait de ne pas avoir appui sur l'imaginaire qui introduit des confusions dans l'architecture, l'architecture du nœud et la cause de lapsus divers que Lacan signale avec complaisance dans sa propre mise au tableau de ses schémas.

Ici, nous avons aussi en quelque sorte l'exemple de ce que Lacan lui-même a pratiqué au départ, cette disjonction, parce que dans la mesure où le corps est à placer dans l'imaginaire, si on disjoint le symbolique de l'imaginaire, eh bien, en effet, la notion des neurones porteurs de l'énergétique est forclose, de la même façon que tout ce qui concerne la jouissance qui suppose un corps.

S/I (corps)
neurones
jouissance }

Ce moment est important parce qu'il montre que Lacan raisonne dans ce chapitre sur la disjonction du symbole et de l'imaginaire.

Et dans la mesure où cette disjonction s'impose, qu'on la pose, alors elle ouvre nécessairement la question de qu'est-ce qui connecte le symbolique et l'imaginaire ? et c'est là qu'il introduit le réel.



Autrement dit, si on confond le symbolique et l'imaginaire, si on ne s'occupe que du symbole qui serait déjà pré-formé dans l'imaginaire, ou qu'on établisse le rapport direct que fait Freud entre les neurones investis et l'inconscient, pas question de réel. Ces deux termes, au fond, ne sont pas disjoints.

En revanche, dans la mesure même où on les disjoint, et qu'il faut rendre compte néanmoins d'un certain nombre de phénomènes, on a besoin d'un tiers terme et qui là est présenté dans ce chapitre comme une médiation entre le symbolique et l'imaginaire, comme un tiers dans leur relation.

C'est là-dessus que nous arrivons sur l'opposition de la réminiscence et de la remémoration dont j'ai déjà signalé l'intérêt.

Pour ce qui est de la réminiscence, voilà ce que dit Lacan : – « Ce n'est pas non plus que ce soit quelque chose de tout à fait étranger. Je dirai même plus, c'est cela qui rend sensible, fait toucher du doigt, mais de façon tout à fait illusoire, ce que peut être ce que l'on appelle la réminiscence, et qui consiste à imaginer, à propos de quelque chose qui fait fonction d'idée mais qui n'en est pas une, qu'on se la *réminisce*, si je puis m'expliquer ainsi. »

Ensuite, il distingue la réminiscence et la remémoration.

Alors qu'est-ce qu'il faut entendre ici par réminiscence ? C'est la supposition qu'il y a quelque chose déjà là, qu'il y a une idée déjà là qui n'est pas inventée, qui se soutient dans un sujet supposé savoir et qui, lorsqu'elle apparaît, apparaît dans sa splendeur solitaire, si je puis dire, comme ayant été, pourquoi pas, apprise, acquise, dans une autre existence, ou dans un statut éternel du sujet.

Alors pourquoi est-ce que notre

élucubration sur la chaîne borroméenne rend cela sensible ? Ça rend sensible parce que, précisément, il n'y a pas du coup, il n'y a pas de réminiscence de la chaîne borroméenne.

Lorsqu'on fait une démonstration de géométrie euclidienne, on peut essayer de montrer que le petit esclave en avait depuis toujours déjà l'idée et on retrouve là, sur la piste du mnémon, lorsqu'il s'agit des grandes formes imaginaires géométriques, symbolico-imaginaires, on peut toujours rêver qu'elles dépendent d'une réminiscence, qu'elles étaient déjà là.

En revanche, s'agissant des chaînes borroméenne, qu'on arrive très difficilement à penser, à écrire, elle, au fond, elle fait objection à la notion de réminiscence.

En revanche, la remémoration, elle, est franchement du côté du symbolique. La réminiscence est distincte de la remémoration, dit-il, la remémoration est quelque chose que Freud a tout à fait forcé grâce au terme *impressions*.

Là, la référence aux impressions, au sens de ce qui s'imprime, la possibilité de nommer et de compter ces impressions, voire de leur inscrire des lettres, c'est un renvoi que je ne … pas, sans doute à la fameuse Lettre 52 de la correspondance de Freud avec Fliess où Freud, en effet, propose cette traduction de la mémoire en termes d'impressions psychiques, et comme dans son *Enwurf*, déjà dessine des tresses, des réseaux en tresses, qui sont supposés montrer l'architecture de la mémoire.

Lacan présente sa propre chaîne borroméenne comme une autre forme de réseau. Ceux de Freud sont en tresses, les siens sont sous forme de chaînes.

C'est de là que Lacan produit ce qu'on peut appeler une définition minimale de l'inconscient. Freud, en ce sens, supporte l'inconscient d'un savoir.

Ici, ce que Lacan appelle savoir, c'est précisément le réseau, le réseau de neurones, mais métaphore si on veut du signifiant ; c'est le minimum, dit-il, que suppose le fait que l'inconscient puisse être interprété.

Et ici en quelque sorte l'inconscient-savoir est la nouvelle forme que prend ce que j'appelais la semaine dernière l'inconscient-histoire. C'est, à la base, rien d'autre que une connexion, entre un signifiant 1 et un signifiant 2.

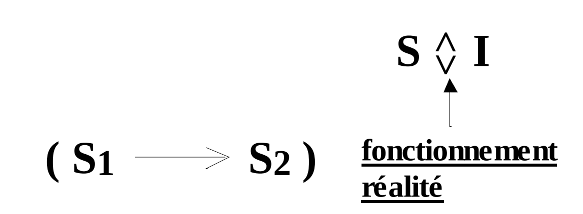
$$(S_1 \longrightarrow S_2)$$

Voilà le minimum, la définition minimale de l'inconscient qui est à mettre en rapport avec ce que Lacan appelle un peu plus tard, dans ce même cours, la figuration maximale, la figuration maximale du réel sous forme d'un élément.

Lacan, disons que c'est ce qu'il appelle à proprement parler un fonctionnement. C'est le minimum du fonctionnement, c'est l'embrayage d'un signifiant sur un autre, et c'est ce qui, pour Freud, désigne la réalité, selon le … de ce chapitre - fonctionnement équivalent à réalité.

$$(S_1 \longrightarrow S_2) \quad \frac{\text{fonctionnement}}{\text{réalité}}$$

Alors, si on veut, ce que Lacan appelle réalité ici, ça me paraît être ce que nous avons dégagé plus tôt, à savoir le symbolique dans l'imaginaire, et l'imaginaire dans le symbolique. C'est ça qui fait réalité et qu'on peut aborder selon ces deux versants.



À quoi Lacan oppose, donc, maintenant - mon réel, le réel tel qu'il le définit, en tant qu'il conditionne la réalité.

Alors, comment comprendre ce conditionnement ? C'est que, au fond, l'énergétique freudienne suppose le

symbolique dans l'imaginaire l'imaginaire dans le symbolique, c'est ça qui fonctionne et qui fait réalité, alors que, pour Lacan, ce rapport du symbolique et de l'imaginaire est conditionné par un terme supplémentaire qui est le réel, faute de quoi on n'a ni fonctionnement ni réalité et c'est en ce sens là, me semble-t-il, qu'il peut dire *mon réel conditionne la réalité*.

R ◊ S ◊ I

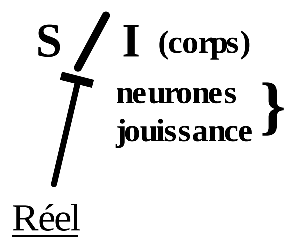
(S1 ⟶ S2) **<u>fonctionnement réalité</u>**

Je vous le dit en trois phrases, elles ne vous sont pas forcément un guide, et tout ce que je peux dire, c'est que je me suis cassé la tête pour arriver à saisir, enfin, un des aspects au moins possible de cette phrase *mon réel conditionne la réalité*.

Il leur donne comme exemple, par exemple celui de votre audition. Il est en cours, il est en Séminaire. Il faut comprendre, il me semble, dans cette audition, qu'il y a à la fois, en effet, ce qui mobilise le corps comme émission phonatoire, imaginaire pour cela, et symbolique puisque vous êtes sensés, en effet, dire, c'est tout de même fait pour être entendu. Donc dans l'audition d'un auditoire, il y a bien cette fusion, cette liaison du symbolique et de l'imaginaire, qui, pour Lacan, n'est pensable en toute rigueur que par le biais du réel.

Alors supposition précaire comme il nomme, en fait il y a un abîme, dit-il, le mot abîme est ici - il y a là un abîme, mon réel conditionne la réalité, il y a là un abîme dont on est loin de pouvoir assurer qu'il se franchit.

Cet abîme, d'où sort-il ? Pour moi, cet abîme entre le symbolique et l'imaginaire et pour sortir de ce clivage, de cet abîme, il n'y a que la supposition précaire qui a un terme supplémentaire qui est le réel.



La chose se termine avec *le réel*, *on peut dire qu'il est une réponse à être symptomatique*, je laisse de côté, et je prends le *Changeons de place*. C'est-à-dire la deuxième partie qui est en quelque sorte juxtaposée avec la première et qui commence par la question de savoir ce que c'est que une mémoire.

A-t-on une mémoire ? demande Lacan, et le terme de *mémoire* est, bien sûr, impliqué dans la partie précédente puisqu'il y est question de remémoration.

Et donc Lacan se pose la question : - Est-ce qu'on a une mémoire ? - Est-ce que c'est la sienne ? - Est-ce que la mémoire est déjà là ? - Est-ce qu'on dispose d'une mémoire déjà là ?

À quoi il oppose des termes comme ceux de *fabrication* et de *choix*. Et il va jusqu'à y impliquer la langue. Au fond on n'a pas à proprement parler la mémoire de la langue, on crée une langue dès que on parle ou dès qu'on fait acte de parole. Dès qu'on parle, on donne un sens aux mots et par-là même on les dévie, ne serait-ce que de façon minimale. Du coup l'inconscient n'est pas collectif, ce n'est pas l'inconscient d'une langue, c'est l'inconscient toujours particulier, de chacun.

Et nous voyons ici Lacan évacuer tout ce qu'il avait pu construire au début de son enseignement sur le caractère transindividuel de l'inconscient et au contraire le ramener à la particularité. « Il n'y a que des inconscients particuliers, pour autant que chacun, à chaque instant, donne un petit coup de pouce à la langue qu'il parle. »

Dès lors, c'est là qu'il s'agit pour lui, dans ce retour à la solitude du sujet, c'est là que se pose la question pour lui de savoir *si je sais ce que je dis*.

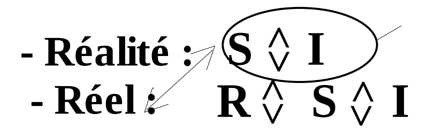
En évoquant la mémoire, il est là, chacun a sa langue ou chacun déforme la langue selon ce qu'il en dit - est-ce que je peux savoir ce que je dis ?

Voilà, donc, je crois que ce que Lacan appelle réalité, ce qu'il appelle réalité, c'est la jonction du symbolique et de l'imaginaire, ce qu'il appelle le réel, ici, c'est en fait le terme tiers ou nécessaire à ce que la jonction se fasse, une connexion se fasse entre le symbolique et l'imaginaire.

- Réalité : S ◊ I
- Réel : R ◊ S ◊ I

De ce fait, il peut dire : le réel est hors sens dans la mesure où le sens se fabrique de la jonction du symbolique et de l'imaginaire.

Et c'est pourquoi ce réel est en tiers et extérieur, extérieur au sens comme il l'évoque.



Bon, je m'arrête là et je terminerai rapidement la fois prochaine, cette difficile lecture.

Fin du *Cours* IV de Jacques-Alain Miller
du 6 décembre 2006

Orientation lacanienne III, 9.

Jacques-Alain Miller

Cinquième séance du *Cours*

(mercredi 13 décembre 2006)

V

Alors j'ai reçu, depuis la dernière fois, quelques mots d'encouragement, dont le développement d'un auditeur, d'un collègue, sur le fait que je vous régalerais d'un opéra.

Ça m'encourage à continuer en vous donnant au moins l'exemple d'une certaine obstination à déchiffrer ce qui nous reste de Lacan, de son année du *Sinthome*, à propos du réel.

C'est une forme de pensée, celle dont Lacan témoigne dans ce qui est devenu le chapitre IX, une forme de pensée qui nous est très étrangère. Et, pour essayer de la rejoindre il faut l'accepter dans son étrangeté.

C'est étrange, et c'est étranger. Ce sont des mots dont il faut se pénétrer dans cette lecture exégétique parce que c'est le principe même, si on y réfléchi, du fameux nœud borroméen.

étrange
étranger

Ça ne tient, ça n'existe qu'à la condition que chacun des trois ronds soit conçu comme étranger à chacun des deux autres.

Et comme, par métaphore, on les qualifie de symbolique, imaginaire et réel, si on se règle sur cette figuration, il faut démontrer, il faut argumenter au moins, qu'ils n'ont rien à faire les uns avec les autres, sauf à se nouer par cette magie du nœud qui repose toujours sur le troisième. C'est une forme de pensée très étrange, c'est-à-dire qui répond à un ordre qui n'est pas le nôtre, qui n'est pas celui sur lequel nous nous appuyons dans notre appréhension de ce que nous appelons la réalité, comme dit Lacan.

C'est une forme de pensée comme on croyait jadis en trouver des spécimens chez les indigènes, qui ne pensent pas comme nous.

Alors il est passé là-dessus bien sûr *La pensée sauvage*, de Lévi-Strauss qui a montré que même si on ne s'en apercevait pas, ils pensaient quand même comme nous, comme pense la pensée, c'est-à-dire par classement.

La pensée sauvage organise, répercute, des différences. Et, ici, eh bien nous ne pouvons pas dire qu'il y a pensée sauvage, de Lacan. Il faudrait peut-être dire, au contraire, qu'il s'agit d'une pensée cultivée et même hyper cultivée, c'est une fleur de la culture. On peut le rapporter à sa particularité, il y invite d'ailleurs, en disant que son idée du réel est peut-être, est sans doute, est son sinthome.

Mais, il y a peut-être plus que… au fond, il rénove les élucubrations qu'on a longtemps faites sur l'écoute de l'analyste.

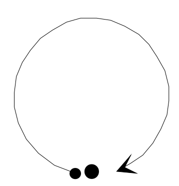
La forme de pensée dont il témoigne ici me semble pouvoir prendre son départ de la pratique de la psychanalyse, considérée à partir de l'analyste. On la décrit, cette écoute, ordinairement, comme une entente amicale, même si on se garde d'employer cet adjectif, cette amitié, que Lacan repousse précisément dans son texte de « L'esp d'un laps : « Pas d'amitié, dit-il, qui supporte cet inconscient. »

Il développe et il pousse à son maximum, sans doute, l'idée qu'il n'y a pas d'affinités avec l'inconscient de quelqu'un d'autre. Et il restitue, peut-être c'est ce que nous devons nous dire pour que la pensée de Lacan nous devienne plus familière, il restitue à la situation analytique, comme on dit,

son caractère d'étrangeté, pour l'analyste, qui écoute un autre se livrer dans la parole.

Il me semble que c'est là l'intuition qui peut pour nous, pour nous aider dans notre lecture, supporter ce développement.

Et ainsi, le symbole que j'ai écrit la dernière fois, le symbole qui supporte ce chemin de pensée, difficultueux, râpeux, allusif, de Lacan, c'est ce que j'ai écrit du couple : la boucle du parler pour soi.



Bien sûr, on peut développer le contraire, que l'analysant, par position, parle pour l'Autre. Mais il y a un autre moment qui est sans doute plus profond, lui, et qui est : *il parle pour soi*, avec la supposition qui l'accompagne : *il parle pour s'en satisfaire* et ainsi cette boucle de la parole à soi est aussi une boucle de la satisfaction. On pourrait dire que c'est la parole considérée en tant que pulsion, l'analyste n'étant là peut-être que pour permettre à cette boucle de se fermer. Nous ne serions pas, en le disant, si loin de la formule de Freud selon laquelle il illustre la pulsion orale, bien sûr ici en fonction, de l'image d'une bouche qui s'embrasserait elle-même et qui serait comme la description de ce qui se boucle sur… que j'écris ici comme un point.

Lacan dit bien, dans ce chapitre IX, que le point n'a pas sa place dans les nœuds borroméens, mais j'utilise ici une figuration beaucoup plus élémentaire, avec cette boucle. Cette boucle de la parole-satisfaction, de la parole-pulsion

Il me semble que Lacan explore cette dimension qui est, il faut le reconnaître, l'envers du lacanisme, d'un lacanisme qui situait l'Autre au fondement même du sujet et qui proposait de l'inconscient une définition impliquant de façon inaugurale cet Autre : L'inconscient c'est le discours de l'Autre.

Eh bien ici, nous sommes sur la voie d'un inconscient qui est, si je puis dire, le discours de l'Un, dont Lacan dit, de cet Un, dans ce chapitre, qu'il lui fait bien des problèmes, pour cause nous avons ici un Un tout seul.

Si nous essayons d'approcher ce dont il s'agit ici, peut-être pourrions-nous dire que ce chapitre nous présente, dans le fil de la vie de Joyce, de l'analyse de la décomposition du discours de Joyce et de sa position, nous présente le paradoxe d'un sujet sans Autre, qui parle pour soi et où tout ce qui relève de l'Autre est suspect de n'être que - le mot est dans son chapitre - de n'être que fabrication.

Donc nous sommes en quelque sorte dirigés vers la palpitation la plus intime de l'expérience analytique, là où la parole elle-même perd sa fonction de communication, d'information, de transformation, pour n'être plus rien d'autre, que, je disais la palpitation d'une jouissance, qui laisse l'analyste, s'il accède à cette position dans sa pratique, qui le laisse interdit, ce qui, à l'occasion, s'exprime de prime saut, gentiment, par les aveux d'impuissance de l'analyste - Qui puis-je ?

C'est à ces moments qu'il faut donner une valeur autre que dépréciative de l'analyse mortifiante, voire voilée : - Toi qui entres ici, sache que je n'y peux rien !

On se garde de le dire.

On se garde de le dire et avec bonne raison, dans la mesure où, comme le note encore Lacan dans son chapitre - je vais finir par le savoir par cœur - comme Lacan le note, la psychanalyse, ça réussit. C'est pas forcément, précisément, sa force, c'est peut-être par là qu'elle pèche, c'est peut-être son péché.

Mais enfin, n'oublions pas la phrase dont nous avons fait un slogan *le Nom du père on peut s'en passer à condition de s'en servir* ; oui, on verrait très bien ça sur de la poudre de perlimpinpin.

Dans cette phrase, Lacan impute cette conception à la psychanalyse qui,

de réussir, démontre. Il faut donner toute sa valeur là à ces deux mots : *de réussir*.

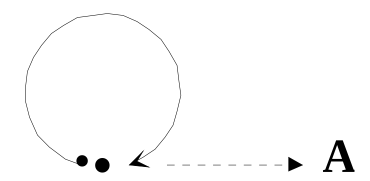
C'est quand la psychanalyse - je le retiens là pour ce début que pour ce que l'analyse réussit et c'est peut-être ce qui est le moins compréhensible, le plus douteux, c'est peut-être justement ce qui est précaire.

L'adjectif est employé à un moment par Lacan pour qualifier son idée du réel et cet adjectif aussi est, je le retiens avec *étranger* parce que c'est présent dans l'atmosphère de ce texte, n'est-ce pas, précaire.

étrange
étranger précaire

Qu'est-ce qui est précaire ?

D'abord c'est, si on se règle sur cette bouche qui s'embrasse elle-même, cette parole qui se boucle sur soi, ce qui est précaire, c'est la transition à l'Autre.



Le précaire, c'est ce vecteur-là, vers l'Autre, que nous ne nions pas purement et simplement, mais qui est problématique. Ce qui fait sens pour moi, fait-il pour autant sens pour autrui ? Et Lacan demeure dans ce moment.

Ça n'est pas joué, ça n'est pas le théâtre de la précarité. C'est *demeurer*, dans ce moment qui est d'un certain - je vais encore dire le mot mais maintenant quand on s'est bien pénétré, encore insuffisamment, de ce dit de Lacan, on sent que chaque mot emporte beaucoup plus qu'on ne croit ; là, je l'ai pris entre guillemets pour être tranquille, un certain « solipsisme » de l'inconscient.

étrange "solipssisme"
étranger précaire

Et quand Lacan récuse l'inconscient collectif, il ne le fait pas avec les précautions qui voudraient qu'on distingue le collectif et le transindividuel, comme au début de son enseignement. Quand il récuse l'inconscient collectif, c'est pour dire : il y a plus d'inconscient particulier.

Chacun pour soi.

Donc, en effet, c'est une pensée qui ne suit pas le frayage commun, qui même considère que ce qu'on obtient par le frayage commun a toutes les chances de n'être pas ça. Et qu'il faut tordre ce qui paraît droit, comme Lacan y revient dans sa réponse aux questions.

Alors, une fois qu'on s'est bien pénétré de ceci, ça décongestionne un petit peu, c'est une pensée qui vous écarte de la masse, qui renvoie chacun à lui-même.

Si on s'est bien pénétré de cette perspective ou de ce malheur, alors on comprend que ça n'est pas superfétatoire, que ça n'est pas par hasard que se soit dans ce chapitre, précisément, que Lacan demande qu'on lui pose des questions.

Il demande qu'on lui pose des questions pour vérifier - je l'ai dit - que quelque chose touche autrui. Et est susceptible de lui revenir sous forme de questions et que, enfin, qu'il a réussi une transition précaire à l'Autre.

Et pour ça, il faut que du côté de l'Autre quelque chose réponde, que quelque chose soit accroché. De la même façon qu'il peut dire que la singularité du sinthome de Joyce, c'est précisément que ça n'accroche rien dans l'inconscient de l'Autre.

Et c'est d'ailleurs, selon lui, ce qui fait du symptôme de Joyce le symptôme par excellence, comme il le dit - L'appareil, l'abstraction, l'essence du symptôme.

C'est-à-dire que chez Joyce ça fait vraiment, il y a vraiment … et la négation de la réponse de l'Autre, on n'imaginerait pas de poser des questions, à Joyce, sur ce qu'il a voulu dire ici ou là.

Ce qui n'interdit pas, au contraire, la réponse massive qui est venue à partir

du discours universitaire et de son savoir, pour essayer de s'arranger avec cet énorme traumatisme de la langue anglaise accompli par Joyce, d'ailleurs pour chercher en général la source, la correspondance, essayer de transformer le discours de Joyce en savoir, tout en vérifiant qu'il est, sur le fond, ininterprétable.

Alors, l'idée du réel, Lacan ne dit pas qu'elle fait communication, précisément, il doute de pouvoir même la communiquer. Il ne l'enrichit que dans les marges de son discours ou de ses réponses. Il dit que cette idée du réel fait traumatisme. Disons qu'elle ménage un trou.

Et il n'est pas sûr que ce ne soit pas la voie de toutes les idées, si je puis dire, qui valent quelque chose, qu'elle fasse trou.

Il ajoute : C'est le forçage d'une nouvelle écriture.

Retenons le mot de *forçage*, qui d'ailleurs, mérite lui aussi d'être dans le vocabulaire - *forçage*.

étrange **"solipssisme"**
étranger **précaire**
forçage

Forçage c'est dire que ce dont il s'agit n'est pas de l'ordre de la déduction. Ça n'est pas non plus une proposition. Et il essaye de la garder éloignée, cette idée, de la thèse à défendre, bien que, bien entendu, même si l'armature en est voilée, il étale des arguments.

Lacan fait ça depuis le début de son enseignement. C'est un extraordinaire argumentateur. Quand il a besoin, pour l'économie de sa thèse, de démontrer que l'envers est l'endroit, que deux plus deux ça fait cinq, il ne recule jamais devant ça. Il trouve toujours le biais par lequel ça peut se dire. Et ici aussi bien dans ce Séminaire.

Alors ce forçage, d'une nouvelle écriture, voyez comme c'est composé - […] forçage d'une nouvelle écriture, qui a une portée symbolique, forçage d'un nouveau type d'idée qui ne fleurit pas spontanément du seul fait de l'imaginaire.

Et, en passant, vous avez - c'est assez singulier – ces phénomènes d'écho - qui montrent que l'armature réel, symbolique, imaginaire, est toujours respectée et sert à l'articulation du discours.

L'écriture a une portée symbolique, par métaphore, l'idée ne fleurit pas de l'imaginaire. C'est dire que cette écriture et cette idée, on imagine que c'est de l'ordre du réel, avec portée symbolique et en même temps coupé de l'imaginaire.

Et, Lacan revient, est obligé en quelque sorte d'argumenter contre mille et un passages que vous trouverez dans son enseignement, est conduit à argumenter précisément que – je l'ai dit déjà la dernière fois - le symbolique et l'imaginaire, ça ne tient pas ensemble.

S // I

Comme il le dit précisément : *ce sont des choses très étrangères l'une à l'autre.*

Voilà l'*étranger* est là.

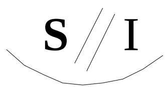
Penser ça jusqu'au bout, ça donnera le développement du dernier chapitre de ce Séminaire, le chapitre X, le suivant, avec cette traduction que l'imaginaire, c'est le corps ; ça nous donnera dans le chapitre suivant que nous avons un rapport d'étrangeté avec le corps. Développement sur ce caractère d'étrangeté d'un corps dont d'ailleurs on dit qu'on l'a et non pas qu'on l'est ; déjà en parlant d'avoir on met une distance, un avoir qu'on transporte avec soi, que Lacan qualifie très précisément de meuble. Le corps est un meuble.

On peut le mobiliser, on le transporte, on l'a, mais, par rapport au sujet, j'ajoute qui est du symbolique, le fameux sujet barré, ce qui est de l'ordre de l'imaginaire c'est-à-dire du corps, est foncièrement étranger, simplement ça nous est voilé.

Alors, j'ajouterai encore par le nouage des trois. Quand le nouage des trois ne nous tient pas, alors cahin-caha le corps suit son chemin, si je puis dire.

Et c'est là que vient le passage que Lacan a péché dans Joyce, dans Joyce du *Portrait de l'artiste*, le moment, fugitif, où Joyce éprouve l'étrangeté de son corps comme laissé tomber, de même qu'une pelure.

Mais si Lacan s'est dirigé vers ce passage c'est, au fond, comme l'illustration de cette possibilité qui est toujours présente pour ce que nous appelons l'homme, à savoir que la forme de son corps lui devienne étrangère et que même sa substance lui paraît pouvoir s'éloigner, sinon se dissoudre.



C'est ce dont nous avons au plus simple - je dis ce qui me passe par la tête - dont nous avons l'idée dans telle présentation de malades, de ce moment où apparaît l'hallucination que le sujet décrit comme observant son propre corps d'un point situé de ce côté-là. Ça, c'est, si l'on veut, une illustration de cette étrangeté poussée à ce point. Alors ça ne tient pas ensemble et il faut que s'introduise un tiers élément qui fait organe - le mot est chez Lacan - qui fait moyen et qui alors noue, écrivons-le comme ça, noue les trois consistances dans l'ordre où on veut les mettre.

S // I → R ◊ S ◊ I

J'ai rappelé la dernière fois la définition de l'inconscient que Lacan propose, dans ce chapitre, qui est la définition freudienne de l'inconscient.

C'est celle qui se tient, c'est la dernière qu'il donnera dans cet ordre, avant de formuler par écrit que l'inconscient est réel.

l'ics est réel

C'est ça qui nous sert de boussole, si vous vous en souvenez, cette chose dite une fois par Lacan dans une incise de son texte de « L'esp d'un laps. » L'inconscient qu'il définit dans ce chapitre, c'est un inconscient bien mieux connu, c'est un inconscient qui est pensé à partir du symbolique.

Au fond, l'enseignement de Lacan c'est quoi ? C'est d'abord d'avoir poussé à son terme, avant même d'inaugurer son enseignement proprement dit, d'abord poussé à son terme la notion que l'inconscient est imaginaire, ce sont les textes qui sont dans les *Écrits* qui sont donnés comme de ses *antécédents*. Un inconscient imaginaire, Lacan forge un concept de l'image qui est opératoire, où nous pouvons, par après, reconnaître les éléments symboliques qui sont là glissés, mais enfin un inconscient imaginaire qu'il voit, et là il emprunte ses arguments mêmes au règne animal : si la pigeonne a besoin de l'image du pigeon pour devenir ce qu'elle est, eh bien c'est la même chose pour vous.

Et là, la pigeonne a rapport essentiel donc problématique, donc précaire, avec l'image, enfin de l'Autre pigeon ! de l'Autre pigeonne, sûrement ! Elle a un rapport essentiel, pour sa maturation, avec l'image de l'Autre.

Donc le point de départ de Lacan, c'est : l'inconscient est imaginaire et la construction d'un concept opératoire de l'image.

L'enseignement de Lacan commence lorsque il renie cette conception pour celle qui domine son enseignement jusqu'à la fin du *Sinthome*, à savoir : l'inconscient est symbolique, et les tous derniers témoignages que nous avons de Lacan concernent une troisième définition qui n'est vraiment donnée qu'une fois dans ces termes, dans « L'esp d'un laps » : l'inconscient est réel.

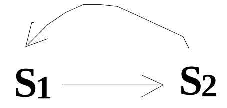
Mais dans le chapitre IX, déjà, la définition de l'inconscient est tellement réduite qu'on aperçoit par quelle voie, quinze jours plus tard, Lacan pourra en venir à *l'inconscient est réel*.

Alors la définition de l'inconscient qu'on trouve est une définition freudienne, d'ailleurs rapportée à Freud : l'inconscient suppose toujours un savoir et un savoir parlé.

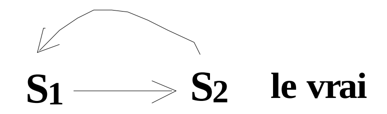
Freud n'a pas cessé d'en donner la démonstration dans son moment d'ébahissement et de découverte de l'inconscient. Merveille ! Vous prenez un lapsus, vous demandez vos associations et aussitôt vous avez des fils qui se tressent, vous avez tout un réseau de savoirs qui se met en place. Ce qui fait que Lacan dit : l'inconscient suppose un savoir, mais au-delà l'inconscient est entièrement réductible à un savoir.

Ce qu'il appelle ici néanmoins l'inconscient, l'inconscient-savoir, c'est l'inconscient en tant que symbolique, c'est-à-dire coupé de l'imaginaire c'est-à-dire du corps. Et donc ce qu'il appelle l'inconscient à proprement parler, cet inconscient interprétable, etc., c'est un inconscient, il faut bien dire, disjoint, disjoint du corps donc disjoint de ce que nous appelons après Freud la pulsion, qui obéit à une autre logique que celle de S_1 S_2.

Dans le cours de son enseignement, Lacan a essayé de faire équivaloir les deux. Faire équivaloir la pulsion au signifié de la chaîne signifiante par exemple. Il a fait des tentatives. Mais ici la définition qu'il donne, freudienne, de l'inconscient, est une définition disjointe de la théorie des pulsions.

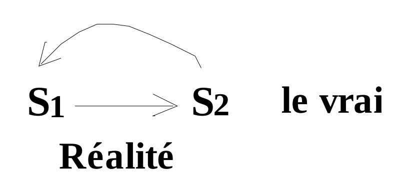


Ce qui justifie de le réduire au savoir, cet inconscient, loin du corps si je puis dire, c'est que c'est le minimum, dit-il, que suppose le fait qu'il puisse être interprété. Il s'occupe de l'inconscient en tant qu'interprétable, c'est-à-dire en tant que il y a une connexion minimale entre deux signifiants telle que puisse s'effectuer l'opération d'interprétation et il fait à cet égard intervenir - comme quelqu'un me l'a écrit, justement - fait intervenir dans sa définition le vrai. Et disons : pour que ça marche, il faut que S_1 représente vraiment un sujet.

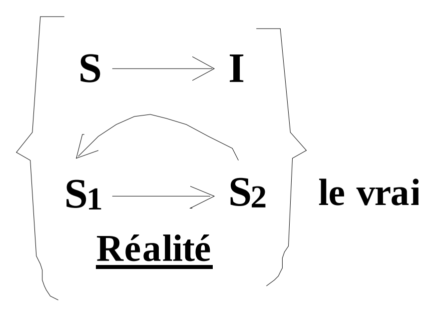


Alors il fait intervenir le vrai, pourquoi et comment ? Il le fait intervenir dans la définition : *est vrai ce qui est conforme à la réalité*, c'est-à-dire une définition du vrai qui est antique et, pour Lacan, proprement archaïque. C'est la définition qu'il aurait classée au début de son enseignement comme celle de l'exactitude, distincte de la vérité qui se produit en un éclair et qui est susceptible de changer.

Pourquoi intervient ce *vrai* conforme à la réalité ? C'est parce qu'il veut définir la réalité par ce fonctionnement même : S_1 S_2.



Ce qu'on appelle réalité, la définition de Lacan surprenante est celle-ci : la réalité est ce qui fonctionne vraiment. Alors on essaye de s'y retrouver avec cette forme de pensée - est réalité ce qui fait lien, de S_1 S_2, de ce qui embraye de l'un sur l'autre et ce S_1 S_2 ça peut être aussi bien le symbolique et l'imaginaire.



Dans un sens ou dans l'autre, il y a réalité quand il y a ce lien. Alors que, ce qui vient contrarier cet… - alors, au fond, c'est le critère. Qu'est-ce que c'est le *ce qui fonctionne* ? Ce qui fonctionne, c'est ce qui réussit, et la science n'a pas d'autres critères, dans

l'expérience, dans l'expérimentation, que d'observer si ça réussit ou non, et en fonction de, on peut dire, du symbolique présent dans l'imaginaire. On opère à partir du symbolique et on vérifie que ça réussit.

C'est la thèse que Lacan avait formulée auparavant, sous les espèces *le savoir dans le réel :* la science suppose qu'il y a du savoir dans le réel.

Tels que les termes sont déplacés ici c'est : la science suppose - dans les termes de Lacan – qu'il y a du symbolique dans l'imaginaire et qu'en maniant les éléments symboliques on obtient, en effet, un certain nombre d'effets qui sont repérables.

Et, il pose le réel à l'opposé, à l'envers de ce qui fonctionne. Ça donnera d'ailleurs, si je puis dire, son affection particulière pour le ratage, au moins comme si le ratage était pour la psychanalyse un critère équivalent à ce qu'est la réussite pour la science.

Et donc d'un côté nous avons tout ce qui fait lien et de l'autre, nous maintenons à part, hors lien, éventuellement même hors lieu, le réel. C'est pourquoi Lacan dira, enfin a déjà dit et dira, à propos du réel, qu'il n'y a que des bouts de réel. Que veut dire très précisément : des bouts de réel ? Ce sont des, qu'est-ce que je peux dire, je ne peux même pas dire éléments - ce sont des trucs, des bouts de réel sont des trucs qui ne sont pas appareillés l'un avec l'autre.

Il pousse les choses jusqu'au point de dire : l'instance du savoir - qui a été renouvelé par Freud avec son concept de l'inconscient, ou avec sa définition de l'inconscient - l'instance du savoir ne suppose pas du tout obligatoirement le réel.

C'est là qu'il voit précisément, lui, sa création ou son invention, qui suppose d'abord d'avoir disjoint le symbolique et l'imaginaire, radicalement et, comme pour ce qui en tient ensemble, il faut bien en rendre compte, arrive comme le *deus ex machina* le réel pour les nouer.

Alors, évidemment, je dis en le passant que là il faut être assez souple, puisque le tiers élément qui est parfois donné par Lacan, le tiers, que ce soit l'un ou l'autre, mais le tiers dans le nœud, qui est parfois donné par Lacan pour une médiation de nouage est aussi donné comme un élément séparateur, et on peut dire les deux.

En tout cas Lacan s'autorise à dire les deux selon le moment de son argumentation. Le troisième fait marcher ensemble les deux autres, les noue, ou le troisième les sépare et nous sommes là en un point où l'un et l'autre peuvent se dire.

Bon, je ne suis pas tout à fait venu à bout de ça, j'avance quand même.

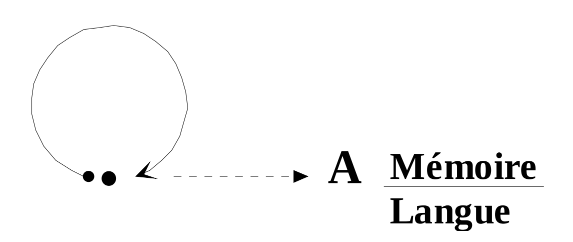
Alors, on comprend - nous en sommes là - on comprend pourquoi Lacan introduit dans la deuxième partie de son exposé, celle qui commence par *Changeons de place*, pourquoi il commence par une mise en question de la mémoire.

N'oublions pas que précédemment - comme je l'ai signalé, la dernière fois – il parlait de la remémoration chez Freud, au point même qu'on a pu penser à un moment qu'une analyse c'était avant tout un exercice de remémoration, destiné à combler les blancs d'une biographie parlée.

Mais la mémoire, c'est quoi ? Une mémoire, c'est un savoir déjà là. La mémoire, ça se rapporte à l'instance du savoir, c'est-à-dire c'est un autre nom de l'inconscient et Lacan lui-même en a fait des tonnes là-dessus. Il nous a donné l'image, la figuration d'une mémoire de type digitale, à partir de ce qu'on avait à l'époque comme machines électroniques qui étaient vraiment élémentaires, il s'en est emparé pour figurer l'inconscient comme mémoire, avec ses petits zéros et ses petits 1, si vous vous en rappelez.

D'abord les alpha, bêta, gamma, qu'il développe dans l'« Introduction à la Lettre volée » et les zéros, uns, la suite de zéros et de uns à quoi on peut réduire ce fonctionnement.

Donc la mémoire comme instance de savoir, c'est un autre nom de l'inconscient et, si l'on veut, c'est à mettre – enfin pas si l'on veut, même si on ne veut pas – c'est à mettre au lieu de l'Autre.



Donc quand il interroge la mémoire, il se demande : qu'est-ce que ça veut dire que d'avoir une mémoire ? Il repose la question de nouveau. Il avait commencé la question plutôt du côté de la boucle et il la poursuit en changeant de place, en considérant le lieu de l'Autre comme mémoire.

Alors est-ce qu'il y a mémoire ? L'exemple le plus proche qu'il peut prendre à cet égard, c'est celui de la langue, cette langue qui nous est commune et qui nous permet d'écrire des mots au tableau et de vous adresser un flot de paroles qu'on a pu comparer, donc je le disais, à un opéra. Si c'est un opéra, c'est un opéra raté. C'est un opéra raté ça veut dire que je vocalise pour moi-même. L'opéra c'est un peu ça, je sors des vocalises.

Non, moi je pense que comme j'essaye de faire pont entre Lacan, et pas à vous, j'essaye de faire pont entre Lacan et moi-même, je pense que j'y arrive, j'arrive à faire pont entre Lacan et vous.

Alors, il pose la question de la mémoire et de la langue parce qu'il se place au lieu de l'Autre et que nous avons bien en commun, on le suppose, une langue, et si nous cherchons un mot nous n'avons pas besoin de, enfin on ne voit même pas comment si un mot nous manquerait, nous pourrions chercher dans le dictionnaire, le dictionnaire, nous l'avons dans la tête, enfin une partie au moins du dictionnaire.

Donc, Lacan, pas si fléchissant que ça, n'est-ce pas, c'est plutôt nous qui fléchissons à le suivre, Lacan pose la question et celle comment peut-on parler sans mémoire ? La phrase n'est pas là mais c'est ce que ça veut dire.

Comment parle-t-on sans mémoire et vous avez Lacan, le rhétoricien bien connu, défenseur de toutes les mauvaises causes qu'on peut imaginer, qui s'empresse de vous démontrer que parler n'a rien à faire avec aucune mémoire qui soit. Et gentiment il vous démontre que ce n'est pas du tout qu'on se rappelle quoi que ce soit, on crée la langue en parlant.

Et donc il unilatéralise cet aspect qui après tout est connu. Chacun recrée la langue en partie par les usages qui ne sont pas standards et qui parfois arrivent à se répandre comme le symbolique. C'est quelque chose qui était inconnu au bataillon jusqu'à ce que Lacan ait besoin de l'inventer et puis ça s'est mis quand même à courir au moins les revues savantes.

Donc, ayant à démontrer, ayant à soutenir, ce moment si spécial du parler pour soi, il le complète en disant : mais la langue, ce qui est le plus fondamental avec la langue, c'est le fait qu'on la crée en parlant.

C'est le fait qu'on lui donne, on donne toujours, on ne parle que la sienne de langue, et on la créée par coups de pouce, on force un mot - là encore le forçage – on force un mot à signifier un peu autre chose que d'habitude. Ce : *on crée la langue par coup de pouce*, c'est dans le même ordre que : on invente par forçage.

Il n'y a pas d'harmonie là, il n'y a pas d'harmonie préétablie entre un élément et l'autre. Et il faut dire, si je peux ajouter la rhétorique, celle de Lacan sur ce point que, en effet, c'est bien, il y a bien des moments dans l'expérience analytique ou l'analyste comme ça, devant, derrière, l'analysant qui parle, à savoir que l'Autre parle sa langue à lui. Le sujet analysant parle sa langue à lui. Et que c'est une langue qui n'est pas, qu'on ne compare pas et qu'on ne confère pas à des modèles de langue pour expliquer que c'est déviant ou que ça ne l'est pas.

C'est même, ça peut paraître même un forçage continuel, un forçage continu que la parole de l'analysant. D'où, en effet, la question : est que ça vaut pour tous les autres, ce qui vaut pour moi ?

Alors, nous avons ici, aussi - je prends le texte - la notion sur laquelle je me suis déjà appuyé du truc qui réussit. C'est page 134 en haut : « Ce qui constitue en soi l'énergétique, c'est qu'il faut trouver un truc pour obtenir la constante. »

Ça, vous vous rappelez la dernière fois, j'ai évoqué ce que Lacan avait emprunté à une conférence populaire, ça se trouve aussi dans les *conférences savantes* de Feynman.

Feynman

Richard Feynman, prix Nobel de physique, qui est maintenant décédé et a laissé un certain nombre d'ouvrages de popularisation de la physique ; c'est lui qui marquait à quel point il n'y a pas d'énergique sans constante sans qu'on sache le nombre … au départ, qu'on le fixe et qu'on finit toujours par les retrouver. Donc il faut trouver un truc pour obtenir la constante. Le truc convenable, celui qui réussit, est supposé conforme à ce qu'on appelle la réalité.

C'est de là que j'ai tiré mes considérations sur le fonctionner.

Je pourrais même dire qu'il y a deux termes, là, qui s'opposent. Il y a la fonction où il y a toujours des liaisons de deux signifiants, et par rapport à ça il y a ce que nous avons inscrit entre le symbolique et l'imaginaire tout seul, à savoir ce que Lacan appelle l'abîme.

Fonction ⟷ Abîme

Un abîme, il le dit, un abîme - voilà Il y a là un abîme, dont on est loin de pouvoir assurer qu'il se franchit.

Ça, c'est page 132.

Voilà donc, en effet, un pragmatisme. Au niveau pragmatique, on opère dans la réalité et on réussit. Mais je fais tout à fait la distinction, dit-il, entre, d'une part ce supposé réel [donc ce réel que je suppose] qui est cet organe, si je puis dire, qui n'a absolument rien à faire avec un organe charnel ; donc je fais tout à fait la distinction entre le réel par quoi imaginaire et symbolique sont noués, et, d'autre part, ce qui, de la réalité, sert à fonder la science.

Donc une opposition entre le réel par quoi imaginaire et symbolique sont noués dans le nœud borroméen, d'un côté, de l'autre côté ce qui, de la réalité, sert à fonder la science et je pense que ça, ça désigne le symbolique, le symbolique dans l'imaginaire, en tant que ça fait sens mais que c'est à l'opposé du réel.

Alors il y a là la fin, que j'ai déjà évoquée rapidement sur *il n'y a pas d'Autre de l'Autre* - j'y reviendrai - voilà les questions commencent. C'est de ça que je voulais parler aujourd'hui (*rires*).

Bon, alors essayons, oui, là, les questions ne sont pas déductibles. Lacan se met à l'épreuve, on peut le dire, du réel de l'assistance. C'est-à-dire qu'elles viennent, ces questions, sans ordre. C'est chacun dans son petit bout de quelque chose qui émet un certain nombre de propositions qui font écho à ce que Lacan a pu dire.

Chacun, là - je parle pour Lacan mais, d'une certaine façon, on parle pour soi, on parle précisément soi-disant de ce qui vous préoccupe, de ce qui vous inquiète.

Alors la première question est la suivante : - *Si la psychanalyse est un sinthome, est-ce que ce que vous faites avec votre nœud et vos mathèmes, ce n'est pas la déchiffrer, avec la conséquence d'en dissiper la signification ?* Et Lacan, dans le temps même où il lit cette question dit : Si la psychanalyse est un sinthome - je n'ai pas dit que la psychanalyse était un sinthome - est-ce que ce que vous faites, etc.

C'est une question un peu agressive, qui impute à Lacan de déchiffrer la psychanalyse, et, par-là même, d'en dissiper toute signification.

Ça n'est pas loin de ce que Lacan dit lui-même de l'opération de Joyce sur la littérature ; que Joyce a fait tant et si bien avec sa manipulation de la langue qu'il a réveillé la littérature de son rêve, de son rêve de vérité menteuse, et que de ce fait, il a voulu y mettre fin.

Je peux commenter cette question,

mais je ne le ferai pas parce qu'il se trouve que cette première question que Lacan avait péchée, questions toutes anonymes, qu'il avait péchée sur des papiers ramassés dans la salle, cette première question s'était trouvée la mienne. Je m'en souviens très bien. C'était assez fort quand même. Il y avait une assistance encore plus nombreuse que celle-ci. Il y avait, si je ne me trompe, onze questions, plus une douzième en japonais, et sur ça, ça a amené la mienne en premier.

Je peux quand même vous dire que Lacan se trompe. J'ai poussé la décence d'une part de ne pas signaler dans le livre que c'était ma question et à ne pas signaler que Lacan s'était trompé mais qu'il avait bien dit – je ne sais plus si c'est le Séminaire d'avant ou encore avant – où il avait bien dit : la psychanalyse est un symptôme ; il l'avait même développé.

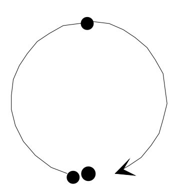
Donc ça, c'est de l'ordre : le roi ne paye pas les dettes du Duc d'Orléans. Lacan, chaque année ça recommence, c'est neuf, et il est en effet très à l'aise à l'égard de la mémoire (*rires*). Il crée à chaque fois sa vérité et, en effet, on pourrait, je n'ai pas pris le soin là de retrouver ça dans les Séminaires antérieurs, bien que ça me soit repassé devant les yeux il n'y a pas longtemps, je n'ai pas eu le temps de le retrouver cette fois-ci mais je vous garantis qu'il l'a dit, qu'il l'avait dit et que là : je ne pense pas que la psychanalyse soit un sinthome.

Mais ça a tout à fait son intérêt. Il dit : ce n'est pas la psychanalyse qui est un sinthome, c'est le psychanalyste. Ça c'est très fort parce qu'il est quand même sur le pas de faire de la psychanalyse, qui est quand même une élucubration singulièrement chiquée, avec des éléments donc partout plus ou moins liés, enfin, chez Freud on voit ça, on l'admire d'avoir écrit sans cesse une œuvre magistrale sur des années, mais enfin il a fait tout ça que parce qu'il n'était jamais satisfait par ce qu'il avait trouvé. Il avait raison. C'est toujours bancal, c'est toujours pour, au fond, le point de départ étant au contraire des faits extrêmement ténus.

La psychanalyse est déjà sur le biais ici d'être suspectée, d'être une certaine abstraction. Alors que l'analyste, au moins, disons ça dans les termes de l'imaginaire, il apporte son corps, c'est le moins qu'il puisse faire.

Souvent, d'ailleurs, il vaut mieux qu'il se contente d'apporter son corps parce que quand il se met à apporter sa pensée contre transférentielle, il n'y a plus de place pour personne, y compris pour lui-même.

Mais, en effet, on voit bien que dans « L'esp d'un laps », Lacan se met à rêver d'une analyse sans analyste, en donnant l'exemple de Freud comme un solitaire, parlant de soi et, si on avait ici à indiquer la place de l'analyste, on pourrait dire c'est le point de rebroussement de la boucle, c'est ce qu'il faut simplement qu'entoure le trajet de la pulsion parole pour pouvoir se boucler, selon le schéma que Lacan a donné dans les *Quatre concepts fondamentaux*, au chapitre de la pulsion qui est le chapitre XVII, si je ne me trompe pas.



Et donc là, dans la réponse à cette question et la glose qu'il y a, Lacan évoque la fonction même du réel distingué par moi de l'inconscient.

Donc nous sommes là juste sur le bord où Lacan oppose inconscient et réel. Je disais qu'un jour, à peu près, avant de formuler l'inconscient est réel, c'est-à-dire que dans sa construction, il est déjà à jauger l'inconscient par rapport au réel.

La fonction même du réel est distinguée par moi de ce que je crois pouvoir tenir avec certitude pour l'inconscient - avec certitude parce que j'ai la pratique du terme d'inconscient, n'est-ce pas.

Il recule quand même devant le mot de certitude. Au fond il le réfère avant

tout à la pratique, même pas à la pratique analytique mais à la pratique du terme d'inconscient.

« C'est dans la mesure, dit-il, où l'inconscient ne va pas sans référence au corps que je pense que la fonction du réel peut en être distinguée. »

Donc, là, nous avons la notion qui était tout à l'heure mise en question ; l'inconscient freudien a rapport au corps ; c'est de là que surgit la théorie des pulsions et la fonction du réel faisant ici troisième.

Nous avons déjà dans les questions qui vont suivre l'exemple de comment Lacan manie ces trois termes, ces quatre termes avec le sinthome, et comme il les bouge les uns par rapport aux autres. Il donne l'exemple dans ces questions qu'à un moment, précisément, il a fait descendre le sinthome pour l'homologuer au réel.

Dans les premières constructions de Lacan, le sinthome apparaît comme quatrième rond, supplémentaire, c'est-à-dire il y a les trois disjoints du symbolique du réel et de l'imaginaire et il ajoute un quatrième qui les noue borroméenement.

À la fin de l'année, au contraire, il a ramené, comme il le dit : « j'ai baissé d'un cran le sinthome » ; il le baisse du numéro quatre pour le ramener au réel et dire : le sinthome est réel. Et le pas suivant, nous l'avons dans son petit « esp d'un laps » : l'inconscient est réel.

Alors ? Je pense que le psychanalyste ne peut pas se concevoir autrement que comme un sinthome. Ce n'est pas la psychanalyse qui est un sinthome, c'est le psychanalyste.

Oui, vous remarquerez quand même que j'ai pu dire que ma question était un peu agressive, mais vous remarquerez que je ne me suis pas levé à ce moment-là pour dire : c'est tout faux par rapport à ce que vous aviez dit avant.

Il y a une fois où j'ai fais ça, une année suivante et encore je l'ai dit très gentiment, j'ai dis : ce n'est pas ce que vous aviez dit avant ; qui était donc… enfin, j'avais quand même compris le régime de son fonctionnement, si je puis dire.

Alors nous avons la seconde question, qui n'est pas tellement intéressante, sur la genèse ; mais c'est la réponse qui l'est. Il dit : - L'hypothèse de l'inconscient a son support dans le trou de l'Autre de l'Autre, dans le fait que l'Autre de l'Autre n'existe pas.

Et il considère que c'est, là, placer l'hypothèse au niveau, c'est placer l'hypothèse au niveau lacanien, si je puis dire. L'hypothèse de l'inconscient ; alors le mot hypothèse est tout à fait freudien, comme je l'ai déjà rappelé, à propos de l'inconscient. Freud ne se départ pas de la notion qu'il s'agit d'une instance hypothétique.

Mais ici, nous avons l'hypothèse lacanienne que ce serait ce trou dans le réel que constitue l'absence de l'Autre de l'Autre qui serait le support de l'inconscient, alors que l'hypothèse freudienne à l'envers, elle, c'est suppose l'Autre de l'Autre, sous les aspects du Nom-du-Père et ce Nom-du-Père qui est Dieu.

Du côté Freud, il y a la notion d'un tout savoir, quand même modéré par l'existence du trou qui fait que aucune interprétation de rêves par exemple n'est jamais complète. Il y a quand même le trou de l'inconnu qui est préservé chez Freud. Mais enfin admettons, ici Lacan oppose l'hypothèse lacanienne et l'hypothèse freudienne.

L'hypothèse lacanienne, c'est que l'inconscient est supporté par *Il n'y a pas d'Autre de l'Autre* ; donc il y a toujours par l'existence de ce trou.

L'Autre peut poser une vérité, mais il n'y a jamais un Autre qui est capable de, enfin, il peut toujours y avoir un Autre qui le vérifie ou qui le conteste mais il n'y a jamais de dernier. Il n'y a jamais de parole ultime sauf si on décide de trucider le contradicteur, ce qui est une pratique qu'on a longtemps effectué - supprimer le contradicteur - c'est une façon de faire tenir ensemble l'Autre de l'Autre.

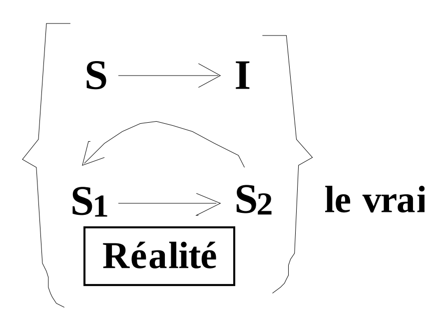
D'ailleurs les sectateurs de Dieu sous leurs différents visages sont toujours hantés par l'idée de, pour supporter l'Autre de l'Autre, Dieu

comme Autre de l'Autre sont toujours tentés de fanatiser un petit peu les débats. Nous en avons des exemples multiples ces temps-ci.

L'hypothèse freudienne, donc, au contraire de la lacanienne, c'est il y a Autre de l'Autre.

Alors c'est là que nous trouvons la phrase : - C'est en cela que la psychanalyse, de réussir, prouve que le Nom-du-Père, on peut aussi bien s'en passer. On peut aussi bien s'en passer à condition de s'en servir.

Nous avons la psychanalyse, si je puis dire, située au niveau de la réalité, c'est-à-dire située au niveau où il y a fonctionnement et réussite.



Et, c'est pour ça que Lacan, au départ, enfin la question précédente, répond que la psychanalyse n'est pas un sinthome, c'est-à-dire qu'elle n'est pas de l'ordre du réel.

Ce qui vérifie cette interprétation, c'est qu'il la met dans cette, la petite incise de réussir montre qu'il la met au niveau de la réalité et pas au niveau du réel. Toute la fin de l'enseignement de Lacan est de cet ordre. C'est une psychanalyse qui est baissée d'un cran, pour prendre son expression : la psychanalyse est baissée d'un cran au niveau de la réalité. Et c'est au niveau de la réalité qu'elle fonctionne.

Alors on peut aussi bien s'en passer parce que ce dont on a besoin c'est de la relation minimale d'un signifiant et d'un Autre qui embraye. L'hypothèse Dieu, au fond, est superfétatoire, à condition de s'en servir ; on s'en sert sous les espèces où on franchit l'abîme entre S_1 et S_2, et que déjà franchir cet abîme, ça demande un acte de foi et si j'avais le temps j'aurai ici évoqué ce qui est une référence de Lacan, à savoir *La grammaire de l'assentiment* du Cardinal Newman, dont j'ai récupéré mon exemplaire que j'avais prêté à mon ami Indart de Buenos Aires, qui s'était intéressé aussi à cette référence. La démonstration du Cardinal Newman, c'est que on ne peut pas dire deux plus deux égal quatre, sans le bon dieu, sans l'hypothèse Dieu.

Eh bien ici, c'est dans cette condition que pour pouvoir lier S_1 S_2, il y a un abîme à franchir et on le franchit avec l'hypothèse Dieu, si je puis dire.

En revanche, si on peut se passer du Nom-du-Père, il semble qu'on ne puisse pas se passer de l'analyste.

Ça, c'est pourtant le rêve, la rêverie qui habite Lacan dans son « Esp d'un laps » : que serait l'analyse si on se passait d'un analyste, et si elle avait lieu au niveau du parler, du parler pour soi.

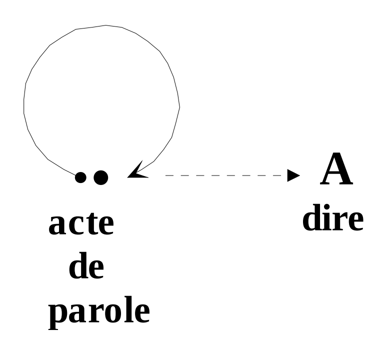
Alors, il va falloir que je ne prenne que la troisième question avant de vous lâcher.

La troisième question où on pose à Lacan la question de l'acte de parole - *Chaque acte de parole, coup de force d'un inconscient particulier, n'est-il pas collectivisation de l'inconscient ?*

C'est une question fort bien posée.

- Si chaque acte de parole - répond Lacan - est le coup de force d'un inconscient particulier - et il reprend le mot coup de force qui est en effet tout à fait dans la veine du coup de pouce et du forçage - il est tout à fait clair que chaque acte de parole peut espérer être un dire.

Alors, en principe il vient là, ici l'acte de parole, issue particulier, peut espérer être un dire.



C'est-à-dire être dans l'Autre soumis aux règles d'une logique. Et par là même peut se révéler contradictoire.

Le dire aboutit à ce dont il y a la théorie, à savoir une théorie de la contradiction.

À partir du moment où l'acte de parole singulier devient un dire, alors il peut être pris dans les réseaux et les ramifications d'une logique qui le vérifie ou qui l'invalide.

Alors, son doute, le doute qu'il émet, c'est, au-delà de la question qui lui est posée, c'est : est-ce qu'il peut y avoir une réalité révolutionnaire ? Question qui occupait beaucoup de monde à l'époque. Et on comprend qu'à partir du moment où on définit la réalité par le fonctionnement, on ne peut que nier qu'il puisse y avoir une réalité révolutionnaire.

Au contraire, dès qu'il y a rupture de réalité, où un nouvel ordre s'amène qui dit aussitôt : première chose à faire, faire fonctionner. C'est l'exemple c'est : - au travail tout le monde ! C'est parce qu'il y a la révolution qu'il faut se la couler douce. Ce mot, c'est simplement la traduction de ce qu'exige une réalité, à savoir que ça fonctionne.

Il y a là, donc, le discours commun des grands réalistes. C'est de toute façon d'ordonner, d'ordonner la réalité, de la mettre en fonctionnement, de la remettre en fonctionnement. Quand on ne le fait pas, par exemple quand on démolit d'abord les autorités d'un pays et qu'ensuite on ne répare pas les canalisations, les turbines, l'électricité, etc., on obtient alors une présence de chaos, dont nous avons le récit ces jours-ci tous les jours, une gadoue sans nom, ce qui fait que personne ne dit que c'est une réalité révolutionnaire et tout le monde attend le maître qui remettra ça en fonction.

D'où le scepticisme de Lacan sur tous ses espoirs de révolution. Il le dit également à la question six, on lui demande : - *Que pensez-vous du remue-ménage contradictoire qui s'effectue depuis quelques années en Chine ?*

- J'attends. Mais je n'espère rien.

C'était bien vu, il faut dire.

Et, nous avons ici la grande réponse : voilà la politique lacanienne. J'attends, c'est-à-dire je ne force pas les choses, j'observe, elles suivent leur cours, mais je n'espère rien, comme ça je ne suis pas déçu.

C'est la grande parole politique, la formule de politique lacanienne.

De la même façon, la négation que Lacan apporte à la question, question neuf - *Est-ce que vous êtes anarchiste ?*

Qui est peut-être dûe au fait que Lacan évoque l'inconscient comme sans loi, donc le réel comme sans loi. Donc peut-être que quelqu'un en avait vu qu'il était anarchiste. Lacan répond : - Sûrement pas.

C'est-à-dire qu'il est quand même persuadé qu'il est inévitable que se répète une réalité qui fonctionne.

Eh bien j'arrête là-dessus et s'il vous plaît, je crois qu'on a annoncé que j'allais faire cours dans une semaine, trois jours avant Noël. Pas du tout. Je ne serais pas là la semaine prochaine.

En revanche je serai là le 10 janvier et j'espère commencer par un autre angle que celui-ci.

À bientôt.

Fin du *Cours* V de Jacques-Alain Miller
du 13 décembre 2006

Orientation lacanienne III, 9.

Jacques-Alain Miller

Sixième séance du *Cours*

(mercredi 10 janvier 2007)

VI

Il y a un signifiant qui insistait dans ce que je vous ai dit au début de cette année et qui est le signifiant de *solitude*.

C'est ce qui explique sans doute la satisfaction qui a été la mienne durant ce temps qu'on appelle de vacances, et où j'ai pu jouir de cette solitude en dehors de tout théâtre, car c'est ici un théâtre où depuis des décennies j'apporte un monologue. Ça n'est pas parce que je parle seul, et à moi-même, que c'en est moins un spectacle.

C'est ce qui explique sans doute qu'il m'ait fallu, pour en revenir, de la solitude, un temps que j'appellerai de plus-de-solitude. Il m'a fallu un plus-de-solitude pour répondre présent à cette requête qui est la vôtre et qui ne cesse pas.

Voilà que j'y introduis, cette année, j'aurais tout lieu d'en être content puisque j'en ai eu les meilleurs échos, y compris les lointains, puisque la voix que je fais entendre porte par l'intermédiaire de tous ces appareils, de ceux qui les disposent et qui ensuite s'échinent à déposer sur le papier, enfin, sur le papier ! à numériser mes dits, pour les envoyer tous azimuts.

J'ai introduit la différence de l'inconscient transférentiel et de l'inconscient réel. Et sans doute fallait-il que subjectivement j'en porte le poids.

Cette idée d'inconscient réel, certainement à manier avec précaution, on ne s'y égale qu'à ses dépends. Ça fait une drôle de grimace dans la psychanalyse, l'inconscient réel.

Pour amener ça, cette notion, la situer dans un couple d'oppositions, il a fallu que je m'empare de ce que Lacan avait soigneusement voilé dans une incise et ce petit écrit, qui est sans doute le dernier publiable, de sa plume, que j'intitule de « L'esp d'un laps ».

Dans cette incise, Lacan invite à ce qu'on le suive, dans sa définition de ce qu'est l'inconscient, soit, réel.

Ça fait trou dans son enseignement, c'est même un trou par quoi tout son enseignement est susceptible de s'évacuer. Il n'a laissé à personne d'autre le soin de creuser ce trou-là, même s'il l'a assez soigneusement dissimulé. Cette définition s'enlève sur le fond d'une solitude du sujet.

Ça se dit rapidement. Et ça porte pourtant des échos profonds, quand on tente de s'y égaler.

Le sujet de Lacan est en exergue, en illustration. La solitude c'est Freud : un solitaire, dit-il, théoricien incontestable de l'inconscient.

Quel adjectif, ça, *incontestable*.

Ça ne veut pas dire qu'il ait été incontesté, loin de là et on parle encore de lui très fort en ce début du XXI° siècle, mais pas toujours pour en dire du bien.

Incontestable, ça veut dire au moins qu'on se fiche précisément de ce qui peut le contester. Les autres, ça ne compte pas.

C'est de ça qu'il s'agit, de s'installer en un point, à une place, à un poste, où les autres, ça ne compte pas.

C'est comme si je le découvrais, après m'être supporté de longues années à faire l'acteur. À vrai dire, si Freud est un exemple illustre d'une solitude, alors qu'il a eu des cohortes pour le suivre, il y en a un autre d'exemple illustre, dans la psychanalyse, d'un solitaire : Lacan lui-même qui se présentait ainsi, au moment de créer ce qu'il appelait, si sympathiquement, une École. C'est-à-dire qu'il se badigeonnait lui-même de

colle, pour qu'apparemment ça lui tienne compagnie.

Il se présentait ainsi à ce moment-là - je le cite : « Aussi seul que je l'ai toujours été, dans ma relation à la cause analytique. »

Ça met les analystes, les freudiens, les lacaniens, dans la position que l'histoire vérifiera toujours davantage, de parasites, parasites de solitude.

À ces deux termes, de l'inconscient transférentiel et de l'inconscient réel, il y en a un troisième qui s'ajoute, me semble-t-il. Enfin, l'ajout est là, fait un effet de sens, c'est la passe.

La passe, à l'orienter, de l'inconscient transférentiel à l'inconscient réel.

la passe ⟶ de l'ics tranfërientiel à l'ics réel

La sortie de l'inconscient transférentiel, c'est un moment que Lacan a appelé la passe, un moment où se transforme radicalement le rapport à l'analyste, au compagnon analyste, ce soi-disant bon samaritain.

Liquidation, comme on dit, mais comme le répète Lacan, même entre guillemets, parce que si inadéquat qu'il soit, ce mot de liquidation dit tout de même quelque chose, liquidation du transfert pour. Liquidation du transfert pour, à entendre pour l'analyste, avec le cortège d'affects qu'il emmène et où comme on l'a su très vite, s'inscrit aussi bien la haine que l'amour.

Béni soit l'affect quand il est d'indifférence.

C'est là, dans ce moment, que s'inscrit de façon la plus claire la fonction de l'esp d'un laps, celle où le lapsus, formation de l'inconscient, n'a plus aucune portée de sens ou d'interprétation. C'est alors qu'on peut parler de la sortie d'inconscient transférentiel.

On a pensé, avec Freud, et après Freud, qu'une fois fermée cette parenthèse, on avait pourtant à continuer de s'analyser, sans analyste, dans la solitude.

Et puis, à l'occasion, régulièrement, voulait Freud, on serait allé remettre ça, pour une tranche, goûter un peu de nouveau à l'inconscient transférentiel.

Là, l'autre solitaire, Lacan, a imaginé de proposer une autre voie, celle qui consisterait à établir une relation à la cause analytique. C'est ce qui se dessine, toujours orienté, c'est ce qui se dessine comme la passe bis.

Celle-là est orientée en sens contraire, de l'inconscient réel à l'inconscient transférentiel.

la passe bis ⟶ de l'ics réel à l'ics tranfërientiel

Mais attention, pas un nouveau transfert pour un analyste. Un transfert à l'analyse, pour ce que ça peut vouloir dire, le transfert à l'analyse.

C'est en tout cas la valeur que Lacan a donné un peu plus tard à ce qu'il appelait, en 1964, la relation à la cause analytique.

En 67, il a voulu définir pour chacun la voie qui était la sienne, la voie de solitude qui avait été, selon ses déclarations, la sienne. Alors il a inventé de superposer à la passe la passe bis, pour soulager sans doute du poids que comporte l'inconscient réel.

la passe bis ⟶ de l'ics réel à l'ics tranfërientiel

La passe bis, c'est l'envers de la passe. Ça suppose franchit un point de rebroussement, pour le dire en termes topologiques. Ça n'est pas un retour au statut quo ante, dans l'idée que Lacan en propose, et c'est à l'histoire à vérifier ça. C'est à moi, puisqu'elle n'a porté la passe bis que là où Lacan a été suivi.

Il n'est donc pas du tout sûr qu'elle permette de faire l'économie d'un transfert pour un analyste, puisque Lacan en était un. Et encore, tous ceux pour qui les propos de Lacan ont eu leur incidence, dans leur vie et dans leur pratique, tous ceux-là ne l'ont pas suivi dans ce rebroussement.

C'est dire à quel point, quand nous en parlons, nous évoquons une

expérience limitée, toujours précaire.

En définitive il en a peut-être dit le plus long là-dessus dans ce texte bref que j'évoque de « L'esp d'un laps ». Il a un mot que j'ai souligné pour qualifier l'opération de la passe bis : hystorisation.

la passe bis ⟶ **de l'ics réel à l'ics tranférientiel**
hystorisation

Une histoire hystérisée.

Une histoire qui est un processus, processus d'hystorisation intersubjective, si je puis dire. La passe bis, ce serait l'hystorisation de votre analyse, pas seulement dégager une logique qui serait le métalangage de votre analyse. Si Lacan dit hystorisation avec un *y*, c'est bien parce que il ne s'agit pas d'objectivation.

y

C'est aussi un théâtre. Il s'agit d'élaborer comment dans mon analyse, j'ai pu faire du sens avec du réel et donc, à l'occasion, nécessairement en bouchant les trous qui séparent les bouts, afin tout de même au bout de se faire applaudir.

La passe bis, si elle se situe en ce point de rebroussement, elle s'élabore dans la solitude. C'est cette solitude qui perce dans la formule que *l'analyste ne s'autorise que de lui-même*.

L'invitation est faite à chacun de rejoindre Freud et Lacan dans leur solitude.

L'hystérisation se supporte de cette solitude même si elle s'effectue avec des parasites. Des passeurs, deux au final, qui viennent en ambassade auprès de l'impétrant et qui transmettent à un jury mis sur pied dans la fameuse École.

C'est le théâtre de la passe.

Or les passeurs, ce sont, si l'on veut, des messagers ; ils vont transmettre, mais cette transmission il est essentielle qu'elle soit indirecte, c'est-à-dire qu'ils sont aussi bien, ces passeurs, à faire fonction d'écran.

Le jury, derrière, n'est pas censé voir ni entendre, ce que déclare le passant tout seul, ce qu'il déclare à des passeurs qui sont des spectateurs, qui sont aussi des critiques de théâtre et qui sont aussi des plaques sensibles. Le jury interroge sur ce que ça leur a fait, d'en avoir entendu un, qui serait parvenu à l'inconscient réel.

C'est *cum grano salis*, que la passe bis peut être dite une épreuve de vérité.

L'épreuve de vérité, c'est l'analyse, on essaye, on y essaye de dire le vrai et le compagnon analyste est là pour vous inspirer une certaine passion de dire vrai.

La passe bis, si c'est une épreuve de vérité, la différence, c'est qu'ayant atteint à l'inconscient réel, on est supposé savoir que la vérité est un mirage, que de la vérité, seul le mensonge est à attendre, dit Lacan.

Le mensonge n'est pas une objection à la vérité, c'est seulement dans la dimension de la vérité que le mensonge a sens. Le sens de la vérité et du mensonge, c'est ce qui s'éteint au terme nommé inconscient réel.

Donc on n'attend pas dans la passe bis un témoignage sur le vrai de vrai. Ça, ce serait un mirage.

Rien ne dit que ce mirage n'ait pas eu lieu dans l'histoire de la passe. Le témoignage attendu, c'est comment quelqu'un dans son analyse a su y faire avec la vérité menteuse. Comment il s'y est abandonné, englué et, on espère, extrait, nettoyé.

En tous les cas le mirage de la vérité, dit Lacan, a un terme. Le terme de l'inconscient réel, qui se voit, qui s'apprécie, a – je cite – la satisfaction qui marque la fin de l'analyse.

la passe ⟶ **de l'ics tranférientiel à l'ics réel**

Au fond il n'y a pas de façon plus sobre, plus délicate, de le dire. Il y a fin de l'analyse quand il y a satisfaction.

Ça suppose sans doute une transformation du symptôme, qui, d'inconfort, de douleurs, délivre la

satisfaction qui, depuis toujours, l'habitait, l'animait.

Le critère, c'est de savoir y faire avec son symptôme pour en tirer de la satisfaction d'où la thèse, que Lacan formule dans son « Esp d'un laps », selon quoi l'analyse préside à une urgence. Ça va plus loin que de coordonner l'analyse à une demande.

Ce que du point de vue du symbolique on appelait demande, c'est en fait la requête d'une urgence. Et c'est ce qui se jauge aux entretiens préliminaires — est-ce qu'il y a ou non urgence de satisfaction ? Est-ce que le sujet en est au point de ne plus savoir rien faire avec son sinthome, que de la souffrance.

Joyce, à qui Lacan a consacré l'énigmatique Séminaire d'une année, avait refusé l'analyse, n'empêche Lacan de lui décerner d'illustrer au mieux ce qu'on peut attendre d'une analyse et de sa fin, c'est-à-dire d'avoir su y faire de telle façon avec son sinthome qu'il en a en effet tiré la satisfaction de ses jours et la perspective d'immortaliser son nom propre, en ajoutant cette précaution que répète Lacan, énigmatiquement — qu'il n'y a pas d'éternité.

Là, nous sommes rappelés à la structure temporelle qui gouverne l'inconscient et qui ne permet pas de s'abîmer dans aucune contemplation de combinatoire suspendant le temps.

Dans le dernier chapitre du Séminaire du *Sinthome*, Lacan évoque ce qui serait la faute de structure présente chez Joyce nécessitant une correction, un raboutage, qui est son symptôme même, et qui passe par l'écriture.

Sur le concept de la faute, qui n'a rien à faire ici avec la culpabilité, il indique ce qui est la loi de toute interprétation, qu'il y a derrière tout lapsus une finalité signifiante. S'il y a un inconscient, dit-il, la faute tend à exprimer quelque chose, quelque chose que le sujet ne sait pas et qui pousse pour se révéler.

C'est précisément de ce point, je crois, qu'il rebondit dans son petit écrit final de « L'esp d'un laps ». La finalité signifiante est bien ce qui est à mettre en question. La finalité signifiante, c'est celle qui invite à donner portée de sens ou interprétation aux formations de l'inconscient et elle suppose qu'il y a par en dessous une vérité qui cherche à se faire entendre, à percer. C'est de mettre en question la notion même de la finalité signifiante des formations de l'inconscient que Lacan isole alors l'inconscient réel, qui est un inconscient sans le refoulement.

la passe → de l'ics tranfériential à l'ics réel

Et c'est de là que l'année suivante, d'une démarche nécessairement trébuchante, Lacan se proposait, dans son Séminaire de *L'une bévue* - je ne donne que le début du titre - dans son Séminaire dit de *L'une bévue,* il se proposait d'élaborer quelque chose qui va plus loin que l'inconscient.

l'une-bévue

C'est ce qui le retiendra jusqu'à son dernier souffle et c'est là qu'il faut, je ne dirais pas se familiariser, mais élaborer ce qui, pour Lacan, était le hiatus, la faille entre le vrai et le réel.

Le vrai, c'est ce qu'on croit tel, pouvait-il dire dans ce Séminaire de *L'une bévue* et ce qui rayonne de l'autre côté c'est l'idée du réel comme dénoué de toute croyance.

Comment la définir cette croyance ? Je dirais mensonge en actes, qui a des effets.

La foi et même la fois religieuse, dit Lacan, voilà le vrai, qui n'a rien à faire avec le réel. Et, il va jusqu'à formuler de la psychanalyse qu'elle est la forme moderne de la foi religieuse.

Ceci demande à être resitué là où cette phrase est à sa place, à savoir au niveau de l'inconscient transférentiel.

la passe → de l'ics tranfériential à l'ics réel

Cet inconscient transférentiel qui est

accroché par Freud à rien d'autre qu'au Nom-du-père.

Le vrai, ce vrai là, ce vrai de croyance, est, dit Lacan, à la dérive quand il s'agit du réel. On va revenir sur ce *à la dérive* qui n'est pas sans écho du côté de la pulsion, et nous pouvons déjà l'assigner à ce dont il s'agit dans la passe bis.

Elle suppose sans doute de faire la différence du vrai et du réel et d'élaborer la dérive du vrai, de mesurer ce qui a fait fonction de vérité dans votre analyse, au regard du réel qu'on s'employait incessamment à éteindre ou à voiler. Mesurer le vrai au réel.

Bon, la dernière fois je me suis interrompu au milieu des questions auxquelles Lacan s'était exercé à répondre dans le chapitre IX du Séminaire du *Sinthome*, j'y reviendrai et j'essaierai de montrer comment, du point où nous sommes, nous pouvons réordonner les concepts fondamentaux de la psychanalyse.

À la semaine prochaine.

Fin du *Cours* VI de Jacques-Alain Miller
du 10 janvier 2007

Orientation lacanienne III, 9.

Jacques-Alain Miller

Septième séance du *Cours*

(mercredi 17 janvier 2007)

VII

Je me suis laissé aller, la dernière fois, à un certain pathos, un certain pathétique de la solitude. Plus exactement, à y réfléchir, ce pathos, qui n'était pas tellement ma manière, moi qui suis plutôt, qui était plutôt porté aux mathèmes, ce pathos m'a emporté.

C'est moi qui suis joué. Je ne joue pas.

Sans doute on ne passe pas impunément à l'envers de Lacan, à l'envers de son enseignement.

Il y a les fondements qui tremblent, il y a même un certain effet de panique. On se demande ce qui reste et ce qui reste on l'appelle, avec lui, des bouts de réel.

Ce passage à l'envers, on doit en plus le faire, s'y avancer, à partir de ce qui n'est pas beaucoup davantage que des bouts de réel. Ça ne se prête pas beaucoup à l'interprétation, le moment qu'on reçoit ça.

Et même, quand on lit, quand on déchiffre ce dernier Lacan, ça ne fait pas trop sens, ça a beaucoup de difficultés à faire sens et on se retrouve à s'exercer à ça, à tenir un discours continu, argumenté, avec de jolies symétries. On en met un coup pour historiser cette histoire là.

Donc on éprouve ce que c'est que de fabriquer une histoire avec des morceaux de ce qu'on ne comprend pas. On pourrait dire que ça répète ce à quoi on s'astreint dans une analyse, considérée de cette perspective ultime.

Et comme j'ai déjà pu le constater jadis, prendre la roue de cette curieuse logique ne va pas sans être poussé à adopter la si étrange position d'énonciation de Lacan, où on fait attention à ce qui résonne, de ce qu'on exprime.

C'est ce qu'on retient d'ailleurs, je m'en aperçois aux témoignages qu'on m'en donne. C'est parfois un vocable que j'ai lâché qui pour l'un ou pour l'autre fait un petit affect et établit alors brusquement un rapport, une communication, entre là ma bouche qui articule et puis le siège de vos affects.

Je ne prends pas comme un fait de hasard que le dernier texte écrit que nous ayons de Lacan, publié - je me garde de dire que c'est à jamais le dernier du texte, on ne peut pas exclure qu'on retrouve autre chose, une préface faite pour telle édition étrangère qui aurait échappé à la vigilance. Mais enfin je ne prends pas comme un fait de hasard que ce texte de « L'esp d'un laps » ait été donné comme la préface du Séminaire XI de Lacan.

Séminaire XI qui avait pour titre initial Les fondements de la psychanalyse et que les auditeurs ont transformé dans l'intitulé des *Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* que Lacan a ensuite adopté.

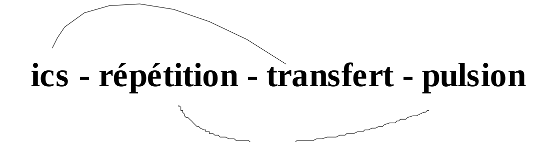
En effet, ce sont ces fondements-là qui sont ébranlés et qui nous font voir cette expérience analytique qui, pour beaucoup ici, est de routine, sous un jour inédit.

Inédit et pourtant - les témoignages m'en viennent - et pourtant qui dit quelque chose qu'on a à peine à formuler mais qui dit quelque chose de ce qu'on en éprouve, d'un côté et de l'autre.

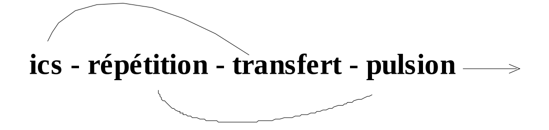
Je me souviens de ces *Quatre concepts fondamentaux* tels que Lacan les alignaient et les traitaient successivement – inconscient, répétition, transfert, pulsion.

ics - répétition - transfert - pulsion

Ce que semble indiquer la préface ultime de ce Séminaire, c'est que ces termes sont à joindre deux à deux - inconscient et transfert, ça nous donne l'inconscient transférentiel, et puis la connexion de la répétition et de la pulsion qui tourne autour de la notion, déjà mise en valeur, du réel.



Et donc on pourrait vouloir réarticuler les *Quatre concepts fondamentaux* pour dégager l'opposition de l'inconscient transférentiel et de l'inconscient réel.



Enfin, si ce terme n'a pas tenu dans l'enseignement de Lacan, l’inconscient réel, c'est que la marque freudienne est trop puissante sur le terme d'inconscient pour qu'on puisse ainsi le qualifier de réel.

L'inconscient, comme freudien, c'est un inconscient qui a sens et qui s'interprète alors que dans le terme de réel, sens et interprétation s'éteignent.

Et c'est pourquoi, je le suppose, je le construis, Lacan a fait l’impasse sur l'inconscient réel pour, l'année suivante, s'essayer à proposer - comme il s'exprime - quelque chose qui aille plus loin que l'inconscient.

Ce quelque chose, à vrai dire, il ne l’a pas nommé. Et donc nous lui gardons ici ce pseudonyme d'inconscient réel. C'est le réel tel que l’appellent les labyrinthes, les tourbillons, les embrouilles, dont est fait ce qui se présente comme une quête, dans une analyse.

Au fond, j'ai parlé d’effet de panique de cet envers de Lacan parce qu'une donnée primitive de la psychanalyse telle qu'il a entrepris il y a bien longtemps de la réviser, de l'actualiser, une donnée primitive, c'était l'Autre, qu'on lui mette, à ce mot, une majuscule ou non.

C'était le fait premier sur quoi on tombe dès lors qu'on parle du langage comme fonction de la communication de l'un à l'Autre et on s’émerveille comme avec ce point de départ, qui se présente comme des énigmes ou des apories chez Freud, vient à trouver ce qui semble être une juste place.

Symbolique, imaginaire, réel - c'est la psychanalyse pensée à partir du symbolique. Et lorsque Lacan, cahin-cahin introduisait son stade du miroir, c'était déjà en donnant à l'image des vertus symboliques.

Cette primauté de l'Autre, elle se marque au plus profond de l'identité du sujet, elle la constitue. On peut même dire que Lacan s'évertue à unilatéraliser du côté de l'Autre tout ce qui est pour le sujet constituant.

Et c'est ainsi que son Autre apparaît souvent singulièrement enflé, c'est un véritable dépotoir, un capharnaüm. Plus l'Autre grossit, plus le sujet s'amincit, plus il se vide. C'est un tour extraordinaire, si l’on veut, et qui fait d’une catégorie de Freud, en fait le pivot de l'identité du sujet, la catégorie de l'identification, qui est un de ces mots de Freud qui a galopé bien plus loin que le discours analytique. Ça s'est mis à parler à tout le monde, c'est même ce qu'on entreprend à l’occasion, de manipuler dans la rumeur qui monte de ce qu'on appelle une campagne électorale, où il est permis de mentir à peu près impunément. On invite, enfin, on invite les petits enfants à s'identifier à leurs parents et pour faciliter cette identification, on vous explique d'ailleurs qu'il faut bien les payer ces parents, correctement, on dit ça. Comme ça eux aussi deviendront, c'est ce qu'on attend, des salariés corrects. L’identification est là, par exemple.

Chez Freud, plus sérieusement, dans le chapitre de l'identification qui figure dans sa *Massenpsychologie*, sa Psychologie des masses et analyse du

moi, comme on sait, il en distingue trois modes, de cette identification.

Et Lacan, l'année qui suit « L’esp d’un laps », séjourne un moment sur ces trois modes. Le premier, mis à part par Freud comme étant à proprement parler de l'ordre de l'amour, l'identification au père. Et cette identification au père étend ses ailes sur l'ensemble du domaine de la psychanalyse. C'est vraiment, comme le dit Lacan, ce qui la fait tenir ensemble et même ce qui fait de la psychanalyse une version de la croyance religieuse. Il en dégage, en effet, ce que la stabilité du fonctionnement de la réalité doit à l'amour du père.

Deuxièmement, l'identification hystérique. Je pourrais dire l'identification participative (*rires*), participative à la vie d'un autre sujet, qualifié avant tout par son manque.

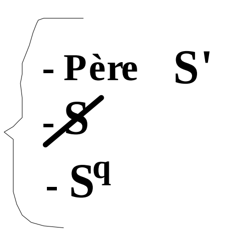
- Père
- $\not{S}$

C’est là que nous pouvons repérer l'opération d'hystérisation, d’hystorisation comme s'exprime Lacan dans « L’esp d’un laps. »

Participer à l'histoire, c’est participer sous le second mode d’identification. Et enfin, comme vous le savez, l'identification au trait unaire, je ne vais pas mettre S^1 que je vais plutôt réserver au premier mode, je vais mettre S^q signifiant quelconque, ce trait unaire, puisque Freud le souligne et on peut même, ce trait, l’emprunter à une personne qui vous est indifférente, tant que c’est un Autre.

- Père S^1
- $\not{S}$
- S^q

Eh bien, voilà les trois modes de l'altérité à laquelle s'identifier.



Eh bien dans l'envers de Lacan, où l'Autre est destitué, où le sujet est pensé à partir du réel, du symbolique et de l’imaginaire comme étant ces trois consistances ; d'ailleurs j'ai tort de dire le sujet, ça n'est plus le sujet, ça n'est plus le sujet du signifiant, ça n'est plus le sujet de l'identification, c'est l'être humain qualifié de parlêtre.

Voilà ce qui reste de la primauté du langage. À la place de l'Autre, il y a un tout autre principe de l'identité, sur quoi Lacan ne donne que des aperçus fugitifs.

Autre

À la place de l'Autre, le corps. Pas le corps de l'Autre, le corps propre, comment on s'exprime. Et je dirais même, il faut bien créer quelques noms pour s'y retrouver, dans l'histoire qu'on essaye de raconter à propos de ces bouts de réel, c'est L’Un-Corps.

$$\frac{\textbf{L'Un-Corps}}{\textbf{Autre}}$$

D'où tout ce qui se trouvait investit dans le rapport à l'Autre est ici rabattu sur la fonction originaire du rapport au corps propre. Dont il y a idée, idée comme de soi-même, et pourquoi Lacan reprend le vieux mot freudien de *ego*.

La définition de ce que vous êtes comme ego, Lacan prend soin de souligner qu'elle n'a rien à faire avec la définition du sujet qui passe par la représentation signifiante. L'ego, lui, s'établit du rapport à l’Un-Corps.

Là, il n'y a pas identification, il y a appartenance, propriété. Ça ne se divise pas sur les modes, là, du goût de trait unaire si je puis dire. Ça ne vise pas le point de manque de l'Autre sujet.

Et ça a bien à faire avec l'amour et ce n'est pas l'amour du père sinon l'amour propre, au sens de l'amour de l'Un-Corps.

C'est la formule de Lacan page 66 du Séminaire du *Sinthome* - *Le parlêtre adore son corps*.

Et, je dirais c'est ce qui vient à la place, c'est le plus sûr de ce qui vient à la place des trois modes de l'identification. Or Lacan, je l'ai dit naguère, insiste, tourne autour de cette propriété du corps - *On ne l'est pas, on l'a*. Il l'a écrit.

On trouve ailleurs que cet avoir n'est qu'une croyance, croyance d'avoir son corps comme un objet disponible. Mais, c'est bien du côté de l'avoir plutôt que de celui de l'être que se pose ainsi l'Un-Corps.

Et cet Un-Corps, dit Lacan, à peu près, puisqu'il ne dit pas ce vocable de Un-Corps - l'Un-Corps est la seule consistance du parlêtre. Voilà qui, d'une phrase, réduit toutes les moires de ce dépotoir de l'Autre majuscule. L'Un-Corps comme seule consistance. Et on comprend que c'est ce qu'il faut que l'être humain apporte en analyse.

Après tout, s'il n'y avait que la parole en cause, on ne voit pas pourquoi le téléphone ou Internet ne seraient pas des médias appropriés. On pourrait dire que l'expérience analytique impose de donner au corps une fonction plus relevée que celle que lui assignait la psychanalyse pensée à partir du symbolique.

Consistance, c'est là que ça se complique, Lacan ajoute mentale, par quoi je comprends : non pas physique.

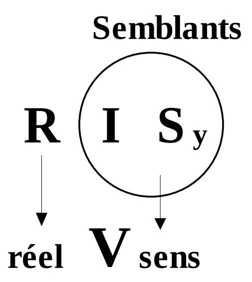
Physiquement le corps fout le camp à tout instant, dit Lacan. Il se défait. Il subsiste le temps de se détruire, mais il ne s'évapore pas. Voyez tout ça page 66.

Pour dire que sa consistance est mentale, c'est établir le lien le plus étroit entre cet Un-Corps et non pas le symbolique mais bien l'imaginaire. D'où la thèse : l'adoration de l'Un-Corps est la racine de l'imaginaire. Et la pensée ne fait que répercuter l'adoration de l'Un-Corps.

La pensée, dont Lacan fait – qu'est-ce que je vais dire - une puissance de l'ordre de l'imaginaire. Tout ce que nous pensons - page 92 - dit Lacan, nous en sommes réduit à l'imaginer.

Seulement nous ne pensons pas sans mot et voilà établit le sens entre imaginaire et symbolique.

Le sens dont Lacan fait usage du concept dans son *Sinthome* et dans son texte ultime - le sens est, je dirais, un ambigu d'imaginaire et de symbolique. Il y faut des mots mais ce qui fait fonction de contenu est emprunté à l'imaginaire du corps, et de telle sorte que, des trois catégories du réel, de l'imaginaire et du symbolique ; les deux, imaginaire et symbolique, sont réunis pour produire le sens. D'où l'opposition, elle, binaire qui semble dominer l'envers de Lacan, entre réel, le réel et le sens.



C'est une réduction du ternaire qui est déjà, il faut dire, posée, esquissée, martelée, dans le Séminaire de *l'Éthique de la psychanalyse* où par rapport à la Chose Lacan met du même côté l'imaginaire et le symbolique, comme autant de semblants.

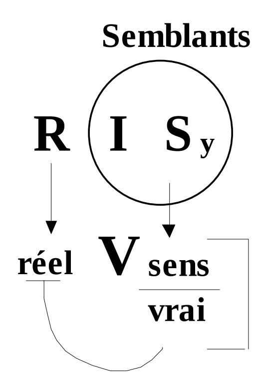
D'où, aussi bien, la notation que chez Freud les rapports du symbolique et du réel sont forts ambigus.

Et enfin, page 101, la question qui se lève, quand Lacan suppose - je le cite - si tant est que l'inconscient soit réel, - là nous sommes tous près de la fameuse incise de « L'esp d'un laps », - si tant est que l'inconscient soit réel, comment savoir si l'inconscient est réel ou imaginaire ? Il participe d'une équivoque entre les deux.

Et nous voyons ainsi l'impeccable ordonnance des trois se compliquer d'ambiguïté et d'équivoque au point que Lacan peut dire que chez la plupart,

réel, imaginaire et symbolique passent l'un dans l'autre, se confondent. Et que en face, la distinction absolue que nous pensons y introduire, c'est l'effet de l'ordonnance qu'on y met. C'est déjà une fabrication, une fabrication, si je puis dire, mentale, conceptuelle.

À vrai dire Lacan emploie d'une façon souvent synonyme avec sens, le terme du vrai. Et sous le ternaire réel, imaginaire et symbolique s'installe la problématique des rapports entre le réel et le vrai.



Alors du côté du réel et du sens, Lacan définit, aussi clairement que possible, le réel par l'exclusion de tout sens. Et c'est même la façon la plus simple de saisir pourquoi nous sommes, là, dans l'envers de Lacan.

L'enseignement de Lacan, au fond, s'est élevé sur une conception d'une analyse comme construction de sens. Et c'est même ce totalitarisme du sens qui a appelé par des voies diverses la limite posée par le réel.

La formule à quoi Lacan s'arrête, à ce propos, est exactement celle-ci : Le réel est ce qui se dépose d'exclure le sens.

Le vrai, dirais-je, suppose le sens. Mais il entraîne aussi bien, avec lui-même, avec sa position, dans sa dimension, il entraîne son contraire à savoir le faux ou le mensonge. Et c'est pourquoi Lacan peut dire en passant, je l'ai signalé dans ma notice de fil en aiguille, qui vient à la fin du Séminaire du *Sinthome* ; d'ailleurs c'est assez frappant : quand il m'est passé par la tête de faire cette notice, j'ai fais une notice joviale, ébouriffante, précisément parce que j'avais décidé de me tenir à distance du foyer brûlant de ce Séminaire, de ne faire que tourner autour. À ce moment-là, j'ai déployé toutes les astuces et les bonheurs du symbolique. J'ai signalé, donc, ce qu'en passant Lacan évoque, à propos des rapports du réel et du vrai, du terme heideggerien de *Echt*.

Echt

Je suis même allé rechercher dans *Être et temps* ce qui pouvait être là sa référence, je l'ai trouvé dans le chapitre 60.

Être, c'est l'authentique terme pivot du jargon d'Heidegger, pour parler comme Adorno. Authentique, c'est là que Lacan voit la faiblesse de Heidegger, son échec L'authentique, ce serait le point de concours du vrai et du réel, un vrai réel. Et il faudrait savoir, enfin, se fermer au faux réel pour s'ouvrir au vrai réel. C'est la gymnastique qu'impose le point de vue existentialiste.

Toute la question est là, c'est que s'il y a un vrai réel, il y en a aussi un faux. Le vrai appelle le faux, le suppose, comme la vérité passe dans le mensonge. C'est ce qui qualifie toute énonciation. C'est ce qui aussi bien empêche d'évacuer la question de l'inconscient lui-même comme menteur. Ce qui, dans les premiers temps où on se coltine la théorie de la psychanalyse, vous fait tomber dans les pommes. À quoi croire si l'inconscient lui-même est menteur ?

Il faut oublier que, précisément, là où ça parle, ça ment, ça ment et puis ça ne s'y retrouve pas, d'où la propriété que Lacan assigne dans son envers au vrai, à savoir le vrai s'embrouille.

D'où la thèse *le réel se trouve dans les embrouilles du vrai*. Ça fait dépendre, en effet, le réel dans l'analyse de ce qu'on ait fait effort pour dire le vrai, c'est-à-dire s'y embrouiller. Cette thèse, c'est la justification de l'analyse.

Autre thèse, peut-être mystérieuse, sur le vrai : le vrai s'auto-perfore. Le vrai trou de soi-même si je puis dire.

D'où Lacan professe que l'idée du nœud en procède. En tout cas dans le nœud, nous avons au moins une architecture de perforation.

Et cette auto-perforation du vrai qui articule le vrai et le trou, Lacan propose d'en retrouver la racine, la matrice, dans le corps lui-même, dans le corps et ses trous.

À vrai dire, il y a longtemps que, dans son enseignement, il avait établi une corrélation entre les trous abstraits de l'énonciation et les trous corporels.

Dans le Séminaire XI, par exemple, dans ce qu'il consacre, le chapitre à la pulsion, vous en avez le témoignage. Il rêve que les coupures signifiantes répercutent, reprennent, les coupures du corps.

Et, dans le *Sinthome* il donne du sens lui-même une genèse corporelle, dans les termes suivants : *Le sens est aspiré par l'image du trou corporel dont il est émis*.

Donc, émission d'un côté, émission hors de, et aspiration à l'intérieur comme d'une respiration du trou qui est en l'occurrence la bouche - il ne dit pas la bouche en tant qu'elle parle, mais la bouche en tant qu'elle suce. On pourrait dire en tant qu'elle se suce comme la bouche s'embrassant elle-même, de l'image freudienne que j'ai déjà rappelée.

Voilà l'idée donnée d'un sens qui doit tout à l'imaginaire du corps, par rapport à quoi il oppose le regard, le regard dont il qualifie la dynamique de centrifuge. Le regard se répand, le regard ouvre l'espace hors de.

De là, il faut comprendre sans doute que le sens, au contraire, dépend d'un trou à dynamique centripète. Le sens, on le ravale après l'avoir émis.

Cette notation vise à quelque chose de tout à fait précis et qui est sans doute une thèse majeure du *Sinthome*, à savoir que l'œil a une vision instantanée de l'espace et même que l'espace lui-même procède de cette dynamique centrifuge instantanée.

D'où l'idée que l'espace est imaginaire, que l'espace est espace de l'image. Ça, ça vire au compte de la métaphore tout ce qui dans l'enseignement de Lacan est de l'ordre de la topique.

L'espace est imaginaire, on comprend que dans « L'esp d'un laps », Lacan nous introduit un espace symbolique, mais que ce qu'il nie, c'est que l'espace soit réel. Il n'y a aucun espace réel, dit-il, pas en toutes lettres mais en toutes phrases, il n'y a aucun espace réel. Et il ajoute, pour qu'on comprenne bien : c'est une construction purement verbale.

Bon, il faut faire aller ensemble cette idée de construction purement verbale de l'espace, avec ce qu'il a montré au contraire de conséquence purement imaginaire de la vision.

On voit : l'espace est lui aussi à cheval entre imaginaire et symbolique, à cheval entre construction verbale et élaboration visuelle.

Pour compléter ce bout de réel, il faudrait sans doute ajouter, au moins se poser la question de savoir si le temps, lui, ne serait pas réel. Et il me semble que rien de cet envers de Lacan ne comporte que le temps serait une construction purement verbale.

Au contraire, je me suis interrogé, vous le savez, sur pourquoi revient ainsi dans la bouche de Lacan la notation - *il n'y a pas d'éternité*. Et encore dans son Séminaire de *L'une-bévue* l'année suivante.

Eh bien, c'est bien de l'éternité qu'on peut dire que c'est une construction purement verbale, alors que concernant même la consistance mentale du corps, on peut dire qu'elle est travaillée réellement par le temps qui passe. Ainsi, il n'est pas impossible, je réserve encore l'avenir, qu'on ait à élaborer dans l'envers de Lacan cette dissymétrie entre l'espace et le temps, pas d'espace réel et peut-être le temps qui lui, l'est.

Alors la position de l'objet petit *a* qui s'ensuit, que reprend Lacan, enfin pour la resituer, ce qu'il appelle objet petit *a,* c'est ce qui dans tous les cas fait obstacle à l'espace imaginaire, à l'expansion, dit-il, de l'imaginaire concentrique, que ce soit dans le centripète du sens où le centrifuge de la vision. L'objet petit *a* est plutôt ce qui

déchire l'imaginaire.

La critique de l'espace est aussi, on peut dire qu'elle est nécessaire à un discours qui nie la primauté de l'Autre, puisque cette primauté de l'Autre, elle suppose au moins une distinction de place.

Et quand Lacan nie le caractère réel de l'espace, c'est bien tout ce qu'il a pu dire, lui, de la fonction de la place, si essentielle pour déterminer la métaphore et la métonymie par exemple, c'est bien tout ça qui trouve à se reclasser hors du réel.

La psychanalyse pensée à partir du symbolique, la catégorie de la place est décisive. C'est un instrument dont nous faisons usage sans même plus nous en rendre compte et c'est là qu'il faut rappeler qu'il n'y a aucun espace réel, que l'espace est une construction verbale.

De la même façon, la négation de la primauté de l'Autre fait que l'absence de rapport sexuel est dans l'ordre. Il n'y a pas de rapport sexuel entre autre.

C'est là aussi la valeur de ce terme de solitude que j'ai martelé. S'il y a rapport sexuel, quand il y a rapport sexuel, ce ne peut être que dans le rapport à une altérité interne à la structure du parlêtre. Et c'est à ça que nous devons la fameuse opposition qui se trouve dans le *Sinthome*, entre le sinthome et le ravage.

La femme fait sinthome, l'homme fait ravage, c'est là que Lacan sauve le rapport sexuel, mais en l'indexant à une altérité qui est interne à la structure du parlêtre. Et c'est pourquoi, même, il invente une géométrie du rapport sexuel, toute différente de l'espace concentrique de l'imaginaire. Il invente que la géométrie du rapport sexuel est plutôt celle du gant retourné, à partir, enfin, de l'adéquation spéciale que Joyce ressentait de son épouse à son égard — *elle me va comme un gant*.

Et Lacan peut donc formuler que tout ce qui subsiste du rapport sexuel dans la solitude du parlêtre est la géométrie du gant retourné, c'est-à-dire ce qui dément ce qui n'est pas de l'ordre de l'espace concentrique instantané de la vision.

L'hystérisation est là en fonction d'aide, dans la mesure où Lacan l'a définie, définit l'hystérie comme la dernière réalité perceptible sur ce qu'il en est du rapport sexuel.

Mais on voit que alors que dans le cadre d'une psychanalyse ordonnée au symbolique, l'absence du rapport sexuel fait scandale et que Lacan doit s'en expliquer, avec lui-même, dans son texte par exemple de l'*Étourdit*. Il n'en est absolument plus de même dans le texte du *Sinthome*. Il s'agit plutôt de savoir à quelle condition précaire s'établit le rapport sexuel et c'est à la condition qu'il lui soit ménagé une altérité qui est interne à la structure tripartite ou quadripartite du parlêtre.

C'est décapant, pour tout dire, c'est une voie qui, laissons de côté les facilités de l'imaginaire et du symbolique, s'attache au réel, sans aucun positivisme.

Le positivisme, c'est la croyance aux faits alors que précisément, ici, la mentalité de l'être humain fait qu'il instaure des faux faits, comme dit Lacan.

C'est l'imaginaire qui domine et donc ne croyez pas pouvoir échapper au réel par la religion du fait.

Ce que Lacan tente et tentera jusqu'au bout, c'est d'élaborer le mode d'une pensée disjointe de l'imaginaire, une pensée qui ne serait pas fondée sur l'adoration de l'Un-Corps, appareillée à l'écriture, avec l'idée que ça permettrait de toucher au réel.

Enfin, toucher le réel, ça n'est pas le vrai et pour ce qui est du réel auquel nous avons affaire, il faut d'abord s'essayer, s'obliger aux embrouilles du vrai et d'ailleurs je ne fais pas autre chose ici et la semaine prochaine quand je continuerai.

Applaudissements

Alors il n'y a pas de semaine prochaine. La prochaine date est le 28 février. À l'université ça reprend le 26 donc je reprendrais mes efforts pour m'embrouiller dans le vrai, mes efforts vers le réel je les reprendrai seulement le 28 février.

Il paraît que, pour la semaine prochaine, la salle doit être occupée. Voilà.

Fin du *Cours* VII de Jacques-Alain Miller du 17 janvier 2007

Orientation lacanienne III, 9.

Jacques-Alain Miller

Huitième séance du *Cours*

(mercredi 7 mars 2007)

VIII

Il faut, me dis-je, renoncer à l'Un.

D'où je suis, maintenant, il me faut renoncer à l'Un quand je vous parle encore de Lacan.

Et il faut que je me persuade que je me tiens avec vous sur un bord où ce que j'appellerai le système de Lacan, se défait. C'est sans doute pourquoi j'ai différé autant que j'ai pu d'aborder cette étendue du tout dernier enseignement.

Ça ne tient plus ensemble.

Et je constate que j'ai moi-même, pourquoi ne pas le dire, du mal à renoncer à l'Un du système, à ne pas lui en substituer un autre.

Je n'y progresse pourtant que par les tentatives de le rafistoler et c'est pour ça que je bute sur des aperçus hétéroclites, insolites, ces éclats que l'on rencontre dans cette toute dernière période.

Il y a sans doute à élaborer une autre façon de l'aborder que celle que j'ai pratiquée et moi-même enseignée.

Il y a une grande tolérance à avoir à l'endroit de la contradiction. Enfin, on ne se refait pas et donc les contradictions, évidemment, j'essaye de les dissoudre, les dissoudre en les stratifiant, en pluralisant les points de vue. J'accepte de m'accorder à la varité de Lacan, à la variété de ses vérités.

Varité est un néologisme qui figure dans un des Séminaires de cette toute dernière période.

Bon, ça c'est le préambule avant de me lancer dans une introduction qui sera d'abord un hommage, puisqu'au cours de ce mois de février nous avons perdu, la psychanalyse a perdu, deux de ses plus vaillants praticiens, qui étaient aussi, comme on dit, des théoriciens.

Il s'agit, je suppose que la plupart d'entre vous les connaissent, et ont été averti du fait, il s'agit de Robert et Rosine Lefort. Ils méritent, certes, que leur nom soit ici appelé.

Je les ai beaucoup fréquentés, au début de l'École de la Cause freudienne, quand nous avions tous les quinze jours pendant plusieurs années des entretiens auxquels participaient également Judith Miller et Éric Laurent.

Il en est sorti une petite institution qui continue et qui s'est répandue à travers notre monde et qui est le Cereda, qui se voue à l'étude, à partir de l'œuvre des Lefort, à l'enfant dans le discours analytique.

Le matériel de cette œuvre, c'était avant tout ce que nous appelions la clinique de Rosine. Et une clinique qui était déjà ancienne quand tous les deux en ont rendu compte et ont commencé à la commenter, à la théoriser.

Elle remontait à l'époque où Rosine était l'analysante de Lacan, plusieurs décennies avant. Mais ce qui leur avait donné confiance, ce qui leur avait donné leur assurance, pour la parcourir, la mettre en ordre, déduire à partir d'elle, c'était un propos que lui avait tenu Lacan lorsqu'elle était, à une occasion, retournée le voir.

Ce propos, je cite de mémoire, c'était *En ce temps-là, vous ne pouviez pas vous tromper*.

Et c'est dire qu'à ses débuts, dans la pratique, Lacan estimait qu'elle était dans le vrai, qu'elle ne s'y embrouillait pas.

Alors comme le réel est dans des embrouilles du vrai, est-ce à dire qu'elle ne touchait pas au réel ? Bien entendu ça n'est pas ainsi qu'il faut comprendre mais au contraire qu'il est, en effet, des moments où le réel touche au réel, sans passer par la parole menteuse.

Ici, je lève la contradiction qu'il pourrait y avoir en définissant le vrai comme le rapport direct du réel au réel. Ça n'est pas le vrai de l'embrouille, c'est le contraire.

Et ce vrai là, du rapport direct du réel au réel est bien à sa place dans la clinique de l'enfant et spécialement du très petit enfant, cette clinique où on prend l'idée de ce qu'ils désignèrent tous les deux comme la naissance de l'Autre. Je crois l'avoir signalé en son temps, il fallait un certain culot dans le cadre du système de Lacan pour faire entendre ce titre là.

Comment ! L'Autre n'est-il pas toujours déjà là ? Comment donc ! On naît dans l'Autre, on naît dans un bain de signifiants.

Ce n'est pas l'Autre qui naît.

Eh bien dans l'ouvrage qui porte ce titre et pour lequel je conserve l'admiration que j'avais exprimée à l'époque, c'est un livre qui reste, qui restera, ils s'attachent à montrer, précisément, comment l'Autre - majuscule - se construit à partir de l'Un-corps, pour reprendre le terme que j'avais la dernière fois inscrit au tableau.

Et c'est parce que dans toute leur clinique ils accordent un privilège à l'Un-corps qu'ils furent conduits à placer leur clinique sous la rubrique de l'autisme.

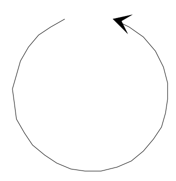
De l'autisme ils firent une catégorie clinique du niveau de *Névrose, psychose et perversion*. Mais au-delà, on peut dire qu'ils firent apercevoir que c'était là peut-être la catégorie clinique fondamentale, que l'autisme était le statut natif du sujet, si je puis dire. Et le mot de « sujet », ici, doit porter des guillemets, et céder sans doute la place au terme de parlêtre, que Lacan utilisait pour désigner à la fois le sujet et l'inconscient.

Nous verrons tout à l'heure comme ce terme reste chez lui complexe, à tiroirs.

Et, j'ai été touché qu'on me confie, au cours de la visite faite de leur demeure à la campagne, que Robert Lefort avait porté un intérêt vif à mon cours de l'an passé, où il avait reconnu quelque chose de cette problématique.

L'autisme, entendu comme une catégorie clinique fondamentale, peut certainement se recommander de Lacan, du Lacan de ce système qui se défait, et où, à l'occasion, il réduit l'inconscient au fait de parler tout seul.

« On parle tout seul, dit-il, parce qu'on ne dit jamais qu'une seule et même chose. » Le symbole de cet inconscient, on n'a pas loin à chercher pour le trouver, c'est le rond.



C'est le rond des ronds de ficelles qui répète ce tournage en rond du *parler tout seul*.

On ne dit jamais qu'une seule et même chose, on trouve cette proposition dans le Séminaire de *L'une-bévue*, celui qui suit le *Sinthome*, et la phrase se poursuit d'une façon qui m'a fait me demander comment diable j'établirai ça quand j'aurai à le faire, c'est-à-dire maintenant. Un maintenant qui a une certaine épaisseur, enfin maintenant, puisque je suis maintenant sollicité par plusieurs Séminaires de les mettre au point.

Ce qu'on trouve écrit, c'est *une seule et même chose qui en somme dérange d'où sa défense*.

d'où sa défense

Eh oui, c'est écrit comme ça !

Une seule et même chose qui dérange d'où sa défense.

Ce n'est pas simple.

Pour l'instant, je considère que le verbe *dérange* appelle comme complément d'objet direct - c'est pour ça que ça m'amuse, parce que je retrouve l'analyse grammaticale de mon enfance - appelle comme complément d'objet direct *sa défense*. Donc je considère que ce *d'où* doit être une interférence, à hoquet, qu'on doit pouvoir négliger.

Mais enfin, c'est mon point de vue,

là, sur le moment, d'aujourd'hui.

Ça se défend très bien. Cette seule et même chose dérange sa défense. On viendra tout à l'heure à ce qu'on peut là-dessus élucubrer.

En tout cas c'est la définition, si on prend la partie sûre de la proposition, c'est la définition de l'inconscient par l'autisme, l'autisme de la parole, d'où la question de Lacan, qui a raisonné plus tard, de savoir si la psychanalyse ne serait pas un autisme à deux.

On peut dire que c'est la donnée, ça. Chacun à parler tout seul. Mais on est bien forcé d'inventer une exception. L'autisme à deux, c'est ce qu'il s'agit précisément de démentir s'il y a la psychanalyse. Et c'est ce qui fait la marche trébuchante de Lacan dans son tout dernier enseignement, c'est qu'il y a une logique interne à son discours qui le conduit à apercevoir, à formuler, l'impossible de la psychanalyse et ce qui nous fait à sa suite vaciller, c'est qu'il invente chaque fois qu'il redit la même chose, à savoir c'est impossible, il cherche dans le même fil que j'appellerais une échappatoire. Et il en trafique une.

C'est donc sous les espèces de *s'il y a la psychanalyse* que ce tout dernier enseignement se développe, à titre hypothétique.

Ça n'est pas *il y a la psychanalyse et donc*, c'est *s'il y a la psychanalyse, alors*.

Quand il achoppe sur la donnée de l'autisme à deux, la donnée des inconscients parleurs, aussi opaques l'un à l'autre que les Un-corps, aussi séparés que les Un-corps, quand il bute sur ce corrélat de *il n'y a pas de rapport sexuel*, qui est, si je puis dire, *il n'y a pas de rapport linguistique*, alors il y a un forçage de l'autisme pour satisfaire à l'existence de la psychanalyse.

Et c'est ainsi que se monnaye ce tout dernier enseignement, par des forçages multipliés.

Ici, le forçage de l'autisme que propose Lacan, c'est l'existence d'un élément entre guillemets commun. Il dit, pour gommer le caractère signifiant du terme élément, une affaire commune. Et c'est en l'occurrence ce qu'il appelle lalangue.

En un mot lalangue, c'est un néologisme où le substantif ne fait qu'un avec l'article défini.

Qu'est-ce qui s'est imposé à Lacan pour truffer son discours de ce néologisme à partir du début de son dernier enseignement, le *Séminaire XX ?*

Je dirais aujourd'hui qu'il faut entendre, sur le fond de cette référence à l'autisme dont je suis parti en raison des Lefort, qu'il faut l'entendre, lalangue, en rapport avec l'Un-corps.

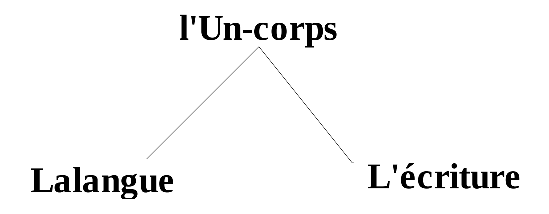
L'Un-corps, c'est un néologisme aussi, qui garde la trace de son opération puisqu'il y reste un tiret. Et ici c'est l'article indéfini, voire aussi cardinal, qui est associé au substantif.

Il y a lalangue et il y a des Un-corps, dont la relation repose sur lalangue.

Lalangue, on sait ça n'est pas le langage, est une mise en ordre, une mise en savoir de la langue. Quand on fait surgir ce néologisme, on fait apparaître du même coup que le langage est une abstraction, tandis que lalangue, vise - elle vise quoi précisément ? Elle vise la parole prise, dirais-je, matériellement, c'est-à-dire en l'occurence phonétiquement.

Si on le dit comme ça, on s'aperçoit qu'elle fait couple, couple d'opposition binaire avec l'écriture, terme que Lacan n'a pas néologisé mais dont il fait un usage bien à lui dans son dernier enseignement.

Lalangue est à l'opposé de l'écriture. Et j'écrirai lalangue à l'opposé de l'écriture, le terme ternaire étant l'Un-corps, pour essayer d'ordonner le lexique inédit de Lacan.



Lalangue, entendu phonétiquement, est du même coup délesté de la grammaire. La grammaire, c'est la norme qui permet de dire *cela se dit ou*

cela ne se dit pas. Mais ce départ, on ne le fait jamais qu'à propos de ce qui s'est dit, de fait, ou mieux matériellement. Eh bien lalangue absorbe ce qui se dit.

Elle n'a pas, en cela, comme la grammaire, un négatif. Elle se joue du lexique comme de la syntaxe. Elle s'ouvre à ce dont Lacan s'est enchanté, elle s'ouvre à toutes les équivoques.

C'est bien parce que ce qui sauve la psychanalyse, qui sauverait la psychanalyse, c'est l'affaire commune de lalangue que Lacan promeut l'équivoque comme le procédé interprétatif majeur.

Si je considère ces trois termes que j'ai rapprochés et ordonnés, je m'aperçois que les trois répondent à une orientation commune, que je dirais matérialiste. Et c'est celle de ce tout dernier enseignement si on se règle sur cette proposition prélevée dans le Séminaire de *L'une-bévue*, la notion de matière est fondamentale.

Ça n'empêchera pas Lacan, plus tard, ailleurs, à une autre occasion, de prendre ses distances avec les matérialistes. Mais restons sur le fondamental de la notion de matière, qui inspire la création ou la déviance de ces trois termes.

Pourquoi Lacan peut-il dire que tout ce qui n'est pas, peut-il dire, pourquoi a-t-il pu dire une fois que tout ce qui n'est pas fondé sur la matière est une escroquerie, avec un jeu sur l'adverbe, un jeu qu'il a déjà pratiqué dans le *Sinthome*, *matériel-ment*.

Le mot d'escroquerie a de quoi retenir puisqu'à une autre occasion, c'est la psychanalyse elle-même dont Lacan interroge si elle ne serait pas une escroquerie.

Et pourquoi la matière, la notion de matière serait-elle la voie pour sortir la psychanalyse de l'escroquerie. Et en quoi, enfin, sinon y a-t-il escroquerie ?

Eh bien essayons de balancer le terme d'escroquerie et celui de matière.

La notion de matière, quand Lacan l'amène, c'est à un titre très précis, au titre de ce qu'elle fonderait le même. Elle fonderait, est-ce déjà trop dire, l'identité du même. C'est peut-être trop dire parce que l'identité ça se note, le même, et quand ça se note c'est pris dans un système de notes.

Le même mot, on reconnaît le même mot quand on le prend matériellement à travers tous les contextes où il figure et dans ces contextes, selon chacun, il se nuance, il diffère.

Dans les contextes, il peut y avoir le même mot mais il devient autre en fonction du sens. Et voilà pourquoi il me semble que Lacan considère la notion de matière comme fondamentale parce qu'elle fonde le même hors du sens.

La notion de matière fonde le même et j'ajouterai la notion de sens fonde l'Autre. L'Autre, selon l'emploi que lui donne Lacan dans son tout dernier enseignement, c'est précisément le sens. L'Un, au sens du même, c'est la matière.

Ça fait voir l'équivoque qui entre dans le concept du symbolique, dans l'usage que l'on fait du terme de symbolique au sein du système de Lacan, on entend par-là certes une matière, le signifiant écrit ou le son, mais avec son effet de sens.

Et c'est en quoi, le considérant de son tout dernier enseignement, Lacan peut dire que le symbolique, supporté par le signifiant, ne dit que mensonge quand il parle.

Ce mensonge, c'est celui, par exemple, que Freud a isolé magnifiquement dans le terme de la *Verneinung*, qui est ce mensonge nécessaire pour faire passer une vérité.

Et donc ce qui entraîne la promotion de ce que j'appelais l'orientation matérialiste du tout dernier enseignement de Lacan, c'est l'opposition de matière et mensonge.

Il utilise le terme de matière à l'opposé du terme de mensonge. Disons tout de suite, c'est une approximation, ce mot de matière, c'est une approximation de ce qu'est le réel. Et c'est pourquoi on trouve dans *L'une-bévue* une critique de l'échange.

L'échange se fait entre deux termes qui ont même valeur mais dont la matérialité n'est pas la même et dans ce contexte, donc, l'échange est mensonge.

Alors on peut, pour essayer de capturer ce qu'est la matière signifiante sans le sens, bien que nimbée de sens, on peut avoir recours à une expérience aujourd'hui familière.

C’est ce avec quoi vous êtes en contact dès que vous vous placez devant votre ordinateur, connecté au Web, et que vous allez auprès de, quoi, d'une affaire ? Je prends ce nom puisque 87 % des Français qui utilisent les moteurs de recherche vont là, paraît-il, *Google*. C'est connu de tout le monde, maintenant.

C'est extraordinaire parce que *Google* ne fait pas de publicité, c'est un phénomène de bouche à oreille, qui a persuadé une énorme majorité que c'était là qu'il fallait aller pour être en rapport avec la notion de matière, en fait, pour adresser une sorte de prière. Sur la toile c'est l’araignée. Pourquoi est-ce si fascinant ? C’est parce que ça n'assure pas simplement une fonction parmi d'autres. Ça assure une méta fonction, celle de savoir où est le savoir, celle de vous renseigner sur le renseignement.

C'est ça qui est fabuleux. C’est ça qui fait penser à une néo divinité, avec cette différence qui est bien contemporaine que, il faut avouer qu’en règle générale, Dieu ne répond pas, alors que *Google* répond toujours et tout de suite (*rires*).

Ah ! Il suffit de lui adresser un signal exactement localisé, dans un rectangle. Ça a la forme d'un rectangle parce que ça obéit à cette mise à plat du langage qu’évoque Lacan et qu'il faut aligner de la matière signifiante.

Ce qui est extraordinaire, c'est qu’on le fait dans sa langue, à moins qu'on ne veuille des résultats d’une autre.

Il doit y avoir une limite, quand même, au nombre de langues que *Google* peut accepter. Mais enfin je ne l'ai pas trouvée, la mention de ce nombre là. De toute façon vous ne pouvez pas vous adresser en chinois puisque vous n'avez pas le clavier qui convient.

Donc vous adressez un signal qui est vraiment lui-même sans syntaxe ou limité à la simple syntaxe de la juxtaposition, normalement sans qualificatif non plus.

Vous savez - j'ai encore essayé hier - ça répond à plein de choses, vous tapez des lettres au hasard, et il y a quelque part des sigles qui répondent à ça : XXJL. Quelque part il y a comité qui s'appelle comme ça (*rires*).

Et donc vous formulez, vous ne formulez pas une phrase, ce n'est pas une prière non plus, c'est un signal, aussi proche d'un signal, vous faites un clic, encore une fois qui doit être localisé à la bonne place, et à tous les coups on gagne, bingo !

Vous avez donné très très peu et il y a une avalanche, une cataracte, que vous avez déclenchée, comme dans une machine à sous.

On comprend ce qui fait la fascination de la page *Google* qui est presque toute blanche ; c'est là qu'ils ont été très forts, par rapport à *Yahoo, Yahoo* a couvert déjà sa page de sigles, là c'est presque tout blanc. Vous allez à la rencontre de ce dieu virtuel presque dans le désert et puis, d'un seul coup, le blanc devient noir, ce qui était vide donne place à une extraordinaire profusion, on ne peut plus l’arrêter, c'est une logorrhée. Autant vous avez été laconique autant *Google* est logorrhéique. Ça allie en plus la vitesse et la quantité, la très grande quantité. Évidemment ça laisse l'infini hors de soi mais c'est là ce que se permet *Google*, la très grande quantité autorise à censurer l'infini et ce que *Google* met à la place de l'infini, c'est la totalité.

Ça déploie, on peut dire : c'est un avatar, *Google*, après tout, c'est une compagnie américaine, cotée en Bourse, certes qui a gagné beaucoup d'argent pendant un temps. Ses revenus ont été multipliés par 400 000 %, en cinq ans. On peut dire : c'est un avatar et puis demain ça sera racheté par une autre compagnie mais ça reste quelque chose qui est dans la logique du signifiant, dont les traits sont… ce n'est pas un avatar, c'est une conséquence, c'est dans le fil, c'est dans la veine du signifiant. Et aussi ce culte, d'emblée posé, de la totalité. On

est persuadé qu'il y a dans *Google* toutes les pages du Web qui peuvent être parcourues le temps d'une respiration.

Et donc, en effet, c’est ce qu’on retrouve, c'est un désir totalitaire qui anime *Google*, totalitaire et, si je puis dire, digestif. D'où le projet qui rencontre beaucoup d'obstacles mais ça, ce sont des avatars, le projet, essentiel au signifiant, de scanner tous les livres jamais publiés.

On en donne le nombre d’ailleurs, le nombre de tous les livres jamais publiés qui sont dans les bibliothèques, parce qu'il y a un site qui recense tous les catalogues de 25 000 bibliothèques et on en a déduit qu'il y a 32 millions de livres, on ne compte pas les doublets, 32 millions de livres, dans ces 25 000 bibliothèques et que si on leur fiche la paix, si on les laisse faire, en dix ans tout ça sera scanné, tous les livres jamais publiés.

Et puis il y a déjà un œil qui est jeté sur toutes les archives du cinéma, de la télévision, de la presse. Ça rend présent la possibilité de la coprésence de toute cette matière signifiante. Et puis, au-delà, il y a le désir d'accroître le stock, c'est-à-dire de *googleliser* l’univers tout entier.

C'est déjà, ça commence avec le regard omnivoyant qui parcoure tout le globe. Vous avez vu ça, *Google Earth*. Et puis ça sera après les planètes, enfin, ça va suivre, ça suit l'exploration intersidérale.

Et en même temps, ce qui est merveilleux, c'est que *Google* ne vous oublie pas, vous, chacun, moi aussi. C'est-à-dire que *Google* conserve soigneusement toutes les petits unités d'information de tout un chacun, le macrocosme ne lui fait pas oublier le microcosme. Et ainsi tous les clics que vous faites pour vous promener dans l'univers virtuel, tout ça est conservé. Vous croyez que vous ne faites que demander de l’information mais en demandant de l’information, vous en donnez sur ce qui vous intéresse.

Il y a donc une banque des désirs, au moins des demandes, ce qui vaut de l’or pour tout ce qui est publicité.

Et alors gentiment *Google,* en plus, vous propose de lui confier tout ce dont vous ne savez plus quoi faire, tout ce qui est votre fatras de documents, vous ouvre l'espace virtuel pour y déposer votre poubelle signifiante avec la promesse qu'avec *Google,* tout sera à sa place. La première chose qui sera à sa place c’est vous, parce qu’avec ça, ce sera beaucoup plus facile de vous trouver si une autorité vous cherche. Et tout ça, en plus, avec la promesse que c'est éternisé, c'est pour toujours, jusqu'à la fin des temps.

Donc, la matière signifiante a pris, avec ça, un poids, une existence, une splendeur qui est devinée dans l'enseignement de Lacan, qui est appelée dans l'enseignement de Lacan mais qui est encore à ses débuts.

Alors évidemment ça inquiète, on a l'impression que c'est l'épiphanie de Big Brother et c'est pourquoi *Google* doit poser comme une règle de fonctionnement *don’t be evil* - ne fais pas le mal - c'est très inquiétant évidemment. On comprend que le mal est à sa disposition.

Alors, est-il bon, est-il méchant ? Ça, c’est ouvert, ça donne lieu à des batailles transatlantiques fabuleuses.

Mais pour en revenir au lacanisme, c'est là tout de même qu'on vérifie dans la pratique de *Google* que le signifiant entendu matériellement est bête, bête comme choux, qu’à la fois c'est un miracle, ce foisonnement de réponses sur l'écran, mais s'il y a autant de réponses c'est, pourrait-on dire, parce que *Google* comprend de travers, parce que le malentendu est fourmillant ici, c'est la rançon de ce que le signal est quand même fait de mots et qu’un mot n’a pas qu'un seul sens, il est polysémique.

Or ça, *Google* qui règne sur la matière signifiante est tout à fait fermé, précisément, c’est sa force, il est fermé au sens. Donc, d'un côté il ne peut pas se tromper, d’une autre façon il ne peut que se tromper parce qu'il chiffre, sans pouvoir déchiffrer, ça se voit quand on essaye de traduire avec *Google*. Il propose aussi la traduction.

Quelqu'un qui a écrit un livre sur

Google, Barbara Cassin, qui avait fait le *Vocabulaire philosophique* paru il y a quelques années, a testé la traduction que *Google* donne : « Dieu fit l'homme à son image » et, je ne sais plus dans quelle langue mais enfin ça a donné à la fin de quelques transformations, pour affiner la chose : « L'homme fit Dieu à son image. » C'est dire la difficulté du déchiffrage.

Alors, exactement la puissance extraordinaire de *Google* vient de ce qu'il mémorise le mot dans sa matérialité, sa matérialité la plus stupide. Et donc il vous donne tous les contextes où il trouve le mot, après c'est à vous de vous débrouiller. Là *Google* ne peut plus rien, c'est-à-dire qu'il y a un énorme foin ici et c'est à vous de trouver la petite aiguille, enfin où ça fait tilt. On peut corriger tout ça en disant d'une part : parfois *Google* ne répond pas, répond en disant qu'il ne sait pas ou que votre mot est mal écrit, mais enfin c'est une réponse quand même, et puis il y a aussi un jeu qui consiste à formuler une demande à *Google* de telle sorte qu'il y ait une seule réponse. On joue à ça paraît-il, chez les informaticiens. Mais, globalement, il apparaît que *Google* ne peut pas être intelligent. Et, bien sûr c'est le rêve de toujours, des logiciens, Leibniz, des informaticiens, des cybernéticiens, des cognitivistes, des comportementalistes, des neurobiologistes, qu'on puisse numériser, computer les significations.

Mais *Google* n'a rapport qu'au savoir c'est-à-dire à des amas de signifiants, alors que le signifié est tout de même à la place du sujet. Et donc c'est jusqu'à la fin des temps que *Google* restera aveugle, à cet égard, sera comme un géant aveugle attaché à la matière signifiante. En tout cas c'est dire, là, l'expérience que nous en avons la plus quotidienne et qui s'offre à nous montrer en quoi la notion de matière est fondamentale.

La matière du côté du corps, eh bien c'est ce que nous plaçons en face de l'écran - le matériel, dit Lacan, se présente à nous comme corps-sistance comme subsistance du corps, de ce qui est consistant, de ce qui tient ensemble comme une unité.

Et donc il y a un thème que j'ai déjà touché, chez Lacan, celui qui fait de l'Un-corps la consistance essentielle de l'être humain.

Mais, le deuxième thème, qu'on trouve aussi, *mezza voce*, c'est celui de la consistance de l'inconscient, que nous avons évoqué déjà tout à l'heure quand nous l'avons cité *l'inconscient disant qu'une seule et même chose*.

C'est par-là qu'il y a un rapport à établir entre l'Un-corps et l'inconscient. Ce rapport, on peut dire qu'il était construit dans le système de Lacan.

Ce système était, on l'aperçoit du point où il se défait, ce système était habité d'une secrète harmonie. La signifiantisation du corps, elle, supposait précisément que le corps soit docile au signifiant, qu'il se laisse faire, qu'il se laisse élever. C'est le mécanisme d'une transsubstantiation et il en va de même du mouvement inverse d'incorporation du signifiant qui lui répond.

Cette harmonie, Lacan en a donné la formule, je l'ai évoqué en passant, il en a donné la formule dans le second chapitre où, dans le Séminaire XI, il étudie la pulsion (page 165) et c'est le Séminaire qui prend la suite du Séminaire de *l'Angoisse* où précisément les différentes béances du corps sont étudiées soigneusement pour leurs effets, leur insertion pulsionnelle.

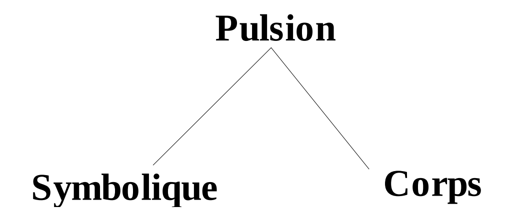
La pulsion, Lacan lui voyait et la construisait, comme le met en œuvre d'une façon palpable, physiologique, anatomique, le Séminaire de *l'Angoisse*, il la construisait à partir de ce qu'il appelle lui-même une communauté topologique. Une communauté topologique entre le sujet et les manifestations de la pulsion.

En même temps qu'il situe l'inconscient, le sujet de l'inconscient dans les béances du signifiant, dans les achoppements, les trébuchements de la chaîne signifiante, en même temps que c'est là qu'il situe le sujet de l'inconscient, il peut dire, je le cite - *quelque chose dans le corps est*

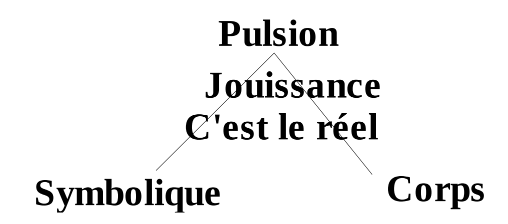
structuré de la même façon. Et il ajoute *il y a une unité des béances en jeu*.

Eh bien dans cette articulation pulsion/inconscient, il y a le principe même de l'unité du système de Lacan, c'est-à-dire une harmonie. Et c'est bien cette harmonie que le tout dernier enseignement de Lacan met en question.

On peut même dire, et je dirais ça comme ça pour aujourd'hui, qu'entre le symbolique et le corps, Lacan inscrit la pulsion comme en position de médiation.



Et comme un mythe, conformément à l'indication de Freud, comme un mythe. C'est pourquoi il peut à la fois placer à cet endroit la jouissance et dire c'est le réel, dans son Séminaire *D'un Autre à l'autre*.



Et voyons bien que ce n'est pas ici le réel sans loi. C'est tout au contraire une constance, c'est le réel en tant qu'il revient à la même place. Toute la construction que Lacan fait concernant la jouissance au chapitre XIII de *D'un Autre à l'autre* repose précisément là-dessus, sur la présentation d'un réel qui n'est pas sans loi, qui revient à la même place, même si c'est une place inaccessible, et donc c'est un réel qui est sous la domination du symbolique.

C'est ce que dit le mot *place*.

Il y a à commenter d'ailleurs ça maintenant, cette expression *de la même place*, que Lacan a si longtemps fait revenir à propos du réel puisque nous y avons aussi cet adjectif du même dont nous savons qu'il atteint à la notion de matière.

Et ce qui dénote bien qu'il y a là la domination du symbolique sur le réel, c'est que Lacan pose que la fonction de la jouissance a une structure logique.

C'est ce qui l'inspirera un peu plus tard dans la construction des formules de la sexuation, cette structure logique. En même temps qu'il lui donne une structure logique, comme fonction, comme terme, il place la jouissance hors des limites du jeu du signifiant, hors du savoir - on n'en sait rien, dit-il. Et on sent bien là que l'usage qu'il fait du mot *absolue* pour qualifier la jouissance, la retire dans la solitude, dans la solitude du Un-corps.

C'est bien ce qui le conduit à une mise en question du Un de l'union, et à la formule qu'il aura plus tard de *Il n'y a pas de rapport sexuel*. Ce qui devient la pulsion est sensé représenter par excellence le résultat de l'action du signifiant sur le corps et c'est bien cette action du signifiant qui, dans le tout dernier enseignement de Lacan, est reconsidérée et d'abord parce que l'aspect que Lacan met en valeur alors du signifiant, c'est son aspect parasitaire et non pas son aspect actif.

De là le problème : l'harmonie étant dénouée se repose la question du rapport entre l'Un-corps et l'inconscient qui ne dit qu'une seule et même chose.

C'est cette question qu'à la fois répercutent et enserrent les schémas borroméens.

Bon, j'arrête là pour aujourd'hui et je reprends la semaine prochaine.

Fin du *Cours* VIII de Jacques-Alain Miller du 7 mars 2007

Orientation lacanienne III, 9.

Jacques-Alain Miller

Neuvième séance du *Cours*

(mercredi 14 mars 2007)

IX

Je cherche. Je cherche parce que je ne trouve pas une porte d'entrée dans le tout dernier enseignement de Lacan.

Je ne trouve pas ou j'en trouve trop. C'est un labyrinthe à beaucoup d'entrées et laquelle mène au Minotaure pour le combat avec ce avec quoi lui-même se démontre aux prises et qui lui inspire des propositions qui apparaissent - si on raisonne avec la logique commune dont on dispose et même si elle est la logique de Lacan, du Lacan précédent - elles apparaissent, ces propositions, contradictoires ?

Et donc, ce que j'arrive à apporter ici, c'est ce qui reste une fois que j'ai éliminé beaucoup de tentatives.

Ce qui a inspiré Lacan dans son tout dernier enseignement, ce n'est pas Freud. Le plus souvent il le dénigre, pas toujours, mais le plus souvent.

Ce qui a inspiré Lacan dans son dernier enseignement, c'est bien plutôt James Joyce. Non pas la théorie, s'il y en a une, de James Joyce, mais bien sa pratique de l'écriture.

Joyce l'a aussi aspiré, et jusqu'au pastiche, dans lequel Lacan s'est laissé glisser avec une certaine verve. Vous en avez le témoignage au début de la version écrite qu'il a donnée de sa conférence précédent son *Séminaire XXIII,* conférence qui figure comme le premier annexe du tome paru du Séminaire *Le sinthome*.

Joyce a aspiré Lacan et l'a comme réveillé de son sommeil dogmatique, selon un syntagme fameux, en tant que - c'est ce que Lacan a formulé - en tant qu'il incarnerait le symptôme.

L'incarnation, c'est dans le mot une affaire de corps, qui se trouve déplacée sur le nom propre. Et le nom propre est aussi, dans le tout dernier enseignement de Lacan une catégorie, une partie du discours privilégiée, dans la mesure où ce serait le signifiant à quoi correspondrait précisément Un-corps. La consistance de l'Un-corps.

Comme vous le savez - et cela figure sur la couverture de ce *Séminaire XXIII -* il a donné au mot de symptôme une orthographe nouvelle. Et sans doute dans le cours de ses leçons fait-il entendre à l'occasion le vieux symptôme à la place de ce signifiant nouveau, nouveau dans son usage, dans l'usage qu'il en fait mais ancien dans la langue, désuet dans la langue — le sinthome.

Cette nouvelle orthographe signale en fait une définition différente du symptôme et même une définition toute autre, qui demande de se déprendre de l'usage familier du terme.

Le symptôme, dans son acception au sein du système de Lacan, c'est une formation de l'inconscient, c'est-à-dire que c'est à proprement parlé une partie du discours de l'Autre, placée dans une certaine dit-mension, comme Lacan devait écrire plus tard le terme.

Je le réécris. Dans une certaine dit-mension, par quoi il faut entendre une

dit - mension
mension du dit

mension - avec un *s* - qui demeure du dit.

Ce que Lacan a sorti, surprenant son auditoire jadis, par exemple dès son « Rapport de Rome » en 53 et plus précisément dans le développement qu'il a donné dans son Séminaire V des *Formations de l'inconscient*, le symptôme est articulé comme un

langage, au même titre que l'inconscient, c'est-à-dire fracturé entre signifiant et signifié, sa mension, sa demeure pouvant être le corps ou la pensée.

Il faut que je suppose ça connu, que je m'en tienne à ce rappel, sinon ce serait trop labyrinthique.

Je me contente d'y opposer la définition du sinthome et d'abord par la négative. Le sinthome n'est pas une formation de l'inconscient. Le sinthome a avec l'inconscient un rapport bien plus complexe, en tout cas différent.

Pour donner l'idée de ce qui, là, oriente l'attention de Lacan, je me contenterai de le citer dans sa conférence initiale où on a le témoignage de ce qui au départ l'a aimanté dans cette affaire.

Le sinthome, dit-il — dans une phrase qui a quelque chose qui pourrait paraître banal, en tout cas qui ne tire pas l'œil tout de suite quand on la lit — le sinthome est ce qu'il y a de singulier dans chaque individu.

Pour en faire quelque chose ou pour en rendre raison, et je m'aperçois que c'est là mon ambition folle, pour me satisfaire de ce que je peux dire de ce tout dernier enseignement.

Mon ambition folle, ce serait d'arriver à me rendre raison de tout ce que Lacan a énoncé. De reconstituer point par point pourquoi on voit surgir telle formule après telle autre, alors que la lecture, même répétée, semble offrir un certain désordre.

Faut-il renoncer à ce rendre raison, de tout ce qui est dans ce tout dernier enseignement énoncé ? Est-ce que c'est ce que ce tout dernier enseignement réclame ? Et qu'est-ce qu'il faudrait mettre alors à la place de *ce rendre raison* ?

Bon, pour l'instant, c'est déjà quelque chose de s'apercevoir qu'on procède ainsi. Je n'en suis pas à pouvoir y substituer une autre pratique, du texte qui reste.

Et donc si j'essaye de me rendre raison de cette définition du sinthome comme ce qu'il y a de singulier dans chaque individu, j'y oppose précisément le symptôme, dans sa première acception.

Le symptôme qui conserve, on peut alors l'apercevoir, toujours quelque chose de général, qui est porté à son comble dans ce que l'on appelle et ce dont on se fait une peine, le diagnostic. On se tient à deux ou trois tiroirs, à l'occasion quatre, avec l'autisme.

Le sinthome nouvelle manière s'opposerait comme singulier à tout ce que le symptôme première acception comporte de généralités. Ça me paraît cohérent, précisément, avec ce que Lacan formulera à la fin de son Séminaire XXIV de *L'une-bévue*, à savoir que - formule à quoi il faut se faire - selon laquelle la névrose est affaire de relations sociales.

Là, en effet, on est dans cette définition, au niveau déjà du général.

Et, pour me rendre encore raison de la formule dont je suis parti - ce qu'il y a de singulier dans chaque individu, j'ajoute qu'apparemment, ce n'est pas le cas de l'inconscient. L'inconscient n'est pas ce qu'il y a de singulier dans chaque individu. Et c'est bien pour le faire saisir que Lacan l'a logé dans l'Autre, avec un grand A.

Il loge l'inconscient dans l'Autre et au contraire, disons pour faire la symétrie, il loge le sinthome dans l'Un. Il définit même l'Un par le sinthome. Il en fait la consistance définitionnelle de l'Un, si je puis dire.

Et je repère ce qui me semble revenir dans ce tout dernier enseignement, l'opposition du sinthome et de l'inconscient.

1 - sinthome

2 - ics

Disons que ce sinthome qui appartient à l'Un, c'est dans un temps second, au moins un temps logique, que l'inconscient vient se nouer au sinthome.

Mais, il y a tout un registre où Lacan peut développer la nature du sinthome sans faire référence à l'inconscient. L'inconscient, si on peut dire, s'ajoute.

C'est la pratique de Joyce qui lui en

a donné l'idée, avec l'exemple, de telle sorte qu'on peut saisir, à partir de là, le sens de ce que Lacan amène au début du *Séminaire XXIV,* qui suit *Le sinthome*, on peut saisir qu'il s'y était déjà essayé.

Il énonce en effet avec *L'une-bévue* : j'essaye d'introduire quelque chose qui va plus loin que l'inconscient.

Mais, c'était déjà le cas avec le sinthome.

1 - sinthome - Une-bévue

2 - ics

Disons que ce qu'il appelle Une-bévue, par assonance avec l'*Unbewusst* freudien, traduit par inconscient, l'Une-bévue s'inscrit au même temps logique déjà exploré avec le sinthome. Il me semble que cette succession, cette orientation, reste, dans ce tout dernier enseignement, constante et qu'elle répercute l'introduction de l'Un dans son antériorité à l'Autre.

Un 1 - sinthome - Une-bévue

Autre 2 - ics

Cet Autre, Lacan ne l'a écrit avec une majuscule qu'à partir de son second *Séminaire,* mais il n'est pas excessif de dire que c'est son point de départ. Même s'il a attendu à un moment avant de faire pousser cette majuscule, le point de départ de son enseignement c'est bien *l'inconscient comme discours de l'Autre* et c'est aussi le principe de l'écriture de ses graphes, poussant à partir de l'Autre.

Dans son tout dernier enseignement, il y a ce mouvement de revenir en deçà, en deçà de l'Autre et du même coup l'obligation d'un nouveau lexique, une floraison de néologismes et encore j'en arrivai à me dire qu'il en manque encore, que par exemple on sent bien que le mot *d'interprétation* que Lacan conserve dans son tout dernier enseignement demande des guillemets et qu'il appellerait un néologisme parce que l'interprétation, elle est inter, elle suppose l'Autre et qu'il nous faudrait pouvoir la retranscrire dans un autre registre, celui de l'Un.

Après tout, c'est l'appel que Lacan fait retentir à la fin de son Séminaire de *L'une-bévue*, l'appel à un signifiant nouveau qu'il espère et qui ne lui vient pas.

De telle sorte que je crois que l'on peut valider dans le cadre du tout dernier enseignement de Lacan la définition qu'il donne de l'inconscient dans sa conférence initiale et qui rappelle son point de départ, de 1953 — l'inconscient est situé dans l'Autre, porteur des signifiants, qui tire les ficelles de ce qu'on appelle imprudemment le sujet.

C'est lui qui l'appelait ainsi, le sujet.

Il me semble que cette définition est valable à condition de la situer comme il convient, au temps deux.

Un 1 - sinthome - Une-bévue

Autre 2 - ics

Cela veut dire que, en ce sens, l'inconscient, c'est une généralité et non une singularité. Je le cite, et ça me semble illustrer cette position de l'inconscient, cette position qui est décalée par rapport à celle qu'il expose dans l'article qui porte ce titre de « Position de l'inconscient » : nous croyons que nous disons ce que nous voulons. [Ça, ça se prête déjà aux commentaires].

Nous croyons à l'intention, nous croyons à nos intentions, bonnes ou mauvaises ça n'est pas la question, il y a croyance à l'intention.

Ça, c'est dit par Lacan dans sa conférence initiale mais on peut dire que tout le Séminaire de *L'une-bévue* roule sur cette affaire là, met en question précisément l'intention qui présiderait à l'usage du signifiant, et il

dégage péniblement un registre non intentionnel.

Un registre non intentionnel de ce que nous disons, de ce que dit dans l'expérience l'analysant, et il faut bien faire attention que si c'est non intentionnel, ça met en question l'interprétation même, ça en abolit la possibilité.

Parce que l'interprétation n'est pensable que sur le fond d'une intention. J'ajoute encore, pour commenter cette phrase, là encore qui pourrait paraître banale : *nous croyons que nous disons ce que nous voulons*.

Dans le cadre du tout dernier enseignement de Lacan, il n'y a rien de banal, il faut l'entendre raisonner. Qui serait l'instance des intentions ? Dans le freudisme c'est le moi. Et c'est ce moi qui aussi bien dans le *Séminaire XXIII* que dans le *XXIV,* ce moi, cet ego, devient problématique tout autant que le sujet du signifiant. Le moi de l'intention est aussi problématique que le sujet du signifiant.

Nous croyons que nous disons ce que nous voulons mais c'est ce qu'ont voulu les autres. Et là nous sommes reportés de l'inconscient à ce que nous avons simplifié en l'appelant l'Autre. *Ce qu'ont voulu les autres, plus particulièrement notre famille qui nous parle*.

Ah ! Là nous avons une représentation commune, accessible, de l'Autre, qui est la famille de chacun. Cet agrégat tenu ensemble par la reproduction, au moins c'est son principe, que nous appelons notre famille.

Et ceci qui est dit dans la conférence initiale de Lacan fait écho à tel développement qu'il donnera plus tard à la fin de son Séminaire de *L'une-bévue,* en notant que laissé à lui-même l'analysant parle d'affaires de famille quelle que soit sa culture, la culture où il a été élevé et quelle que soit la forme particulière qu'a pu prendre dans cette culture les relations de parenté.

C'est donc à inscrire, c'est ce que je propose, dans cette succession orientée de l'Un à l'Autre.

C'est là que Lacan isole très précisément une transformation, la transformation qui se fait en parlant, et sans doute vaudrait-il mieux dire en étant parlé, par l'Autre, par les autres, par notre famille, cette transformation très précise qui s'énonce ainsi — nous faisons des hasards qui nous poussent à un destin.

Nous faisons, au fond, de la contingence nécessité, nécessité d'une signification qui passe à travers nous, qui nous transis et qui nous dessine une instance qui nous appellerai et qui serai le destin.

Et je mettrai, puisque je dispose de ce schéma élémentaire, je mettrai les hasards dans le même registre que celui de l'Une-bévue et le destin au compte de l'Autre.

Un	**1 - sinthome - Une-bévue**	↓	**hasards**
Autre ↖	**2 - ics**		**destin**

Et c'est bien pourquoi dans le registre de l'Un, on met en question le destinataire. S'il y a un destinataire alors en effet, il y a un destin.

Ce dans quoi Lacan chemine, c'est dans l'énoncé d'un symbolique sans destinataire. Ça n'arrive jamais à destination parce que ça n'arrive pas à destin et c'est bien pourquoi la notion de la fin de l'analyse elle-même est, dans ce tout dernier enseignement de Lacan, soumise à révision.

Je ne dis pas qu'elle est abolie. Il se tient, me semble-t-il, en deçà de cette abolition. Mais la fin de l'analyse demande à être repensée, si elle doit être située dans le registre de l'Un.

Alors précisément parce que l'inconscient est le discours des autres, de notre famille, de l'Autre, c'est précisément pourquoi l'inconscient est un principe de sympathie.

Ah je sais bien que dans le système de Lacan il n'y a pas de communication d'inconscient à inconscient. Mais il en va autrement dans le tout dernier enseignement.

Au contraire, l'inconscient apparaît comme un phénomène de sympathie et

c'est bien pourquoi Lacan peut parler dès sa conférence initiale de quelque chose qui s'appelle émouvoir l'inconscient.

C'est peut-être pas autre chose que comprendre, à moins que ce soit précisément le contraire et que le comble de l'émotion de l'inconscient se soit de ne pas comprendre ; mais précisément ça revient au même.

C'est là que, prend sa valeur de constater que Joyce n'émeut l'inconscient de personne, dans son *Finnigans Wake*. Donc ça n'est pas un rajout que fait Lacan quand il situe Joyce comme désabonné de l'inconscient. Dire que Joyce est désabonné de l'inconscient, c'est la même chose que de dire qu'il est l'incarnation du sinthome.

Il est l'incarnation de ce qu'il y a de singulier dans chaque individu. Et c'est en l'occasion à lui si singulier que ça ne communique pas. C'est en ce sens que Joyce l'a inspiré : en tant qu'il donne, dit-il, l'appareil, l'essence, l'abstraction, du sinthome. Ça passe par une abolition du symbole et du symptôme au sens premier. Il y a ici un radical *à chacun son sinthome* qui s'écarte de toute sympathie, de toute liaison communicationnelle, de toute généralité, qui invite à saisir *chacun* comme un Un absolu, c'est-à-dire séparé.

Ah, ça ! Ça c'est une discipline pour l'analyste, quand l'analyse se poursuit un petit peu et que ça devient, croit-on, la routine, que l'analyste, à l'occasion, devient ce qu'il y a de plus familier, au point qu'on y loge, dans la famille.

Et puis d'emblée il y a ce qu'on appelle le transfert qui est bien fait pour installer la sympathie ou l'antipathie, mais enfin de toute façon la *pathie* (*rires*), c'est ça qui est raboté par cette perspective, qui prend la pratique de l'analyse à rebrousse-poil, qui l'a tond même plutôt et que on rétablit ainsi, dans ce tout dernier enseignement, ce qui était éteint de l'étrangeté, de la différence absolue de l'Un.

Alors, évidemment, dans ces conditions, ce que Joyce produit, c'est un texte inanalysable. Personne ne s'y est essayé, là on ne joue aux connexions de la psychanalyse, connexions psychanalyse et littérature qui relèvent d'une autre époque, celle où on se tenait dans le cadre d'un inconscient représentatif et intentionnel, c'est-à-dire au temps de ce que Lacan appelle, à peu près, les erreurs grossières de Freud.

On se demande, évidemment, s'il n'y a pas une certaine sympathie que Lacan éprouve pour Joyce, précisément dans l'aversion que celui-ci témoigne à l'endroit de la psychanalyse.

Et en tout cas il est clair que la psychanalyse fondée sur l'Autre, Lacan en a ras le bol, dans son tout dernier enseignement. Il avoue même et il n'est même pas très loin de Jung dans cet aveu, il en a un peu assez des histoires de famille qu'on lui raconte. Il est clair qu'il est décidé à écouter autre chose que l'Autre, que le discours de l'Autre. Il est plutôt aux prises avec le sinthome de l'Un qu'avec le discours de l'Autre.

On se demande si la sympathie de Lacan pour Joyce, pas du tout incompatible avec l'antipathie, on se demande même si cette sympathie ne va pas le rejoindre dans son rêve d'en finir avec la littérature, pour Joyce, et se serait pour Lacan d'en finir avec la psychanalyse, de ne laisser derrière lui qu'un désastre.

Il y a de ça. On l'a soupçonné et il y a de ça sinon que ça a aussi une face positive et plus inaperçue parce qu'inédite, celle de déplacer la psychanalyse dans le registre de l'Un et de repenser sa pratique à partir de ce qu'a d'absolu le sinthome de l'Un.

C'est sans doute, ce dernier enseignement, le contraire, l'envers du système de Lacan, un envers qui procède de l'Un tout seul et non pas de l'Autre.

C'est bien parce que ça procède de l'Un tout seul que dès la première leçon de son Séminaire de *L'une-bévue,* il s'interroge sur l'identification. C'est-à-dire qu'il dessine, il esquisse, faut-il le comprendre, l'identité symptomale, de ce qu'on appelle avec imprudence le sujet et qu'il suggère que la

psychanalyse pourrait être définie, je le dit dans le mot que j'ai employé, comme l'accès à l'identité symptomale, c'est-à-dire pas se contenter de dire ce qu'ont voulut les autres, ne pas se contenter d'être parlé par sa famille, mais accéder à la consistance absolument singulière du sinthome.

C'est la valeur, à mon sens, de la question que pose Lacan et de la réponse interrogative qu'il donne à sa question, pour dire avec quelle prudence il procède, ce n'est pas le seul cas, c'est ça qui est fatigant, c'est qu'on a des questions et comme réponses, on a encore une forme de questions.

En quoi consiste ce repérage qu'est l'analyse, dit-il, est-ce que ça serait ou ne serait pas, s'identifier à son sinthome ?

Ici, je donne comme valeur à s'identifier à son sinthome, c'est reconnaître son identité symptomale.

Ce n'est pas qu'on serait d'abord, ça n'a pas le sens de ce que je crois, ça n'a pas le sens de qu'on en viendrait à s'identifier à son sinthome, sinon que on est son sinthome. S'identifier à ça, c'est le reconnaître son être de sinthome, c'est-à-dire : après l'avoir parcouru, se débarrasser des scories héritées du discours de l'Autre. Je prends la précaution de suivre précisément ses énoncés. S'identifier, dit-il, en prenant ses garanties. Et le mot de garantie, là, peut surprendre puisqu'il semble appartenir au registre deux où se serait l'Autre qui ferait figure de garantie.

Il me semble que s'identifier à son sinthome en prenant ses garanties, ça veut dire que la question reste toujours, là, active : est-ce bien ça ? Et ça ne se reconnaît pas à la légère. Est-ce bien de l'Un et non pas de l'Autre ?

S'identifier, dit-il, aussi avec une espèce de distance. Cette distance, c'est d'abord celle de la remontée de l'inconscient au sinthome.

Un 1 - sinthome - Une-bévue | **hasards**

<u>Autre</u> 2 - ics | **destin**

Ce n'est pas comme si on se présentait d'emblée dans son être de sinthome. Ça arrive, mais précisément quand ça arrive, il n'y a pas de distance c'est-à-dire qu'on ne peut rien en faire.

Est-ce qu'il s'agit, justement dans cette espèce de distance, et on voit que le terme, enfin les guillemets y sont mis, c'est encore de pouvoir savoir faire quelque chose avec son être de sinthome.

Comme dit Lacan, savoir le débrouiller, savoir le manipuler. Savoir le débrouiller c'est un terme qui a plutôt sa valeur dans le registre deux, où il s'agit de se débrouiller du vrai.

Un 1 - sinthome - Une-bévue | **hasards**

<u>Autre</u> (2) - ics | **destin**

Et là il s'agit, au fond, de l'extraire du brouillage. On préfère savoir le manipuler, où le corps est dans l'affaire.

C'est pourquoi Lacan peut dire que ça correspond à ce que l'homme fait avec son image. Avec son image il s'identifie, ça ne l'empêche pas de pouvoir la corriger, la mettre à la mode, la mettre, cette image, dans le mode où il la veut.

Mais, quoi qu'il en soit de ce savoir-faire, savoir débrouiller, savoir manipuler, ce qui n'est pas dit, parce que ça n'est pas de ce registre là, c'est déchiffrer.

Le sinthome, comme le plus singulier, est indéchiffrable ou pour mieux dire, il est d'un autre ordre que l'ordre du chiffre. Et c'est là précisément qu'on voit la nécessité de la promotion du terme d'usage, que depuis lors nous avons étendu à différents termes du système de Lacan.

On parle d'usage précisément et d'usage du sinthome précisément parce qu'il ne s'agit pas de le faire disparaître, et certainement pas de le faire disparaître en l'interprétant.

Pour utiliser à bon escient le terme *usage* dans cette psychanalyse de l'Un, il faut bien concevoir qu'il est opposé au terme *échange*, l'échange où il s'agit de

mettre à la place et la forme dans la psychanalyse que prend cet échange, c'est l'interprétation.

Le terme d'usage précisément vise quelque chose d'autre que l'interprétation, un autre mode opératoire que l'interprétation.

En même temps, remarquons que Lacan a bien procédé à une forme d'échange lorsqu'il a mis *Une-bévue* à la place de l'*Unbewusst*, un échange qui n'est pas une traduction. C'est bien un mot à la place d'un autre, fondé sur l'assonance. À la fin de son Séminaire de *L'une-bévue,* en effet, il y revient, il revient sur ce qu'il appelle cet exercice de métalangue. Il faut se souvenir que dans son Séminaire XI des *Quatre concepts fondamentaux* il avait défini l'inconscient par l'une-bévue, il avait défini l'inconscient par l'achoppement.

Mais dans son *Séminaire XIV* ça veut dire tout autre chose. Ici, l'achoppement, ou le glissement de mot à mot, comme il s'exprime, se situe comme phénomène dans le temps antérieur à celui où peut apparaître l'inconscient puisque l'inconscient n'apparaît à partir de l'une-bévue que dans la mesure où on ajoute une finalité signifiante, que dans la mesure où on ajoute une signification.

C'est cet ajout qui est destiné à rester problématique chaque fois qu'on fait de l'inconscient à partir des phénomènes de bévue.

Cette transformation, Lacan lui donne un nom, il appelle ça *faire vrai*. La psychanalyse, dit-il, c'est ce qui fait vrai. Mais il faut entendre que ça se situe, là, dans la succession du sinthome ou de la bévue à l'inconscient : on rajoute du sens. On rajoute, dit-il, un coup de sens. Mais ça reste un semblant et il le décompose même en sens-blanc, qui met en valeur, au fond, l'arbitraire du sens. Et c'est quand on y ajoute le sens, quand on y ajoute l'intention, inconsciente, alors, en effet, la bévue devient effet de l'inconscient.

C'est-à-dire qu'on inverse la succession normale et qu'on met la bévue, si je puis dire, après l'inconscient. Le forçage de Lacan, la torsion qu'il impose ici à l'analyste, dans sa pratique, c'est de resituer la bévue avant l'inconscient.

Ça n'abolit pas l'inconscient, ça n'abolit pas l'Autre, ça décale l'Autre en Un et donc ça fait surgir cette nappe de semblants qui enveloppe la pratique de l'analyse.

C'est pourquoi il peut dire l'inconscient, en fin de compte, il est impossible de le saisir. Ça veut dire aussi : il est impossible de le dessiner, comme Freud s'y était essayé. L'inconscient, dit-il, se limite à une attribution. C'est l'attribution faite à - entre guillemets - une substance, à quelque chose qui serait dessous, l'attribution d'une intention à une substance. C'est sa faute, ça vient de là, c'est la cause.

Et c'est bien ce qui s'efface du tout dernier enseignement de Lacan, c'est cette catégorie de la cause qu'il avait rendue si fondamentale dans son système. Par quoi il retrouve, après tout, les propositions de Freud, quand Lacan dit : alors la psychanalyse n'est qu'une déduction, que la psychanalyse fait de l'inconscient rien de plus qu'une déduction. C'est retrouver la proposition freudienne qui faisait de l'inconscient une hypothèse.

Mais, ce qui était, là, dit par Freud avec ce tout dernier enseignement, s'étend à l'ensemble de la pratique.

Alors ce qui donne corps au phénomène, on peut dire que c'est le symbolique dont nous pouvons faire ici la dimension de l'une-bévue. Et c'est là que le destinataire reste coupé ; ça ne parvient pas au destinataire, dit Lacan. Par quoi il faut sans doute entendre aussi qu'il n'y a pas de destinataire, avec ce que ce mot doit au destin. C'est sans doute dire aussi : il n'y a pas de destin, il n'y a de destin que par semblant, comme il n'y a d'histoire que hystoire avec un *y*.

En fait, il n'y a que des hasards.

Alors, pour ce qui est de l'interprétation, qu'est-ce qu'on met à sa place ? Il est amusant et ça raisonne, que Lacan ait examiné la possibilité que ce ne soit qu'un effet de suggestion, au contraire de tout ce qu'il

avait pu développer dans son système.

Dire effet de suggestion, c'est énorme. Il le dit bien sûr sur le mode équivoque, interrogatif. Il ne fait pas une proposition et ailleurs c'est par forçage que je dis *proposition* quand il s'agit de ce tout dernier enseignement de Lacan. Ou alors il faut entendre proposition comme qu'il propose, mais enfin il en dispose aussi, il en dispose négativement le plus souvent. Effet de suggestion c'est énorme parce que ça fait l'impasse sur le transfert.

Et d'ailleurs c'est bien l'absent de ce tout dernier enseignement au moins dans les Séminaire XXIII et XXIV, le *Transfert*. Il fait une impasse sur le transfert parce que le transfert est par excellence du registre du numéro deux. Transfert, ça suppose masse établie et maçonner le grand Autre, le registre du destin.

Il y a transfert, en effet, quand tout ça c'est déjà tramé, qu'on a déjà supposé le savoir qui voudrait dire quelque chose.

Et, je relève d'ailleurs que quand il se pose la question, Lacan fait revenir à cet égard fugitivement Jeremy Bentham et ses fictions parce que précisément Bentham posait, justifiait les fictions par leur utilité, c'est-à-dire par leur usage.

Alors, quel serait, là, qu'est-ce qui se dessine comme l'usage de ce que l'on appelait interprétation ?

Lacan, il est instructif de voir qu'il ramène alors le principe du plaisir, que le principe du plaisir, il lui reconnaît une place à cet étage de l'Un.

Ce principe quasiment animal, ce principe acéphale, si on le définit comme seulement subir, pâtir le moins possible. Et c'est de ce principe du plaisir dont Lacan peut dire ça ne cesse pas un instant. On peut dire que c'est vraiment la seule loi, aux principes qu'ils reconnaissent à l'étage du sinthome.

Et donc, la psychanalyse, on voit, là, consisterait à ramener au principe du plaisir par l'effet de suggestion. Et c'est pourquoi, au fond, c'est dans le même fil que Lacan minore et même fait disparaître le fondement du transfert, avec le sujet supposé savoir où la supposition fait bien voir qu'il ne s'agit que de déductions, que d'hypothèses, que de semblants.

La suggestion, c'est, au fond, le minimum de ce qu'il reste dans le signifiant d'effets sur un Autre. Le minimum qui reste c'est, dit-il à un moment, l'impératif. Tout discours, en cela, est hypnotique.

Et donc ce qui reste, la voie de communication qui reste ouverte, de l'Un à l'Autre, de l'Un à un autre avant qu'il soit élevé comme grand Autre, c'est simplement un autre, la voie qui reste ouverte c'est la suggestion. Elle ne suppose rien d'autre ; c'est comme l'effet naturel du signifiant.

C'est pourquoi, c'est comme ça que je comprends que Lacan puisse dire qu'il y a contamination du discours par le sommeil, contamination d'ailleurs qui se vérifie peu ou prou à chaque cours que je peux donner (*rires*). On m'en fait parfois la confidence.

Et donc quand Lacan se propose d'inventer, il propose comme ambition l'invention d'un signifiant, c'est dans ce contexte. Dans ce contexte où ont été connectés le signifiant et la suggestion.

Simplement est-ce qu'il serait possible, quand il pose la question il en appelle à un signifiant nouveau, il s'agirait d'un signifiant qui pourrait avoir un autre usage et il le dit en passant et ce serait la sidération.

Il en a déjà parlé jadis, dans son système, de la méthode de sidérer à l'opposé de la compréhension et à l'occasion pour forcer la compréhension.

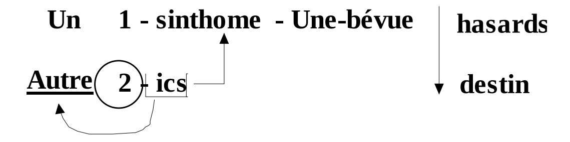
Ici, il en appelle à un signifiant qui serait nouveau, pas simplement parce que ce serait un plus, mais parce qu'au lieu d'être contaminé par le sommeil, il déclencherait un réveil.

La question est de savoir dans quelle mesure un réveil est possible. C'est pourquoi Lacan termine son investigation du Séminaire de *L'une-bévue* en évoquant le somnambule.

Est-ce que l'Un est condamné au somnambulisme, au somnambulisme du sinthome, au hasard des bévues.

Il dit autre chose, là il faut l'entendre, que c'est l'inconscient qui ne se réveille

pas. La maladie mentale qu'est l'inconscient ne se réveille pas. Il faut le situer au bon endroit, à l'étage numéro deux, à ce niveau-là, pas de réveil puisqu'on va de sens en sens.



C'est peut-être au niveau de l'Un, par l'identification au sinthome, que le réveil pourrait cesser de ne pas s'écrire, si je puis dire.

Bon, eh bien je reprendrais la fois prochaine ce chemin ardu.

Applaudissements.

Fin du *Cours* IX de Jacques-Alain Miller du 14 mars 2007

Orientation lacanienne III, 9.

Jacques-Alain Miller

Dixième séance du *Cours*

(mercredi 21 mars 2007)

X

On trouve, vers la fin du Séminaire de *L'une-bévue*, cette proposition, ce soupir ou cet aveu de Lacan — *dans tout cela il n'y a que paradoxes*. Le contexte indique qu'il faut mettre ce mot au pluriel.

C'est au moins la garantie que si l'on s'essouffle à suivre Lacan dans son dernier enseignement, dans son tout dernier enseignement comme je l'appelle, lui-même est à bout de souffle. Et - comment dire - c'est un réconfort. Et que faut-il faire quand l'objet, l'objet pensée dont on s'occupe n'est tissé que de paradoxes ?

Il faut d'abord mettre en question, comme lui-même le fait à l'occasion, la notion même d'où se supporte le concept de paradoxe, à savoir la notion qu'il y aurait de l'opinion vraie. C'est ce qui est mis en suspens. Il n'y a rien de commun.

C'était la devise qu'avait d'ailleurs prise, jadis, une maison d'édition qui s'appelait *Au sans pareil*. Eh bien cette dénomination convient bien à cette atmosphère raréfiée où on doit s'efforcer de respirer. *Raréfiée,* c'est aussi le mot qui convient, me semble-t-il, quand on a affaire à cette multitude, à cette cascade de paradoxes.

Ce n'est pas tant de les résoudre, qu'il s'agit, que de les raréfier, que d'arriver à situer leur matrice, les antinomies suprêmes dont on pourra poser qu'elles conditionnent cette cascade paradoxale.

Essayons ça. Essayons d'isoler, par construction, d'isoler les antinomies fondamentales qui conditionnent l'étonnant, le ravageant tournage en rond de Lacan, dans ce qu'il appelle lui-même cette espèce d'extrême et qui donne sur la psychanalyse une perspective qui change le relief qui apparaissait auparavant.

La psychanalyse telle qu'elle apparaît dans le dernier enseignement de Lacan, je l'ai qualifié hier de *psychanalyse absolue*. Il faut entendre par-là, par exemple, qu'elle ne ressemble à rien de ce qui avait paru jusqu'alors et que c'est la psychanalyse sans pareil.

J'ai sorti cette expression parce que j'avais à parler de la psychanalyse et de ses connexions. Psychanalyse *and co*, si je puis dire. En effet pendant longtemps, et l'idée est restée très vivace, on en a eu le témoignage hier, quand on a vu venir des intellectuels de différentes disciplines s'exprimer devant le public de ce qui s'appelle l'École doctorale dont fait partie le Département de psychanalyse à l'université de Paris VIII. Ils sont tous animés de l'idée que la psychanalyse est de bonne compagnie.

Je n'ai donc pas insisté excessivement sur l'absolu de la psychanalyse pour ne pas jeter un froid. J'ai même proposé, par esprit de conciliation, que la psychanalyse de compagnie et la psychanalyse absolue c'étaient deux points de vue qui pouvaient coexister.

Mais enfin quand on suit l'enseignement de Lacan, il y a une trajectoire, qui conduit à cet isolement de la psychanalyse dont on aimerait qu'il soit splendide, comme le veut la formule fameuse, et qui est bien plutôt miserable. Mais enfin, c'est tout de même aussi un joyau.

Lacan, au commencement de son enseignement, s'est présenté avec tout un cortège de disciplines affines et connexes à la psychanalyse.

C'était l'époque où, apparemment, il croyait à quelque chose comme la formation des analystes. Preuve que le

souci pédagogique, dont il fera plus tard des gorges chaudes, était bien le sien. Et c'est ce qu'il fallait bien croire pour militer afin que la psychanalyse ait sa place dans l'université d'où procède le lieu même où, encore aujourd'hui, je m'exprime et vous êtes là.

Lacan ne rechignait pas à énumérer les disciplines d'où Freud avait pu tirer, tout au long de son écriture de la psychanalyse, puisque -, enfin il ne nous reste pas grand-chose des proférations de Freud dans les séminaires du mercredi où, à la différence de Lacan, il faisait parler abondamment les autres, on a quelques commentaires oraux de lui qui nous restent, mais enfin ce qui, chez lui, a fait fonction d'enseignement, c'est son activité incessante, inlassable, d'écriture.

Il a écrit la psychanalyse alors que dans l'enseignement de Lacan ses écrits sont la retombée de son enseignement oral. C'est la mise en forme, au début régulière, de ce qu'il avait frayé à son Séminaire. Une mise en forme souvent, mais enfin une mise en forme plus développée mais souvent partielle par rapport à l'étendue qu'il avait couverte.

Freud a trouvé ses procédés de pensées, comme disait Lacan, et aussi bien ses armes techniques, dans un certain nombre de domaines qui sont l'histoire de la langue et des institutions, la littérature avec toutes ses résonances et les œuvres d'art dont il dégageait les significations qu'elles impliquent.

Et, font ainsi cortège à Freud, à ses livres, une très grande bibliothèque, des musées, enfin toute une culture qui ensuite s'est montrée réceptive à la psychanalyse.

Lacan, je l'ai signalé hier, a formalisé le recours humaniste de Freud aux ressources culturelles. Il a thématisé le recours à des disciplines auxquelles il proposait d'initier l'apprenti psychanalyste.

C'est ainsi qu'il voulait que le psychanalyste en formation ait la notion des méthodes, de l'histoire. Cela dit, en 1955, c'est une référence à ce qui était encore à l'époque surprenant dans la pratique récente de la nouvelle histoire, comme on l'appelait, celle qui avait un concept de la construction de l'histoire au point de savoir faire varier les durées.

Et on en a l'écho dès le départ de l'écrit de Lacan « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », qui débute par la référence à l'histoire, à l'époque où Lacan considère que la cure analytique, au fond, est affaire d'histoire et qu'il définit l'inconscient comme le chapitre barré, manquant, refoulé, de l'histoire du sujet qui doit apprendre à déchiffrer.

Méthode donc de l'histoire, et donc à son initiation au caractère factice des découpages, initiation à la linguistique alors qu'il dénoncera plus tard la carence du linguiste et aussi initiation aux méthodes des mathématiques.

Je disais hier que c'était surtout, ici, sans doute, la théorie des jeux, qui faisait novation juste après la Seconde Guerre mondiale, à quoi il pensait, cette théorie des jeux qu'on ne connaissait qu'à travers l'ouvrage princeps, en anglais, de John Von Neumann et Morgenstern et auquel, à la diffusion de quoi, la diffusion intellectuelle de quoi se vouait en particulier le mathématicien proche de Lacan qui s'appelait Guilbault et qui, dans une revue, si je me souviens bien qui s'appelait *Économie et société* donnait de cette théorie des jeux des comptes-rendus simplifiés, simplifiés mais avec grand mérite.

Un jour, quand je quitterai la psychanalyse absolue, je pourrais en revenir d'ailleurs, à exposer ça. Il se vouait donc, Guilbault, à diffuser les notions de cette théorie des jeux, qui a aidé Lacan, si je puis dire, à investir le rapport du maître et de l'esclave hégélien ailleurs que dans le stade du miroir.

Il a investi ce rapport dans la théorie des jeux qui s'y prête puisqu'elle met en relation deux sujets jouant l'un contre l'autre, et où il s'agit de déterminer pour chacun la stratégie optimale. Vous en avez encore l'écho dans les schémas

que Lacan a pu donner à l'intérieur de son Séminaire *D'un Autre à l'autre* du pari de Pascal, formalisé de façon élémentaire sur le mode de la théorie des jeux.

Théorie des jeux et j'ajoute théorie des graphes auxquels Lacan est venu, peut-être à partir de la cybernétique qui était aussi populaire à cette époque à partir de l'ouvrage de Norbert Wiener dont le premier graphe de Lacan, celui qui est présenté par exemple dans son « Introduction à la lettre volée » semble inspiré.

Semble inspiré d'ailleurs pas seulement de la cybernétique, semble bien inspiré - c'est mon idée - de montages électriques qu'avait peut-être appelé pour lui le concept de résistance puisqu'en électricité, il est aussi question de résistance.

Mais enfin c'est une idée que je me fais comme ça des chemins par lesquels Lacan est arrivé à ses graphes. Il avait, à l'époque, commencé à se développer la théorie des graphes, en particulier avec un mathématicien français qui faisait le tour de la littérature antérieure, que j'ai nommé hier, je répète son nom, les ouvrages sont toujours diffusés je crois d'ailleurs, Claude Berge. J'énumère ainsi quelques noms, je jette comme ça quelques noms. Bien sûr il faudrait y ajouter aux premières places Lévi-Strauss, à partir duquel Lacan est remonté à sa source, au binarisme linguistique qui l'a inspiré chez Roman Jakobson et dont Lévi-Strauss avait lui-même une connaissance, aux États-Unis, où il était réfugié pendant la guerre et où tous les deux, Jakobson et lui, enseignaient à l'école de New York qui accueillait un certain nombre d'européens ayant fui le continent.

Donc toute une parenté, un énorme parentage autour de la psychanalyse et où elle s'inscrivait et trouvait une accréditation, ses lettres de noblesse.

Il faut dire que, évidemment la psychanalyse absolue, par rapport à ça, est de bien mauvaise compagnie.

Lacan, dans son tout dernier enseignement, dit du mal de tout le monde. Il ne sauve, ici ou là, quoi ? l'écriture poétique chinoise. Mais pour le reste, il fait des pieds de nez à Lévi-Strauss, à Jakobson et il n'y va pas avec le dos de la cuillère pour ce qui concerne Freud.

Je me suis même laissé aller à dire que cette psychanalyse absolue était à la fois veuve, orpheline, et j'ai ajouté stérile, ce qui a conduit un charmant mathématicien qui était là présent, à la fin, et que les mathématiques n'avaient pas détourné de suivre cette journée, à ma surprise, de venir à la fin me dire qu'il m'avait trouvé bien pessimiste pour la psychanalyse.

Non ! Psychanalyse absolue, elle n'a pas de lettres de noblesse, ce qui fait qu'en effet, elle est assez ignoble. Elle n'attend rien de personne. Un petit peu de la poésie et d'une façon, à y regarder de près, assez équivoque.

Le tout dernier enseignement de Lacan vous impose une psychanalyse séparée, ce qui fait que, en effet, ça ne se prête pas aisément à être diffusé au-delà de ceux qui en ont la pratique comme analysant et comme analyste.

Et ceux-là, tout de même, quand je reprends ça, pas à pas, que je témoigne de ma difficulté aussi bien, ceux-là, si j'en crois ce qu'il m'en revient, ça les fait vibrer. Ils entendent comment on en arrive à la psychanalyse absolue, quoiqu'on en ait.

Et voilà, parmi une logique qui tient à la dynamique interne de la pratique, c'est l'antinomie suivante, que la psychanalyse fait vaciller tous les semblants, y compris le semblant psychanalytique.

Et donc le tout dernier enseignement de Lacan se tient sur ce bord, où on observe la puissance destructrice de la psychanalyse, qui est aussi, pour ceux qui en ont la pratique, d'un côté et de l'autre, qui est aussi un enfermement, ça se tient sur le bord où, à la fois on observe la puissance destructrice de la psychanalyse et où cette puissance finit par emporter la psychanalyse elle-même.

Les destructions s'achèvent en autodestructions moyennant quoi on en revient. On en revient à se demander comment ça se produit et comment,

malgré tout, il y a la psychanalyse, et qu'elle opère. Mais on passe par le moment de l'autodestruction après quoi, en effet, le relief est changé.

Je ne crois pas que c'est en termes d'optimisme ou de pessimisme qu'on saisit ici le mieux de ce dont il s'agit. Il s'agit plutôt d'une antinomie logique, logiquement conditionnée par la psychanalyse elle-même. Mais, il fait saisir en effet par quel biais elle pourrait être défaite, si son semblant cessait d'être si captivant.

Donc, au début l'immense cortège de la culture, justification d'innombrables thèses à venir. Ce qui promet à la psychanalyse dans l'université un grand avenir au registre de l'histoire des idées, un immense cortège pour commencer et puis, dans la pointe de ce tout dernier enseignement, une solitude si profonde qu'elle-même semble s'y abîmer.

Alors je dis le semblant psychanalytique. Toute la question est de savoir où commence le semblant. La thèse Lacan et je crois de qualifier ça de thèse, la proposition, là, est justifiée ; justifiée par la constance que cet énoncé manifeste dans ce tout dernier enseignement, le semblant commence au sens.

C'est le principe du vacillement des semblants, principe radical, que tout ce qui fait sens est suspect. Allons au-delà de la loi du suspect, tout ce qui fait sens est condamné, tout ce qui fait sens n'est que semblant. Une équivalence est mise entre sens et semblant.

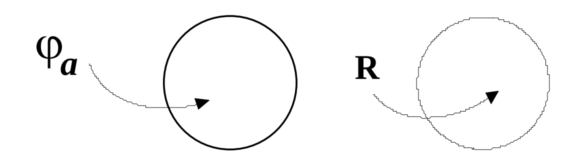
Alors au regard de quoi, semblant ? Il faut se poser la question, sinon on formule seulement, comme l'ont fait un certain nombre de philosophes dit postmodernes, qu'il n'y a que des semblants.

J'éviterai ici et de donner des noms et d'apporter des preuves, ça fait partie d'un moment de la culture qui déjà s'éloigne. Lacan s'en distingue par la bonne logique de se demander : au regard de quoi est-ce semblant ?

D'où la nécessité de poser, si contradictoire soit-elle, si difficile d'accès qu'on la vérifie, la nécessité de poser l'idée de réel et d'opérer avec cette idée.

L'idée de réel, c'est ce par rapport à quoi on peut juger du semblant. C'est un terminus a quo, un terme à partir de quoi, un extrait mais un terme extrême, à partir de quoi on juge du semblant, d'où la nécessité de définir l'idée de réel comme ce qui comporte l'exclusion de tout sens.

C'est une définition qui est à la fois formulée par Lacan et interrogée, questionnée, contestée puisqu'on peut défendre que cette définition, quoiqu'on en ait, assigne un sens à l'idée de réel. Là se répète cette même logique de l'antinomie que j'évoquais tout à l'heure.



La psychanalyse juge les semblants et puis elle-même est attirée dans ce registre. À partir du réel on peut juger les semblants et puis on s'inquiète de savoir si le réel tel qu'on le manipule n'est pas lui-même aussi du même ordre. Nous avons déjà, là, l'esquisse de ce que je me proposai de chercher comme matrice d'une flopée de paradoxes.

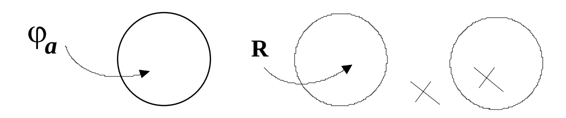
Et, disons où se tient là, il y a deux positions contradictoires, ce qui fait que ce n'est que sur un bord qu'on profère et qu'on ne peut pas très longtemps se tenir à une de ces positions sans revenir à l'autre.

D'où, dans les énoncés de Lacan qui nous restent sténographiés, un certain effet de scintillement qui tient à ce que je simplifie ici comme ces deux temps, ces deux moments de l'antinomie.

C'est ainsi que je donne sa valeur à cette phrase de Lacan — *que ce n'est que pour autant que le réel est vidé de sens que nous pouvons un peu l'appréhender*.

Vous voyez, on ne peut l'appréhender qu'un peu, on ne peut pas l'appréhender franchement dans la catalepse de l'ensemble où il serait là,

où il serait dehors. Il n'est susceptible que d'une appréhension faible.



Lorsque nous le voyons, nous le voyons scintiller hors du sens et du semblant, d'où ce caractère de définition toujours recommencée qu'on trouve dans ce dernier enseignement.

On ne peut pas le dire qu'une seule fois, en le développant, parce qu’aussitôt ça s'éclipse de l'autre côté. Donc il faut le dire d’une certaine façon très vite et plusieurs fois.

C'est là qu'on s'essouffle, parce qu’on s'essouffle dans cette escalade parce qu'on ne peut pas se reposer sur une thèse bien posée. On ne peut que appréhender un peu.

Alors, le vidage de sens définitionnel du réel, Lacan peut dire que ça ne porte même pas à lui donner le sens de l'Un. Et voilà mis en question le schéma à quoi je vous ai un peu permis de vous reposer et qui opposait le registre de l'Un et le registre de l'Autre, la dernière fois.

$$\frac{\textbf{Un}}{\textbf{Autre}}$$

Mais enfin, si on ne peut pas lui donner le sens de l'Un, si on ne peut pas lui donner complètement le sens de l'Un, il y a pourtant un rapport du réel et de l'Un, dans la mesure même où il y a un rapport du sens et de l'Autre comme je l'ai évoqué la dernière fois.

Et il y a bien quelque chose qui porte à situer, un peu, les affinités du réel et de l'Un.

Alors, c'est un Un, il est spécial quand on l’aborde tout seul sans Autre. Comment est-ce qu'il pourrait être vraiment l'Un quand on le saisit sans l'Autre ? C'est donc le Un entre guillemets. Il est Un par ablation de l'Autre.

Saisissons ça un peu de cette manière. Le sens, et c'est le cas depuis le tout début de l'enseignement de Lacan, le sens est induit par la connexion, par cette connexion qui est le rapport du signifiant au signifiant.

C'est la thèse que Lacan a posée et illustrée dans son « Instance de la lettre », tout en l’ayant déjà auparavant évoqué et qu'il a essayé, là, d'habiller, de maçonner de mathèmes.

Dans la psychanalyse absolue, l'absolu dont il s'agit est obtenu par la rupture de connexions, par la déconnexion. Nous écrivons, conformément à un symbolisme parfois utilisé par Lacan — S_1 double trait S_2.

$$S_1 \,//\, S_2$$

C'est le symbole de la déconnexion, qui, en ce sens, abolit le sens, abolit, inhibe, la production de l'effet de sens.

C'est pourquoi, sur la voie du réel, on rencontre le Un, qui est le résidu de la déconnexion et, en effet, qui sert de recours dans l'accès au réel, même si vous ne le trouvez pas assez vidé de sens, ce Un, il est quand même déjà sérieusement épuré. C'est la dernière station avant le réel, ce Un, si je puis dire.

C'est ainsi que Lacan peut dire, dans une de ces phrases tortueuses où les réserves, les minorations, ont tout leur prix, comme le *un peu* accolé à appréhender.

Il faut tout de même bien - oui c'est là qu'on regrette que après « L’esp d’un laps », que Lacan a rédigé à la fin du Séminaire du *Sinthome*, on regrette bien qu'il n'ait plus rien, à ma connaissance, qu'il n'ait plus écrit de texte par exemple la fin de son Séminaire de *L'une-bévue*.

On aurait vu comment il aurait rendu par écrit toutes ces nuances, du *un peu* et de *tout de même bien*. Il faut, dit-il, tout de même bien se raccrocher quelque part.

Et cette logique de l'Un est bien ce qui reste comme existence.

Et là il faut entendre, je crois, le mot ex-sistence, comme Lacan parfois l'écrit – ex, e, x, tiret sistance -, comme subsistant hors de, et ici subsistant

hors du semblant et du sens.

Donc on voit ici qu'à la fois le réel exige la logique de l'Un mais pour autant que l'Un c'est encore un sens, le réel exige aussi l'exclusion de l'Un.

Eh bien ça, ça dessine une voie en impasse, en effet, et dans laquelle Lacan s'installe. Ce qui oblige de tourner très vite, à la fois de se servir de, et de disqualifier ce dont on s'est servi. Et on est justement dans une problématique du *se servir de*, de l'instrument, pour viser au-delà.

On est dans une problématique de l'usage et du forçage de l'usage, qui revient comme un leitmotiv dans ce tout dernier enseignement.

Alors, autre antinomie, et là qui concerne explicitement la psychanalyse, la psychanalyse conduit à une existence nettoyée du sens et en même temps Lacan est amené à énoncer ceci, je le cite soigneusement — l'idée qu'il n'y a de réel que ce qui exclut toute espèce de sens, cette idée est exactement le contraire de notre pratique.

Oui, j'entends quelques rires discrets. C'est une possibilité théorique, mais je ne mets pas ça en forme pour provoquer le rire. Au contraire, c'est déjà pas mal que ça provoque le rire, il y a d'autres moments quand on essaye de comprendre trop bien où ça provoque le désespoir.

Il y a dans le parcours de ces textes, en effet, quelque chose de désespérant dont je cherche la voie de sortie en construisant des antinomies, et à voir à quelle logique elles obéissent.

Eh bien ici, plutôt que de se désespérer ou de rire, je construis une antinomie interne à la psychanalyse. Disons, une antinomie entre perspective et pratique.

Il y a beaucoup de moments d'incompréhension qu'on éprouve à suivre Lacan qui viennent de ce qu'on colapse, on écrase l'un sur l'autre ces deux niveaux : perspective et pratique.

La psychanalyse, en effet, a comme perspective, comme ligne d'horizon, le réel comme séparé du sens.

réel // sens

Après tout comment en serait-il autrement puisque le sens varie, le sens n'a rien de constant ? Et au contraire, le symptôme s'avère d'une permanence dans le temps qui peut le faire assimiler au réel.

Chaque fois que, semble-t-il, une interprétation rate, une interprétation qui procède par le sens, qui a de toute façon toujours un effet de sens, on peut dire qu'on est reconduit à ce réel séparé du sens.

Et en même temps la pratique, elle, opère avec du sens, opère avec de la connexion, que ce soit la connexion de l'association libre, que ce soit la connexion de l'interprétation, la pratique opérant à partir du sens suppose un rapport - je l'écris avec le losange lacanien - un rapport du sens au réel.

- réel // sens
- sens ◊ réel

Et donc la psychanalyse a cette marche boitillante : entre sa perspective et sa pratique, il y a un hiatus, il y a même une inversion.

D'où ce que comporte le dernier enseignement de Lacan, du registre que je dirais de la psychanalyse juge de la psychanalyse, comme il y a Rousseau juge de Jean-Jacques. Dans ce tout dernier enseignement, la psychanalyse comme perspective juge que la psychanalyse comme pratique est du semblant.

C'est cette condamnation que fait entendre Lacan, condamnation avec un modérateur, avec une incise modératrice — la psychanalyse, dit-il, serait d'une certaine façon ce qu'on pourrait appeler du chiqué, je veux dire du semblant.

Ça, ça relève de, la psychanalyse juge de la psychanalyse, c'est la psychanalyse comme perspective jugeant la psychanalyse comme pratique.

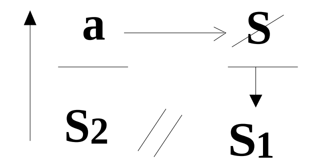
Et ça l'a même conduit, à cette

époque, à se déplacer dans la ville de Bruxelles pour confier à ses auditeurs qu'il en était au point de qualifier la psychanalyse d'escroquerie. irci

Revenu à Paris il s'est d'abord gardé de prononcer ça, il a envoyé ses auditeurs à fréquenter leurs collègues bruxellois pour savoir ce qu'il avait dit et puis il a lâché le mot le coup d'après, sentant bien, enfin, le risque qu'il prenait à simplifier la matrice de son antinomie de cette façon là et ça n'a pas manqué, bien sûr, cet énoncé figure en bonne place dans le *Livre noir de la psychanalyse*.

Vous voyez comment il faut manier tout ça avec précaution.

Alors ça permet à Lacan une relecture du mathème qu'il avait proposé au début des années 70, du discours analytique.



Je vous le rappelle, qui met à la place dominante, l'agent, l'objet petit *a*, commandant au sujet comme barré, de dire, le sujet est perdant là son identité mais ??en pas d'autres que celle de sujet et de son dire, et faisant revenir le signifiant-maître de son histoire, l'analyste en position d'objet *a* supporté par le sujet supposé savoir écrit S_2 et une rupture de continuité qui empêche de boucler le cercle comme c'est la loi de construction de ce schéma, les quatre schémas, de Lacan, les trois schémas qui vont avec celui-ci faisant quatre.

Et ici, en effet, la rupture de continuité à laquelle du point de vue de la psychanalyse absolue on donne, au fond, une fonction majeure puisqu'elle montre le discours analytique articulé autour d'une coupure, articulé autour d'une déconnexion du rapport du signifiant au signifiant.

Cette faille entre S_1 et S_2, à l'occasion Lacan peut dire que c'est précisément ce que traduit son mathème S de grand A barré ; ça traduit qu'il n'y a pas d'Autre.

$S(\not{A})$

Alors, il y a, au fond, toujours quelque chose d'interrompu, dans le rapport du signifiant au signifiant.

En ce sens S_1 ce ne serait que le commencement du savoir qu'on attend en S_2 et qui n'est que supposé. Et Lacan dit alors qu'un savoir qui se contente toujours de commencer, ça n'arrive à rien.

Et, phrase apparemment amusante, cette phrase, au fond, est une façon de traduire cette faille et la déconnexion de S_1 et de S_2.

Et, Lacan en justifie son manque d'espoir, comme il s'exprime.

Et c'est ça qui peut faire glisser au pessimisme et on sent bien que là on touche à un thème qui est leitmotiv chez Lacan à partir d'une certaine date de son enseignement et que nous trouvons se faire entendre par exemple dans telle réponse donnée aux auditeurs du *Sinthome*, réponse que j'avais citée et qui traduit tout à fait la position de S_1 par rapport à S_2 : j'attends mais je n'espère rien.

Et au fond c'est, le S_1 précisément parce qu'il a le sens de l'Un, implique un Deux, attend un Deux, le demande et en même temps on doit savoir que ça ne viendra pas.

On m'a demandé la semaine dernière, dans ces jeux que jouent parfois les journaux, d'indiquer quel serait mon épitaphe pour le président de la République en activité. Bon j'ai répondu au téléphone ce qui m'est venu : il avait un très grand appétit.

Et au fond une épitaphe pour Lacan ça pourrait être ça : j'attends mais je n'espère rien.

Et apparemment il n'espérait pas la résurrection des corps. Bon.

Ça roule cette phrase *j'attends mais je n'espère rien* puisque ça conduit aussi bien à ce qu'on constate, déjà présent chez Freud, mais porté à l'incandescence chez Lacan, la psychanalyse toujours recommencée.

C'est ce qui donne son pas, c'est ce

qui donnait son pas à son enseignement. Chaque année et non pas la suite, mais un départ prit d'ailleurs, de telle sorte que chaque Séminaire c'est ça, c'est le commencement d'un savoir.

Et c'est un savoir qui se contente de toujours commencer.

Alors on en a quelque chose chez Freud avec son changement de topique, mais chez Lacan on peut dire que c'est chaque année qu'il recommençait. Et j'ai même mis en doute, à juste titre me semble-t-il, que à l'intérieur même d'une même année il n'eut qu'un seul bloc, que ça ne forme qu'un bloc, au contraire on y note des redéparts internes, où le point de vue se déplace.

On recommence à chaque fois, chaque semaine.

Et, au fond, on célèbre à l'occasion qu'en effet ça ne fait pas un savoir bouclé sur lui-même. Et un savoir ouvert c'est aussi un savoir qui ne fait que commencer.

Et c'est pourquoi on peut dire de la psychanalyse vous n'avez encore jamais rien vu.

C'est la même musique qu'il se faisait entendre quand Lacan pouvait dire que la passe, il ne cessait pas de la faire. C'est-à-dire aussi de la recommencer, selon un point de vue c'est acquis une fois pour toute, la passe, mais selon un autre point de vue la passe obéit aussi au principe du *toujours recommencé* qui repose sur cette déconnexion.

Une déconnexion qui n'interdit pas la promesse mais qui assure que elle ne sera pas tenu, si je puis dire.

Alors, Lacan a tout de même cherché une voie de sortie par rapport à l'antinomie de l'escroquerie, si je puis dire. Par rapport à l'antinomie « perspective et pratique ».

Il l'a cherché, cette voie de sortie, dans le sens de définir, de la définir, la psychanalyse, comme une escroquerie qui tomberait juste, je le cite, — qui tomberait juste par rapport à ce qu'est le signifiant.

Là, enfin, il y a une certaine nuée de propositions où pour l'instant, dans laquelle j'essaye d'entrer ou de faire précipiter cette nuée, de cette façon.

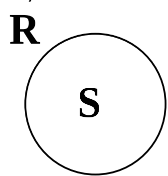
Il s'agirait d'arriver à penser et plus encore, d'arriver à pratiquer, un effet de sens qui ne serait pas du semblant.

Et il me semble que on en a les indications en d'autres moments de l'enseignement de Lacan. Une voie de sortie se serait de définir l'opération analytique à partir d'une interprétation, connexion-signifiant, ayant à ce titre un effet de sens mais qui ne serait pas équivalent à du semblant.

Un effet de sens, au fond, qui rejoindrait le réel.

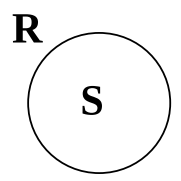
Et, c'est ainsi que Lacan est amené à définir ce dont je fais une opposition terme à terme, en l'extrayant de ce que j'appelais sa nuée, une opposition entre deux rapports du réel et du symbolique.

Il définit d'abord ce qui serait la position du symbolique, de la connexion signifiante avec effet de sens, je traduis, dans le réel.



Ça, ça pourrait nous représenter à d'autres égards la position qui définit la croyance scientifique qu'il y a du savoir dans le réel, comme en témoigne déjà l'énoncé galiléen de la nature écrite en langage mathématique.

Bien sûr, ça c'est un point de vue qui, dans le tout dernier enseignement de Lacan, est volatilisé à la mesure même du savoir, ça n'est qu'un supposé savoir, ça n'est qu'un sens qui est, là, donné.

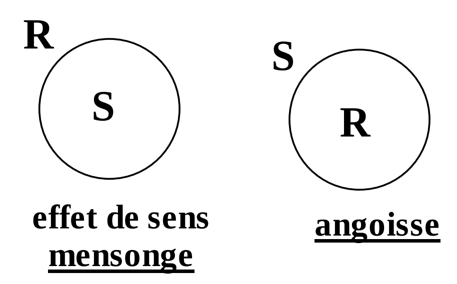


effet de sens
mensonge

Ici, qu'est-ce que donne le symbolique dans le réel ? Il donne un effet de sens qui échoue à rendre compte du réel l'idée de sens et qui

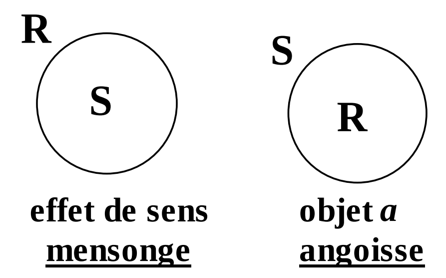
donc au regard du réel n'est que mensonge.

C'est ce que Lacan exprime en disant, il l'illustre par une manipulation du tore mais dans l'énoncé il en rend compte en disant le réellement symbolique, c'est le mensonge.

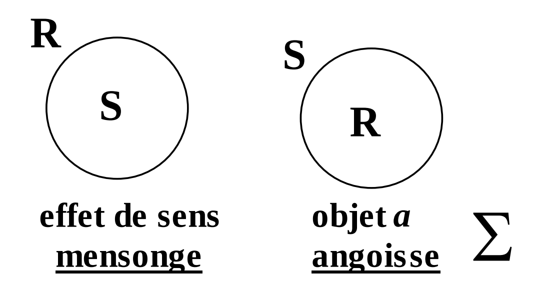


À quoi il oppose le symboliquement réel, à savoir qu'il y a, donc, la lettre extérieure dénomme, si je puis dire, la dimension dont il s'agit, que dans le symbolique, il y a quelque chose de réel. Nous nous retrouvons, le terme qui a fait l'objet de tout un Séminaire de Lacan aujourd'hui publié, à savoir comme le définissait à l'époque déjà l'angoisse, comme étant précisément ce qui ne ment pas, par rapport à tout ce qui dans les effets de sens, n'est que mensonge.

Qu'est-ce que c'est le réel dans le symbolique ? C'est déjà ce qu'il a essayé de construire sous les espèces de l'objet petit *a* et qui, pathétiquement, prend la valeur de l'angoisse.



C'est à cette place qu'il s'essaye à situer le symptôme, à la même place que l'angoisse comme ce qui ne ment pas mais comme aussi bien ce qui ne cesse pas de tourner en rond, ne cesse pas de s'écrire, c'est-à-dire comme une connexion nécessaire qui transporte du sens dans le réel.



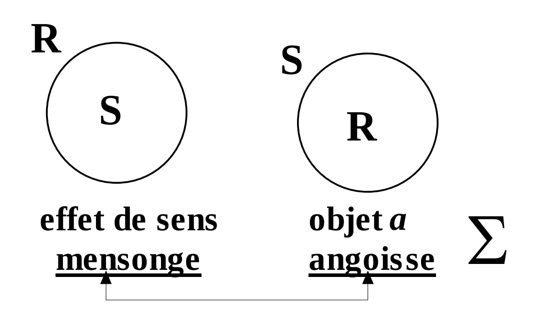
Au fond, c'est l'infraction symptomale si je puis dire. Le symptôme serait ce qui conserve un sens dans le réel.

Et donc c'est à partir de là, me semble-t-il, qu'il essaye de situer ce qui devrait être un concept renouvelé de l'interprétation, touchant le symptôme.

Alors, là, deux voies possibles. Ou bien l'interprétation agit sur le symptôme, parce que le symptôme conserve un sens, par infraction à la définition posée.

Et donc, Lacan, dans son tout dernier enseignement essaye d'emprunter cette voie.

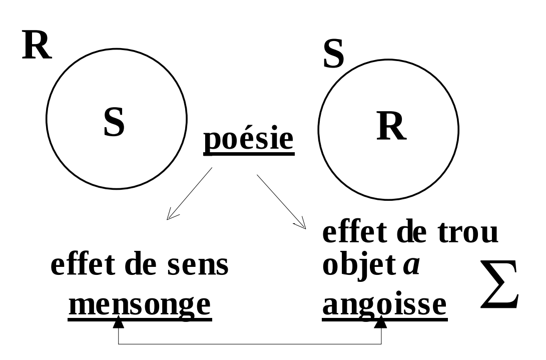
Mais l'autre voie, c'est à celle-là qu'il donne plus de résonance, l'autre voie distingue deux modes de l'interprétation selon qu'elle est pensée à partir du réellement symbolique ou à partir du symboliquement réel.



Eh bien l'interprétation, ça n'est qu'un mensonge, qui n'agit que sur les semblants, mais qui est impuissant concernant le réel. Ou bien, on pourrait définir l'interprétation du côté du symboliquement réel mais alors ça demanderait de mettre au point ce qu'il a appelé un signifiant nouveau mais ce n'est pas un signifiant particulier, c'est un mode nouveau du signifiant, un mode d'existence nouveau du signifiant, ou au moins un nouvel usage du signifiant qui n'aurait comme le réel

aucune espèce de sens. D'où sa référence à la poésie.

D'où la proposition qu'il faut mettre en place dans ce schématisme selon laquelle il n'y a que la poésie qui permette l'interprétation. Mais c'est à la condition de montrer que la poésie, si l'on veut, est doublement articulée.

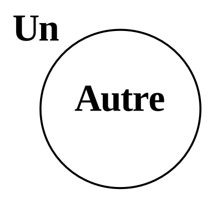


Et que la poésie, à la fois, en effet, produit un effet de sens, mais qu'en même temps elle produit un effet de trou, un vidage et ce serait par son effet de trou qu'elle serait adéquate à l'objet petit *a*.

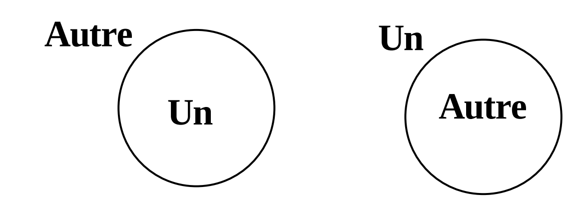
Donc un usage du mensonge, un forçage du mensonge, dans le sens du réel. Il me semble que c'est à partir de cette double articulation de la poésie que Lacan construit tel schéma ou développe telle argumentation dans son Séminaire de *L'une-bévue*, que je n'ai pas reproduit ici, pour l'instant, parce qu'il me semble que c'est à partir de ce schématisme que ça doit être entendu — effet de trou.

Alors un dernier mot sur la clinique qui s'en déduit, pour Lacan, et qui oppose la névrose et la psychose.

La névrose, je l'ai rappelé la dernière fois, il pouvait dire que ça tient aux relations sociales. C'est-à-dire que la névrose n'est pas tant un phénomène de l'Un que le résultat du plongement de l'Un dans la sphère de l'Autre. En particulier elle s'articule au sein des relations de la famille.



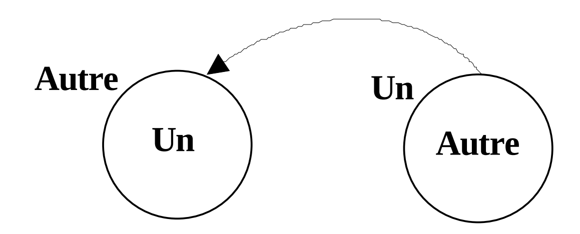
À quoi il oppose, dans la psychose, l'automatisme mental et je le représenterais de façon exactement inverse.



L'automatisme mental, la psychose, c'est un plongement de l'Autre dans l'Un où la multiplicité des langues se met à foisonner, où les pensées trouvent un écho et de telle sorte qu'en ce sens, il n'y a rien de plus normal.

C'est-à-dire que ça tient, la psychose à cet égard, tient à l'Un sans l'Autre, elle tient à l'Un qui a absorbé le chaos du discours universel et qui le ressent, le vit en son intérieur.

La psychanalyse, à cet égard, c'est, au moins à l'horizon de ce qu'on peut en dire, la psychanalyse du névrosé c'est une remontée.



On part de l'Un plongé dans l'Autre et les semblants qui sont là véhiculés vacillent et s'évacuent jusqu'à ce que le sujet ait accès à son *se parler à soi-même,* qu'il ait accès à l'autisme de son discours et c'est alors que l'interprétation trouverait sa valeur d'intrusion d'un mode nouveau du signifiant.

À la semaine prochaine.

Fin du *Cours* X de Jacques-Alain Miller du 21 mars 2007

Orientation lacanienne III, 9.

Jacques-Alain Miller

Onzième séance du *Cours*

(mercredi 28 mars 2007)

XI

J'ai conclu des choses la dernière fois, jusqu'à spécifier un double effet.

Un double effet de la parole interprétative où j'ai vu la leçon, l'indice, le signe que laissait Lacan dans son tout dernier enseignement, le TDE,

TDE

concernant ce qui est la pointe de toute théorie de la psychanalyse qui se respecte, à savoir la doctrine de l'interprétation.

Effet de sens – ai-je dis - effet de trou.

effet de sens - effet de trou

J'ai péché ça dans une incise du Séminaire XXIV, de *L'une-bévue*, et j'ai choisi de le prendre pour repère parce que dans le fouillis de ce TDE, il faut procéder ainsi, par des coups de force, des coups de force qu'il s'agit de motiver.

C'est ce que je vais essayer aujourd'hui puisque, moi-même, ce double effet m'interroge.

À vrai dire ce TDE pratique ce double effet. Il a des effets de sens, il ne manque pas mais il y a aussi, et comment ! un effet de trou dans lequel on tombe. Et c'est tout un effort que d'arriver à faire usage des énoncés de Lacan, ces énoncés qui sont à plaisir aporétiques.

Une théorie de la psychanalyse se juge à ce qui est de l'ordre des conséquences qu'elle emporte, concernant l'interprétation.

À vrai dire l'interprétation est le nœud de la pratique. Et c'est là que se concentrent, c'est là que convergent les apories de ce tout dernier enseignement.

Qu'est-ce que Lacan a apporté sur l'interprétation ?

Le grand massif, à ce propos, c'est ce qu'il a donné comme Séminaire sur *Les formations de l'inconscient* et, disons, que ce qui en est resté dans la pratique courante de la psychanalyse et bien au-delà des lacaniens, c'est la différence qu'il a établie entre demande et désir. Le grand D est pour demande, le petit pour désir.

D/d

Il a ainsi indiqué une direction de l'interprétation, il a indiqué son point de visée. Et puis, ayant fait cela et par le biais de l'ajout qu'il a donné avec son *Éthique de la psychanalyse,* il a compliqué ce binaire d'un troisième terme qui est celui de jouissance et il a formalisé, avec le sigle petit *a*, la cause du désir où il a désigné le point d'application de l'interprétation.

(*a*)

Voilà ce qui précède les difficultés où nous entrons, à partir du moment où Lacan a dévalué le compte-rendu qu'il donnait de l'inconscient à partir du symbolique pour s'activer autour d'un schéma que vous connaissez pour être celui du nœud borroméen.

Ce schéma, disons, aujourd'hui, que c'est une représentation de la structure de l'homme, si on le distingue comme il convient du sujet précédemment, mot précédemment utilisé, pour qualifier l'effet du signifiant.

Donc nous disons l'homme à la

place du sujet, puisque dans la représentation borroméenne, le corps est représenté et sous les espèces de l'imaginaire.

Eh bien ce qui n'est pas développé, dans la théorie borroméenne, c'est précisément la place, le statut, la fonction de l'interprétation. Et pour aller même au-delà, ce qui devient équivoque, c'est le statut même de ce sur quoi l'interprétation a apporté, dans toute sa généralité, à savoir l'inconscient.

Où est l'inconscient ?

Dans cette nouvelle dimension, c'est ce qui reste soumis à bien des apories.

Sans doute ce défaut concernant l'interprétation fut assez sensible à Lacan pour qu'il termina son Séminaire XXIV, de *L'une-bévue* en énonçant l'aspiration qui était la sienne à un signifiant nouveau. Je le prends ici comme traduisant l'appel fait à un autre mode de l'interprétation.

Un signifiant nouveau qu'il spécifie au conditionnel, de n'avoir aucun sens. Cette spécification se justifie sans doute si on place l'inconscient là où est le réel, définit comme n'ayant aucune espèce de sens.

Reste le domaine, l'étendue, l'empire du signifié est-il épuisé par le sens ?

Répondons que non, dès lors que, à côté du sens, nous avons placé quelque chose d'énigmatique sous le nom de trou.

Il y a dans le signifié l'hypothèse, autre chose que le sens, il y a aussi du trou.

Voilà, en tous les cas, ce que je prends comme problème à résoudre aujourd'hui. Je ne veux pas aller au-delà, je veux essayer de saisir les rapports du sens et du trou.

effet de sens - effet de trou

Et cela, dans l'idée de préciser, autant que faire se peut, ce que serait ce nouveau mode de l'interprétation que j'évoquais, et dont Lacan cherche le renouvellement dans sa pratique.

Une pratique dont il dit, en conclusion d'une de ses dernières leçons du Séminaire XXIV, qu'elle doit être une pratique sans valeur.

Je crois avoir déjà donné cette année de quoi saisir ce *sans valeur*, pratique analytique à être une pratique sans valeur dans la mesure même où les valeurs sont des semblants. Et c'est en particulier ce qui la distingue de ce qui nous sert de référence et même de modèle dans la distinction du double effet, à savoir la poésie.

La poésie a encore comme valeur d'avoir à être belle, elle fait révérence au beau et c'est explicitement ce dont Lacan exclut la psychanalyse.

Mais ce *sans valeur* s'inscrit aussi dans la distinction à faire de la valeur et de l'usage. La valeur est déterminée dans l'échange, Un peut valoir pour un Autre, comme si c'était cet Autre, alors que l'usage est du même, sans substitution.

Et ça n'est pas, au fond, mal à sa place concernant l'interprétation dont on sait bien que la valeur s'évanouit dès qu'on la rapporte, dès qu'on la décontextualise pour la mentionner, pour la citer ; et qu'elle n'est censée opérer qu'une seule fois, la seule fois où elle est proférée à sa place initiale.

Bien entendu, on cite les interprétations, ça peut même être utile d'en connaître telle ou telle faite par Lacan et puis de la resservir. Mais elle ne vaut pas pour l'Autre.

Comme telle une interprétation n'a pas de valeur d'échange mais d'usage. Elle est sans valeur, en ce sens, comme Lacan peut dire après Freud qu'un cas est sans valeur pour en comprendre un autre.

Donc, le sens et le trou.

Pour prendre les choses d'un peu plus haut, il ne me paraît pas excessif de dire que le tout dernier enseignement de Lacan est travaillé par une difficulté concernant le langage, et plus exactement la parole.

Et ça fait contraste avec le tout début de l'enseignement de Lacan où, au contraire, le concept de la parole est central, explicité et développé d'une façon qui n'a pas été sans écho, sans

conséquence, pour ce qui nous apparaît aujourd'hui la philosophie de la seconde moitié du XXe siècle.

Cette difficulté concernant la parole, on peut la situer précisément à partir de l'usage fait du nœud borroméen, en tant que lui est une écriture. Et il apparaît même, chaque usage du nœud borroméen est l'usage d'une écriture dont Lacan dit que le nœud borroméen en change complètement le sens.

C'est en effet une écriture qui n'a rien à faire avec celle dont j'ai fais usage ici au tableau pour marquer les quelques mots que j'y aie inscrits, l'écriture du nœud borroméen, à la différence de celle-ci, est, si l'on peut dire, autonome, par rapport à la parole.

C'est une écriture qui ne note pas la parole, qui n'a rien à voir avec la parole en tant qu'elle est - je cite Lacan - ce qui se module dans la voix.

Cette définition de la parole, ce qui se module dans la voix, qui figure dans le Séminaire du *Sinthome* reviendra, à un moment déterminé, dans le Séminaire de *L'une-bévue*. La notion de modulation.

L'écriture de la parole donne un autre statut au signifiant. Lacan compare ce changement de statut, dans son écrit intitulé « Lituraterre », à une pluie. C'est une précipitation du signifiant, là, sous une forme qu'on ne peut pas moduler, chantonner, mais dessiner selon un code.

L'écriture autonome, à distinguer de l'écriture de la parole, c'est un dessin, mais un dessin, comme vous voyez, les ronds épaissis du nœud borroméen être colorés sur l'édition qui en a été donnée. Cette écriture autonome est faite de dessins que je dirais logifiés puisque on prend bien soin de démontrer et de montrer à ce propos ce qui s'avère impossible.

Les trois ronds, dans leur disposition borroméenne, sont impossibles à séparer les uns des autres. Ils se bloquent et on peut donc parler de logification si la logique est définie comme le fait Lacan en tant que science du réel, ici clairement science de l'impossible.

Il s'agit de logification, non pas de logique, puisque donner à ces nœuds leurs mathématiques est encore un pas supplémentaire.

Sur la base que choisit Lacan, la structure borroméenne, qu'en est-il du sens de la parole ? Admettons qu'on voie bien en quoi le sens de l'écriture est changé, mais en quoi le sens de la parole le serait-il ? Et qu'en est-il de l'interprétation ? Est-ce qu'il y a, si l'on peut dire, une interprétation borroméenne ? Sans quoi on s'expose à ce qu'on vous dise : c'est bien joli cette théorie, c'est joli ces petits ronds, leurs petites couleurs, ça égaye une page mais est-ce que ça a une conséquence pratique et est-ce que la parole y gagne par exemple, elle aussi, y devrait gagner aussi une autonomie par exemple ?

Lacan parle une fois dans le Séminaire du *Sinthome* de manipulation interprétative. C'est-à-dire qu'il utilise à propos de l'interprétation le même mot de manipulation qui vaut pour les nœuds qu'il dessinait au tableau mais, enfin, qu'il construisait aussi comme des objets et puis il se servait de l'organe préhensif de la main pour éprouver la consistance de ses constructions, manipulations.

Parler de manipulations interprétatives, c'est dans ce fil en appeler à un mode borroméen de l'interprétation.

Alors, l'idée que j'ai donc eue, c'est de proposer que la solution serait indiquée, au moins indiquée, par le doublet de l'effet de sens et de l'effet de trou, par cette conjonction, qui est aussi bien une équivoque, mot qui garde toute sa place dans la doctrine de l'interprétation au point que Lacan peut dire au début du Séminaire du *Sinthome,* et s'il va vite, c'est qu'il a derrière lui les pages de son écrit « l'Étourdit » où il le développe — c'est uniquement, dit-il, par l'équivoque que l'interprétation opère.

Et il donne à cette opération, à l'opération équivoque de l'interprétation, il lui assigne un très vieux terme de son enseignement qui est la résonance.

résonance

Et là, l'usage de ce terme — il faut, dit-il, qu'il y ait quelque chose dans le signifiant qui résonne.

L'usage de ce terme traverse tout l'enseignement de Lacan depuis son tout début. Si vous voulez bien vous en souvenir, la troisième et dernière partie de son écrit « Fonction et champ de la parole et du langage » a pour titre *Les résonances de l'interprétation.*

C'est ce terme qui est encore là mis en fonction au début du Séminaire du *Sinthome* mais qui reçoit comme une généralisation puisque la pulsion, le concept freudien de pulsion est lui-même ramené à un effet de résonance. Je le rappelle avant tout parce que la dichotomie de l'effet de sens et de l'effet de trou me semble aller contre la résonance. Je vais y venir. Si l'on veut parler de résonance, il suffit de l'effet de sens. Les effets de sens sont des résonances. En revanche, l'effet de trou serait d'un autre ordre que celui de la résonance. La généralisation du concept de résonance à la pulsion s'exprime dans une phrase qui a été souvent citée et, qui a cette beauté de simplifier les extraordinaires constructions freudiennes et celles que Lacan avait ajoutées à celle-ci, la phrase que vous trouvez dans le Séminaire du *Sinthome :* les pulsions, c'est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dit.

Là, il n'est pas question de l'architecture des pulsions, de leurs éventuelles substitutions, il n'est pas question de l'opposition comme dans le Séminaire XI, de *goal* et de *aim*, on ne cherche pas à y situer le grand Autre court-circuité au contraire péché, accroché, on ne s'occupe pas non plus de la structure du dire ; on se contente de mettre en valeur la résonance corporelle de la parole, l'écho du dire dans le corps.

Dans sa simplicité, cette proposition ouvre, dans le mode qui a été celui du Séminaire de *L'angoisse*, à une anatomie, à une physiologie où on voit le circuit du sens, le circuit de la parole, mettre en fonction l'oreille, l'orifice de l'oreille qui n'a pas de clapet, il ne peut pas se fermer ; le trou corporel de la bouche, dont j'avais relevé jadis que Lacan précisait la bouche en tant qu'elle se suce, et en tant qu'elle suce et on avait derrière l'image de la pulsion orale et de la pulsion comme bouche qui s'embrasse elle-même ; l'oreille, la bouche, et puis la voix, résonnant et répondant dans le corps.

Autrement dit cette résonance met en fonction le corps et le langage, et le circuit du sens passe par ces deux pôles.

sens

corps - langage

Vous reconnaissez là, dans la construction du Séminaire du *Sinthome*, l'imaginaire, le corps et l'imaginaire, le langage comme le symbolique, à quoi Lacan ajoute, et d'un ajout que lui-même considère comme problématique, comme non obligatoirement conditionné par l'inconscient de Freud, le réel, dont il fait explicitement le troisième, le tiers du couple corps-langage, le tiers du couple du sens.

sens

corps - langage

réel

Non pas dans une fonction d'interposition mais au contraire comme si il fallait ce tiers pour que ça fasse accord, pour que ça tienne ensemble. Le schéma de la résonance serait, là, supporté par le réel. Au moins est-ce la construction de Lacan, et de la même façon qu'on met en valeur dans le corps les orifices, les orifices des deux orifices du sens, de la même façon Lacan nous met en évidence, dans le symbolique, qui est la formalisation du langage, met en valeur le trou.

C'est ce trou qui est là dans ce couple, dans son couple avec le sens, ce trou nous le rencontrons bien évidemment dès le début du Séminaire

du *Sinthome.* C'est le trou en tant qu'il est présent dans le nœud borroméen, c'est le trou en tant qu'il est le principe de l'anneau, le principe du rond de ficelle, et c'est le trou en tant qu'il est spécialement par Lacan décerné au symbolique.

Vous savez que Lacan, distinguant trois termes qui valent pour chacun des ronds de ficelle, à savoir le trou, la consistance et l'ek-sistence, mais c'est chacun des trois par rapport aux deux autres, en même tant décerne à chacune de ces catégories, par excellence, un de ces termes. Il décerne l'ek-sistence au réel, la consistance à l'imaginaire et il décerne au symbolique spécialement la catégorie du trou. Et, c'est peut-être, déjà ce qui nous fait approcher la présence de ce terme de trou à côté du sens quand nous avons affaire aux effets de l'interprétation. De la même façon que Lacan peut dire dans son chapitre deux du Séminaire du *Sinthome* - son chapitre anti-Chomsky — le symbolique ne se sustente que de la fonction du trou dans le réel où l'efficace propre au langage se supporte de la fonction du trou.

De la même façon nous pouvons approcher ce dont il s'agit en disant : l'interprétation se supporte de la fonction du trou dans la mesure même où elle concentre l'efficace propre au langage.

Ce disant, je joins à travers deux années, les énoncés de Lacan puisque cet effet de trou est tout à fait absent du Séminaire du *Sinthome*. Il est absent au point que Lacan définit explicitement ce qu'il appelle manipulations interprétatives comme jouant sur le sens. Il fait de l'interprétation, sans plus de précision, un jeu sur le sens.

La seule précision qu'il en donnera dans ce Séminaire, c'est le mot de l'équivoque.

Mais l'équivoque, ça n'est jamais qu'un double sens. C'est encore à distance de ce *sens et trou*. Concernant l'interprétation dans le Séminaire du *Sinthome,* on n'a pas tellement plus que ça, on a l'interprétation ramenée à un jeu sur le sens ; reste à dire où est le sens et ça, Lacan s'y est essayé.

L'interprétation est supposée viser le sinthome et c'est dans cette mesure même que Lacan invite à ne pas confondre le symptôme et le réel, comme fait Chomsky ; ce serait là l'erreur chomskienne.

Le sinthome est à ne pas confondre avec le réel dans la mesure même où, en l'atteignant, on l'atteint à partir d'un *jouer sur le sens*. Le sens est à plusieurs reprises situé par Lacan comme un champ, le champ, déterminé entre imaginaire et symbolique. Dans un des schémas vous voyez ainsi le mot écrit en petit, entre symbolique et imaginaire, le réel demeurant hors sens, distinct du symbolique et de l'imaginaire et hors sens. Ce sens, Lacan en nomme l'interprétation, c'est au moins ainsi que j'entends, ce qu'il formule dans ces mots : le sens est l'objet de la réponse de l'analyste à l'analysant. Il dit exactement : l'objet de la réponse de l'analyste à l'exposé de l'analysant tout au long de son symptôme. S'il y a la parole analysante, elle consiste dans l'exposé du sinthome et le sens fait l'objet de la réponse de l'analyste, fait l'objet - je traduis - de l'interprétation. Ça n'est pas le fin mot dans la mesure où, à certains points du Séminaire du *Sinthome,* la jouissance est distinguée du sens, est placée du côté du réel.

sens

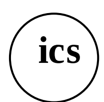
corps - langage

réel

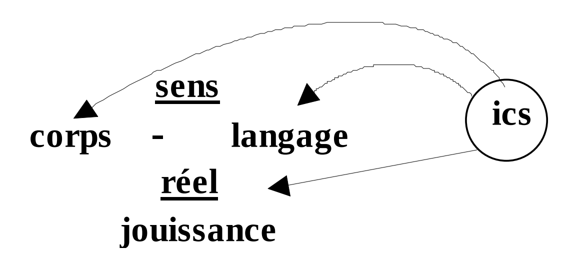
jouissance

Reste béant l'écart sens et jouissance et rien n'est dit sur en quoi un jeu sur le sens aurait des effets sur la jouissance. C'est-à-dire qu'à un moment se perd ce dont Lacan tentait de rendre compte avec son sigle de l'objet petit *a* et la manipulation subséquente.

Ce qui n'est pas non plus, dans ce Séminaire, réglé, je l'avais déjà montré une autre fois, c'est le statut, la place de l'inconscient.

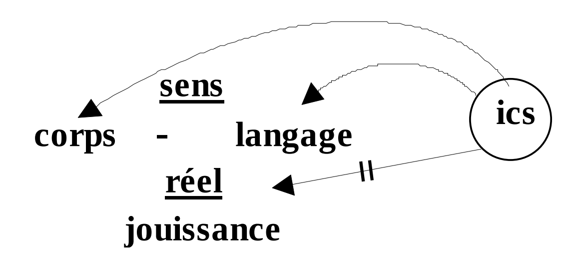


Lacan dit bien le réel de l'inconscient mais c'est pour ajouter : si tant est que l'inconscient soit réel. Je cite là précisément les pages 101-102 ; donc on voit la tentation de faire équivaloir l'inconscient et le réel, et dans son texte de « L'esp d'un laps », c'est ce que Lacan choisira, alors que dans ce Séminaire il pose la question : comment savoir si l'inconscient est réel ou imaginaire et ceci renvoie au corps, à l'écho du dire dans le corps en particulier.

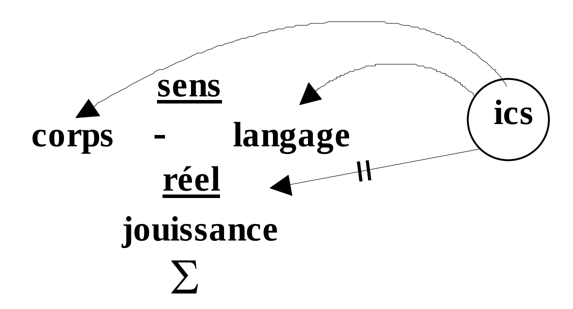


Sa solution est de dire : il participe d'une équivoque entre imaginaire et réel, mais un peu plus avant dans son Séminaire, on saisit qu'il reste néanmoins attaché à lier l'inconscient au symbolique, loin de toute équivoque du réel et de l'imaginaire, quand il dit page 131 : L'inconscient suppose toujours un savoir parlé. Il est entièrement réductible à un savoir.

Donc là, même pas question du corps, c'est vraiment du symbolique dont il s'agit : il est entièrement réductible à un savoir. C'est le minimum que suppose le fait qu'il puisse être interprété.



Et là nous avons un déclassement qui oblige à distinguer l'inconscient du réel, dans la mesure où il est toujours en référence au corps. En revanche le sinthome devient, dans les schémas mêmes de Lacan, équivalent au réel. Quand le symptôme devient équivalent au réel, ce qui devient corrélativement mystérieux, c'est en quoi un jeu sur le sens peut porter effet sur le sinthome.

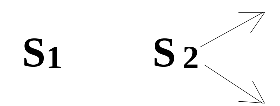


Voyez, là, j'essaye de simplifier autant que je peux les multiples déplacements de Lacan et c'est dans cet espace de déplacement qu'il continue de se mouvoir dans son Séminaire de *L'une-bévue* et dans un fatras d'apories de plus en plus serrées. C'est dans la notion d'une interprétation qui joue sur le sens que s'introduit, et il faut voir comment, la référence de Lacan à la poésie.

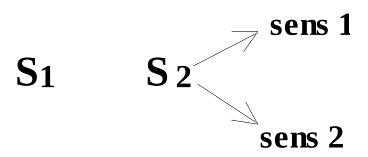
Je l'ai évoqué rapidement la dernière fois.

$$S_1 \longrightarrow S_2$$

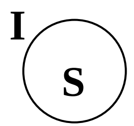
Sa référence, il me semble, part du schéma élémentaire de la connexion S_1-S_2, celle qui représente non seulement la chaîne signifiante, la métonymie du signifiant, mais la connexion minimale qui est prête à recevoir d'ailleurs des sens divers et cette construction, il se propose de la modifier ainsi pour rendre compte de l'effet poétique, S_2 n'est pas conforme comme successeur, n'est pas à entendre comme ordonné temporellement, mais, au fond, le deux signifie double.



S_2 renvoie à une duplicité, à une duplicité de sens. Si nous avions ici un sens 1 et un sens 2, qui est, au fond, l'écriture possible de l'équivoque.



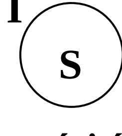
C'est cette duplicité qu'il essaye de penser dans les termes avec lesquels j'essayais de vous familiariser la dernière fois, l'usage de l'adverbe devant un des termes réel, symbolique, imaginaire, c'est cet effet qu'il qualifie par l'imaginairement symbolique, que nous n'avions pas la dernière fois où nous jouions seulement entre réel et symbolique.



Donc il qualifie, il pense la poésie à partir d'un symbolique qui serait inclut dans l'imaginaire et alors : développement sur la violence faite à l'usage de la langue.

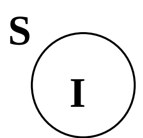
On saisit ici l'opposition qu'il y a entre ce qui est le sens, le sens comme imaginaire, et le sens commun, et l'ancrage que la poésie lui donne et par-là même le forçage auquel elle l'oblige en maniant le signifiant.

Disons qu'il n'y a de poésie que par la violence faite à l'usage commun courant de la langue à partir d'une manipulation du signifiant. Et, curieusement Lacan peut dire : ça, c'est la vérité, ça s'appelle la vérité.

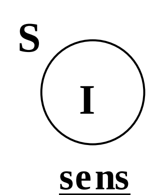


vérité

Pour essayer de capturer ça, je demanderai ce que c'est que le symboliquement imaginaire, que Lacan n'ajoute pas à son schéma.



Le symboliquement imaginaire, c'est un symbolique dominé par l'usage courant de la langue, au fond sans violence. C'est dans cette ordonnance qu'on pourrait dire qu'il s'agit à proprement parler du sens.



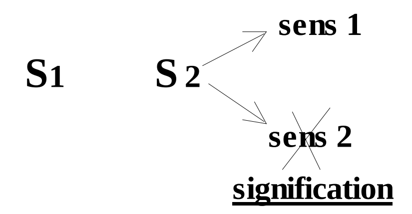
Il y a sens quand l'usage du symbolique est dominé par l'imaginaire et il y aurait vérité quand l'usage de la langue est au contraire manipulé, transformé, dominé, par le jeu du signifiant.

C'est ainsi que Lacan peut exposer, que la vérité dont il s'agit concerne essentiellement, concerne comme tel le rapport sexuel avec, à la clé, un développement sur le mythe d'Œdipe.

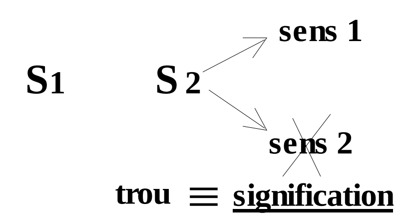
Comment s'expliquer ça ? Au fond comment Lacan a-t-il dégagé le *il n'y a pas de rapport sexuel*. Il l'a dégagé comme étant la conséquence qui peut se tirer de tous les dits de l'amour. Voyez là-dessus son écrit *Télévision*.

Les dits de l'amour ne trouvent à s'ordonner qu'à partir du moment où on formule, en bonne logique : *il n'y a pas de rapport sexuel*. Autrement dit, là, nous avons déjà référence faite à un trou, qui est le trou du rapport sexuel. Il me semble que c'est à partir de là qu'on peut saisir la pertinence, difficile sans doute, du modèle poétique que Lacan propose à l'interprétation borroméenne.

Il qualifie de tour de force du poète non pas de produire simplement une équivoque, sur le mode de l'interprétation ancienne, mais le tour de force du poète, ce serait dans ces termes exacts *d'éliminer un sens*.



Par quoi il faut entendre, me semble-t-il, éliminer un sens sur deux, et de remplacer le sens absent par une signification. Ah ! Alors de quoi peut-il s'agir ?



Eh bien, il me semble que ce que Lacan appelle ici une signification, la signification dont le poète viendrait doubler le sens, c'est l'équivalent du trou dont nous parlons. Que c'est précisément, et d'ailleurs pour nous donner, pour le spécifier, le trou dans le réel qu'est le rapport sexuel, que vaut le rapport sexuel.

Et je le vois à ceci qu'il dit : la signification, ça n'est qu'un mot vide. Il vise ainsi, par cet adjectif de *vide*, l'approche, ce que nous avons épinglé comme l'effet de trou. Il l'explique en passant, et il termine sa leçon là-dessus. On a mis entre ses mains un ouvrage érudit sur la poésie amoureuse de Dante et il commente en disant : le désir a un sens, l'amour n'a qu'une signification et il renvoie à ce qu'il a pu dire sur l'amour courtois. Il justifie cette lecture de la signification vide par le trou du rapport sexuel.

Pour ne pas reprendre l'amour courtois, je peux prendre un de ses surgeons, au XVII° siècle, je le prends parce que je l'ai relu, ça se lit vite, bien qu'on se perde beaucoup dans les généalogies, la princesse de Clèves, ce joyau de notre littérature et qui sert de passeport à tout ce qui peut s'y faire de fade et de niais, l'ouvrage lui-même étant au contraire d'un éclat extraordinaire. Il y a quelque chose qu'on ne s'explique pas dans la princesse de Clèves. Je vais laisser l'anecdote. La plus ravissante des personnes de la plus ravissante des cours où éclataient la magnificence et la galanterie, ce sont ses deux premiers mots.

La plus charmante épouse le prince de Clèves, sans répugnance mais sans amour et au contraire sans mot dire être frappée d'amour quand elle voit revenir le superbe duc de Nemours qui la poursuit discrètement de ses assiduités, lui-même amoureux fou, elle, passionnée. Mais pas un mot ne s'échange entre eux, pas un mot qui soit l'aveu de leur passion, que la princesse de Clèves conformément à l'éducation reçue de sa maman, qui lui a apprit que les hommes étaient des infidèles, se garde d'y céder.

Elle n'avoue sa passion pour le duc de Nemours qu'à son propre mari, ce qui a toujours paru aux dessalés la chose qu'il ne fallait pas faire et, en effet, le résultat c'est que peu de temps après le mari en meurt. Voilà les bonnes intentions.

Et donc, l'attente, l'attente du public c'est que, libérée de toute obligation, la princesse de Clèves convole avec le duc de Nemours. Et, autre surprise, elle ne veut pas.

Elle ne veut pas et elle demeure éloignée dans ses terres du côté des Pyrénées où elle se laissera dépérir, enfin dépérir, rien n'est dit là-dessus, enfin la moitié du temps dans un couvent et l'autre moitié chez elle où c'était encore plus strict qu'au couvent - et le duc de Nemours reste gros-jean comme devant.

Il y a quand même un passage où, pour le coup, ils échangent l'aveu de leur passion et où le duc de Nemours peut lui dire : mais votre mari est mort maintenant – enfin je simplifie (*rires*) – qu'attendez-vous ? Et elle lui dit : justement vous n'êtes pas pour rien dans sa disparition, premièrement. Et deuxièmement, au fond, qu'est-ce que ça me rapportera le mariage, ça ne peut que de céder à l'amour, ça ne peut que, au fond, décroître au cours du

temps et vous connaissant, beau garçon comme vous êtes, vous ne manquerez pas de céder à l'une ou l'autre.

C'est resté, comme un point d'interrogation à travers tous les commentaires ; qu'est-ce que c'est ? Même, on les transcrit parfois de travers tellement, en effet, ça comporte quelque chose de peu compréhensible, sauf à se régler sur le point où j'en étais arrivé, à savoir qu'elle se voue à préserver le sens du désir comme sens. Elle s'installe, en effet, dans un amour courtois à perpétuité, c'est-à-dire : elle reconnaît l'amour comme une signification vide. Elle se voue à l'incarner dans l'absence de la relation sexuelle.

Cet, effet de sens, effet de trou, reflète, répercute la division entre désir et amour. L'amour saisit, enfin dans le contexte de l'amour courtois, et je dirais en court-circuit si j'ai pu énoncer la dernière fois qu'il n'y avait rien sur le transfert dans le tout dernier enseignement de Lacan, s'il y avait quelque chose, c'est au niveau de cet effet de trou qu'on pourrait le situer.



C'est là, me semble-t-il, qu'il faut entendre la nouvelle situation de l'interprétation dans le contexte que j'ai dis rapidement borroméen. L'interprétation serait ici un forçage, comme le dit Lacan – par où un psychanalyste peut venir faire sonner autre chose que le sens.

Faire sonner autre chose que le sens, c'est autre chose que la résonance, c'est, à proprement parler, ajouter le vide. C'est là que se conteste le vieux concept de la résonance. Le sens résonne à l'aide du signifiant, dit Lacan - donc il reprend, là, une doctrine qui était chez lui bien acquise - mais ça ne va pas loin, c'est plutôt mou, ça se tamponne.

On saisit ici que ce qu'il vise avec la notion même d'un signifiant qui n'aurait aucune espèce de sens, il vise, si l'on peut dire, la résonance de l'effet de trou c'est-à-dire ce qui, dans les dits, se logifie à partir de l'absence du rapport sexuel et s'étend comme une signification vide.

Sa référence à l'écriture poétique chinoise, ça n'est pas fait pour induire à penser que l'interprétation est à s'écrire, mais que l'interprétation n'est pas simplement une équivoque de sens à sens, mais qu'elle est à proprement parler le forçage par quoi un sens, toujours commun, peut résonner une signification qui n'est que vide, qui n'est vide qu'à la condition qu'on s'y voue.

Voilà, eh bien je vais arrêter là-dessus et je ne prendrais pas la parole ici la semaine prochaine. La prochaine fois, ça sera le 2 mai. Je ne dis pas que je poursuivrais parce que je prendrais peut-être un nouveau point de départ.

Alors si ce que je vous ai dit vous a paru un peu embarrassé et j'aurais voulu arriver à le simplifier davantage, si ça vous a paru un peu… vous attendrez de lire le Séminaire de *L'une-bévue* et vous verrez tout de même que j'ai réussi à en tirer quelque chose.

Fin du *Cours XI* de Jacques-Alain Miller du 28 mars 2007

Orientation lacanienne III, 9.

Jacques-Alain Miller

Douzième séance du *Cours*

(mercredi 2 mai 2007)

XII

Je crois être venu à bout, durant ce mois où je ne vous ai point vu, de rédiger ce que j'ai appelé le tout dernier enseignement de Lacan. Je dois dire que ça m'enlève un poids. J'en étais, pour utiliser un mot de ce tout dernier enseignement, j'en étais empêtré.

Et maintenant j'en suis tout étourdi.

Je ne suis pas étourdi des tours et des détours de ces dits. En tout cas je ne le suis plus justement pour les avoir suivis, ces tours et ces détours, ces méandres, jusqu'à en faire, c'est au moins ce que parfois je rêve, jusqu'à en faire une voie romaine.

La voie romaine, vous le savez, la voie romaine c'est v-o-i-e, v-o-i-x c'est ce que je pousse pour arriver à me faire entendre. La voie romaine c'est, vous le savez, la métaphore dont Lacan décorait le Nom du père dans son troisième Séminaire, cette voie transcendante, transcendant les diverticules, les attributions, les chemins de traverse.

Évidemment, j'exagère en disant, en disant que je suis arrivé à la voie romaine mais tout de même, hier soir, en cherchant - quelques heures finalement - quel titre donner pour à la première des leçons du dernier Séminaire de Lacan, et à la dernière leçon, j'ai eu le sentiment fugitif que je reconstituais la voie romaine de ce tout dernier enseignement, une voie romaine parmi tous ces méandres.

Mais, bon, la métaphore de la voie romaine ne convient pas du tout aux nœuds borroméen, ni non plus à ce qui s'appelle le tore – t-o-r-e – la chambre à air, qui sont les deux objets mathématiques que Lacan associe dans son tout dernier enseignement.

Ce sont, si l'on veut, des boussoles, dont il se sert mais qui n'indiquent pas exactement des points cardinaux, ces points cardinaux, en croix, qui permettent de s'orienter, à partir de sa position.

Évidemment, la boussole est devenue plus complexe et plus précise avec le développement que lui a donné le GPS. Ce sont des instruments, ces boussoles, à donner la direction, vers où aller et il faut croire que cette métaphore m'a toujours été chère puisque j'ai intitulé ce cours, depuis son début, « L'orientation lacanienne. »

Mais dans le tout dernier enseignement de Lacan, la direction, c'est le tournage en rond, voire le piétinement. C'est un tout autre registre de métaphores aussi.

Alors, ce TDE, tout de même, explore ce que le tournage en rond a de structure. Pour employer un mot, structure, qui y est soigneusement évité, pour des raisons que je recompose et que je dirai tout à l'heure.

Le tournage en rond a une structure, on le voit dans le nœud borroméen, qui associe plusieurs tournages en rond, selon une disposition de prime abord surprenante, et qui montre que le tournage en rond est susceptible d'une complexité qu'on ne soupçonnait pas.

Quant au tore, il associe tournage en rond et trou. Et, d'ailleurs, à l'occasion on peut se servir des ronds de ficelle comme autant de tores. Les tores, par exemple, sont susceptibles de s'associer à la mode borroméenne mais il y a, évidemment, certaines difficultés à reconstituer et simplifier, dans

l'ensemble les dessins de Lacan, mais enfin ça n'est pas là qu'est, contrairement à ce que l'on pense, la difficulté principale qui est de rédiger ce qui reste de parole.

Si on se laisse porter par le tournage en rond, sans doute on en est étourdi. La structure, en revanche, est ce qui permet de sortir de l'étourdissement et donc je crois y être parvenu. Cocorico !

Non, ce qui m'étourdi aujourd'hui, ce matin, en ce moment, c'est de sortir de ce dialogue avec Lacan qui m'a aspiré, dans lequel je me suis enfermé, enfermé à l'aise, d'autant plus à l'aise que je vous ai oubliés, c'est de sortir de ce confinement pour vous en faire rapport. Alors qu'est-ce que j'ai à dire au rapport ?

Déjà je vous informe que j'en suis à quatre Séminaires de Lacan achevés, l'éditeur aura à publier à son rythme. J'ajoute même pour m'encourager que j'en serais à six, je l'espère, en septembre prochain. Et s'il faut que je rassure ceux qui s'inquiétaient de l'achèvement de cette tâche avant que je ne disparaisse, et qui déjà me trouvaient un petit peu malade comme ça, j'en aurais ensuite encore six à rédiger avant de passer à autre chose.

Le tout dernier enseignement de Lacan est exactement constitué de deux Séminaires. Le XXIV, qui suit le *Sinthome*, et le XXV. Et, je les ferais publier en un seul volume, ce qui donc fera, quand l'ensemble sera disponible, 25 Séminaires en 24 volumes.

Après, Lacan ne s'est pas tu, il a continué de prendre la parole. Il m'a remis des dossiers et ce qu'il a pu dire en 1980 a déjà, à l'époque, été publié.

Mais, je vous en informe, ce n'est plus le Séminaire de Jacques Lacan. Je considère que Lacan a fixé les bornes de son Séminaire, à proprement parler, en donnant pour titre au Séminaire XXV, de 1977-78, le titre *Le moment de conclure*. Et tout démontre que ceci doit être pris à la lettre.

Ce titre est évidemment une référence à sa logique temporelle, développée, publiée, à la fin de la Seconde guerre mondiale, sous le titre du « Temps logique » et on peut espérer de l'exploration de ce moment de conclure des lumières sur ce qui a précédé. D'ailleurs ce moment de conclure ne sera pas publié à la fin de la publication du Séminaire de Jacques Lacan mais dans son cours.

Le temps est certainement un souci de Lacan, au moment d'arrêter, mais pas seulement. Il avait déjà, par le passé, dans son écrit *Radiophonie* dégagé ce principe de *il faut le temps*, pour l'analyse et on peut relever qu'ensuite Lacan a voulu parler sous le titre *La topologie et le temps,* ce qui figure d'ailleurs sous une forme erronée sur le rabat des Séminaires.

C'est pas moi qui ai fait inscrire ça d'ailleurs, c'est quelqu'un qui tenait beaucoup à s'assurer, aux éditions du Seuil, que tout y serait publié et donc qui, chaque année, y rajoutait le titre, j'ai laissé ça en l'état mais il n'y aura pas de Livre XXVI, ni XXVII, ni XXVIII, du Séminaire.

Mais enfin c'est une indication que Lacan s'est soucié du rapport de la topologie et du temps. Et on voit d'ailleurs ce souci pointer dès son Séminaire du *Sinthome*, et on comprend qu'il ne s'agit pas du temps linéaire, du temps qu'il faut pour aller de A à B, ça c'est la voie romaine, ça c'est le temps de la trajectoire quand on espère qu'après c'est autre chose, le temps associé à la topologie, c'est d'abord un temps circulaire, c'est le temps du tournage en rond, ce n'est pas l'absence de temps.

L'absence de temps, c'est l'éternité dont Lacan dit précisément dans le moment de conclure que c'est une chose qu'on rêve. Ajoutons que ça n'est pas spécial à l'éternité, d'être une chose qu'on rêve. On voit défiler dans le tout dernier enseignement bien des choses dont on croyait qu'on ne rêvait pas et dont on découvre qu'en tout cas il y en a au moins un qui pense que ce sont des rêves, ou, ce qui est légèrement décalé, des fantasmes.

Le rêve de l'éternité, que Lacan censure déjà dans son Séminaire du *Sinthome*, c'est le rêve qui consiste à imaginer, dit-il, qu'on se réveille.

Et, conformément à ce qui apparaît dans l'écrit qui met un point final au Séminaire du *Sinthome*, conformément à l'esprit d'un laps, le tout dernier enseignement de Lacan se déploie, dans un espace où il n'y a pas de réveil, où le réveil, je le cite, est impensable, où le réveil lui-même est un rêve.

Il faut avouer que c'est réaliste, enfin, réaliste au sens du réel. A-t-on jamais vu pour quiconque que la passe constitue un réveil ? Qu'il n'y a pas de réveil veut dire que par tout un aspect, on n'en sort pas et c'est peut-être précisément ce qui prête à rire, c'est l'accent nouveau que Lacan met sur : la vie est comique.

Ah ! Il l'avait déjà dit que la comédie l'emportait en vérité sur la tragédie. Et il l'avait dit au nom du phallus, au nom de la valeur sexuelle toujours cachée, y compris au fond de la déploration cachée au fond de l'impasse, cachée dans la béance du rapport à l'Autre. Mais ici, la comédie tient aux vains tournages en rond. Et le sinthome reçoit lui-même cette valeur d'être, disons l'inconscient en tant qu'on n'en sort pas.

Et c'est pourquoi, à l'occasion, je dis à l'occasion parce que ça n'est pas toujours, Lacan formule dans son tout dernier enseignement qu'il n'y a pas de libération du sinthome, qu'il n'y a pas de dissolution du sinthome.

À d'autres moments, à un autre moment il peut parler de défaire le sinthome. Mais là, ce ne sont que, je crois, que les diverticules du sinthome qu'il vise, et non pas le sinthome comme voie romaine, je veux dire le sinthome comme cette nouvelle voie romaine qu'est le tourner en rond. Pas de libération du sinthome, il s'agit seulement, dit-il, que l'on sache pourquoi on en est empêtré.

Évidemment, c'est une proposition problématique parce qu'elle établit une liaison entre l'analyse et le savoir, une liaison fort douteuse, suspecte ; adjectif que Lacan utilise dans son tout dernier enseignement, ébranleur de fantasmes.

On peut parler d'une liaison de l'analyse et du savoir où on s'imagine qu'on progresse parce qu'on éclaircirait l'analyse, ce qu'est l'analyse par ce qu'est le savoir qu'on croit savoir. Mais c'est bien la question qui est ouverte dans le tout dernier enseignement. Qu'est-ce que le savoir ? On peut dire au moins, à ce niveau de ce tout dernier enseignement, que le savoir n'est pas un réveil et que s'il fallait choisir, ce serait plutôt un rêve. C'est là-dedans que Lacan fraye son tournage en rond. L'être humain, comme il l'écrit à l'époque, *les trumains*, l'être humain est condamné au rêve.

Les trumains

Ah ! Il y a dire sur l'être humain, par rapport à ce que Lacan appelait le parlêtre.

Le parlêtre

La différence, c'est d'abord privilégié le pluriel. Et c'est ce qui se dégage pour moi de la lecture et de la rédaction, c'est que Lacan met l'accent sur ceci que l'humain est par essence social.

La topologie, si apparente dans ses fastes borroméens et toriques, la topologie est incessamment doublée d'une sociologie. Lacan, d'ailleurs, retrouve là ses amours de jeunesse puisque il n'avait pas abordé le thème de la famille autrement qu'en mobilisant les références à la sociologie et à l'ethnologie, et qui ont continué de lui faire cortège.

Ici, la sociologie de Lacan collabore au dégoupillage, à la suspicion portée sur le fantasme omniprésent.

Voyez, par exemple, cette remarque qu'on pourrait négliger de l'avant-dernière leçon de Lacan : pourquoi le désir passe-t-il à l'amour ? dit-il. Les faits ne permettent pas de le dire. Je note sa référence au factuel, qui tient à ce qu'il faut bien parler, distinguer, des niveaux. Lacan ne fait pas faute d'opposer au fantasme les faits.

Même si, à un autre niveau, l'assignation de faits peut être, bien sûr, elle aussi suspectée. Oui, il dit les faits, il dit les faits de la même façon que,

dans ce dernier enseignement, ce qui est parlé utilise en général la plupart du temps les vocables les plus courants de la langue.

Il y a un contraste constant entre le dépouillement de la langue, qui tient précisément à l'éviscération des fantasmes et donc tout est de l'ordre de *ce qu'on appelle ceci*. Il faut bien d'ailleurs, en rédigeant, que j'en supprime, de ces guillemets, sans quoi ce ne serait plus lisible, mais enfin j'en laisse suffisamment pour qu'on saisisse que les termes techniques, en particulier de la psychanalyse, sont saisis tous avec des pincettes, mis à distance. Donc il y a un contraste constant entre l'usage de la langue la plus familière et d'autre part l'hyper technicité apparente bien en évidence des figures topologiques.

Donc, - pourquoi le désir passe-t-il à l'amour ? Les faits ne permettent pas de le dire. Il y a sans doute des effets de prestige.

On peut difficilement aller plus loin dans le ravalement discret de la vie amoureuse. En incluant ainsi l'opération du semblant dans l'amour, Lacan verse cette notion dans le registre de la sociologie. Il en va de même, à mon sens, quand il ose dire de l'interprétation, notre sainte interprétation, l'interprétation qui est tout ce que nous avons pour opérer, dans notre tradition lexicale, au moins, sémantique, quand il ose dire de l'interprétation qu'elle dépend du poids de l'analyste. C'est-à-dire, là encore, effet de prestige. Et, à l'occasion, ce mouvement va jusqu'à rabattre l'interprétation sur la suggestion, *horresco referens*.

Le jeu de massacre, parce que c'est ça le tout dernier enseignement de Lacan, c'est le jeu de massacre, c'est pour ça que c'est, contrairement aux apparences, si amusant, et ça l'emporte de s'encouder sur tous les livres noirs de la psychanalyse, le jeu de massacre continue jusqu'à poser que l'analyse est une magie, mais oui ! Et qu'on s'y efforce, en effet, avec les moyens du bord, et à bord on n'a essentiellement que la parole appuyée sur les effets de prestige, on s'y efforce d'émouvoir une chose voilée, et on s'imagine qu'on y arrive.

Alors quand on est deux à se l'imaginer, ça va déjà mieux, mais ce n'est pas pour autant qu'on fait preuve contre la réduction de la psychanalyse à la magie. J'ajouterai encore cette proposition à quoi un Bourdieu n'aurait pas fait objection - je cite Lacan : l'analyse est un fait social. Il ne faut pas croire que quand il le dit, ça voudrait dire : elle est entre autres un fait social ; c'est, au contraire, une définition des sens.

Les évocations auxquelles je viens de procéder suffisent à étayer la thèse que le tout dernier enseignement de Lacan constitue, en même temps qu'il s'évertue pour la psychanalyse jusqu'à presque son dernier souffle, et par-là il témoigne comme une sorte de martyr de la psychanalyse, eh bien en même temps, le tout dernier enseignement de Lacan constitue une déflation de l'analyse.

Il s'agit de savoir si elle est salutaire. Une déflation de l'analyse et, cela va sans dire, des psychanalystes mais ça, Lacan l'avait commencé déjà bien plus tôt, une déflation, disons un dégonflage.

Je peux vous confier ici le vers qui m'est venu à l'esprit en rédigeant ce moment de conclure, en y mettant la dernière main. C'est un vers de T.S. Eliot, qui est une lecture de Lacan qu'on retrouve à travers le Séminaire. C'est aussi sur T.S. Eliot que Lacan avait choisi de terminer son discours de Rome « Fonction et champ de la parole et du langage », passage sur ce que disait le tonnerre : bang bang ! En l'occurrence, ça venaient des *Upanishads :* dadada ! dit le tonnerre. C'est un passage du grand poème de T.S. Eliot qui s'appelle *The Waste Land* - la Terre dévastée. Eh bien le vers qui m'est venu, moi, c'est sans doute le vers de Eliot qui est peut-être en général le vers qui est le plus cité dans le domaine anglo-américain, c'est le dernier vers du poème qui s'appelle *The hollow men* - Les hommes creux.

The hollow men

Il se prête à beaucoup d'interprétations qui ne vont pas mal avec l'homme torique que propose Lacan, qui est aussi creux.

Chez T.S. Eliot, il y a plusieurs thèses d'ailleurs sur d'où vient les *hollow men*, l'expression. Lui a prétendu qu'il avait emprunté *hollow* d'un côté, *men* ailleurs, on a quand même retrouvé dans le *Jules César* de Shakespeare, dans la bouche du conspirateur Cassius, l'expression de *hollow men*. Chez T.S. Eliot, ça a sans doute plutôt une valeur pascalienne : le cœur de l'homme est creux et plein d'ordures.

Au début du poème, c'est démontré plein de résonances pour ce qui est de la description des derniers hommes, de la description de l'être humain, de la dernière des civilisations. Je le lis en français pour que vous me suiviez, dans la traduction de Pierre Leiris. Ça n'est pas ça le vers qui m'est venu, c'est le tout denier, mais enfin ça donne l'atmosphère.

Nous sommes les hommes creux
Les hommes empaillés
Cherchant appui ensemble
La caboche pleine de bourre. [*Headpiece filled with straw*] Hélas !
Nos voix desséchées, quand
Nous chuchotons ensemble
Sont sourdes, sont inanes
[*Are quiet and meaningless*]
Comme le souffle du vent parmi le chaume sec
[*Or rats' feet over broken glass*]
Comme le trottis des rats sur les tessons brisés
Dans notre cave sèche.
Silhouette sans forme,
[c'est une jolie traduction pour *Shape without form*, *shade without colour*], ombre décolorée
[*Paralysed force, gesture without motion* ;]
Geste sans mouvement, force paralysée ;

Oui. Eh bien ce poème qui commence ainsi se termine sur nos deux vers : le premier est trois fois répété.

This is the way the world ends
[C'est ainsi que finit le monde]
This is the way the world ends
This is the way the world ends

Et alors viens le vers qui m'est revenu en mémoire, sur le coup : *Not with a bang but a whimper.*

Not with a bang, but a whimper

C'est ainsi que le monde finit, non pas sur un bang, non pas sur un boum, dit Pierre Leiris, ça ne finit pas comme par le tonnerre, comme finit le discours de Rome, ça finit sur un *whimper.* Pierre Leiris traduit *sur un murmure*. Un murmure, c'est aussi un gémissement et, pour moi, c'est le bruit de la chambre à air qui se dégonfle.

Lacan a choisi, je prends ça comme ça, il a choisi de finir son Séminaire non pas sur quelque chose que dirait le tonnerre, ça c'est le comble du fantasme, *tonnerre* ça se ramène à la voix humaine, il le termine sur le dégonflage du tore psychanalytique. Ça finit à tout petits pas, ça finit sur le trottis de rats.

Mais, pour autant, ça dit beaucoup. En tout cas c'est un fait de ce vers, je suis allé après vérifier, grâce à Google, où ça se retrouve, les références sont innombrables, il y a des groups de rap qui s'appellent comme ça, il y a des films, il y a des articles scientifiques qui ont ça pour titre ou pour exergue, c'est partout dans la culture anglo-américaine. Voilà, ça me semble traduire la valeur à donner à la déflation de la psychanalyse à laquelle Lacan a choisi de procéder.

Sa sociologie, comme je l'ai appelée, voyez je prends moi aussi, bien forcé, je prends moi aussi le style « prendre les mots avec des pincettes » - la sociologie de Lacan, elle tient, aussi bien dans le Séminaire XXIV, que dans le Séminaire XXV, à l'apprentissage de la langue. On voit bien par-là la distance que Lacan prend avec le fantasme de la structure.

Le fantasme de la structure comporte explicitement que le langage est déjà là, mais pas l'accent sur l'apprentissage. Là, au contraire, l'accent est mis sur le tissage de l'apprenti si je puis dire. Et c'est à prendre le plus simplement du monde,

on apprend à parler, dit Lacan, ça laisse des traces, ça a des conséquences, ce sont d'ailleurs ces conséquences qu'on appelle le sinthome.

On apprend à parler et ça vous vient des parents proches, c'est ça le visage du grand Autre dans l'apprentissage de la langue. Et c'est pourquoi il y a une sociologie immédiate du parlêtre, c'est pour ça que le parlêtre, c'est *les trumains*.

J'arrive à vous le justifier ! Je m'étais dit qu'il faudrait que je le fasse quand même, ne pas laisser passer à l'as *les trumains*.

Les trumains c'est vissé, c'est là-dessus que se visse la sociologie de Lacan. Et c'est pourquoi il peut dire à la fois le rapport sexuel il n'y en a pas, tout ce qui serait rapport sexuel, c'est un ensemble vide et en même temps dire : il y a rapport sexuel entre les parents et les enfants, ou il y a rapport sexuel entre trois générations, par quoi il faut entendre sans doute ceux qui vous ont appris la langue, ceux à partir desquels vous avez appris la langue, plus le surmoi qui vous ont véhiculé ainsi, le dépôt, le dépôt de culture, le bouillon de culture qu'ils vous ont fait boire.

Et, en effet, d'un côté il n'y a pas de rapport sexuel mais de l'autre il y a tout de même l'œdipe, c'est-à-dire il y a quand même un objet sexuel avec lequel il y a rapport sexuel, la mère, et il y a quand même quelqu'un qui fait obstacle, quelque chose.

Alors, je demandais tout à l'heure : qu'est-ce que le savoir qui serait foncièrement associé à la psychanalyse ? Je crois que la réponse qu'on peut retenir de ce qu'en dit Lacan, dans le moment de conclure, c'est la définition selon laquelle le savoir consiste dans le lisible, et quelle que soit la suspicion qu'il jette sur l'interprétation des rêves, dont il dit à l'occasion : il est impossible de comprendre ce que Freud a voulu dire - il veut dire par-là que c'est quand même un délire, on ne voit pas pourquoi il s'en priverait puisque lui-même s'accuse, à un moment, d'avoir, dans son Séminaire, déliré.

Néanmoins, on peut admettre que le rêve, le lapsus, le mot d'esprit, ça se lit et ce qu'on appelle interpréter, c'est lire autrement. C'est ainsi que quand il se pose une fois de plus la question : le sujet supposé savoir quoi, il donne une fois cette réponse : le sujet supposé savoir lire autrement ; à condition de lier *l'autrement* au sigle S de grand A barré.

$$S(\not{A})$$

Ce qui veut dire, ici, que ce *lire autrement,* on ne peut s'en défausser sur personne. Lire autrement, ce n'est pas lire le grand livre de la création, la création de l'inconscient par exemple ; ça comporte quelque chose d'arbitraire.

Disons, en employant le mot entre guillemets puisque nous avons perdu confiance dans ce savoir aussi, c'est pas « scientifique. » Lire autrement n'est pas automatique. Et ce n'est pas non plus la vérité, même si on peut décorer ça de son nom, le faire croire par prestige. Ça a quelque chose d'aléatoire. Simplement, tout ce qu'on peut dire, c'est que l'interprétation comme lire autrement demande l'appui de l'écriture, c'est-à-dire la référence faite à ce que les sons émis peuvent s'écrire autrement que comme ça a été voulu.

C'est pourquoi Lacan dit, mais d'une façon dont on voit le caractère esquissé : il y a sûrement de l'écriture dans l'inconscient.

Oui, l'autre lecture dont il s'agit prend appui sur l'intention de dire quelque chose. L'autre lecture, qui est celle de l'analyse, prend appui sur l'intention de l'analysant de dire quelque chose. C'est cette intention qu'on attribue à la conscience, qu'on attribue au moi, dont même c'est de cette intention qu'on définit la conscience, d'où la valeur que Lacan accorde à la bévue quand les mots ne servent pas votre intention.

Alors, en somme, ce que Lacan appelle le symbolique se révèle

essentiellement inadéquat et le tout dernier enseignement de Lacan est aux prises avec l'inadéquation du symbolique. Il n'aurait pas de raison d'être sinon.

Le symbolique, au fond, c'est un facteur de confusion. C'est le signifiant qui fait qu'on ne s'y retrouve pas et, en particulier, c'est le signifiant qui est responsable du non-rapport sexuel, chez l'être humain. Il faut dire non-rapport sexuel, je dirais même ce qui se dégage du moment de conclure, c'est que c'est même trop dire, c'est un rapport sexuel confus.

L'amour est confusion.

On sait bien que c'est fait de bric et de broc, de pièces et de morceaux qui sont… il y a un moment, enfin, où se produit le passage du désir à l'amour. L'amour est confusion, il y entre du prestige, du semblant, il y entre de l'erreur sur la personne et donc, dans le tout dernier enseignement de Lacan, il faut se faire au ravalement du symbolique. Ça n'était pas le cas avant, bien sûr, ça n'était pas ainsi quand Lacan pouvait lui-même se stigmatiser en disant : j'ai déliré avec la linguistique. En quoi avait-il déliré avec la linguistique ?

Son délire avec la linguistique, c'était précisément de mettre l'accent sur la primauté du mot sur les choses, d'attribuer aux mots le pouvoir de faire pour nous les choses. C'est ainsi qu'il rend compte de la Chose freudienne en disant que ça voulait dire le moulage des choses sur les mots.

De ce fait, il a développé que la psychanalyse comportait que dans tous les cas, la structure linguistique prévaut. Là, le mot de structure était à sa place et mis au premier plan.

Dans son tout dernier enseignement, sans dire le mot, c'est une toute autre définition de la structure qui est en œuvre.

C'est ce qu'il dit, c'est comme ça que je lis la première phrase de sa toute dernière leçon du 8 mai 1978 : Les choses peuvent légitimement être dites, savoir se comporter.

Légitimement, c'est amusant cet adverbe, ça vient à la place de *véridiquement*, on n'est pas dans le vrai, on a le droit. C'est déjà un terme, précisément, qui relève, si je puis dire, de la sociologie, le *légitime*. Les choses peuvent être dites savoir se comporter.

Là, s'il y a structure, ce n'est pas de structure linguistique qu'il s'agit, c'est, si je puis dire, de structure chosique. Ça suppose un *savoir se comporter*, savoir se comporter mieux que nous ne pouvons le savoir nous-mêmes, comme le démontrent les surprises que produisent les objets mathématiques, les choses mathématiques, les choses que Lacan manie. J'enlève mathématiques puisqu'il en fait des objets, à l'occasion manipulables avec les mains, par préemption, c'est les choses qui savent se comporter précisément par différence avec les trumains qui, eux, ne savent pas comment se comporter, en raison - entre guillemets - de la structure symbolique, de l'école de confusion, de l'école de perdition que constitue la langue.

C'est précisément parce que les trumains, eux, ces trumains ne savent pas comment se comporter, qu'on a inventé pour leur bénéfice des techniques, pour leur apprendre.

C'est sur la confusion du symbolique que repose, l'émergence et la floraison de nos TCC, alors que les choses s'en passent et qu'il y a l'analyse pour essayer de faire passer un trumain à comment se comporter avec le sinthome.

Autrement dit le problème qui ne pouvait pas être formulé dans le délire linguistique lacanien, c'est l'inadéquation des mots aux choses, ce qui veut dire, par abstraction, l'inadéquation du symbolique au réel.

Et on voit ainsi, dans sa toute dernière leçon Lacan, si je me souviens bien, Lacan, je m'en souviens bien, Lacan figurer ce que serait l'adéquation par l'enlacement de deux ronds, celui du symbolique et du réel.

Cet enlacement voudrait dire : voilà, ça tient ensemble, et que l'imaginaire est ailleurs. Ça n'est pas loin de ce que Lacan formulait au début de son écrit sur « La lettre volée. » En revanche,

c'est ce que récuse le tout dernier enseignement de Lacan, en posant que, je le cite - l'adéquation du symbolique au réel ne fait les choses que fantasmatiquement.

C'est un fantasme de croire que le mot fait la chose, un fantasme de croire que le symbolique soit adéquat au réel.

Alors, quand il dit fantasme, qui est un mot clé du *Moment de conclure*, Lacan n'entend pas exactement un rêve, le fantasme s'en distingue d'être une aspiration. C'est pourquoi il peut parler d'une suggestion de l'imaginaire par le symbolique.

C'est bien ce qui met en question la définition de l'analyse par le savoir. Pourquoi ? C'est que le savoir n'est que fantasme, c'est-à-dire c'est une aspiration du symbolique suggérant l'imaginaire. C'est pourquoi dès la première leçon du *Moment de conclure,* Lacan avait pu dire que la géométrie euclidienne a tous les caractères du fantasme, en particulier l'idée de la ligne droite et on sait que la critique de la ligne droite, il lui fait déjà un sort dans son Séminaire du *Sinthome*, comme je l'ai signalé. C'est pourquoi on saisit ce que Lacan essaye, avec la topologie, de sortir du fantasme géométrique.

Cette tentative, je ne lui ai pas trouvé de meilleur épinglage que de pêcher dans la dernière leçon de ce *Moment de conclure* l'expression qui figure comme en passant dans la phrase, une phrase qui doit être – Il n'y a rien de plus difficile que d'imaginer le réel. Eh bien tout compte fait, c'est ça qui a fait pour moi le titre de cette toute dernière leçon de Lacan, et comme le mot d'ordre de ce moment de conclure, de cet effort qui a laissé perplexe, en son temps, tous ceux qui n'étaient pas les ouvriers aidant Lacan dans cette tâche.

La tentative, c'est *imaginer le réel*, précisément parce que le symbolique n'est pas adéquat au réel, parce que le symbolique n'est associé au réel que par le fantasme en tant que suggestion de l'imaginaire. Alors essayons d'associer le réel à l'imaginaire, essayons d'imaginer le réel. C'est, me semble-t-il, la clé de toutes ces manipulations de Lacan dans son tout dernier enseignement. Imaginer le réel passe par cette étrange matérialisation que constituent ces figures, qui sont figures d'objets, cette matérialisation qui est une matérialisation, dit Lacan, à un moment du fil de la pensée. Il dit ça, je le mets en rapport avec ce qu'il dit par ailleurs - l'analyse est un fait social qui se fonde sur la pensée. Eh bien, il me semble que Lacan, ici, tente une matérialisation de la pensée, ce qui est aussi imaginer le savoir des choses, avec, comme il le dit, des précautions oratoires, c'est-à-dire parler, et c'est le rythme de ce Séminaire, des précautions, ce qui est dit dans le Séminaire est de l'ordre de la précaution oratoire, pour montrer qu'il y a là des choses qui, elles, savent se comporter et que nous courons après elles, après la façon dont elles se retournent, se renversent, se nouent, etc..

Cette matérialisation est surtout sensible quand on procède à ce qui est l'acte majeur dans le dernier enseignement de Lacan, qui est l'acte de couper, qui rend sensible qu'on a affaire à de l'étoffe, à du tissu. Ce qu'il prétend, c'est que ça renvoie à ce qu'une psychanalyse a d'étoffe.

Alors, sans doute, il commence son Séminaire du *Moment de conclure* en disant c'est une pratique de bavardage, ce qui constitue un ravalement de la parole, mais enfin c'est précisément parce que c'est une pratique de bavardage que tout repose sur ceci : est-ce que l'analyste sait comment se comporter ? D'où l'opposition, dans ce bavardage, entre l'analysant qui parle et dont Lacan dit - il faut s'en surprendre - qu'il fait de la poésie, ça veut dire là que ce n'est pas l'interprétation qui est de la poésie dans le *Moment de conclure*, c'est un pas en avant sur ce que j'ai évoqué la dernière fois.

L'analysant parle tandis que l'analyste tranche. On peut dire que c'est ce que multiplient les essais topologiques de Lacan, ce sont précisément des figurations de ce que

l'analyste tranche, des figurations par la coupure, en tant qu'elle a le pouvoir de changer la structure des choses.

Là, ce n'est pas le mot qui fait la chose, c'est précisément la coupure qui change la structure des objets représentés. La difficulté majeure, c'est que si le symbolique est inadéquat au réel, il n'y en a pas moins ce que Lacan appelle une béance entre l'imaginaire et le réel, une béance où se loge notre inhibition à imaginer comment se comportent les choses dont il s'agit, et il donne l'exemple du piétinement nécessaire pour surmonter cette inhibition.

Ça n'enlève pas du tout son sérieux à la psychanalyse, les mots n'ont pas le pouvoir que l'on croyait quand on délirait, il n'empêche que les mots ont des conséquences et qu'il s'agit de se rendre compte et d'évaluer ces conséquences. Il s'agit, dit Lacan, que l'analyste se rende compte de la portée des mots pour son analysant.

Au fond, le modèle de l'acte analytique dans le tout dernier enseignement de Lacan, et dans sa toute dernière pratique, c'est la coupure. Il dit à un moment : agir par l'intermédiaire de la pensée confine à la débilité mentale. C'est pourquoi il essaye d'élaborer un acte qui ne serait pas débile ; il le dit : un acte qui ne soit pas débile mental. Cet acte, tel qu'il apparaît de ce qui nous reste du moment de conclure, cet acte qui ne serait pas débile mental et qui ne passerait pas par la pensée, c'est la coupure.

C'est pourquoi je prends au sérieux cette aspiration dont témoigne Lacan à un moment, et dans une forme qui mérite d'être retenue, élever la psychanalyse à la dignité de la chirurgie. Vous avez remarqué qu'il emploie là la même forme syntaxique que celle qu'il avait utilisée à propos de la sublimation : élever l'objet à la dignité de la chose.

Et, en effet, là, c'est le fantasme de Lacan qui s'exprime dans cette aspiration, c'est de la sublimation qu'il s'agirait. Élever la débilité psychanalytique à l'assurance souveraine du geste chirurgical, de couper, et ce serait la sauvegarde de la psychanalyse.

Bon. À la semaine prochaine.

Fin du *Cours* XII de Jacques-Alain Miller du 2 mai 2007

Orientation lacanienne III, 9.

Jacques-Alain Miller

Treizième séance du *Cours*

(mercredi 9 mai 2007)

XIII

Bon. Dans le désastre du symbolique il surnage l'imaginaire du corps.

Eh bien à la réflexion, qui s'impose, à lire sur Internet, peut-être certains d'entre vous l'ont-ils fait comme moi, la description que j'y ai trouvée, de ma personne, à ce *Cours*. Au secours ! J'en suis resté comme deux ronds de flan.

Voilà ce que j'ai lu : « Jam est joyeux et paraît beaucoup plus jeune qu'il y a un mois. Dans une forme physique « aérienne » [avec des guillemets] à en juger par ses déplacements sur la scène. »

Ces lignes sont de mon ami Luis Solano qui d'habitude donne sur son bulletin électronique un résumé, un petit comprimé, du *Cours* de la semaine.

Je n'ai jamais vu que s'intéressent comme ça, je n'ai jamais imaginé qu'on surveillait comme ça et ma santé, et mon humeur, et mon tour de taille.

Il faut d'abord que je dise, et ceux qui connaissent Luis Solano ne pourront que m'approuver, que je n'aurais jamais une allure aussi déliée ou aussi élégante que lui (*rires*).

Je suis forcé d'y penser.

Et je crains que ce ne soit génétique (*rires*).

Je suis obligé aussi de penser à cette valeur - est-ce que je marche bien comme il faut ? - à cette valeur de masse qu'est devenu l'entretien du corps. Le retardement ou le maquillage du vieillissement est ce qu'on pourrait appeler l'accès démocratique à la beauté.

Ce sont des valeurs que j'ai bien du mal à partager avec l'époque, ayant été formé à une autre où ça n'était pas ce que c'est devenu.

Loin de moi l'idée de critiquer ça, j'admire plutôt ça parce que je l'assimile à quelque chose comme *se vider la tête*. C'est une aspiration qu'on peut avoir.

En tout cas ça me parle, l'aspiration au néant de pensée pour, je ne peux considérer que comme un soulagement la pensée zéro, dans la mesure où je suis forcé de penser à partir de cette description sensationnelle que moi mes pensées me tiennent, que mes pensées me jouissent, comme Lacan le dit des fantasmes.

Diderot le disait à sa façon : « Mes pensées sont mes catins. » Il soulignait bien que c'est une affaire de jouissance et on ne peut pas en discuter, comme des goûts et des couleurs.

Peut-être ai-je la faculté de produire des endorphines en tournant en rond sur un certain nombre de pensées plutôt que de mouvements du corps.

Mais enfin, l'avantage de Diderot c'est que apparemment il pouvait les renvoyer, c'est ça les catins. Moi, sans doute ai-je mes catins à demeure.

Alors quand je dis pensées, ne croyez pas mettre ça très haut, ça ne serait pas conforme au tout dernier enseignement de Lacan. Je n'entends pas par pensées la haute philosophie, mais bien ce qu'on peut éprouver comme un parasite du corps vivant, et pas au service du corps.

Je ne prends pas ça pour la contemplation des idées qu'il serait ce qu'on peut faire de mieux, d'autant qu'en l'occurrence, ce tournage en rond prend la forme de ce mixte de lecture et d'écriture que constitue la tâche d'établir le *Séminaire* de Jacques Lacan.

Je passe, ces jours-ci, mon temps à

ça, lire ce qu'il en reste, l'écrire, me relire et je fais ce va-et-vient jusqu'à je pense en avoir fait le mieux.

Établir le *Séminaire* de Jacques Lacan, je m'excuse, ça ne peut pas se faire en faisant du jogging, mais enfin je suis d'accord, ça n'est qu'un prétexte et il faut croire qu'établir ce *Séminaire,* ça m'alourdit. Si Luis éprouve le besoin de souligner « aérien », c'est qu'il devait me trouver avant sérieusement terrestre, écrivons ça comme ça.

a est rien

En effet, quand on arrive au *a est rien* on est allégé, il n'y a rien qui fait poids. Et peut-être que ce qui l'a enthousiasmé la semaine dernière, c'est que moi-même j'étais dans l'élation d'avoir achevé le travail, une partie du travail qui m'alourdissait depuis le début de l'année, sur le tout dernier enseignement.

Il faut dire que la pratique de la psychanalyse ne favorise pas l'aérien. Lacan peut dire qu'il n'y a rien comme la psychanalyse pour vous crétiniser – il le dit - ça a une valeur très précise, à laquelle nous reviendrons, mais il n'y a rien comme la psychanalyse aussi pour vous démolir physiquement.

C'est un fait et je ne peux qu'approuver mes collègues qui essayent de faire contrepoids en s'abandonnant à ces valeurs de masse.

Jj'ai tiqué sur cette description, en tout cas elle m'a chatouillé, c'est clair. Ce qui m'a franchement fait plaisir en revanche, c'est la description par Luis du Lacan que j'aurais mis en scène, la dernière fois. Je le cite : « Un Lacan drôle, impertinent, insolent, rieur, bien dans sa peau, jeune, très jeune, profondément réaliste et décidément libre. »

Il est en effet tout à fait exact que Lacan était comme ça. Au moins il était comme ça avant son tout dernier enseignement. Et ça n'est pas du tout comme ça qu'il apparaissait lorsqu'il était à délivrer cet enseignement-là.

Il me semble que l'on percevait plutôt la fatigue, une forme d'épuisement, dont lui-même témoignait dans ces deux Séminaires.

Il était certainement à apparaître vieux, vieux et lourd, et sombre et ahanant à la tâche et même, il faut le dire, légèrement dépressif. Il y a des touches, dans le Séminaire, qui l'indiquent suffisamment.

Et, pourquoi ne pas avouer, puisque c'était public, que moi-même je n'y ai pas résisté. J'ai cessé d'aller l'écouter après *le Moment de conclure*, par déplaisir. Je n'ai repris que pour les cinq, six mois de 1980 où il a procédé à la dissolution de son école, ses efforts pour en reconstruire une autre.

Et d'ailleurs vous avez peut-être pu constater que travailler ces deux années ultimes du *Séminaire* a été d'abord pour moi, comment dire, déchirant, pathétique, parce que j'étais poussé à m'accorder à cette note-là, chez lui.

J'ai été assez imbibé de ce travail pour être conduit à mimer quelque chose de cette difficulté.

Et puis, en effet, travailler ces deux années ultimes du *Séminaire* m'a communiqué une certaine allégresse.

C'est peut-être ce qui explique ce que me signale Luis Solano, de mon rajeunissement subit, dans la durée d'un mois, qui me ferait aujourd'hui beaucoup plus jeune. Il faut que je continue donc à établir le *Séminaire* de Lacan, c'est plus efficace que le jogging. Cet allégement qu'il a noté, avec amitié et une certaine malice, cet allégement est sans doute dû à ce qui m'est apparu, en effet, que si on enlevait un certain nombre de gravats, Lacan présentait, accouchait, d'une psychanalyse aérienne. Le tout dernier enseignement de Lacan accomplit une destruction, mais c'est sans doute, pour reprendre l'expression fameuse de Schumpeter *une destruction créatrice*. Lacan, dans son tout dernier enseignement, saccage la psychanalyse.

Et déjà, il y a une certaine jubilation, qu'on peut retirer de cette activité, de cette férocité. Et en même temps, sur ces ruines, quelque chose pointe,

quelque chose se lève, qui est ouvert, et qui ne se laisse pas prendre à la glu.

C'est ainsi, c'est la face aimable que tourne vers nous ce sautillement de Lacan, d'une figure de topologie à une autre, ces constructions, ces manipulations, souvent inachevées, qui peuvent paraître avortées mais qui ont aussi cet effet de communiquer que c'est à trouver, c'est ouvert.

Et, il y a un deuxième texte qui m'est venu, adressé à moi, après celui de Luis Solano qui était pour tout le monde, il m'est venu de Suisse, où réside Madame Inma Guignard-Luz - lumière - une phrase, qu'elle a choisie, en écho au *Cours* de la semaine dernière, dans les poèmes en prose de Garcia Lorca.

Je croyais pouvoir trouver le contexte dans mon volume des *Œuvres complètes* de Garcia Lorca, erreur, parce que moi j'ai acheté mes *Œuvres complètes* de Garcia Lorca, ça ne date pas d'hier, en 1961, et ces textes sont restés inédits et ils ne figurent dans l'édition Aguilar que de 1986.

C'est seulement ce matin que donc j'ai pu prendre connaissance du contexte grâce à l'exemplaire qu'a déposé chez moi Mme Guignard-Luz qui voudra bien, qui doit être ici, quelque part, là haut, et qui voudra bien venir reprendre le volume que j'ai rapporté pour elle, que je me procurerais. Donc je n'ai connu le contexte que ce matin.

Mais enfin ce qui compte, c'est la phrase qu'elle est allée pécher au milieu d'un poème en prose, poème d'amour et d'érotisme et qui dit en espagnol - c'est de la prose – *es preciso romper lo todo para que los dogmas se purifican y las normas tengan nuevo temblor.*

Es preciso romper lo todo - Faut tout casser - *para que los dogmas se purifican* - pour que les dogmes se purifient (pour traduire mot à mot) – *y las normas tengan nuevo temblor* - et que les normes prennent ….

Alors *temblor* c'est compliqué comme *whimper*, quand on veut le traduire, parce que c'est à la fois le tremblement, on dit *temblor del tierra*, pour tremblement de terre, mais c'est aussi frissonnement, frisson. On pourrait dire : il faut tout casser pour purifier les dogmes, et faire trembler à nouveau ou faire frissonner à nouveau les dogmes.

Et, en effet, ça traduit très bien le mouvement, la nécessité qui anime ce tout dernier enseignement de Lacan tel que je vous l'ai présenté la dernière fois.

Le contexte, ce qui décide Garcia Lorca à tout casser, c'est un ultime embrassement, un ultime baiser avec une femme fondamentalement son ennemie ; baiser qui procéderait, c'est suggestif pour nous, en trois temps : est-ce l'instant de voir, le temps pour comprendre et le moment de conclure, un ultime baiser qui se développe de manière admirable et qui le conduit à dire : « Depuis lors, j'abandonnais la vieille littérature que j'avais cultivée avec grand succès » et suit la phrase, la belle phrase qu'elle m'a apportée et où je retiens d'abord ce *Nuevo temblor*.

Nuevo temblor

Ça me conduit à me demander, pour poursuivre, comment Lacan a-t-il fait pour faire frissonner la psychanalyse, pour la faire trembler dans son enseignement.

C'est ce qu'il a fait depuis le début, le *temblor*. C'est ce qu'il a fait depuis le début et on peut dire d'une façon générale en se retournant à partir du *Moment de conclure* sur ce qui y a conduit, que c'est ce qu'il a fait, en effet, à partir de la distinction du symbolique, de l'imaginaire et du réel.

C'est avec ça qu'il a purifié les dogmes de la psychanalyse, depuis le début.

Si on veut être plus précis, je dirais que le premier instrument dont il s'est servi, à cette fin, à cette fin qui nous est éclairée par la perspective du *Moment de conclure*, le premier instrument ça a été, pour dire bref, le stade du miroir.

Il l'a lui-même formulé et je l'ai jadis cité : *Je suis entré dans la psychanalyse avec une balayette qui*

s'appelait le statut miroir.

Si l'on veut s'inspirer de cette proposition pour saisir comment il procède dans son tout dernier enseignement, je dirais que le deuxième instrument, celui qui sert à la fin, c'est sa notion du réel. Enfin là, c'est plus qu'une balayette pour faire le ménage, c'est une tornade, ce n'est pas qu'on astique les meubles c'est qu'on les déménage.

Ça m'a fait réfléchir dans cette optique au chemin que Lacan a parcouru.

J'ai déjà aperçu ça avant, qu'il avait commencé avant le stade du miroir, déjà, à organiser la psychanalyse à partir de l'imaginaire.

I] L'imaginaire

II] Le symbolique

III] Le réel

Ensuite, la grande période de son enseignement qui commence avec le Rapport de Rome s'est organisée à partir du symbolique. Et ça vire à la fin, et spécialement dans le tout dernier enseignement, ça vire au réel qui prend la tête et à y rester fidèle, les constructions précédentes sont largement non seulement suspectées mais évacuées.

Alors prenons les choses au niveau de ce que nous, nous connaissons et pratiquons de l'enseignement de Lacan, sa période symbolique, si je puis dire.

Cette période est tout de même dominée par une mise à part du réel, qui reviendra.

R / S ◊ I

Ça débute par une mise à part du réel et une confrontation du symbolique et de l'imaginaire à quoi on voit Lacan procéder d'une façon haletante dans ses six premiers Séminaires et qui consiste à distinguer, dans la psychanalyse, le contenu d'image qui est en jeu dans les données de l'expérience et le ressort de l'expérience qui est le ressort symbolique.

Ça s'écrit beaucoup en partie double, d'une façon polémique. On peut énumérer les grandes catégories de la psychanalyse, les exposer au niveau imaginaire, constater le défaut de causalité qu'on y remarque et reformuler ces catégories en termes symboliques.

Comme je l'ai indiqué la dernière fois, c'est le programme qui est déjà exposé dans la première page des *Écrits*, après la petite ouverture que Lacan a ajoutée ; la première page des *Écrits* qui est la première page du Séminaire sur « La Lettre volée », page 11, où Lacan expose - j'ai déjà fait un sort à cette phrase et je la détord ici — que la prise du symbolique vient à s'exercer jusqu'au plus intime de l'organisme humain [organisme humain du registre du réel] par les biais de l'imaginaire.

L'imaginaire, là, est réduit à une voie de conduction mais la capture, la maîtrise, est celle du symbolique et Lacan formule que c'est la loi propre à la chaîne symbolique qui régit les effets psychanalytiques déterminants pour le sujet.

Il énumère les termes freudiens qu'il avait accentués, de *Verwerfung*, de *Verdrängung*, de *Verneinung* - la forclusion, le refoulement, la dénégation, comme étant ces effets déterminants, enfin ces effets déterminants pour le sujet – comme il s'exprime - sont déterminés par le symbolique qui se présente sous la forme, dans ce Séminaire en particulier, sous la forme d'une chaîne répondant à une loi.

L'imaginaire étant réduit à des facteurs caractérisés par leur inertie et par leur nature d'ombres et de reflets - comme il s'exprime.

Donc il y a ici, il n'y a pas de *whimper*, il y a un bang, le bang d'un partage des eaux entre symbolique et imaginaire. Et la causalité, la détermination, est du côté du

symbolique. C'est ce qui compte, si je puis dire.

Je dis partage des eaux, ça convient pas mal au titre de poème en prose de Garcia Lorca d'où est extraite la phrase que j'ai lue, son titre est *Nadadora sumergida*, on pourrait traduire *nageuse noyée*. Voilà, dans ses eaux.

Il faut bien dire que sous un certain angle, au moment du *Moment de conclure*, Lacan apparaît comme une sorte de nageur noyé, sauf qu'il se fait de la respiration artificielle lui-même.

Ou bien on peut dire que cette nageuse noyée, c'est la psychanalyse et qu'il est en quelque sorte son sauveteur - j'ai parlé de sauvegarde à la fin du dernier Séminaire - lui-même se soupçonnant parce qu'il n'échappe pas à la suspicion, à sa suspicion universelle, lui-même se soupçonnant qu'en avançant la psychanalyse, peut-être qu'il l'enfonce.

Le moment symbolique de l'enseignement de Lacan qui occupe la place centrale, qui recouvre presque l'ensemble, mais nous le mettons aujourd'hui en balance avec ce tout mince, tout dernier enseignement, le moment symbolique connaît lui-même plusieurs phases qu'on peut distinguer et qu'il faut se rappeler pour saisir la portée de la mise en cause du symbolique que Lacan, même de la mise en cause, de la récusation du symbolique, à laquelle Lacan procède dans ce tout dernier enseignement.

La première phase, c'est celle qui conduit du symbole au signifiant. Et on trouve, en effet, dans le tout début de l'enseignement de Lacan, à partir du Rapport de Rome, le symbole mis en fonction comme un élément transcendant qui accomplit un accord, et qui n'a pas de répondant dans le réel, s'il mobilise l'imaginaire.

Le symbole comme élément transcendant ne manque pas d'écho religieux, que Lacan cultive, avec son public où les religieux étaient en nombre présents, ils font partie des premiers à avoir raisonné à la voix de Lacan et sans doute des premiers à avoir été déçus de voir le symbole lacanien émigrer, mettre toujours davantage l'accent sur le signifiant qui n'est plus un élément transcendant mais un élément articulé.

Au fond, c'est ce que Lacan a déclaré d'abord sous les espèces de la structure mathématique. On voit bien que, par exemple dans la construction qu'il fait à propos du miroir, de son schéma du miroir qui date de son premier Séminaire post Rapport de Rome, le Séminaire des *Écrits technique* et qu'il met par écrit bien des années plus tard dans sa « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », dans ce schéma du miroir qui traduit bien la transition du moment imaginaire de sa réflexion à son moment symbolique, le symbolique est où ? Il est certainement dans la construction de ce miroir qui pivote, jusqu'à transformer en effet les reflets, mais le symbolique est avant tout dans ce schéma le grand I de l'idéal du moi.

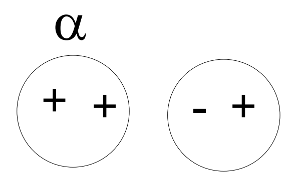
I

C'est un symbole tout seul qui figure dans ce schéma et c'est pourquoi la coupure, celle qui institue vraiment la première phase du moment symbolique, c'est le moment où Lacan construit, expose, et ça a été reçu à l'époque avec beaucoup de difficultés, la structure mathématique du signifiant. Vous savez comment il le fait, à partir d'une série de hasards, la pièce à deux faces, jetée, tombe aléatoirement d'un côté ou de l'autre, qu'on marque plus ou moins, pile ou face, et puis on écrit ainsi une série, une série qui répond - je crois parce que je n'ai pas eu le temps d'aller relire ça - assez exactement à la définition de la chaîne dite de Markov, auquel Lacan renvoie dans son écrit, c'est-à-dire que le terme suivant ne dépend pas du terme antérieur.

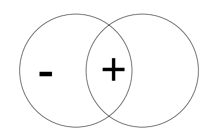
Ce n'est pas parce que vous avez fait pile un coup que vous aurez face, vous savez que vous aurez face la fois suivante. L'incertitude est à chaque coup complète entre l'un ou l'autre. Ce n'est donc pas déterminé, l'apparition du symbole suivant n'est pas

déterminée par le symbole antérieur. Simplement, à partir du moment où on regroupe les symboles, et selon certains modes, voire des modes divers et étagés, dès qu'on regroupe les symboles, alors on voit apparaître des déterminations.

Si vous avez deux plus qui se suivent vous appelez ça alpha, si le coup d'après vous avez un moins, vous savez que vous n'aurez pas un alpha après celui-là.



Et on découpe comme ça. Là vous ne savez pas si vous avez moins ou plus, mais vous saurez en tout cas que ça ne sera pas un alpha qui apparaîtra sur la ligne supérieure. Donc vous faites déjà, c'est le minimum pour comprendre. Lacan fait ça autrement. En fait il les groupe comme ça, et puis il complique la chose en fait en les coupant trois par trois.



Mais dès que vous avez des regroupements, en effet, vous faites apparaître de la détermination, vous sortez de l'indéterminé de la chaîne pour arriver à la détermination et c'est ça que Lacan veut montrer, concernant l'inconscient, qu'il y a de la détermination et même une détermination presque complète, en tout cas répondant à une loi et manifestant ce qu'il appelle lui-même le triomphe de la syntaxe. Ça fait écho à ce qu'on trouvera bien plus tard dans son *Moment de conclure* à propos d'une étude linguistique intitulée « De la syntaxe interprétation », de Milner, où il note qu'il est bien douteux qu'on puisse passer de la syntaxe à l'interprétation.

Eh bien, au contraire, à son commencement, c'est le triomphe de la syntaxe et la mise en valeur dans le symbolique de sa détermination.

Il ne peut pas y avoir de contraste plus accusé que celui qu'il y a entre ce symbolique déterminé, qui est le summum de la détermination, le paradigme de la détermination, il ne peut y avoir de détermination que symbolique, le contraste entre ça et ce qui reste, ce déchet de symbolique que Lacan présente, on peut le dire, sur les bords du silence.

C'est dans le silence qu'ensuite, silence presque, enfin, c'est dans un silence presque complet qu'il basculera après son *Moment de conclure* mais on peut dire conformément au mouvement qui est là, qui l'entraîne.

Il faut bien que je dise, en effet, que moi je suis entré en contact avec l'enseignement de Lacan au culmen de son élaboration symbolique, il me semblait donc que ce qu'il produisait était un système en voie d'achèvement, je l'ai écrit, dans le volume même des *Écrits*, comme éclaircissement de mon index et, en effet, ça n'a pas pris cette tournure, bien plutôt une succession, ça a pris la tournure d'une succession d'essais de structure jusqu'à arriver au moment d'imaginer le réel.

Donc, la première phase est celle, enthousiasmante, de l'inconscient déterministe, l'inconscient qui obéit à une loi, qui est cette loi elle-même. Et il faut dire que ça flattait, ça a flatté un certain scientisme, que Lacan abjure dans le *Moment de conclure* et dans les sarcasmes qu'il adresse à la science.

Après la structure mathématique par où il installe le signifiant comme élément articulé, la deuxième phase, prodigieusement utile, serviable dans la pratique de l'analyse, c'est la phase de la structure linguistique.

Et, là, nous trouvons le symbolique organisé à partir des deux formes princeps de la métaphore et de la métonymie, formalisées par Lacan pour mettre en évidence la détermination de l'effet de sens à partir de la substitution de la connexion signifiante.

Cette structure linguistique est aussi celle qui inspire le grand graphe de Lacan, combiné avec la structure de la communication, ce grand graphe qui permet - je cite Lacan page 804 - de repérer dans son étagement la structure la plus largement pratique des données de notre expérience.

C'est un graphe qui intègre les leçons du schéma du miroir, on y retrouve, en effet, le moi, l'image de soi, etc., et dans son étagement - il y a deux étages - on retrouve en effet l'étage de la communication où fonctionnent les lois du langage et celles de la parole et puis à l'étage supérieur le l'esp donné par le fonctionnement de la pulsion, conçue sur le même moule que l'étage inférieur.

Je classe aussi dans la structure linguistique de Lacan, métaphore et métonymie, le graphe et ce que lui dégagera comme structure signifiante, qui lui donnera d'ailleurs le point de départ de ses quatre discours, plus tard, à savoir la structure signifiante, qui répond à la formule *un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant*.

$$\frac{S_1}{\not{S}} \quad \frac{S_2}{a}$$

À quoi il ajoutera, à la place de l'effet de signification, l'objet petit *a* et donc à la place de l'effet de sens, une production d'objets à partir de cela et cela nous conduit jusqu'au Séminaire XIII de Lacan qui reprend sur cette base un certain nombre de constructions concernant l'imaginaire.

Ça, c'est la grande période de la structure linguistique qui a fixé l'identité théorique de Lacan pour l'avenir.

Nous avons tout de même une troisième phase, symbolique, qui est distincte et qui repose sur la référence faite à la structure logique. Nous avons eu la structure mathématique, la structure linguistique, nous avons la structure logique.

Au fond, dans son Séminaire, ou dans ses Séminaires XIV et XV, *La logique du fantasme*, *L'acte psychanalytique*, Lacan s'appuie sur le groupe de Klein pour repérer la structure de l'expérience analytique, d'une façon, il faut dire qui, là, n'est pas du tout étagée, n'a pas du tout la richesse et les nuances de sa construction du graphe, qui a d’autres mérites. Et puis on voit bien, à partir de *D'un Autre à l'autre,* poser la question de la psychanalyse en termes logique et jusqu'à asserter que la logique serait la science du réel. Donc on voit là pointer cette formule, elle traduit l'interrogation sur le réel retenue dans les rets de la structure comme structure logique.

Cette phase de la structure logique nous a donné, avec *D'un autre à l'Autre,* la construction des Quatre discours et de leur permutation, Séminaire XVI et XVII, et dans le Séminaire XVIII et XIX, l'utilisation de la logique quantifiée pour rendre compte de la sexualité, de la différence des sexes, de la différence des sexes dans le rapport à la jouissance et là Lacan utilise, comme vous le savez, la fonction F de x qui, chez lui, prend la valeur grand phi de X, la fonction phallique, le quantificateur d’existence, le quantificateur de l'universel, modifié par la négation, etc..

$$F_x \quad \exists \; \forall$$

C'est le moment, c'est la phase où le moment symbolique s'appuie sur la structure logique et en même temps la porte au pinacle.

La quatrième phase, c'est la structure topologique mise spécialement au premier plan dans le Séminaire du *Sinthome* et celui qui le précède, *R.S.I.* Je ne vais pas le développer ici et je distingue, alors, comme, c'est déjà avec cette structure topologique, qu’en fait nous passons, c'est progressivement le réel qui vient au premier plan. Donc la structure topologique, je la mettrai déjà de ce côté-là et nous avons, enfin, le tout

dernier enseignement de Lacan où le réel se révèle l'instrument capable de donner vraiment un *Nuevo temblor* au symbolique.

Un *Nuevo temblor*, J'ai pris soin de l'écrire, je n'arrive pas vraiment à choisir entre le tremblement de terre et le frisson. D'ailleurs le tremblement de terre vous donne des frissons. J'ai été dans un tremblement de terre, je vous le précise. Donc ça fait frissonner, ça fait en effet un tremblement symbolique, si je puis dire.

Le tout dernier enseignement de Lacan ouvre d'abord sur une question sur le sujet. On trouve énoncé par Lacan, avec ses guillemets familiers, ce qu'on appelle le sujet, il précise : ce que l'on appelle imprudemment le sujet.

Il faut souligner cet imprudemment, et il le met en question alors qu'il le définit néanmoins d'une façon qui pourrait paraître classique, que l'inconscient est situé dans l'Autre, porteur des signifiants, qui tire les ficelles du sujet.

Ça, ça nous ramène même à son graphe. La question qu'il pose, c'est : la dépendance du sujet est si complète que peut-on encore parler de sujet ? Je glose à peine.

Et immédiatement, ce n'est pas clair. Pourquoi rappeler la définition classique qu'il avait donnée à l'époque de son graphe, le conduit maintenant à douter du terme de sujet.

Avec la question sur le sujet, il y a une question sur l'inconscient. L'inconscient qui n'est, comme le sujet, qu'un nom de ce qui serait dessous, dessous ce qui se constate, dessous ce qui se comporte.

Alors, là aussi, la réponse de Lacan peut paraître classique : la matérialité qui est dessous n'est rien d'autre que le signifiant, en tant qu'il a des effets de signification.

Et on se dit que, au début de ce tout dernier enseignement, c'est à ça que je procède, j'ai procédé à une relecture de *L'insu que sait* que j'avais commenté, une relecture à partir du *Moment de conclure*.

On voit qu'il reprend ses définitions classiques et que, par un léger décalage il rend à l'inconscient son caractère hypothétique. Il s'abstient d'une thèse, il s'abstient d'une affirmation.

La troisième question, c'est une question sur la psychanalyse dont il souligne à plaisir la faiblesse, y compris par référence à Popper, la fragilité, et disons même le caractère profondément douteux et ça se conjugue avec le douteux que devient pour lui tout ce qui est de l'ordre de la vérité.

Dans ce tout dernier enseignement, il y a en effet une liaison, infracassable, entre la vérité et la croyance.

Le vrai, dit-il, c'est ce qu'on croit tel. Et c'est pourquoi il fait de la vérité un acte de foi, et même un acte de foi religieuse jusqu'à dire, à l'entrée de son tout dernier enseignement, que la psychanalyse est la forme moderne de la foi religieuse.

Mais, encore une fois, dans ce tout dernier enseignement, ce tout dernier enseignement n'est pas fait de thèses, il est fait d'aperçus sur des faces qui tournent. Et donc, si on l'immobilise, on obtient des horreurs. De la même façon qu'on obtient le fameux *la psychanalyse est une escroquerie*, mais dès que c'est posé ça pivote et ça devient : est-elle une escroquerie ? À quelles conditions ne l'est-elle pas, etc. ? Évidemment, on ne peut pas s'en servir avec l'assurance qu'on croyait avoir dans les moments précédents son enseignement. Ce sont autre chose que des thèses. Il y a un effet caoutchouc qui est cohérent, en effet, avec le maniement du nœud borroméen. Et, en particulier, il y a cette opération qu'il effectue sur le nœud borroméen, conçu comme un nœud borroméen non pas de simples ronds de ficelles mais de tores, de chambres à air, dont le conduit est occupé par un trou, par du vide, mais qui peuvent se prêter à la même disposition borroméene que des ronds de ficelles.

Il montre que si on fait un type de trous bien précis dans un tore et qu'on le retourne, les deux autres se trouvent inclut dans le premier. Les trois continuant de former ensemble un

nœud borroméen.

Il se sert de cette propriété pour supposer que le tore retourné et englobant est celui du symbolique, et pour en illustrer la fin d'une analyse. C'est ce qui se produirait à la fin d'une analyse, l'englobement de l'imaginaire et du réel par le symbolique et, comme il s'exprime : ça risque de provoquer à la fin d'une analyse une préférence donnée en tout à l'inconscient.

Là, il faut entendre, à ce moment, une préférence donnée en tout au symbolique en tant que ce symbolique serait issu de la pratique même de la psychanalyse.

On voit bien pourquoi il l'évoque au début de son premier enseignement, puisque c'est tout le contraire qu'il s'agit pour lui d'effectuer. Et d'ailleurs il propose à ce moment-là, au psychanalyste lui-même, la nécessité une fois finie l'analyse d'une contre psychanalyse ; rien que ça. Évidemment, c'est de nature à donner un *Nuevo temblor* à la passe. Il propose la nécessité d'une contre psychanalyse destinée à ôter son privilège indu au symbolique, à effacer les conséquences du retournement du tore symbolique.

On ne peut pas s'empêcher de penser que son tout dernier enseignement est précisément ça, l'équivalent de cette contre psychanalyse, pour ce qui est de son enseignement. Le retournement du tore symbolique c'est, sous des formes différentes, ce qu'il a accompli dans son moment, dans le moment symbolique de son enseignement, c'est-à-dire oui, il a donné en tout la préférence au symbolique et dans son tout dernier enseignement, son dernier et son tout dernier enseignement, c'est ce qu'il s'efforce de remettre en question ou d'annuler par un mouvement contre. Et, d'une certaine façon, contre Lacan.

Il faut comprendre que lorsqu'il dit Freud est un débile mental, lui qui a passé son temps à le lire, à le logifier, à en faire des jardins à la française comme il s'exprimait, c'est évidemment dans le même sac où il le met.

Alors la contre psychanalyse, le point de vue contre psychanalytique sur la psychanalyse, c'est une œuvre de salubrité dont il donne l'exemple dans son Séminaire de *L'insu* en moquant cruellement un ouvrage qui à l'époque faisait florès, intitulé *Le verdier de l'homme aux loups*, qui était tout entier l'illustration d'un symbolique en roue libre.

Donc, une fois qu'on tient bien la chaîne de la récusation du symbolique et de la contre psychanalyse, on voit les morceaux qui pouvaient sembler épars de ce Séminaire et la réflexion de Lacan cette année, au contraire, s'organiser.

On comprend dès lors pourquoi cette mise en cause du sujet, de l'imprudence qu'il y a à parler du sujet.

C'est que précisément quand on fait du sujet la marionnette de l'Autre, eh bien c'est légitime, c'est légitime puisque le sujet est définit comme le sujet du signifiant, c'est-à-dire comme le sujet adéquat au signifiant, adéquat au symbolique, c'est le sujet que veut le symbolique, si je puis dire. C'est le sujet adhérant ou conforme au symbolique. C'est lui qu'on montre justement déterminé par les groupements, connexions, substitutions du signifiant, qu'il suit comme un petit chien. Cette loi qui suit la loi déterministique.

C'est justement là qu'on est imprudent parce qu'il y a chez, on ne peut plus dire le sujet, il y a chez l'homme, il y a chez celui qui parle, il y a chez le parlêtre, une disconformité avec le symbolique.

La thèse qui fonde le moment symbolique exprime le terme de sujet. C'est au contraire celle de l'harmonie avec le symbolique, de l'accord avec le symbolique, par le symbolique. Accord entravé mais accord foncier puisque le sujet, au fond, n'apparaît que comme une variable déterminée par des constantes signifiantes et variable en fonction du ressort symbolique.

Là, au contraire, ce que ça néglige, c'est que celui qui parle, l'animal parlant, le parlêtre, celui qui tient son être de parler, au contraire s'embrouille avec le symbolique.

Et, au fond, là, le phénomène de

s’embrouiller, n'apparaît pas comme un accident, un incident, mais au contraire comme nommant le rapport fondamental du parlêtre avec le symbolique.

Alors bien sûr, le sujet lacanien s’embrouillait lui aussi, jadis. Mais il s'embrouillait avec l'imaginaire. Toute la démonstration de Lacan, c'était comment on s'embrouille avec l'imaginaire et alors le recours, c’était le symbolique pour s'y retrouver dans la psychanalyse comme dans l'œuvre de Freud et puis finir par faire des jardins à la française, comme s'exprimait Lacan dans son écrit de *l'Etourdit*, au cordeau.

Ce qui se révèle, avec le tout dernier enseignement de Lacan, c’est que précisément ce qui était le recours est en réalité le mal lui-même. C'est ce que j'appellerais l’effet Caligari. Vous connaissez le film célèbre du *Cabinet du Docteur Caligari* où il se révèle à la dernière image que le fou qui terrorise la ville, c'est précisément le directeur de l'asile.

Eh bien, il y a cet effet Caligari dans le tout dernier enseignement de Lacan et méthodiquement, on peut dire, on observe, on suit dans ce tout dernier enseignement la déstructuration du symbolique que Lacan accomplit et qui passe par l'élimination de la grammaire de la structure de l'inconscient.

Alors il dit : j’élimine la grammaire mais je n'élimine pas la logique, et puis, un peu plus tard, il élimine aussi la logique. Alors qu’est-ce qui reste ? Il reste un mixte, qui est la poésie.

Mais c'est une poésie bien spéciale puisque c’est celle qui opèrerait un rapport direct du signifiant au corps, celle qui permettrait, qui serait le biais d'un rapport direct du signifiant au corps, comme il le propose de la pulsion, qui serait défini comme l’écho du dire dans le corps.

Donc pas la grammaire, pas la logique, la poésie mais on sent que ça n'est pas la poésie non plus et qu'il y a foncièrement dessous, et il s'exprime ainsi, une chose après quoi nous aboyons et qui ne répond pas.

Il vaut mieux, d’une certaine façon, qu’elle ne réponde pas, parce que si elle répondait, ce serait simplement de la magie.

Et donc on peut dire que l'effet naturel sur le parlêtre qu’a le symbolique, c'est la débilité, c'est l'égarement, c’est l’embrouillement, on peut en sortir à condition de mettre en forme la débilité et alors c'est le délire. Le choix qui est offert, c’est débilité ou délire. Lacan dit ça quand il dit, je le cite — entre folie et débilité mentale nous n'avons que le choix.

Donc débilité ou délire. D'où l'idée, exprimée comme telle dans le Séminaire XIV, d'où l'idée d'en finir avec le symbolique. (Vous trouvez ça, c'est la leçon VI de *L'insu que sait de l’une bévue*).

L'idéal, dit-il, l’idéal du moi, ce serait en somme d'en finir avec le symbolique. C'est le mouvement principal puisque il le traduit par : autrement dit de ne rien dire.

Et c'est là qu'il s'interroge sur la force démoniaque qui le pousse à continuer d'enseigner et qu’il l’attribue au surmoi freudien ; et donc on voit pourquoi de son propre mouvement, cet enseignement qui rêve d'en finir avec le symbolique, qui préfère au symbolique l'effort pour imaginer le réel, pourquoi cet enseignement va vers le silence.

Et il est allé vers le silence dans l’après de son Séminaire, où il a surtout montré des figures, des figures topologiques, et sans doute est-il allé, là, largement vers le silence dans sa pratique elle-même.

Bon, je ne sais pas si j’ai été aussi joyeux et aérien que l'autre fois ; c'est dur de faire ça à chaque fois.

C'est la semaine prochaine que je poursuis, toujours dans la ligne que m'a fixée Luis Solano.

Fin du *Cours* XIII de Jacques-Alain Miller du 9 mai 2007

Orientation lacanienne III, 9.

Jacques-Alain Miller

Quatorzième séance du *Cours*

(mercredi 16 mai 2007)

XIV

Bon. Alors ce Moment de conclure, de Lacan, qu'est-ce que c'est ?

Ce n'est pas, je l'ai dit, de l'ordre du système qui se ferme. Ce n'est pas un ajout, un annexe. Ce n'est pas un appendice. Ce n'est pas un complément, un supplément et, comme son titre l'indique, ce n'est pas simplement la suite.

C'est plutôt un geste qui rejette, qui dévalorise - je n'aime pas ce verbe qui n'est pas de la langue classique - un geste qui dénigre. C'est une parole d'auto dénigrement. On pourrait le dire avec une référence que Lacan a employée et qui est, je crois, devenue familière à ses lecteurs et à ses élèves : c'est le *sicut palea* de Lacan.

Je précise, pour ceux à qui ça n'est pas familier, que ces deux mots latins veulent dire *comme du fumier*, la réponse de St Thomas d'Aquin à la fin de sa vie, quand on lui demandait ce qui était pour lui son œuvre, sa somme théologique.

Peut-être est-ce sa dernière parole sur son lit de mort ou on essayait peut-être de lui redonner du moral, en manifestant la splendeur de sa construction conceptuelle et il aurait répondu en donnant à cette agalma, à cette splendeur, la valeur de l'objet déchet.

J'ai utilisé ça pour ordonner les deux valeurs possibles de l'objet petit *a* : la valeur splendide avec l'*agalma*, mot grec et sa valeur de déchet avec *palea*, mot latin.

Eh bien, bien que je me sois, paraît-il, manifesté joyeux, à la reprise de ces cours, il y a dans le Moment de conclure un saccage qui ne porte pas seulement sur la psychanalyse mais qui affecte, de la part de Lacan, la somme de Lacan.

C'est la valeur que je donnerais à cette parole qui est, me semble-t-il, unique dans les énoncés de Lacan, parole qui m'a peut-être échappée, de le regretter, peut-être, mais enfin elle est là, et elle a une résonance puissante, c'est cette parole que j'ai déjà citée ici : j'ai déliré avec la linguistique.

Cette parole, si on l'a prend au sérieux, affecte l'ensemble de ce que nous appelons l'enseignement de Lacan et dont je vous ai ordonné la dernière fois, phase et moment. Je me propose, puisqu'elle est là, de la prendre au sérieux., ce qui demande, sans doute, d'examiner rapidement ce que Lacan a fait avec la linguistique dans la psychanalyse et aussi de ne pas négliger la valeur propre du mot *délire* dans ce tout dernier enseignement de Lacan.

La valeur propre de ce mot *délire,* c'est qu'en est affecté par le tout dernier Lacan, dirais-je, à peu près tout, ou plus simplement tout l'usage de pensée fait par l'homme du signifiant.

Il n'y a que délire. C'est pourquoi Lacan peut continuer de dire, avec d'autres coordonnées que phalliques, comme je l'ai rappelé, que la vie est comique. Elle est comique parce que chacun est là avec son délire.

À vrai dire Lacan réserve tout de même le mot de *délire*, il le spécialise quand il s'agit des constructions.

Il y a le délire incoatif, commençant, débutant, émergeant de chacun, et puis le délire proprement dit, c'est quand ça se goupille, quand ça se développe, que ça s'arme sur la base équivoque, fragile, d'un symbolique inadéquat au réel.

Le mot de délire a pour le tout dernier Lacan une extension qui va jusqu'à inclure les mathématiques. Et il mentionne en passant un ouvrage, en quatre volumes, que j'ai parcouru, intitulé *The World of mathematics* (Le monde des mathématiques), d'où il conclut qu'il n'y a pas de monde des mathématiques, de monde à proprement parler, de monde consistant des mathématiques et qu'en définitive, tout ça, c'est de la poésie.

Je revois bien ces quatre volumes, c'est moi qui lui en avais fait cadeau, un recueil en anglais de textes de mathématiciens sur les mathématiques.

Pourquoi est-ce que je lui ai fait ce cadeau ? Sans doute à l'époque c'était pour le ramener à de meilleurs sentiments. Ça devait être un effort désespéré de ma part pour le ramener au symbolique, pour sauver au moins les mathématiques et j'avais vu venir la réponse sarcastique, du haut de la chaire, qui était disposée autrement qu'ici.

Donc le mot délire c'est vraiment, pour ce tout dernier Lacan, sans exception. Et c'est cohérent sans doute avec le fait qu'il ne manie pas sa topologie avec des instruments mathématiques.

D'ailleurs les mathématiciens ne la manient pas, ils l'écrivent, ils ne représentent pas les objets, alors qu'au contraire, tout du long de ce dernier enseignement, Lacan affiche au tableau les figures de la même façon que chez lui même il maniait les cordes, voire les chambres à air et qu'il fait expédier dans l'assistance, par celui qui alors le suivait, le premier dans la file, le nommé Pierre Soury, il fait expédier des boules, quand il s'agit de problèmes de sphères ou de tores, il fait expédier dans l'assistance des boules comportant des tracés minutieux.

Pierre Soury était lui-même mathématicien, mais enfin il suivait Lacan dans cette topologie. Il n'était sans doute pas sans esprit mathématique mais qui est quand même une topologie sans mathématique.

Et d'ailleurs à un moment Lacan évoque l'instrument servant à capturer l'objet topologique du nœud des mathématiques, le groupe fondamental, il l'évoque pour en rejeter l'usage avec un argument rapide et sommaire.

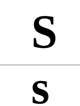
Donc j'ai anticipé sur la suite en déjà manifestant que le mot « j'ai déliré » de Lacan, c'est sans doute un aveu, une confession, mais enfin ça doit être pris avec *cum grano salis*, ça doit être entendu dans le contexte où le mot de délire est étendu, je le disais à tout usage de pensée, fait pour la pensée, du signifiant. Mais enfin reste ce « j'ai déliré avec la linguistique » et donc la réflexion, la méditation que ce propos peut nous donner et nous inciter à faire à propos du délire lacanien avec la linguistique.

Alors où est-ce que ça commence, ce délire lacanien ?

Le plus simple est de se dire que ça commence avec l'inconscient structuré comme un langage. La formule que Lacan, je ne sais pas si elle a été, de Lacan, au départ, ou si elle lui est venue d'un de ses élèves, en tout cas il l'a adoptée et elle était certainement bien trouvée pour indiquer l'élan que Lacan apportait au début de son enseignement.

Qu'est-ce que c'était que cette structure de langage dont il est évident qu'elle est mise en cause, qu'elle est mise en question, qu'elle est récusée par le tout dernier Lacan ?

La structure de langage, c'était la formule qui a été reprise, qui a marqué les esprits, de toutes générations, même de plusieurs, de grand S sur petit s - signifiant sur signifié.



$$\frac{S}{s}$$

C'est déjà une formule qui incite à distinguer dans le fait du langage le coté signifiant et le coté signifié, c'est une formule qui opère un partage des eaux et c'est une formule que Lacan

donne dans son « Instance de la lettre », l'écrit qui porte ce titre, que j'ai relu avec l'idée : « c'est un délire. »

Avant de prendre cette phrase au sérieux, je n'avais jamais lu ce texte sous cet éclairage là, je le confesse.

$$f(S)\,\frac{1}{s} \quad \begin{cases} (S \ldots S) \rightarrow S(-)s \\ \left(\frac{S'}{s}\right) \rightarrow S(+)s \end{cases}$$

Lacan, donc, donne cette formule comme un algorithme, c'est-à-dire comme la loi d'une suite et, en effet, à partir de cet algorithme, il développe ce qu'il appelle l'incidence du signifiant sur le signifié, dans la formule f (de fonction), signifiant, 1 sur petit s ; formule qui ensuite est transformée en deux possibles : celle de la métaphore et celle de la métonymie, selon qu'il y a combinaison entre les signifiants - au sens de Jakobson - ou selon qu'il y a substitution.

Donc deux façons pour le signifiant de s'associer à lui-même, engendrant deux petites différences d'effets signifiés. Dans la métonymie, le signifié court sous le signifiant et c'est traduit en écrivant signifiant, entre parenthèses moins ou barre signifié – ça se présente comme un moins - c'est la barre se manifestant comme un opérateur, alors que dans la métaphore, cette barre est supposée franchie, ce qui se traduit par l'écriture d'un plus. Il faut dire ici barre franchie et qui fait que l'effet de sens, de signification, ici peu importe, disons l'effet de sens surgit, d'ailleurs surgit comme une signification nouvelle.

Le privilège de la métaphore, dans ce délire avec la linguistique, c'est qu'elle introduit une signification nouvelle. Je le dis sous cette forme pour faire écho à la recherche de Lacan à la fin de son Séminaire XXIV, sa recherche d'un signifiant nouveau. C'est à distinguer de cet effet.

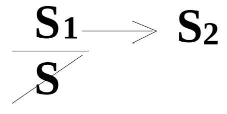
L'incidence du signifiant sur le signifié, c'est autre chose que le simple parallélisme du signifiant et du signifié. C'est au contraire mettre l'accent sur la primauté causale du signifiant sur le signifié et la démonstration à laquelle se livre Lacan dans son « Instance de la lettre », c'est précisément que le signifié est fonction du signifiant que le signifiant est la fonction dont le signifié est la variable.

Je peux considérer que c'est la façon de lire la formule que je vous ai mise au tableau.

Et déjà, dans cette « Instance de la lettre », s'accomplit l'introduction du sujet dans l'affaire, au niveau du signifié, comme Lacan l'indique rapidement. C'est-à-dire que le décryptage que je vous donnais va peut-être décalquer pour dire que le signifiant est la fonction dont le sujet est la variable. C'est sans doute très précisément ce que vise Lacan, le tout dernier, quand il dit : ce qu'on appelle imprudemment le sujet.

L'imprudence est là de faire du sujet la variable du signifiant d'un signifiant qui en tire les ficelles, en effet, au point qu'en fonction de l'arrangement des signifiants, l'état du sujet est déterminé.

C'est ainsi, par exemple, que de la non-inscription d'un signifiant spécial, Lacan pense qu'on peut en déduire ce que j'appellerais pour la consistance l'état psychotique du sujet. À vrai dire, la formule, le schéma qui émerge ensuite et qui comporte S_1, S_2, S barré, n'est qu'une variation de la formule initiale.



Lorsque Lacan ajoute en quatrième place le signe le petit *a*, nous sommes encore dans la même famille de formules.

$$\frac{S_1}{\$} \rightarrow \frac{S_2}{a}$$

Ce petit *a* auquel il a fini, dans le Séminaire XVI, par donner la description du plus-de-jouir, c'est-à-dire de la jouissance, moulée sur l'effet de sens.

Ce que Lacan censure comme le délire avec la linguistique inclut tout ça, inclut tout ce que nous enseignons de Lacan depuis des décennies.

Il n'y a pas ici, au Département de psychanalyse, de chaire, mais enfin, au point où nous en sommes, s'il y en avait une, ce serait une chaire de délire, délire psychanalytique, délire moderne.

Alors, ça va être plus tout ça, et disons, à mon sens, ça inclut aussi ce qui commande cette conceptualisation, formalisation, à savoir le délire avec la mathématique. Il n'y a pas de raison de ne pas ajouter à ce délire avec la linguistique le délire lacanien avec la mathématique.

Alors, non pas que les formules qu'il a concoctées n'aient pas été exactes, sa construction dite des plus et des moins, que j'ai rappelé brièvement la dernière fois, cette construction se soutient mathématiquement.

C'est une variation sur un graphe qui n'a pas été inventé par Lacan, il a inventé la variation. Mais le délire, il y en a un comme je le pense, au sens du tout dernier Lacan, c'est dans l'idée que la mathématique commande la linguistique. C'est ce qui explique que le délire linguistique de Lacan soit allé jusqu'à la logique.

Ce délire avec la mathématique, c'est un délire déterministe, c'est ce qui est manifeste, c'est l'essence de l'enseignement de Lacan. C'est pourquoi j'avais suggéré que le recueil des *Écrits* commence par « La Lettre volée. »

Je l'avais suggéré, à vrai dire, parce que quand on m'a donné les épreuves pour que j'en fasse un index, je me rendais compte qu'il fallait attendre deux centaines de pages pour retrouver le style actuel de Lacan, puisqu'on commençait dans les années 30.

Je trouvais que le lecteur serait déçu d'attendre si longtemps la frappe contemporaine, donc je pensais qu'il fallait procéder à un décalage chronologique dans les *Écrits* et que le texte décalé soit aussi emblématique et je n'en voyais pas de plus emblématique et à certains égards de plus facile d'accès pour un public général que la lecture par Lacan du conte d'Edgar Poe.

Mais enfin, avec « La Lettre volée », c'était l'essence et l'orientation de l'enseignement de Lacan qui était mise en valeur. Et déjà, dans le commentaire du conte, qui retrace les avatars d'une lettre, Lacan met en valeur que cette trajectoire est strictement déterminée.

Et, au fond, l'euphorie produite par l'enseignement de Lacan, à cette époque là, venait de ce qui pouvait paraître hasardeux dans la pratique de l'analyse, méthodiquement hasardeux, puisque c'est une pratique conditionnée par l'association libre, par prendre par la surface ce qui se présente comme ça vient, ont démontré au contraire une stricte détermination, un inconscient rigoureux, comportant des exigences comparables, ou même identiques à celles d'une chaîne de symboles répondant à un algorithme. Donc ce que Lacan opérait, c'était le transport d'une détermination algorithmique sur l'inconscient.

Il l'explicite dans l'introduction à son Séminaire sur « La Lettre volée », introduction qui dans les *Écrits* est placée après le Séminaire, ce qui le justifie, c'est un autre ordre de difficultés, puis c'est supposé expliciter ce que veut dire précisément la détermination, la trajectoire de la lettre, et c'est tout de même le transport de déterminations dans la … algorithmique dans l'inconscient, c'est quand même opéré par Lacan comme un fiat.

C'est une décision intellectuelle qui, ensuite, en effet, est argumentée. Elle est essentiellement argumentée à partir des concepts freudiens. Entendons par-là que ces concepts freudiens

conduiraient là. Et tout le dernier enseignement de Lacan, d'ailleurs, est placé sous l'idée qu'il est allé par-là parce que Freud a indiqué ce chemin. C'est à vérifier, ce fiat que je dis. C'est tout de même une décision qui s'applique davantage sur l'œuvre de Freud que sur ce que c'est que la pratique de l'analyse, alors que dans le tout dernier enseignement, évidemment, le clivage se fait entre l'œuvre de Freud, y compris son prolongement lacanien, et puis d'autre part un certain ras de terre de la pratique.

D'une pratique qui doit son existence à Freud, mais dont le tout dernier Lacan dit, bon, quoi ? Il dit qu'on doit constater que Freud a inventé un certain art, une certaine façon de faire et que cette façon de faire a réussi, au sens où elle s'est répandue et c'est encore une autre question de savoir si ça réussit dans les faits.

Et là, Lacan déploie toutes les nuances de *ça opère*, *on se demande comment ça opère*, voire *il est bien douteux que ça opère*.

Si je dis fiat, c'est parce que Lacan, à l'époque, parlant d'ordre symbolique, c'est-à-dire faisant du symbolique une réalité *sui generis*, affecte au symbolique un caractère constituant, constituant, c'est-à-dire pas constitué, pas déduit, pas produit, mais étant, lui, l'antérieur, étant déjà là.

C'est la valeur que Lacan a su donner au geste de l'enfant scandé par le fort-da que Freud avait épinglé dans l'observation de l'enfant.

Lacan fait de ce fort-da l'emblème, le mythe, de l'entrée de l'individu dans l'ordre symbolique, déjà là. Dans le même fil, il propose donc, partant d'une série au hasard, et étageant un certain nombre de symbolisations, depuis la symbolisation ras de terre des plus et des moins, combinés par trois puis opacifiés, il propose l'illustration, mathématique d'un rapport du sujet à la syntaxe signifiante.

Il donne l'idée d'une syntaxe, d'une organisation du signifiant qui n'est pas déductible du réel, qui comporte une mémoire qui n'est pas psychologique mais mathématique, et qui conduit le sujet.

À ce propos, je voudrais signaler, puisque je relie ces textes avec le moment de conclure en tête, je voudrais signaler la note de la page 57 des *Écrits* où Lacan explique les développements qu'il a pu donné à l'idée d'une syntaxe subjective, en signalant la référence qu'il a faite par ce qu'il appelle l'*analysis situs*, qui est le nom ancien de la topologie, et il dit — l'*analysis situs* où nous prétendons matérialiser le procès subjectif.

J'avais déjà souligné ça en …, matérialiser le procès subjectif, on en a l'écho dans le tout dernier enseignement quand Lacan parle de ses figures de topologie comme d'une matérialisation du fil de la pensée.

Au moins il y a cet invariant dans l'attitude de Lacan qui est - c'est un petit matérialisme - il ne traite pas, y compris à la fin, il n'a pas affaire à des notions de flou, il lui faut des objets matériels, que ce soit cette pièce de monnaie d'où proviennent les plus et les moins de pile ou face, et puis les petits symboles qui s'ensuivent, il faut que ça se voie. Le tout dernier enseignement de Lacan marque bien certains privilèges, chez lui, de la matérialisation et du visuel.

La structure de langage dont il s'agit, et qui serait le produit de ce délire avec la linguistique, la structure de langage, c'est une structure - pour le citer - c'est une structure disons diacritique, c'est-à-dire où les éléments prennent leur valeur de leurs relations les uns avec les autres c'est-à-dire font système et n'ont chacun de valeur que de faire système.

Il est amusant de voir que page 297, Lacan, glosant sur la structure de langage ajoute : la diversité des langues prend, sous cet éclairage, sa pleine valeur.

Il n'en dit pas plus mais on peut, donc, méditer sur quelle est la valeur que prend la diversité des langues sous l'éclairage que donne la notion diacritique du signe linguistique. Mais

c’est surtout qu’on s'aperçoit que c'est l'inverse à quoi Lacan procède dans son dernier enseignement.

Là, il met la diversité des langues sous l’éclairage du concept du langage alors que le dernier enseignement de Lacan, pas le tout dernier, le dernier enseignement de Lacan commence avec la mise en cause, l’inversion de ce rapport, à savoir que ce qu'il y a de premier, dans le dernier enseignement de Lacan, c'est la diversité des langues et c’est de cette diversité que le langage reçoit son éclairage.

C'est pourquoi je faisais commencer le dernier enseignement de Lacan avec le Séminaire XX, *Encore*, parce qu’avec l'émergence, au moins la mise en définition de ce qu'il appelle lalangue, en un mot, la structure de langage est mise en cause.

C'est là que commence l'ébranlement, c'est là les premières secousses du tremblement de terre qui va emporter les constructions dans le tout dernier enseignement de Lacan, c'est là qu'on commence à entendre le *Nuevo temblor* dont je parlais. C'est quand Lacan dit, il est là, je me souviens de. Je me souviens de quoi ? Je me souviens qu'il l’a dit, je me souviens que ça m'a fait un effet.

Je ne peux pas dire que c'était un effet de désapprobation, ni de déception, non. C’était la perception que c'était en train de changer, là, que c'était vraiment, sur un point capital, celui que j’avais justement mis en valeur, en y suggérant « La Lettre volée » pour commencer ses *Écrits*, que là c’était touché quand il a pu dire : le langage, c'est une élucubration de savoir sur la langue.

Je suis d'autant plus libre d'évoquer ce souvenir que, en effet, dans le contexte de l'époque, peu de temps après, quand j'ai eu l'occasion de faire un exposé, au retour de mes aventures romantique dans la politique, j'ai essayé de m'arranger avec cette proposition là, que vous trouvez dans la toute dernière leçon du Séminaire XX.

Vous avez déjà, là, un certain dénigrement du concept du langage et de la notion de structure de langage. Le langage, dit Lacan, n'est que ce qu'élabore le discours scientifique pour rendre compte de la langue. Dans cette phrase, ce qui est déjà présent, c'est un certain dénigrement du discours scientifique. Il y a des signes préalables chez Lacan, bien sûr, mais il y a déjà la notion que ce n'est pas la science qui donne le fin mot sur ce qu'il en est d’une réalité préalable, qui est celle de la langue, c'est-à-dire de la langue maternelle, de la langue maternelle saisie avant toute orthographe, comme l'indique le fait qu’on l'écrive en un seul mot, comme une seule jaculation avant qu'on ait commencé à distinguer les parties du discours, l'article, le substantif, c'est avant le savoir. C'est déjà la direction qui se développe et qui flamboie dans le Moment de conclure où on voit détruit la plupart et à l'horizon tous les instruments dont on se sert pour capturer ce qui a lieu, pour capturer l'événement et l'objet.

Déjà, Lacan pose la question : la langue sert-elle au dialogue ? pour répondre : rien n'est moins sûr. C'est déjà ce qui chemine de ses propositions iconoclastes du Moment de conclure où il s'avérera que la psychanalyse pourrait être un autisme à deux, sauf qu'elle ne l'est pas parce qu'il y a lalangue, mais il y a quand même une langue commune. Mais le langage est, en tout cas dès la fin de son Séminaire XX, réduit à une fiction, une fiction scientifique mais une fiction. C'est pourquoi il peut dire : le langage, d'abord ça n'existe pas.

Donc, c'est, vraiment, il est dirigé par l'idée de viser ce qui existe et une couche de ce qui existe qui est antérieure aux élucubrations de savoir. D'ailleurs ce qu'il appelle alors l’élucubration de savoir, c'est déjà ce qu'il censurera à la fin sous le nom de délire, c'est déjà là, simplement ça n’est encore qu’une petite musique.

Alors, reprendre ça sous l'éclairage du tout dernier Lacan, eh bien ça n'éclaire ce passage que j'ai déjà commenté, passage de cette dernière leçon de *Encore* où Lacan dit : mon

hypothèse est que l'individu qui est affecté de l'inconscient est le même qui fait ce que j'appelle le sujet d'un signifiant. Individu affecté de l'inconscient équivalent à sujet d'un signifiant.

Je comprends mieux de quoi il s'agit : l'inconscient structuré comme un langage mais le langage est toujours hypothétique au regard de la langue.

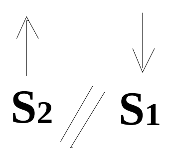
Cette hypothèse de Lacan, c'est celle qui soutient la formule : un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant. Cette hypothèse, ce que Lacan lui-même fait émerger comme une hypothèse, qui se comprend mal par rapport à avant où, en effet, c'est tellement confondu qu'on ne voit pas les deux côtés, c'est précisément cette hypothèse qui est récusée dans le Moment de conclure.

Le Moment de conclure clive d'un côté l'individu affecté de l'inconscient, le parlêtre, et de l'autre côté le sujet d'un signifiant qui se soutient de la notion délirante que le sujet ne serait que la variable du signifiant. Ce qui se perd dans ce clivage, c'est la notion d'une détermination symbolique stricte. C'est l'idée, pour aller à la racine, que le signifiant serait le signe d'un sujet, qu'il y a lieu de supposer sous le signifiant un sujet dont le signifiant serait le signe.

Le tout dernier enseignement de Lacan, c'est l'abandon de cette hypothèse et c'est la critique, d'ailleurs plusieurs fois répétée, de la formule : « un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant. »

$$\frac{S_1 \longrightarrow S_2}{\quad}$$

Je l'ai déjà évoqué avant la coupure de l'année, l'idée de la détermination symbolique, en abrégé, c'est celle qui figure dans le discours du maître et là, c'est le signifiant qui est maître, en effet, et qui détermine la suite signifiante sur le mode algorithmique et qui détermine comme effet le sujet qui est embrayé sur cette chaîne, ce qui veut dire qu'il est représenté par le signifiant, il est embrayé sur la chaîne, cette chaîne de savoir et Lacan prend au contraire comme repères ces deux même termes tels qu'ils figurent dans le discours de l'analyste, avec une barre entre eux et non pas une flèche.



Et donc on barre ici, on arrive là, mais là ; il y a une faille, là il y a une discontinuité que Lacan retraduit dans son dernier enseignement. On ne peut pas dire que le sujet est représenté par le signifiant parce qu'il faut les deux et qu'entre les deux il y a une faille, ça ne fait que commencer, le savoir ne fait que commencer il ne s'achève jamais, donc il se sert de ce qu'il prélève sur la structure qu'il a donnée du discours analytique pour critiquer, pour ruiner la structure de langage et pour substituer à l'euphorie déterministe du savoir la structure de langage au sens de Lacan ; c'est un savoir disjoint de tout *je sais*, c'est un savoir formel si on veut : substituer donc à la primauté du savoir le savoir-faire, ça apparaît déjà dans la dernière leçon de *Encore*, en même temps qu'il censure le langage comme élucubration de savoir sur la langue, il dit de l'inconscient que c'est un savoir-faire avec la langue.

Et là nous sommes déjà passé à un tout autre ordre et il se corrigera lui-même plus tard puisque l'idée d'un savoir-faire peut comporter l'idée de méthode, de procédure pour faire, et il parlera explicitement de *savoir y faire*, ce qui là veut dire se débrouiller, qui est d'un pragmatisme, d'un degré supérieur, enfin *savoir y faire* n'a plus idée de méthode.

Il y a quoi ? Il y a l'idée d'un accord, une affinité, toujours fragile. En tout cas il n'est pas, devant quoi le concept échoue.

Alors il est merveilleux que dans son Séminaire *L'insu*, le Séminaire XXIV, le

premier des deux que je mets sous le chapeau de son tout dernier enseignement, il revienne sur « La Lettre volée. »

Il revient sur « La Lettre volée » à l'occasion de l'exposé d'un de ses élèves psychanalyste qui utilise « La Lettre volée », si j'ai bien compris, à l'appui de son idée de faire la passe par écrit.

Et Lacan commente ce commentaire dans le chapitre VII, de *L'insu* et, à cette occasion, il procède - il ne dit pas tout ce que je dis là, peut-être pourtant le retour sur « La Lettre volée » dans *L'insu* n'est pas sans rapport avec le fait que dans le Moment de conclure, il dise : j'ai déliré avec la linguistique.

Mais, à l'occasion de ce retour sur « La Lettre volée », il procède, me semble-t-il, à un clivage entre le savoir et le symbolique. Il formule que le réel ne parle pas, que le symbolique parle mais ce n'est que pour dire des mensonges et qu'en tout cas l'imaginaire a toujours tort. Le réel ne parle pas, ce n'est tout de même pas un réel incohérent, comme il en a la formule à un moment donné. Ce n'est pas un réel incohérent. Là il faut distinguer, s'agissant du réel, parole et écriture. Le réel ne prend pas la parole, il n'empêche que Lacan maintient qu'il y a du savoir dans le réel, simplement c'est un savoir qui ne parle pas. Il me semble que le savoir dans le réel dont il s'agit, puisqu'à cette date il ne renie pas cette construction de « La Lettre volée », c'est le savoir dont il dira à l'extrême fin du Moment de conclure : c'est le savoir des choses qui savent comment se comporter.

Les choses savent comment se comporter et elles ne parlent pas.

Au fond on ne parle, comme le démontre l'être humain, on ne parle que quand on ne sait pas comment se comporter et on parle pour demander une thérapie comportementale, comme je l'ai déjà souligné. C'est pourquoi d'ailleurs, à cette occasion, il critique son élève d'avoir inventé un personnage supplémentaire dans « La Lettre volée » qui circule et qui, lui, raconte tout au personnage du roi, il le critique en disant : ce personnage c'est le savoir absolu et un savoir absolu bavard. Il impute d'ailleurs à son élève de s'identifier au savoir absolu et c'est là qu'il objecte, en effet, qu'il peut bien y avoir du savoir dans le rêve mais le réel ne parle pas.

Au fond, il distingue du savoir dans le réel, le savoir du signifiant et c'est ça qu'il appelle le symbolique. On voit, en effet, que pour lui, là, il a l'usage du symbolique qui le rattache plus à la parole qu'à l'écriture, dont le repère dans l'analyse est plutôt la *Verneinung*, le fait de dire la vérité en proférant un mensonge. Le tort de l'imaginaire, au fond, c'est d'être floride alors que Lacan propose précisément, au contraire, comme il le rappelle, d'évider l'évidence et on peut dire que les figures topologiques qu'il trace constamment au tableau sont de cet ordre d'imaginaire là, d'imaginaire évidé.

Je ne peux pas m'empêcher de citer quand même le petit exemple de famille que Lacan profère à l'occasion et qui est vraiment, d'abord c'est un moment de distraction dans son Séminaire, c'est rare, et c'est quand même très emblématique du parcours de Lacan lui-même.

À propos du savoir absolu, puisque c'est de ça qu'il s'agit, il fait une confidence qui porte sur sa petite sœur, sa petite sœur qui, à la date où il parle était déjà une vieille dame, il avait deux ans et demi de plus qu'elle, comme il le rappelle. Sa petite sœur Madeleine qui s'appelait elle-même - on ne sait pas exactement quel âge elle a mais ce n'est pas impossible qu'elle ait justement à cette époque deux ans et demi et Lacan cinq - qui se désigne elle-même par le nom de Manéne, et il donne ça comme un moment de saisissement. En tout cas ça lui est resté à travers les années, le moment où ce petit être du sexe féminin, c'est quand même de ça qu'il s'agit, lui dit, dit à Lacan, au petit Lacan : Manéne sait.

Là, il voit la splendeur d'un *je sais*, dit-il, qui a conscience, c'est-à-dire non

seulement savoir mais volonté de ne pas changer.

Mais au fond, alors, il se corrige d'ailleurs puisque ça n'est pas un *je sais*, il l'a formulé à la troisième personne, c'est une *elle* comme il dit, et il dit : là, c'est une conscience de savoir mais enfin qui fait partie de l'inconscient et elle se donne elle-même comme porteuse de savoir.

Le moment de saisissement, qui sans doute n'a pas quitté Lacan tout le long de son enseignement, c'est la notion de la petite femme qui sait. C'est comme le principe de ce qu'on pourrait appeler le délire de Lacan avec les femmes. C'est ça d'ailleurs qu'il faudra examiner, délire avec la linguistique j'essaye de – ça, je ne suis pas encore avancé dans le délire de Lacan avec les femmes, avec la féminité, je ne me suis pas lancé là-dedans puisque ça m'a été d'une utilité prodigieuse, si je puis dire, dans la vie comme dans la pratique.

Donc je n'ai jamais eu l'idée de considérer ça comme un délire mais que là, là il y a une petite induction quand même. Lacan, apparemment, a pris une certaine idée du savoir dans ses livres de géométrie, tout l'indique, dans son enseignement, et puis il a pris une certaine idée du savoir, chez Manéne.

Bon. C'est en passant. Alors - enfin c'est en passant… Je me suis aperçu de la profonde cohérence, en tout cas de cette anecdote dont je me souvenais avec le thème de cette leçon, c'est-à-dire le thème du savoir absolu.

Là, on a une certaine figure du savoir absolu sous les espèces d'une petite femme et d'ailleurs, il faut bien le dire, tout l'enseignement de Lacan respire ça, que l'homme, le mâle, ne sait pas comment se comporter, spécialement avec les femmes, mais qu'en revanche les femmes sont de ces choses qui savent se comporter. En tout cas elles ont plus de chance que le mâle d'échapper au délire, sinon à l'égarement. Les hommes auront le délire et les femmes l'égarement.

Alors, que le signifiant dans le réel ne parle pas, que le signifiant soit muet, ça veut dire qu'on ne s'y retrouve, hormis quand on fait des constructions, où après tout on met ce qu'on veut bien, mais quand il s'agit des choses, là, le signifiant est muet et donc on s'y reconnaît à tâtons, on s'y reconnaît dans le noir. Et Lacan pose cette belle question, qui a tout son écho pour la passe : comment reconnaître dans le noir un nœud borroméen ?

Et, même évidées ces images et les embrouillaminis où Lacan se trouve jeté par sa pratique topologique, il montre qu'il tient d'une certaine façon à s'avancer dans cette topologique dans le noir, en tout cas qu'il ne prend pas les bougies, les petites bougies que les mathématiciens avaient élaborées pour s'y retrouver.

Et, au fond, il dit que la passe, c'est aussi un effort pour se reconnaître dans le noir, enfin il laisse entendre, c'est un effort, pour se reconnaître dans le noir, entre soi, c'est-à-dire entre savoirs, mais de ces savoirs qui ne parlent pas.

Ça, ça exige qu'on mette un bémol sur ce que j'appellerais une idéologie du témoignage.

J'ai appris par Pierre-Gilles Guéguen, que dans une réunion à Madrid, on avait utilisé certaines de mes considérations de cette année à propos de la passe, considérations à partir de Lacan, bien sûr, de ce tout dernier Lacan. Tout ce qui fait oublier qu'il s'agit d'une reconnaissance dans le noir, qui est d'une reconnaissance d'un tâtonnement dans le noir, au fond est, en effet, délire.

Et il y a bien sûr une tension, voire une contradiction entre le tâtonnement dans le noir en quoi consiste l'analyse et la fin de l'analyse et puis l'exigence du témoignage, l'exigence que ça parle, qui se fait entendre, qui s'est fait entendre et qui s'est imposée dans une certaine communauté analytique et qui, au fond, est sans doute de l'ordre de ce que Lacan appelle ici le symbolique, qui parle beaucoup mais qui nous dit que mensonge, qui ne peut que dire que mensonge.

Donc, il y a une distance à prendre, c'est dans ce cadre que nous avons à faire.

Je voulais expliquer en quoi la psychanalyse, Lacan pouvait dire qu'elle était une magie, de son concept de la magie. Je voulais encore expliquer un certain nombre de choses mais je crois que l'heure m'oblige à achever ici.

C'est la semaine prochaine que je poursuis ?

Donc vous n'aurez qu'une semaine à attendre pour la suite des opérations.

Voilà.

Fin du *Cours* XIV de Jacques-Alain Miller du 16 mai 2007

Orientation lacanienne III, 9.

Jacques-Alain Miller

Quinzième séance du *Cours*

(mercredi 23 mai 2007)

XV

J'ai comparé, la dernière fois, Lacan, le tout dernier, à Saint-Thomas, celui qui, à la fin de sa vie, repousse la somme de ce qu'il avait pu élaborer, construire, élucubrer - dans le symbolique -, et qui le rejette comme du fumier.

Mais Lacan c'est aussi, je l'ai fait entendre, celui qui ébranle les colonnes du Temple, le Temple de la psychanalyse, et qui le fait s'écrouler sur lui. Il y a un avantage à cela, c'est que par leur ébranlement même, les colonnes, qui semblaient être là depuis toujours, soutien de la maison que nous habitons, ces colonnes deviennent visibles. On s'aperçoit de ce qui soutenait toute la construction.

Je vois bien ce qu'on pourra dire, désormais, de l'enseignement de Lacan, ce qu'on pourra en dire en provenance d'un certain côté - que cet enseignement s'achève sur un échec.

Je prends les choses un peu autrement. Ce tout dernier enseignement est plutôt une révélation, la révélation d'une impasse qui est consubstantielle à la psychanalyse.

Ce qu'on appelait - Lacan a mis l'accent là-dessus mais Freud est bien le premier à l'avoir ainsi formulé -, ce qu'on appelait l'impossible de la psychanalyse, qui est, dans ce tout dernier enseignement, mis au jour, explicité, rendu visible et presque palpable. Ça nous donne comme une décomposition spectrale de ce qui est l'enseignement de Lacan et, à mon sens, nous n'avons pas fini d'en dérouler les conséquences, de cette impasse mise au jour. C'est de nature, si besoin est, à repassionner, pour ce que Freud et Lacan ont pu édifier sur le fondement de cette impasse.

Je dis Sanson parce que je pourrais aussi faire un sort à ce détail, que Sanson alors est aveugle ce qui consonne avec la question posée la dernière fois : comment reconnaître un nœud borroméen dans le noir.

Il fallait entendre - je l'ai indiqué - reconnaître un savoir dans le noir. C'est la définition que le tout dernier Lacan donnait ainsi de la passe : l'épreuve de validation de la fin d'une analyse. Mais c'est aussi toute une psychanalyse : elle se passe dans le noir, un noir, on l'espère zébré d'éclairs.

Ce *dans le noir* donne, à mon avis, le sens du retour à « La Lettre volée » qui s'accomplit dans un chapitre du Séminaire XIV. L'introduction au Séminaire de « La Lettre volée » expose, en effet, ce que c'est qu'un savoir dans les termes d'une chaîne déterminée ou pour le moins partiellement déterminée.

Une chaîne disposant à un certain niveau de l'élaboration -, pas au niveau le plus bas où c'est l'aléatoire qui prévaut, le niveau le plus bas étant celui qui illustre la pièce de monnaie où l'apparition d'un côté ou de l'autre est imprévisible et sans loi - un certain niveau d'élaboration de la succession des plus et des moins apparaît une loi de formation, un algorithme.

La passe, idéalement, ce serait présenter un tel algorithme, l'algorithme de son inconscient, si je puis dire, et le présenter en pleine lumière. Ce serait le fait d'un sujet venu à connaître son inconscient comme un savoir déterminé. Lacan a eu de la tendresse pour la métaphore des lumières. Il s'est présenté lui-même comme travaillant à une entreprise qui chercherait à faire pénétrer les lumières dans un réseau où elle n'avait pas jusqu'alors parue.

Lorsqu'il revient sur « La Lettre volée » et son introduction dans le Séminaire de L'insu que sait de l'une-bévue, Lacan ne renie pas cette définition du savoir sinon qu'il qualifie le savoir ainsi défini de *savoir absolu*.

C'est un savoir absolu qui, comme je le lis, n'a rien à voir avec celui de Hegel, encore que, étant donné qu'on ne sait pas très bien ce qu'est le savoir absolu de Hegel, et que ça prête à imaginer, je ne peux pas être définitif sur ce point. Oui, je vois même comment si je me forçais un peu je pourrais dire que c'est le même mais enfin, le savoir absolu, quand il qualifie cette construction mathématique élémentaire qui est dressée au début des *Écrits*, signifie d'abord que ce savoir fonctionne tout seul c'est-à-dire qu'il est séparé, et séparé de tout le reste.

Cela, tel que Lacan le reprend à l'époque où commençait, enfin, s'établissait son délire, il n'aurait pas qualifié ça de savoir absolu, il en faisait au contraire le paradigme - comme nous disons - le point d'idéal sur quoi régler l'écoute psychanalytique.

Il supposait ce savoir embrayé sur la relation analysant analyste. C'est un tout autre accent que de qualifier ce savoir d'absolu. Ça met en question, dans le fait, l'accès qu'on peut se ménager vers lui et c'est ainsi que, admettant, dans son commentaire ultime de « La Lettre volée », qu'il y a du symbolique dans le réel, que, allons jusqu'à dire ça, le réel est le lieu du symbolique.

Il n'en demeure pas moins et il le souligne - je l'ai rappelé la dernière fois - que là le signifiant est muet. Le signifiant a beau faire partie du réel - si on l'admet - il n'en demeure pas moins que le réel ne parle pas et cette proposition, *le réel ne parle pas*, me semble traverser tout le dernier enseignement de Lacan, ces deux derniers Séminaires que je triture.

Ça n'est pas une proposition soumise à variations, comme d'autres, ce n'est pas un essai de formulation. Je vous ai montré, à l'occasion, comment des thèses contradictoires de Lacan devraient s'entendre à partir d'un parcours qu'il fait de solutions possibles essayées à une difficulté tandis que le réel ne parle pas, c'est avec ça qu'il est aux prises. Ce qui est, je suis d'accord - enfin je suis d'accord avec vous, avec ce que je suppose venir de vous - je suis d'accord que c'est très singulier, que c'est une notion qui nous prend vraiment à rebrousse-poil. C'est une proposition qui fait tomber une colonne du temple.

Ça comporte déjà que nous n'y avons affaire, à ce réel, que dans le noir et non pas dans la lumière.

Ça introduit la psychanalyse comme une pratique à tâtons, très loin, à l'inverse de cette image de la psychanalyse comme algorithmique, qui était l'image donnée par l'introduction de « La Lettre volée » et qui promettait une opération interprétative, au fond, pleine d'assurance, gonflée d'une arrogance scientiste.

Que dis-je mon Dieu !

Il est certain que ce tout dernier Lacan nous amène à des critiques beaucoup plus sévères et même sauvages que jamais on en a essayées à son endroit.

Cette pratique à tâtons, on peut dire qu'en donne un exemple le maniement difficultueux des nœuds et des tores. J'ai souligné que Lacan s'abstenait, là, de faire référence à ce qu'on avait pu élaborer d'algorithmes sur les figures topologiques.

Alors, le réel ne parle pas, là vous allez voir que j'arrive à dire quelque chose de clair, de simple, il faut arriver à cette simplicité.

Le réel ne parle pas nous indique la valeur à donner à la primauté de l'écriture qui chemine dans l'enseignement de Lacan jusqu'à éclater dans son tout dernier, si soupçonneux devient-il à l'endroit même de poser des thèses qui apparaissent dans ses deux derniers Séminaires souvent pour des tentatives, des accommodements, transitoires, fragiles.

Il n'en demeure pas moins qu'il maintient avec des accents différents

que l'inconscient a affaire avec l'écrit. Il donne de ça des énoncés, des propositions, différentes, mais le fil est celui-là. C'est de l'écrit. Ce n'est pas de la mathématique, ce n'est pas de la logique, ce n'est pas de la grammaire, ce n'est pas non plus de la poésie, mais tout de même c'est de l'écrit. Cela veut dire que ce n'est pas de la parole et que si c'est de l'écrit, c'est au sens où ça ne passe pas tout naturellement dans la parole. Quel chemin parcouru, 180° !

J'ai rappelé la dernière fois la formule *l'inconscient structuré comme un langage* et j'ai montré rapidement comment cette structure de langage était ébranlée et puis effacée.

Il y en a une autre, de grande formule lacanienne, colonne du temple, par quoi au seuil du temple, par où il fallait passer pour entrer - l'inconscient c'est le discours de l'Autre.

Toute l'ambiguïté est sur le mot discours. Dans le contexte il est difficile de douter que cela veuille dire parole, parole ordonnée. Et, en effet, l'inconscient lacanien, c'est de là qu'il est parti, était fait de paroles.

Si bien qu'il pouvait mettre en valeur la continuité entre le discours de l'inconscient et le discours de l'analysant et pour peu que l'analyste se situe au lieu de l'Autre, comme il s'exprimait, cette continuité était celle du discours de l'analyste et de celui de l'analysant.

L'émetteur reçoit du récepteur son message sous une forme inversée. Mais l'inversion, c'est le nom de la continuité. Ça veut dire c'est le même aussi prêt qu'il reste à interpréter ; est-ce que c'est passé de la négation à l'affirmation ? Est-ce que c'est, au contraire, est-ce que c'est un changement de direction, etc., inversion suppose continuité ? Et dès lors, s'ouvrait, en effet, une … de l'opération analytique et une théorie, une théorie et le maniement au tableau de figures, déjà, mais de figures dont le modèle, la référence, était la communication.

Le grand graphe de Lacan, le petit graphe de Lacan, le schéma L, le premier étage du graphe, le second, tout ça, ce sont des schémas de la communication et ce qui, dans cet ordre d'idées, en effet, paraissait le comble, donnant le paradigme de l'interprétation analytique dans ses effets transformateurs du sujet, c'était la proposition performative, dirions-nous : tu es ma femme.

La formule qui résume ça, qui résume cette orientation, une formule qui est presque une jaculation, c'est « ça parle ».

Moi, ça me fait penser à une réplique qu'il y a dans un film de Vittorio De Sica, que je voyais enfant, où à un moment la population s'assemble en disant : « *Miracolo ! Miracolo* ! » : ça parle ! C'est cet enthousiasme qui est douché par la proposition : *le réel ne parle pas*. Là, pas de miracle, pas de Dieu pour faire parler le réel.

Le tout dernier Lacan est travaillé et même accablé : moi je suis forcé de vous communiquer tout ça sur un ton joyeux, à cause de Luis Solano, qui m'apprécie quand je suis gai !

Lacan, il commence souvent ses Séminaires en disant : *j'aimerais autant ne pas le faire*, parce qu'il n'est pas un messager de bonnes nouvelles. La nouvelle qu'il apporte c'est : *ça ne communique pas* et quand ça communique, alors c'est vraiment ! On ne comprend pas pourquoi, ni comment. Là, on peut dire *Miracolo* ! Mais on ne nage pas dans le miracle, on se raccroche aux branches de certaines exceptions et ça, ça chemine, dans la caboche de Lacan, si je puis m'exprimer ainsi, depuis au moins le Séminaire *Encore* et sa dernière leçon que j'ai rappelée la dernière fois. Mais enfin, c'est déjà en marche dans ce Séminaire.

Dans *Encore* il dit déjà lalangue, enfin il ne dit pas, il dit exactement - que la langue serve au dialogue rien n'est moins sûr, enfin il dit : la langue ne sert pas au dialogue.

Mais ce qu'il veut indiquer avec le mot même de lalangue, écrit en un seul mot, sans distinguer l'article du substantif, c'est qu'elle sert à la jouissance et c'est à partir de la promotion de la jouissance dans

l'enseignement de Lacan que la référence à la communication a commencé à se dissoudre.

Conceptuellement, la jouissance est devenue un dissolvant, un dissolvant conceptuel et ça se comprend parce que, disons-le comme ça, la jouissance ne communique pas. C'est le paradigme que donne à cet égard le rapport mis en exergue par Lacan des femmes à leur jouissance : elles n'en disent rien, elles ne savent rien en dire.

Bon, ce serait à vérifier. J'ai essayé cette semaine encore de supplier une personne de me dire quelque chose. Il a paru suffisant de me faire le coup du sourire de la Joconde. Il faudrait, pour être plus assuré de la remarque de Lacan, se taper la littérature érotique féminine, qui connaît de nos jours un certain développement.

Tout ce que j'ai pu en lire, ça n'est pas beaucoup, ça ne me paraît pas tranché. Ou ça ajoute un certain dégoulinage de douceur et de tendresse, si je puis dire, ou ça en remet sur le sadisme des descriptions masculines. Si quelqu'un parmi vous a une référence à m'indiquer, j'en serais ravi.

En tout cas pour Lacan, c'est quand même ce qui est le paradigme du rapport à la jouissance, à savoir : de ce côté-là, ça ne parle pas. Au contraire, sans doute, du côté de l'amour, ça parle, ça en remet sur les mensonges du symbolique. Du côté, oui il faudrait ajouter le côté masculin qui est quand même très orienté vers la jouissance du Un, plus que vers la jouissance de l'autre, c'est-à-dire orienter vers le phallus et vers la comptabilité.

L'élaboration, si on y songe, des formules de la sexuation à laquelle Lacan a procédé dans ses Séminaires XVIII et XIX et aussi dans *Encore*, et qu'il a transcrit, développé, dans son écrit intitulé « l'Étourdit. »

Ces formules de la sexuation montrent plutôt que la jouissance enferme chacun des sexes en lui-même. Et c'est d'ailleurs une des trois leçons que Lacan tire à la fin de cet écrit sous la forme : *pas de dialogue entre les sexes*.

Ce n'est pas d'évidence, on se cause, ça ne manque pas de discours qui s'adressent indéfiniment et indifféremment aux hommes et aux femmes - travailleuses et travailleurs, électrices et électeurs.

Vous remarquez quand même que l'idée qu'il y a deux espèces, là, progresse ; ça embarrasse d'ailleurs énormément le discours politique - à toutes celles et à tous ceux, dix fois de suite....

Pas de dialogue entre les sexes, ça doit être entendu, me semble-t-il, à un niveau justement qui vise la jouissance qui ne communique pas, et où la jouissance de l'Un n'assure rien concernant la jouissance de l'autre.

De l'amour, Lacan a pu de dire qu'il était toujours réciproque, ayant reçu, paraît-il, cette formule d'un de ses amours de jeune homme. Mais on ne dira pas, sauf à faire rire, que la jouissance est toujours réciproque.

Et donc la promotion dans l'enseignement de Lacan de la catégorie de la jouissance va contre la communication mais ébranle la colonne, les deux colonnes du… ; oui les deux colonnes et l'arche du graphe du désir et met déjà à l'horizon l'autisme dont Lacan se pose la question dans son Séminaire XXIV, pour démentir que la psychanalyse soit un autisme à deux. Mais enfin c'est sur ce fond qu'il se débat.

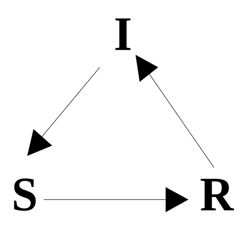
Et on voit bien qu'il essaye à un moment de créer la catégorie de la jouissance de l'Autre (avec un grand A) sur le modèle du discours de l'Autre. Et dans son enseignement déjà, il arrive à la conclusion que ça ne tient pas, ça ne va pas, que c'est vide, cette catégorie de la jouissance de l'Autre. Au fond, ça soutient fantasmatiquement dans le rapport le rapport de la jouissance féminine avec la position de Dieu.

Le caractère dissolvant de la catégorie de la jouissance à l'endroit de l'appareil conceptuel, s'exerce aussi sur la notion de l'objet petit *a* qui est moulé sur l'effet de sens, comme je disais la dernière fois.

L'objet petit *a* a d'abord émergé, on le sait, comme objet métonymique dans

le Séminaire V des *Formations de l'inconscient*. Lacan l'a intégré au schéma de la communication et il le replace, comme une certaine espèce d'effet de sens, peut-être un effet de sens réel, etc.

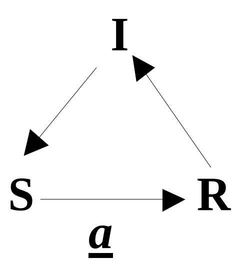
Mais déjà dans *Encore,* j'avais jadis souligné, dans le chapitre VIII, qui est vraiment la porte d'entrée dans le dernier enseignement de Lacan, Lacan trace un schéma où il dégage les trois lettres - de l'imaginaire, du symbolique et du réel, et il donne un sens giratoire au vecteur qui relie ces trois points. Celui-ci.



Déjà j'attire votre attention sur la ligne horizontale. Le symbolique se dirige vers le réel. Ça, c'est une ligne de fond. Confronter le symbolique au réel jusqu'à le voir défaillir dans son tout dernier enseignement, jusqu'à le mettre à certains égards au rebut.

On a déjà ici cette direction du symbolique vers le réel qui est le mouvement qui s'accomplit dans le tout dernier enseignement.

Alors, c'est sur ce chemin que Lacan plaçait l'objet petit *a*, comme ce qu'on peut appréhender de réel dans le symbolique mais soulignant déjà par cette position le caractère ambigu de cette catégorie.



Si on regarde ses ailes et si on regarde ses pattes, ça ne va pas du même côté. Du côté ailes, ça vole avec le symbolique, ses discours et ses mensonges et puis avec ses pattes, ça reste ancré dans le réel. Mais dans le chapitre VIII de *Encore*, Lacan - c'est ça qui m'avait retenu à l'époque, même si c'était fait en deux phrases - récuse l'objet petit *a*.

Il le récuse en prétendant qu'au regard du réel il se révèle que c'est un faux être - que ça ne peut pas, dit-il, se soutenir dans l'abord du réel et sans doute, précisément, parce que ça conserve de l'effet de sens.

Lacan, dans ce chapitre, est déjà sur la voie d'une scission entre le réel et le sens, qu'il explicitera dans son tout dernier enseignement, en disant - je l'avais souligné un peu plus tôt dans l'année - le sens est l'Autre que le réel (avec un grand A).

Alors il pouvait, pour se raccrocher aux branches, reprendre sa formule et valider sa formule comme quoi l'analyste met l'objet petit *a* à la place du semblant, ce qui est, le plus convenable à son mode d'existence. Ça n'est qu'un semblant en tant que tel.

Et il ajoutait et c'est à partir de là que l'analyste peut – je le cite – interroger comme du savoir ce qu'il en est de la vérité.

Dans cette interrogation, eh bien il y a déjà ce qui surgira comme problème. Comment peut-on passer de la vérité au savoir, dans l'analyse ?

Le symbolique parle, c'est la condition pour qu'il y ait vérité. Cette vérité qui est entourée de mensonges, cette vérité à laquelle on n'accède que par le mensonge, cette vérité qui n'est qu'une espèce de mensonge puisqu'elle est variable.

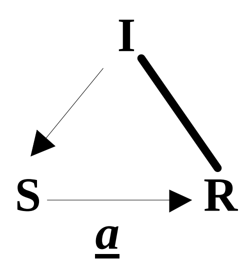
En tout cas, il y a de la vérité quand le symbolique parle, il y a ces éclairs qui zèbrent le noir - disais-je tout à l'heure - tandis que le réel est muet, y compris le savoir qu'il inclut et le savoir qu'il inclut à son égard, on est dans le noir, c'est un savoir absolu, absolument séparé de vous.

Ce n'est pas mal, ce schéma ainsi orienté pour resituer des éléments qui appartiennent au tout dernier enseignement de Lacan.

On pourrait dire qu'en effet l'imaginaire se dirige vers le

symbolique, au sens où il l'imaginarise, et c'est ce qui nous donne le fantasme, la poésie, le délire, de toute construction symbolique.

Je donnerai aussi une valeur au vecteur montrant le réel se dirigeant vers l'imaginaire dont j'ai dis que ça me paraissait être le mouvement qui anime le Moment de conclure de Lacan.



C'est ce qui m'a fait choisir comme titre du dernier chapitre Imaginer – à l'infinitif – « Imaginer le réel ».

Oui, j'ai validé ce titre. Je suis plus embêté avec le titre du premier chapitre qui, lui, répond au vecteur imaginaire-symbolique, qui montre une continuité entre l'imaginaire et le symbolique, qui traite donc des délires, y compris la science, qui montre le caractère imaginaire de la géométrie euclidienne, pourtant paradigme du symbolique. J'avais fini par appeler ça « Fantasmes du symbolique », au pluriel, ça n'est pas que ça n'est pas exact, mais ça n'est pas dans le texte même de Lacan sous cette forme et donc je médite encore sur ce titre là. J'aimerais faire mieux et qu'on sente aussi comment le dernier chapitre du Moment de conclure fait écho à la position prise dans le premier chapitre.

Une colonne du temple aussi qui est ébranlée, c'est la colonne de la nécessité et son corrélat d'impossibilité. C'est la colonne de ce que Lacan appelait, dans « La Lettre volée » la détermination symbolique. Il mettait à l'horizon le paradigme de l'algorithme.

Qu'est-ce qui ébranle cette colonne ? C'est la promotion toujours plus accentuée dans l'enseignement de Lacan de la catégorie de la contingence.

C'est déjà clair dans *Encore* quand Lacan se dit mécontent de l'adjectif arbitraire que Saussure décernait au signifiant, en disant : mieux eut valu avancer le signifiant de la catégorie du contingent. C'est ainsi qu'il a ébranlé lui-même la primauté, la nécessité du signifiant phallique, en essayant de démontrer que ça n'était que contingence, que ça cesse de ne pas s'écrire, avec la psychanalyse.

Ce que Lacan appelle contingence, c'est tout ce qui soumet le rapport sexuel à n'être que sous le régime de la rencontre et vous savez que cette contingence, Lacan l'essaye sur différentes catégories, concepts, de la psychanalyse et la rencontre, c'est un fait de hasard. Donner la primauté à la rencontre, c'est revenir à l'étage le plus bas des plus et des moins sur lequel on avait construit l'édifice de la détermination symbolique.

Et donc au fur et à mesure que Lacan promeut la catégorie de la contingence, il défait comme Pénélope, il défait son tissage de déterminations. La rencontre, ça veut dire que ça opère dans le noir où c'est là qu'on pourrait inscrire, que prend sa valeur la thèse, la thèse fugitive, sans doute, mais qui hante le tout dernier Lacan, la thèse de l'analyse-magie.

Évidemment, la question s'était posée dès longtemps à Lacan, puisque c'est sous ce chef que Lévi-Strauss avait tenu à inscrire l'opération analytique, comparant le psychanalyste au Shaman. C'était à l'époque une bonne manière qu'il faisait à son ami Lacan, qui ne s'était pas démonté pour autant et qui avait, à cette occasion, mis en musique l'imaginaire, le réel et le symbolique.

Mais c'est dans le dernier texte des *Écrits,* « La science et la vérité », que Lacan revient sur la magie et il me semble que c'est ce qui l'inspire dans son Moment de conclure, dans son tout dernier enseignement, à évoquer la magie à propos de la psychanalyse.

La magie rétablit la communication, elle rétablit une liaison entre signifiants. Elle montre, Lacan dit exactement - elle suppose le signifiant répondant comme tel au signifiant. (Je vous renvoie là à la page 871 des *Écrits*).

Elle suppose, c'est l'hypothèse de la magie, son hypothèse c'est elle a affaire à une chose qui d'abord ne parle pas, … est en rapport avec un dysfonctionnement et on suppose qu'en effet, avec du signifiant, on va pouvoir faire répondre la Chose, la Chose qui ne parle pas.

Sa ⟶ **Chose**
incantation ⟶ **nature**

Ici la Chose prend la valeur, c'est la nature, et le signifiant va prendre une forme incantatoire pour mobiliser le signifiant dans la nature. Et alors, explicite Lacan - la Chose en tant qu'elle parle, répond à nos objurgations.

Donc là, on arrive à faire parler le réel muet et il est notable que le tout dernier Lacan rabat la psychanalyse sur une opération de ce type.

Alors ça suppose que le Shaman, du côté de l'incantation, y mette du sien, il faut qu'il s'active, comme moi ici, il mouille sa chemise, donc ça implique d'apporter le corps et de payer de sa personne et par-là, en effet, par le corps, démontre faire partie de la nature : l'émetteur fait partie de la nature.

À cela, Lacan oppose le sujet de la science qui serait le supposé de l'expérience analytique, le sujet de la science qui n'appartient pas à la nature et l'analyste lui-même soustrait son corps plutôt que de l'ajouter, encore qu'il faille qu'il soit là, il y a quand même ce minimum.

Son raisonnement de la page 871 est tout à fait valable si on met en regard le sujet de la science, mais c'est déjà une toute autre affaire quand on parle du parlêtre.

Le parlêtre, c'est une catégorie qui inclut le corps, de telle sorte que ce n'est pas suffisant d'évacuer le corps dans l'analyse en disant c'est un résidu. C'est au contraire, enfin s'il s'agit de parlêtre, c'est un fondamental comme on dit aujourd'hui, le corps.

On pourrait dire que l'analyste aussi, non seulement il fait partie de la nature par le support corporel qu'il amène et il fait aussi partie de la culture et c'est pourquoi Lacan donne leur importance à des facteurs comme le prestige, le poids social, dans l'efficace de l'interprétation.

C'est sans doute aussi pourquoi il dit une fois : pour savoir ce que j'entends par psychanalyse, il faut entrer en psychanalyse avec moi.

En effet, le tout dernier Lacan, du côté prestige et poids, ne pouvait pas trouver plus lourd. Il faut corriger ça par le fait que la débilité mentale est telle que le prestige se soutient très bien de semblants ténus, vous le constatez dans l'élévation des grandeurs sociales. Vous en prenez un comme ça, dans le lot, vous le présidentialisez, il fait exactement le même office que les autres, il est capable de faire le tintin comme les autres. Il y a quand même la place ; la place, c'est les semblants eux-mêmes qui génèrent leur poids et l'admiration qui va avec.

C'est cette opération qu'on peut qualifier de magique, « arriver à faire parler le réel », que Lacan approche par le terme d'escroquerie, dont il décore à un moment donné la psychanalyse pour poser la question, c'est-à-dire comment surmonter la scission du réel et du sens alors que cette scission est le contraire de la pratique psychanalytique qui suppose que les mots ont une portée dans le réel.

Donc, là, ce n'est pas l'échec de Lacan dont il s'agit, c'est une antinomie d'une difficulté propre à la psychanalyse. Et un des essais de Lacan est - je l'ai signalé au passage - de surmonter la scission du réel et du sens par ce qui serait l'exception du symptôme, si le symptôme était la seule chose qui conserve un sens dans le réel.

Et donc le symptôme, au fond, lui, pourrait répondre comme la Chose du Shaman, à l'incantation, à la résonance, pourrait répondre à l'interprétation comme le corps répond à sa résonance.

Alors, ici, il faut faire sa place à la promotion qui s'accomplit dans l'enseignement de Lacan et qui vient émerger dans son tout dernier, la promotion du corps, qui est, je vous le rappelle, situé dans sa triplicité au niveau de l'imaginaire.

Et spécialement le Moment de conclure est marqué par la promotion de l'imaginaire, à travers les manipulations de figures que multiplie Lacan. Il y a comme un tropisme vers l'imaginaire, qui est une sorte de retour aux sources, pour Lacan, puisqu'il est parti de l'imaginaire, et il y revient sous une forme différente, beaucoup plus élaborée, d'ordre mathématique, si l'on veut.

Je dis si l'on veut parce qu'en fait ces figures sont très éloignées des mathématiques. Il y a comme, disons, la promotion de la jouissance, celle de la contingence, celle du corps, se conjuguent dans une promotion de l'imaginaire qui me faisait penser que c'est ainsi qu'il répond à l'appel que lui-même lance dans son Séminaire XXIV à la fin, à la fin de L'insu que sait de l'une-bévue.

Il attend un signifiant nouveau, il espère un signifiant nouveau. Je donnais comme titre à ce chapitre, déjà, jadis, quand je le publiais dans les *Cahiers pour l'analyse :* « Vers un signifiant nouveau ».

Eh bien la réponse ultime qu'apporte le Moment de conclure, ce n'est que ce signifiant nouveau ce n'est pas un signifiant, c'est bien plutôt une image.

Eh bien je poursuis la semaine prochaine dans le Moment de conclure.

Fin du *Cours* XV de Jacques-Alain Miller du 23 mai 2007

Orientation lacanienne III, 9.

Jacques-Alain Miller

Seizième séance du *Cours*

(mercredi 30 mai 2007)

XVI

Je me suis aperçu que je cherchais des images de Lacan, du dernier Lacan, celui qui est aux prises avec le silence du réel.

Je ne les ai pas cherchées, je les ai rencontrées, ces images. Saint-Thomas, ai-je dis, et puis Sanson.

Là, j'en ai trouvé une troisième, c'est Montaigne, le dernier Montaigne, qui fait le titre d'un ouvrage de critique, d'une madame Nakam.

Nakam

Je l'ai lu. Je l'ai lu hier, en pensant à Lacan.

Ce dernier Montaigne, pour en dire un mot, c'est celui qui griffonne sur son exemplaire, sur l'exemplaire de ses *Essais*, sur l'édition, la dernière à être parue de son vivant, en 1588.

Il est mort en 1592 et durant ces quatre ans, il a rempli des marges. Spécialement un exemplaire qui a servi jusqu'à il y a peu à la plupart des éditions du XXe siècle, l'exemplaire dit « de Bordeaux. »

Maintenant, il semble qu'on se fie davantage à l'édition posthume qu'en avait donnée celle qu'il appelait sa fille d'alliance, Madame de Gournay.

Il avait trouvé auprès d'elle dans ses dernières années l'admiration et l'écoute attentive, qui l'a, semble-t-il, comblé.

On s'est intéressé à l'ensemble de ces ajouts, qu'il appelait des allongeailles. Il dit quelque part - c'est un peu comme les paperolles de Proust - il les appelle quelque part les surpoids, qui viennent en effet corriger, infléchir, même s'il n'y a pas de retranchement, les opinions qu'il avait pu énoncer. Parce qu'au fond, il ne prétendait pas autre chose qu'à énoncer son opinion, et dans toute la variété qu'elle pouvait connaître.

L'intérêt de ce dernier Montaigne, je parle du livre, c'est de considérer que ces ajouts de quatre années forment comme un texte autre, qui a sa continuité, et ses effets de transformation.

À vrai dire c'est qu'au début du XX° siècle qu'on avait systématiquement distingué les strates d'écriture des *Essais* et ça, c'est la strate dite C, qui fait en effet un certain effet quand on suit à la trace le fil de ces allongeailles.

La critique, que je nommais, diagnostique chez Montaigne - je ne prétends pas l'exactitude clinique - une crise dépressive multiple, aussi bien politique qu'affective et que physique et donc une attitude pessimiste et misanthrope qui s'affirme chez Montaigne, ce qui n'est pas apparent quand on lit le texte sans mettre à part cette période 88-92, puisque Montaigne a choisi de ne pas modifier ses élans optimistes, par exemple celui qui termine le dernier essai du volume — De l'expérience ; lequel s'achève sur un hymne à Apollon emprunté à Horace.

Mais lorsqu'on retourne les cartes et qu'on distingue le fil noir de ces dernières années, il a quelque chose du tout dernier Lacan parce que Montaigne a lui-même en vue sa disparition et on ne peut pas penser que Lacan ait choisi le filtre « le Moment de conclure » sans cette perspective, même si, lui, là-dessus reste muet.

Je ne pense désormais, dit Montaigne - le dernier Montaigne - je ne pense désormais qu'à finir, etc., et

prends mon dernier congé. C'est une phrase de la strate C de l'essai XXVIII du *Livre II*, qui s'intitule « Toutes choses ont leur saison. »

Il y a aussi cet ajout dans le fameux essai « De la vanité », du *Livre III*, très lacanien — Jointe à l'aventure ai-je quelque obligation particulière à ne dire qu'à demi, à dire confusément, à dire discordament.

La critique, qui ne semble pas avoir lu Lacan, suppose que ce *dire à demi* implique que Montaigne aurait quelques secrets qu'il ne livrerait pas.

Il y a en effet un passage de Montaigne qui laisse entendre qu'il a un secret qu'il n'a confié qu'à son ami La Boétie, mais pour nous, ce *ne dire qu'à demi* raisonne tout autrement.

C'est le sort de la vérité lacanienne que de se dire ainsi.

Et il s'y ajoute, dans le tout dernier enseignement de Lacan, il s'ajoute à ce *dire à demi* le *dire confusément*. Je ne l'ai pas caché, et d'ailleurs Lacan formule que l'écrit comme tel est confusionnel, c'est assumé par Montaigne ; quant aux discordances du dire, elles sont multiples dans ce tout dernier enseignement et quand vous l'aurez en main, révisé, établit, rédigé par moi, vous le sentirez peut-être mieux que quand j'expose, puisque quand j'expose je cherche non pas à accorder ces discordances, mais fatalement à les organiser et au point que j'ai pu parler à un moment de la route romaine que je traçais de ses lacis.

J'ai relevé encore cette allongeaille de Montaigne, qui nous passerons directement à Lacan, j'ai relevé cette allongeaille — Tant il y a en ces mémoires, si on y regarde, on trouvera que j'ai tout dit ou tout désigné. Ce que je ne puis exprimer - dit le dernier Montaigne - je le montre du doigt.

Là, on croirait rencontrer une préfiguration de la dernière proposition du *Tractatus logico-philosophicus* de Wittgenstein.

Et en effet, dans le silence du réel, Lacan montre du doigt, montre du doigt le tableau, les figures tracées au tableau, les figures, quand elles sont complexes, apportées sur des rouleaux blancs.

Cela est bien fait pour nous faire resouvenir de comment enseignaient les anciens Grecs, les premiers mathématiciens. Je l'ai évoqué jadis dans un exposé fait à un colloque sur le réel en mathématique. Ils faisaient apporter en fanfare, si je puis dire, de grands panneaux blancs, sur lesquels étaient tracées et ineffaçables, les figures géométriques qui étaient la matière de leur démonstration.

C'était, dit-on, des diagrammes sur lesquels, au fur et à mesure que se développait le cours étaient inscrites des lettres.

Cette occasion, pour nous, de bien voir que Lacan a toujours appuyé son enseignement du tableau noir, de tracer au tableau noir. Simplement c'était, jusqu'à ce dernier enseignement, si mêlé aux paroles qu'on pouvait en méconnaître l'instance propre. C'est ce qu'aujourd'hui on appellerait des visuels.

Aujourd'hui, quand on a une conférence à faire, on vous demande à l'avance si vous avez des visuels à projeter. Eh bien cette technique n'était pas développée au temps de Lacan mais il avait, il a toujours eu des visuels.

Lui-même a tout fait pour qu'on en n'isole pas l'instance propre, puisqu'il énonçait par exemple que la lecture de tel schéma de son grand graphe, exigeait d'être attentif à la moindre nuance de son style. C'était inviter à ce qu'on ne voit que dans la représentation que accessoires. C'est ce qui s'inverse dans le tout dernier enseignement. Ce sont plutôt les paroles, oratoires, que Lacan émet avec lenteur.

Voyez comme je suis caméléon, je me laisse moi-même pénétrer de cette lenteur.

Ce sont ces paroles elles-mêmes qui apparaissent accessoires au regard, parce qu'elles vous regardaient et nous regardent encore, au regard des tracés compliqués qu'il apportait avec lui.

Nous avons de ces tracés cette organisation de plus et de moins, que

Lacan a forgée dans son introduction au Séminaire de « La Lettre volée ».

Ces suites de symboles s'organisent dans un graphe.

À ce propos, je voudrais corriger quelque chose que j'ai dû dire un peu rapidement les fois précédentes, quand je mettais en valeur l'élucubration étagée de la détermination symbolique, à partir d'un niveau zéro, un niveau réel qui est celui où, en fonction de ce qu'on peut imager de la pièce de monnaie qu'on lance, on transcrit selon que c'est pile ou face, plus ou moins.

Et en effet, là, pas de liaison d'un coup à l'autre. Ce qu'on obtiendra la fois suivante n'est pas déterminé par le coup d'avant. Donc ici, il y a absence de syntaxe. C'est exact mais il faut un allongeaille, si je puis dire.

Lacan signale, un peu plus tard je crois, que c'est bien parce qu'on a l'idée préalable de la syntaxe que l'on peut dire qu'ici il n'y en a pas. Et donc la syntaxe, la notion de syntaxe, c'est-à-dire de liaisons déterminées, précède la production de niveau zéro d'une séquence asyntaxique.

Ça ne change rien, au fond, de ce que j'ai pu vous dire mais je tenais à ce rajout qui montre assez bien, au fond, la primauté pour Lacan, pour le Lacan qui a forgé cet apologue, la primauté du symbolique, puisque ce qu'on peut distinguer comme pur réel aléatoire dépend néanmoins du préalable de la notion de la syntaxe.

Donc si formalisée, mathématique, que soit cette construction, elle débouche néanmoins sur un visuel.

Inutile de le dire que le schéma construit par Lacan dans le Séminaire I, le schéma du miroir destiné à illustrer l'identification et ses transformations, est par excellence un visuel. C'est même un visuel sur la vision.

Si l'on prend le Séminaire IV, eh bien on y trouve comme visuel un tableau, le tableau permutatif qui met en place la privation, la frustration, la castration ; et dans le Séminaire V, on suit la construction minutieuse du graphe qui, doté d'abord d'un premier étage, se trouve ensuite dédoublé par un second et ça se poursuit d'ailleurs dans le Séminaire VI.

Je ne vais pas ainsi énumérer l'un après l'autre les Séminaires de Lacan, rares sont ceux qui n'articulent pas et ne manifestent pas un visuel, quelque chose que l'on montre du doigt, comme dit Montaigne.

On a là une manipulation, que l'on pourrait appeler, avec un terme de l'enseignement de Lacan, une manipulation de semblants qui sont en quelques façons mis en place de réel.

L'historien des sciences que je citais jadis, Netz, en a bien vu, pour les mathématiciens grecs, anciens, la pertinence.

Netz

L'introduction des diagrammes lettrisés permet à un univers de discours de se développer qui fait l'impasse sur la question ontologique. On s'intéresse à ce qui est réel et impossible, on ne pose pas la question de l'être. On a cru y reconnaître la tendance principale qui anime Lacan dans son usage des visuels.

Alors là, distinguons deux modalités de cet usage.

D'abord, comme je l'ai rappelé, Lacan a abordé le symbolique comme un ordre. L'expression de « l'ordre symbolique » a retentit puissamment puisqu'on l'a trouve encore utilisée abondamment de nos jours, concernant ce qui serait une leçon conservatrice de la psychanalyse, du genre « pas touche à l'ordre symbolique. »

Dès que l'on veut manifester un peu d'inventivité, de créativité, dans la manipulation par exemple des semblants du mariage ou de la filiation — Aah ! Ordre symbolique, personne ne passe !

Oui, enfin, c'est triste, c'est triste que cet usage réac de la psychanalyse. Et c'est amusant aussi parce que c'est absolument dérisoire, pour ce qui est d'arrêter de puissants mouvements historiques.

Autrement bien informé de ce qui n'y a là que manipulation de semblants

avec, en effet, l'inertie traditionnelle, dont il n'y a pas lieu de sacraliser l'ordonnance, sauf si la sacralisation est votre business, ce qui existe aussi.

Enfin, précisément, parce que les semblants ne sont que ça, il s'est développé dans l'histoire, en effet, une puissante sacralisation pour éviter que ça tombe ; enfin, comme dirait le tout dernier Lacan - c'est délirant.

Dans ordre symbolique, ordre veut dire dimension, sans doute. Mais pas seulement. Lacan ne faisait pas de l'imaginaire et du réel des ordres, même si l'expression peut ici et là venir, dans l'ordre imaginaire, ça n'est qu'au sens de registre.

Ordre, dans ordre symbolique veut dire une ordonnance, un ordonnancement. On pourrait même dire un ordinateur. Et Lacan, a utilisé des visuels congruents à cet ordre : des tableaux, des graphes, des matrices ; où la permutation est toujours opératoire, c'est-à-dire il a utilisé des visuels relevant de la combinatoire.

Et, là, on doit ponctuer un décrochage qui intervient lorsque Lacan passe du langage - enfin, quand il change de référence - du langage, structuré comme un langage, c'est-à-dire structuré, c'est ça qui passe à l'as, on dit l'inconscient structuré comme un langage ; on ne s'intéresse qu'à inconscient et langage. Toute la question est de savoir en quoi le langage est structuré.

Donc, Lacan change de référence : du langage comme structuré, à la langue. C'est là que se fait ce que j'appelais un décrochage, avec spécialement la dernière leçon du Séminaire XX intitulée « Encore ». Et c'est pourquoi c'est de là que je datais le dernier enseignement de Lacan.

On peut dire qu'à partir de ce moment-là, Lacan fait usage d'un nouveau visuel qui est celui des nœuds. Et l'usage de ce nouveau visuel consacre l'éclipse de l'ordre symbolique dans sa réflexion, au point que le symbolique - je l'ai déjà souligné - s'y manifeste comme homogène aux deux autres dimensions.

La pointe de cette nouvelle tentative, c'est le Séminaire XXIII, *Le sinthome*, et *Le sinthome* apparaît ainsi comme la catégorie clinique attachée au nœud borroméen, au visuel du nœud borroméen.

Dans ce Séminaire, les questions qui relancent la réflexion sont des questions d'architecture et de liaisons.

On pourrait même dire la grande question c'est : que traite le Séminaire avec ces visuels ? C'est : à quelles conditions ça tient ensemble ? Est-ce que ça tient ensemble à trois, est-ce que ça tient ensemble à quatre ?

Telle est la recherche tâtonnante qui s'y déploie.

J'ai mis à part, vous le savez, les deux derniers Séminaires de Lacan, le XXIV et le XXV.

Alors, d'abord le XXIV introduit une autre catégorie clinique. Après le sinthome, ce que Lacan appelle, traduction phonétique de l'*Unbewusst* freudien, si on le traduit sémantiquement en fonction du sens on dit l'inconscient, si on le traduit phonétiquement - si je puis dire - transcrit on dit l'une-bévue.

l'une-bévue

Après le sinthome l'une-bévue.

Par rapport à l'une-bévue, le sinthome apparaît comme une macro unité, qui relève de l'inconscient sans doute, de l'inconscient définit dans le Moment de conclure comme la face de réel de ce dont on est empêtré.

Ce serait un témoignage, si besoin était que c'est bien sur la voie de l'inconscient réel que Lacan s'avance dans son tout dernier enseignement au point d'ailleurs, nous le verrons tout à l'heure, que l'amour lui paraît une bizarrerie, une étrangeté.

C'est dire que ce qui l'oriente, ça n'est pas ce que j'appelais naguère l'inconscient transférentiel.

Par rapport à cette macro unité, l'une-bévue, c'est une micro unité qui inclut l'acte manqué et aussi le mot d'esprit, et même le rêve, à suivre la

première leçon de L'insu que sait de l'une-bévue.

C'est-à-dire que Lacan reprend avec ce terme tous les phénomènes qui avaient attiré Freud dans sa voie et en fonction de ses œuvres initiales que sont *La science des rêves*, la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, *Le mot d'esprit dans son rapport avec l'inconscient*, sur lesquels Lacan s'était appuyé dans son premier élan vers la construction de l'ordre symbolique.

C'est ce qu'il avait repris dans son Séminaire V comme *Les formations de l'inconscient* et ensuite distingué dans son Séminaire XI, *les Quatre concepts fondamentaux*, de l'accent selon lequel il s'agissait d'achoppement de l'ordre symbolique. Et c'était déjà, à cette époque là, mis par lui en opposition avec l'ordre symbolique à la Lévi-Strauss.

Eh bien, enfin, nous sommes avec l'une-bévue à l'achèvement de ce mouvement commencé dès janvier 1964. C'est-à-dire qu'avec l'une-bévue, Lacan, qui le développe peu dans son tout dernier enseignement, isole quelque chose comme - il faut bien dire quelque chose -, une unité constitutive (j'avais écris constituante, oui, j'avais hésité entre ces deux mots), de l'inconscient. C'est en ce sens que Lacan pouvait dire qu'avec son thème de l'année - j'essaye d'introduire quelque chose qui va plus loin que l'inconscient.

C'est parallèle à ce que l'on peut dire de lalangue. Avec lalangue, Lacan avait introduit quelque chose qui allait plus loin que le langage au moins en ce sens que, au regard de lalangue, le langage apparaît comme une élucubration de savoir.

Eh bien avec l'une-bévue, et déjà là il allait plus loin que l'inconscient structuré comme un langage, eh bien avec cette unité minimale qu'est l'une-bévue, c'est l'inconscient freudien qui apparaît comme une élucubration de savoir sur l'une-bévue et, c'est là me semble-t-il, que réside le sens à donner à ce *plus loin que l'inconscient*.

C'est que l'inconscient n'apparaît pas comme une donnée mais comme une élucubration prenant son départ d'un fait extrêmement ténu et sur quoi on a élevé des cathédrales.

Le tout dernier enseignement de Lacan a la valeur d'un retour, un retour au fait, un retour à la chose même.

De la même façon, là où Lacan parlait d'ordre symbolique, en se réglant sur la structure de langage telle que dégagée par la linguistique, même s'il la travaillait, il la sculptait cette structure, là, dans son tout dernier enseignement, il a plutôt affaire au corps du symbolique qui s'appelle lalangue. Le corps du symbolique à la place de l'ordre symbolique.

Le mouvement que je disais de retour, c'est un retour en deçà des élucubrations et donc c'est un discours extrêmement ténu que celui du tout dernier Lacan, extrêmement fragile, qui est dans un constant rapport de surveillance avec soi-même, toujours prêt à se saisir dans le moment de l'élucubration pour essayer de s'en tenir à la pureté de ce qui a lieu, de ce qui arrive.

C'est ainsi que je comprends pourquoi Lacan commence son Séminaire XXIV, de L'insu, par des considérations sur l'identification sur laquelle il ne reviendra pas.

J'ai intitulé ce premier chapitre « Essai d'une topologie de l'identification », parce que Lacan se propose d'ordonner les trois types d'identifications distinguées par Freud dans sa « Psychologie des foules », de les ordonner à trois modes distincts de retournement du tore.

Mais il s'intéresse à l'identification en tant qu'elle se cristallise, dit-il, dans une identité. Il s'y intéresse, me semble-t-il, dans la mesure où l'identité ne serait que le produit d'une identification.

Et, précisément, il vise ce qu'il y a avant identification, si je puis dire des unités pré-identitaires, de telle sorte que l'identité, c'est une élucubration à partir du non-identitaire.

À cet égard, la question hante tout son dernier enseignement, à partir des visuels. Est-ce le même ? Quand vous avez au tableau des figures complexes ; est-ce que c'est le même ?

Et c'est comme mettre en scène ici la crise de l'identité quand on en est revenu à l'en deçà de l'opération identificatoire. Le tout dernier enseignement de Lacan s'inscrit certainement dans la continuité de son dernier enseignement mais il introduit un nouveau visuel qui n'a rien à faire avec les questions d'architecture et de liaison, comme c'était le cas du nœud borroméen dans le sinthome, un nouveau visuel où on n'a pas à se demander à quelle condition ça tient ensemble. Ce nouveau visuel, c'est celui du tore – t.o.r.e. - la chambre à air.

Et à quoi répond cette introduction ?

Eh bien Lacan, me semble-t-il, choisit le tore comme voie d'accès privilégiée au réel.

On trouve dans le premier chapitre de L'insu une réflexion rapide sur la notion de modèle que Lacan récusait de façon arrogante dans son écrit qui s'intitule « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », qu'on trouve dans les *Écrits*. C'était le professeur Lagache, en effet, qui proposait pour l'identification des modèles. Et Lacan récusait cette notion au nom de la structure.

Quand on fait référence à la structure, on ne passe pas par le modèle, on s'occupe des signifiants qui organisent le réel.

Je simplifie le passage que vous trouverez dans les *Écrits*.

Kelvin

Là, au contraire, Lacan rappelle que c'est Lord Kelvin, lequel s'était beaucoup intéressé aux nœuds, par ailleurs, que c'est Lord Kelvin qui faisait du modèle une voie d'accès au réel, espérant donc construire des modèles permettant de prévoir, dit Lacan, les résultats du fonctionnement du réel.

Et Lacan note, en passant : on recourt donc à l'imaginaire pour se faire une idée du réel.

Cette phrase, qui semble dans la suite de ces énoncés qualifier le point de vue du Lord Kelvin, prend une toute autre résonance pour nous qui connaissons le titre que j'ai crû pouvoir donner à la dernière leçon du Moment de conclure : Imaginer le réel.

C'est, en quelque sorte, les premières notes de l'orientation de ce tout dernier enseignement.

À propos de Lord Kelvin, Lacan joue, semble-t-il, à l'oreille, sur l'expression *se faire une idée*, en invitant à ce qu'on comprenne *sphère une idée*.

<u>sphère</u> une idée

C'est laisser entendre que le modèle du modèle, c'est toujours la sphère. Eh bien c'est dans ce mouvement-là que Lacan entend substituer à la sphère le tore, qui a une toute autre structure que la sphère.

<u>sphère</u> une idée
<u>tore</u>

Sans doute le tore a-t-il, comme la sphère, un intérieur, à la différence du rond de ficelle pur et simple, même si vous pouvez vous servir du tore comme rond de ficelle.

Vous pouvez faire avec trois tores un arrangement borroméen, mais vous avez avec le tore une figure qui a un intérieur mais cet intérieur est un trou, distinct du second trou qu'il y a, celui qui est le trou qui est indiqué par l'anneau, le trou qui est ouvert à l'extérieur. C'est au point que Lacan peut dire que le tore se présente comme deux trous autour de quoi quelque chose consiste.

De la sphère au tore, il y a une différence de structure, qui est par exemple mise en valeur par le retournement de l'une et de l'autre et, au fond, c'est le fil que Lacan suit dans son tout dernier enseignement. Il essaye comme une généralisation du tore, au point que j'ai cru pouvoir intituler le second chapitre de L'insu que sait : L'univers torique.

C'est une thèse de Lacan, que je prélève dans le Séminaire : la structure de l'homme est torique.

Il ajoute, c'est là qu'il y a le *dire confusément,* qu'il ne l'affirme pas mais qu'on peut essayer de voir où en est l'affaire. Ces deux dernières années passeront pour toute une part dans la manipulation du tore, avec l'idée que c'est là une tentative tout à fait inédite dans histoire de la pensée, que le système du monde - comme il s'exprime - a été jusqu'ici sphéroïdal et que, pour la psychanalyse, il essaye le modèle torique. Il met ses espoirs dans le tore et, dans le tout dernier enseignement de Lacan, nous avons un foisonnement de tores, tordus, tortillés, de mille façons.

Il y a d'ailleurs une façon qui me donne encore bien de la peine parce que, à partir des paroles de Lacan, j'ai bien du mal à recomposer la figuration dont il s'agit.

J'achoppe, là. Je ne croyais pas mais j'achoppe. Ça m'ennuie d'autant plus que ça concerne ce à quoi j'avais donné beaucoup de valeur, à savoir l'effet de trou joint à l'effet de sens. Lacan illustre ça d'une complication torique que je n'arrive pas à recomposer.

Il y a d'ailleurs un endroit ou deux où je suis obligé de dire *dessin* pour ne pas le dessiner, mais enfin, là, ça m'ennuierait parce que j'aimerais mieux comprendre topologiquement l'effet de trou lié à l'effet de sens.

À travers ce foisonnement de tores, issu donc d'une tentative que Lacan veut absolument inédite, il cherche à atteindre ce qu'il appelle dès le début de L'insu que sait le tissu de l'inconscient, dans une phrase qui est la suivante : Un rêve comporte bien des choses qui tiennent à ce que l'on peut appeler le tissu de l'inconscient et c'est sur la nécessité de recomposer le tissu que s'achèvera d'ailleurs le Moment de conclure.

Avec ces tores Lacan cherche sans doute à mettre en évidence des modifications de structure, en fonction de coupures pratiquées. Mais pas seulement. Il confronte des représentations différentes de la même structure.

Tout se passe comme si pour lui ces représentations différentes de la même structure se soutenaient par elles-mêmes. C'est-à-dire qu'il ne cherche pas à les réduire à la même structure ; c'est comme si chacune de ces représentations, différentes, comme vous savez par exemple pour les nœuds borroméens il essaye des tas de représentations différentes du même nœud mais c'est comme si ces représentations avaient une valeur en tant que telle.

Autrement dit, si je réfléchis là-dessus, je me dis que l'unité n'est plus de l'ordre du signifiant mais elle est bien de l'ordre de l'image.

L'image apparaît comme telle, une unité valable. L'image apparaît comme telle comme un réel, même si deux images peuvent illustrer la même structure. Mais si elles sont différentes, elles se soutiennent en tant que telle.

Et elles mettent en valeur, si je puis faire un court-circuit, un fait clinique, qui est, au fond, le fait clinique qui domine le tout dernier enseignement de Lacan et qui va jusqu'au phénomène produit dans l'auditoire et qui est l'inhibition. L'inhibition à imaginer, l'inhibition dans l'affaire des images.

La pulsion, c'est encore un accord du signifiant et du corps, puisqu'on peut même l'évoquer, je l'ai rappelé, comme résonance. Mais le fait clinique majeur que Lacan travaille et met en évidence et dont il est lui-même le sujet, qui fait son pathème, si je puis dire, c'est l'inhibition à imaginer, c'est la béance qui demeure entre l'imaginaire et le réel. Alors qu'il s'agit, selon l'idéal kelvinien, de recourir à l'imaginaire pour se faire une idée du réel et on voit bien que, là, le symbolique est hors de l'affaire, il n'est plus présent que par ses paroles trébuchantes qui entourent les images. Et d'ailleurs le symbolique a tendance à se poursuivre dans l'imaginaire.

C'est ce qui fait que nous avons la mise en continuité du rêve, de la poésie, de la philosophie, du fantasme et du délire, qui sont autant de modes où l'on voit le symbolique passer dans l'imaginaire.

Ce dont il s'agit, au sens de Lacan, pour saisir ce qui a lieu dans une analyse, ce qu'il appelle l'étoffe d'une psychanalyse, c'est de surmonter la béance de l'imaginaire et du réel.

C'est le sens que je donne à cette proposition énigmatique du Moment de conclure : si nous faisons une abstraction sur l'analyse nous l'annulons. Qu'est-ce que c'est que faire une abstraction sur l'analyse ? C'est l'ordonner à l'ordre symbolique. Et qu'est-ce qu'on perd dans l'abstraction ? Ce qu'on perd dans l'abstraction, c'est le tissu, c'est l'étoffe.

C'est pourquoi Lacan nous donne dans son tout dernier enseignement, avec cette topologie du tore, une géométrie, dit-il, une géométrie du tissu, du fil et de la maille.

C'est par-là que je comprendrais ce temps logique du Moment de conclure, qui est comme animé par une assertion de certitude anticipée, qui consiste ici à poser la primauté du tore.

Au fond, dans le silence du réel, et alors qu'il faut se méfier toujours du symbolique, qui ment, ne reste que le recours à l'imaginaire, c'est-à-dire au corps, c'est-à-dire au tissu.

C'est peut-être ainsi qu'on peut comprendre sur quoi Lacan a voulu, au-delà du Moment de conclure, continuer de parler, continuer de parler en ne faisant plus Séminaire à proprement parler.

Il a voulu parler sur l'objet, sur objet et représentation. Et, en effet, c'est la question du rapport des différentes représentations du même, avec l'objet dont elles donnent des visions distinctes.

Et c'est aussi son titre « La topologie et le temps » car c'est comme ça que je comprendrais, c'est que le temps, c'est aussi un tissu. Mais c'est ce qui, dans l'analyse, oblige à restituer un avant et un après, qui, dans la topologie, n'est pas constitutif.

Au fond dans la topologie, Lacan ne veut pas en faire une élucubration. Il ne lui donne pas le statut d'élucubration ou, disons, dans son élucubration, il lui donne la valeur d'être le tissu même de l'expérience et un tissu où il n'y a pas de distance, un tissu qui n'est pas gouverné par une métrique. S'il y a une distance, c'est celle qui est apportée par la structure du temps.

C'est au moins ainsi que j'entends ce titre qui nous reste de l'intention de Lacan : La topologie et le temps.

Je conclurai la semaine prochaine cette tentative de vous éclairer le Moment de conclure.

Fin du *Cours* XVI de Jacques-Alain Miller du 30 mai 2007

Orientation lacanienne III, 9.

Jacques-Alain Miller

Dix-septième séance du *Cours*

(mercredi 6 juin 2007)

XVII

Bon. Voici le moment de conclure sur le Moment de conclure ; mais, pour moi, de pousser ma dernière chansonnette de l'année.

Je suis content d'avoir fait ce que j'ai fait cette année, parce que je ne le referais pas.

Quand je rouvre mon dossier du texte établi de ce tout dernier enseignement, je me retrouve à toutes les lignes devant la même perplexité qu'au début.

Il faudra que je lise mon Cours de cette année pour y comprendre quelque chose, quelque chose du Séminaire de Lacan. Comme je suis arrivé à cette dernière fois, je ne sais plus comment, eh bien je m'en félicite. Mais, une fois de plus, une dernière, je m'y remets. Il faut choisir un fil, et j'ai pris celui-là.

Oui, est-ce la même perplexité ?

C'est que je voudrais toujours retrouver le fil de Lacan dans des leçons qui apparaissent parfois décousues. Je conserve l'hypothèse qu'il y a des idées intermédiaires qui ne sont pas dites, et qui, si on les découvraient, rendraient compte du passage d'un énoncé à l'autre.

J'en donnerai l'exemple tout à l'heure. L'exemple d'un progrès que j'ai fait.

Enfin pour faire court, il faut choisir de tirer un fil et je tire donc celui-ci.

Quoique Lacan dise contre la logique et Dieu sait s'il dit beaucoup, contre la logique, dans son tout dernier enseignement - non pas en étendue, il n'y a que quelques phrases, mais en intensité - c'est pourtant à la logique qu'évidemment il recourt pour situer son tout dernier enseignement, puisqu'il l'a mis sous le chef du Moment de conclure.

Sur le Moment de conclure, sur cette expression et son concept, qui sont de lui, il ne dit rien dans son Séminaire XXV, sinon qu'il en fait son titre.

Après avoir confié à ses auditeurs, pour commencer l'année, qu'il n'avait pas la moindre envie de s'exprimer et qu'il aurait pu saisir le prétexte d'un incident, on ne sait plus lequel, pour ne pas le faire. Ce devait être quoi ? Une grève, une coupure de courant.

Et donc, il s'esbaudit sur la gentillesse de ceux qui viennent suivre ce qu'il a à dire, qu'il place sous le titre du Moment de conclure et il nous laisse rêver là-dessus.

Ce n'est pas un simple *c'est fini*, même si c'est comme ça que je l'avais entendu dans quelques jours avant le début de cette année-là, il m'avait confié ce titre en me regardant dans les yeux, m'a-t-il semblé alors.

Ce n'est pas un simple *c'est fini*, c'est une référence à une élaboration sur le temps qui date d'avant le commencement proprement dit de son enseignement.

Cette élaboration, vous la trouvez, dans le volume des *Écrits*, sous le titre « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée. » C'est un texte que Lacan a apparemment élucubré pendant la dernière guerre et, ayant décidé de s'abstenir alors de toute publication, c'est à l'époque de la Libération qu'il a publié ces pages.

Alors le temps, ça l'occupe dans la première leçon du Séminaire du Moment de conclure. J'ai déjà eu l'occasion de citer et d'utiliser le passage, mais vous allez me permettre,

bien entendu, de le relire comme je l'ai fait pour moi-même.

L'analyse dit quelque chose. Oui, on peut se demander s'il n'aurait pas fallu transcrire ou établir l'analyste, mais la phrase précédente qui se termine sur le mot *l'analyse* pousse à conserver le terme, là.

L'analyse dit quelque chose.

Qu'est-ce que ça veut dire, *dire* ? *Dire* a quelque chose à faire avec le temps. L'absence de temps, chose qu'on rêve, c'est ce qu'on appelle l'éternité. Ce rêve consiste à imaginer qu'on se réveille.

Là, j'ai placé un paragraphe, dans le rythme que je donne à ces énoncés — On passe son temps à rêver. On ne rêve pas seulement quand on dort. L'inconscient, c'est très exactement l'hypothèse qu'on ne rêve pas seulement quand on dort.

Comme je l'ai déjà souligné, l'éternité occupe le dernier Lacan. Il y a sur ce mot tel passage que je vous ai resservi du Séminaire XXIII, *Le Sinthome* et chaque fois dans les mêmes termes : la récusation de l'éternité.

Ici, cette récusation prend la forme de la définir comme un rêve et précisément le rêve du réveil. C'est une jolie assonance mais qui m'a conduit à vérifier l'étymologie des deux mots pour m'apercevoir que si ça sonne joliment à notre oreille, dans la langue française, les étymologies de chacun de ces deux mots n'en sont pas moins hétérogènes : rêve viendrait - je me suis contenté de consulter le *Robert* - d'un verbe gallo-romain : *esvo*.

esvo

Voulant dire vagabond et procédant du latin populaire *ex vagus* et de *vagus,* ça a donné un autre mot dans notre langue. Tandis que réveil procède d'éveiller qui vient de *ex vigilare*, il y a mention que c'est un verbe du latin populaire : « veiller sur ou s'éveiller. »

Voilà donc deux mots qui apparemment n'ont rien à voir ensemble et qui se trouvent poétiquement associés dans la langue, dans ce passage de Lacan.

Ça ne va pas de soi de définir l'éternité comme le rêve d'un réveil. L'éternité, ce pourrait être la continuation indéfinie du temps. Là, la note que donne Lacan c'est qu'il s'agit du rêve d'une sortie du temps, une sortie hors du temps. Et, à le dire ainsi, ça s'associe, dans le contexte culturel que tout de même nous partageons avec Lacan, avec la notion que la notion d'une contemplation, du vrai, pour toujours. Il y a là une note platonicienne.

Mais, au-delà, est-ce qu'il ne s'évoque pas pour vous l'expression, tout de même familière, utilisée dans de nombreux contextes, l'expression du *sub specie aeternitatis*. Non ?

Ça, le *sub specie aeternitatis,* c'est de Spinoza, qui était très occupé de la notion d'éternité, qui en a fait même le pivot du moment de conclure de son *Éthique*, le pivot du Livre V qui s'intitule *De libertate* – De la liberté.

Si vous suivez le fil jusque là, eh bien vous vous apercevez que le Moment de conclure de Lacan débute par un dialogue avec Spinoza qui est déjà à faire entendre ses premières notes dans le Séminaire du *Sinthome*. Je vais jusque là : c'est une réplique à Spinoza, bien sûr. Comment ne pas s'en être aperçu plus tôt ? Et n'est-il pas tout à fait naturel qu'au début de se lancer dans son Moment de conclure, Lacan soit remonté jusqu'à Spinoza comme à son instant de voir.

Ça, c'est un fait de sa biographie que nous connaissons, et qui a été publié, la dilection particulière qu'il a montré dès très jeune pour *L'Éthique* de Spinoza dont il aurait, vers ses 13, 14 ans, essayé de dresser la cartographie qui lie entre elles les propositions.

Il faut se représenter ça, Lacan avec derrière le plan total de *L'Éthique* de Spinoza, comme on représente Fleschig avec un cerveau agrandit.

Et puis Lacan avait choisi comme exergue de sa thèse une proposition du Livre III de *L'Éthique* dont j'avais jadis commenté la pertinence à cette place.

Eh bien l'éternité qui hante Lacan au Moment de conclure, rien de plus naturel à ce que ce soit celle-là, l'éternité de Spinoza, c'est-à-dire celle dans laquelle on entre ou plutôt celle dans laquelle on s'aperçoit qu'on était déjà lorsque l'âme se considère elle-même - je cite Spinoza - sans relation à l'existence du corps, ce qui a toujours paru aux exégètes une difficulté à franchir puisque l'âme est, par ailleurs, définie par Spinoza comme l'idée d'un corps.

Pour arriver à ce point de vue où l'on considère l'âme sans relation avec l'existence du corps, il y faut toute une propédeutique que Spinoza détaille dans la première partie du Livre V où l'on voit l'âme, rationnelle, s'employer à réguler et à contrôler l'affectivité et ainsi à élargir le domaine de la raison. C'est une façon d'inviter l'âme à s'y retrouver dans ce dans quoi elle s'empêtre.

Spinoza, l'idée que si l'âme apprend à former des idées claires de ses affects, c'est-à-dire à se faire une idée de leur cause, eh bien ces affects cesseront d'être des passions, elle cessera d'en pâtir.

C'est une invitation à s'y retrouver dans son fonctionnement mental, à saisir, enfin, comment les affects se forment à partir de certaines causes et, par là, de prendre une certaine distance à l'endroit des affects dont elle pâtit. Il pense que c'est possible, que c'est possible par la bonne volonté, que c'est possible en lisant *L'Éthique*, bon.

Nous, pour arriver à ça, on a une voie plus compliquée, plus dialogique et qui dure plus longtemps, sans doute, enfin ça n'est pas sans écho pour nous. Il propose en quelque sorte d'élever l'affect à la dignité de la connaissance, à la dignité de la connaissance des causes, tout en restant sous ce qu'il appelle *ratio temporis* - la règle du temps.

Il dégage la *ratio temporis* qui ordonne la vie affective comme l'entreprise, difficile de la contrôler, il isole la *ratio temporis* parce qu'il a l'idée que on peut s'esbigner. Il ne le dit pas comme ça, mais enfin, après la Proposition XX, il pousse une porte, il a l'idée qu'on peut soustraire l'âme à la *ratio temporis*. On peut la soustraire à la règle du temps et à l'existence du corps et que c'est une conquête, sans doute, mais qui nous ramène à ce qu'il y a de plus - comment le dire dans notre langage - nous dirions ce qu'il y a de plus réel en nous, puisqu'il est capable de formuler avec la proposition XXIII cet énoncé qui n'a pas cessé de rouler à travers les siècles avec un accent de culot, de culot spinoziste : nous sentons et nous expérimentons que nous sommes éternels.

Donc c'est scandale de placer ça au niveau du vécu, alors que nous sommes submergés par le chaos des affects, mais qui est là précisément pour recouvrir, voiler, faire oublier, l'éternité qui est en chacun ou que chacun est aussi dans l'éternité.

Il y a une expérience, il y a en effet une expérience qui, pour Spinoza, nous fait nous sentir éternel, même si, apparemment, on ne s'en aperçoit pas. C'est, pour le dire plus franchement que ça ne figure dans *L'Éthique*, c'est l'expérience de la démonstration géométrique.

Ah ! Quand vous avez commencé à faire de la géométrie euclidienne en classe de sixième, vous êtes-vous senti éternel ? Sans doute pas, parce que c'était passé dans la routine de l'enseignement.

Mais, au temps où ça a impacté Spinoza comme Hobbs qui en témoigne, de l'émotion que ça lui a donné de faire de la géométrie après avoir été gavé de rhétorique et d'histoire, on en a le témoignage, je crois l'avoir évoqué jadis. Là, en effet, vous pouvez avoir le sentiment d'accéder à un autre ordre de réalité, à une nécessité *ne varietur.*

C'est pour toujours comme ça et, au fond, nous avons accès à ce *pour toujours*. Il faut donc qu'il y ait quelque chose en nous qui soit homogène au *pour toujours*. Et ça, c'est notre intellect.

C'est le sens qu'il faut donner, me semble-t-il, à l'énoncé qui figure dans le scolie de la Proposition 23 — En effet

les yeux de l'âme - *mentis enim oculi* – ce sont les démonstrations elles-mêmes.

Dès lors, l'existence de l'âme ne peut pas se définir par le temps, c'est-à-dire s'expliquer par la durée, dit Spinoza, mais il faut la considérer *sub aeternitatis specie* c'est-à-dire du point de vue ou sous l'angle de l'éternité et le *sub specie aeternitatis* s'appuie, se fonde sur les démonstrations nécessaires de la géométrie euclidienne. C'est là qu'on voit, en effet, se conjoindre le rationnel, le géométrique, l'éternel, et le nécessaire.

- Rationnel
- Géométrique
- Eternel
- Nécessaire

Eh bien, c'est précisément à ça que Lacan s'adresse dans la première leçon du Moment de conclure. Après le passage je vous ai lu sur l'éternité : L'inconscient c'est très exactement l'hypothèse qu'on ne rêve pas seulement quand on dort, arrive une phrase sur le raisonnable, qui n'est que fantasme.

Ça, ça nous donne l'angle lacanien, non pas le rationnel mais simplement le raisonnable.

- Rationnel → Raisonnable
- Géométrie →
- Eternel
- Nécessaire

Nous avons la géométrie mais précisément, Lacan l'évoque : La géométrie euclidienne, dit-il, a tous les caractères du fantasme. Et, en effet, ça a l'air disjoint quand on lit le Séminaire. D'un côté il parle de l'éternité ensuite il arrive à la géométrie qui serait fantasme. Mais ça n'est décousu que si vous n'avez pas trouvé le fil que je viens de vous indiquer et que je suis très content d'avoir trouvé.

On peut relire ça de très nombreuses fois, on peut même l'écrire et puis c'est seulement à la fin. C'est cohérent d'ailleurs déjà avec ce que Lacan évoque dans « L'insu que sait », le Séminaire XXIV, que la géométrie, c'est pour les anges, c'est-à-dire pour ce qui n'a pas de corps, c'est pour l'âme sans relation avec l'existence du corps.

Et c'est alors que, dans le Moment de conclure, Lacan se félicite qu'on en soit sorti et qu'on ait tout de même une topologie qui est une géométrie qui a un corps.

- Rationnel → Raisonnable
- Géométrie → Topologie
- Eternel → Temporel
- Nécessaire → Contingent

Corrélativement on comprend, en effet, que le culte de l'éternel soit récusé et que ce soit au contraire – qu'est-ce qu'on va dire – temporel, le tempestif, qui prévaut et dont il faut préserver l'instance et j'ajouterai qu'à la primauté du nécessaire, on voit Lacan opposer la promotion constante du contingent.

Autrement dit le Moment de conclure est placé sous le patronage de Spinoza, c'est-à-dire de ce qui fut, dans l'ordre intellectuel, l'instant de voir de Lacan, ce qui a vraiment eu pour lui de la résonance et tout ce que Lacan déploie du *mos topologicus*, dans son tout dernier enseignement est là pour manifester la sortie hors de la géométrie euclidienne.

Chez Spinoza, tout ça converge vers cet amour de Dieu qu'il appelle « l'amour intellectuel » de Dieu, l'âme baigne dans la joie, dans la jouissance, dans une sérénité qui va jusqu'à la béatitude, tout ça, au fond, induit par l'intangible vérité nécessaire de la démonstration euclidienne, *delectamur*, dit-il, nous nous délectons.

delectamur

C'est comme ça que Luis Solano voudrait que je sois. Je m'efforce de le satisfaire mais je traîne dernière moi le tout dernier Lacan, qui, lui, à la place de la béatitude, met l'inhibition.

Ce n'est pas l'apaisement, c'est le souci qui donne sa note fondamentale, sa *stimung* à ce tout dernier enseignement.

C'est le *je me casse la tête* que lance Lacan, ajoutant : et je ne sais même pas sur quoi, ce qui donne bien cet accent de tonalité fondamentale. Alors, je ne vous fais peut-être pas assez rire mais au moins je ne vous fais pas pleurer ! C'est par rapport à Spinoza qu'on saisit le rappel par Lacan qu'il ne faut pas penser sans le corps. Il ne faut pas que la pensée pense sans relation avec le corps, mais de la bonne façon, pas en se modelant sur l'image du corps. Ne pas penser sans le corps, contrairement à l'invitation de Spinoza dans le Livre V de *L'Éthique*, c'est ce à quoi nous ouvre la topologie en tant qu'elle restitue l'important du tissage.

C'est là un point, cet anti Spinoza est un point d'autant plus sensible que - dont on s'aperçoit quand on rappelle -, comme je l'ai fait la dernière fois - le titre de ce qui aurait pu être le Séminaire XXVI, le titre sous lequel Lacan a continué de prendre la parole et qui était « La topologie et le temps », dont on a fait un grand mystère qui tout de même s'éclaircit si on comprend que c'est l'envers de la géométrie et l'éternité.

Je pourrais encore amener ici la phrase par laquelle, à un moment, Lacan réfléchit sur le mot idée, et on considère que ça prend son sens par rapport à Spinoza, et que, lui, donne pour corps à l'idée, le mot.

Au cours de sa trajectoire, il cherchera à isoler le corps du symbolique, lalangue, le corps de l'imaginaire, le corps du réel, jusqu'à équivoquer sur « corps de » et « corde. »

corps de   corde

Alors l'instant de voir spinoziste de Lacan, l'instant de voir spinoziste tout court, c'est la primauté du *mos geometricus*, de la façon géométrique, de la manière géométrique, et c'est la conception de la démonstration comme œil de l'âme.

Évidemment, l'instant de voir lacanien, après son moment spinoziste, c'est celui dont témoigne sa conférence sur le symbolique, l'imaginaire et le réel, qui se trouve désormais publiée et qui est développée dans son texte « Fonction et champ de la parole et du langage. » Ici, on peut distinguer deux thèses fondamentales de cet instant de voir. La thèse un, c'est là triplicité du symbolique, de l'imaginaire et du réel ; la thèse deux, c'est celle de la primauté du symbolique qui fait du signifiant le ressort déterminant, ce qui intéresse l'imaginaire et dominant le réel.

En revanche, à l'autre bout, le Moment de conclure et plus largement le dernier enseignement de Lacan, conserve la thèse numéro un et sacrifie la thèse numéro deux et c'est pourquoi au début du Moment de conclure, Lacan fait un sort à la proposition *le mot fait la chose*, c'est précisément ce qu'il récuse, dans le Moment de conclure, c'est la proposition qui permet de dire que la logique est la science du réel, comme ça lui est arrivé. C'est ce qu'il a abandonné derrière lui.

Si vous voulez avoir une idée de l'instant de voir lacanien dans « Fonction et champ de la parole et du langage », allez voir dans les *Écrits*, page 276, où Lacan redit à peu près la même chose trois fois de suite : le concept engendre la chose -, je vais donner le texte complet : « Le concept, sauvant la durée de ce qui passe. » Voilà le goût du premier Lacan pour l'éternité : le concept sauve la durée de ce qui passe.

Deuxième formulation : L'univers des choses vient se ranger dans l'univers de sens d'une langue. Vous voyez donc la langue, son supposé univers de sens, comme s'il y avait là un univers, bon et puis les choses qui viennent comme ça se mettent juste à leur place

et tout ça nous dessine un monde, en effet, d'une cohérence et d'une harmonie qui est sans doute défait à d'autres endroits du texte mais quand même domine, dadada, la voie du tonnerre. C'est la fin de « Fonction et champ. »

Troisième formulation : c'est le monde des mots qui créé le monde des choses. Ces trois formulations, c'est les trois formulations, les formulations les plus élémentaires et très philosophiques de la thèse numéro deux, celle dont je ne crois pas excessif de marquer le ridicule au regard du tout dernier enseignement de Lacan. Ce n'est pas l'hôpital qui se moque de la charité, c'est tout de même Lacan qui se moque de Lacan !

Le dernier énoncé que je vous ai donné se rallonge : « Les choses, le monde des choses, d'abord confondu dans l'*hic et nunc* du tout en devenir. » Voyez la dépréciation de ce qui passe : les choses sont confondues, sont dans le chaos quand on ne les repère que sur l'ici et maintenant du devenir. C'est vraiment un anti-héraclitéisme du premier Lacan et un essentialisme puisqu'il dit : le monde des mots donne son être concret à l'essence des choses. C'est un point de vue aussi, hégélien. C'est que, par le mot, ce qui est transitoire, ce qui meurt accède à son essence éternelle, puisque que Lacan ajoute : donne sa place partout à ce qui est de toujours. Et, pour fixer l'esprit du lecteur sur cette gloire, de l'éternité conceptuelle et linguistique, c'est ce qui est illustré dans Séminaire I par le mot éléphant, le mot éléphant qui subsiste même si les éléphants se dirigent vers le cimetière, mais par le mot, ils durent.

Donc, pour que soit bien fixé par le lecteur cette postulation vers l'éternité, Lacan sort du grec *Ktèma es aeï*, donc ça devient inoubliable.

C'est une citation, là j'ai retrouvé, c'est une citation de Thucydide : *es aeï* - veut dire pour toujours, et *Ktèma,* c'est quelque chose comme agalma, c'est d'abord le bien en tant que une propriété et puis c'est passé à désigner la chose précieuse, le trésor, l'objet désirable. Donc *Ktèma es aeï* c'est trésor pour toujours.

Voilà ce qu'est, pour le premier Lacan, le concept et le mot. C'est vraiment l'agalma, l'agalma de l'éternité.

Il faut ce rappel pour qu'on comprenne quel est l'air que Lacan tape sur son tambour, dans le Moment de conclure, à propos de l'éternité, et donc loin de ce trésor pour toujours. Cette phrase de Thucydide, elle est très spinozienne, c'est en effet vers le trésor pour toujours que se dirige le Livre V de *L'Éthique*.

Eh bien par rapport à ça, le temps. Le temps dont on ne sort pas et qui est, pour le dire vite, un réel, du réel, non pas le temps symbolique, qui est le temps compté, numérisé, non pas le temps imaginaire qui est le temps vécu mais le temps comme réel c'est-à-dire celui qui ne peut pas être surmonté par le *pour toujours*. Le Moment de conclure s'oppose à ce *pour toujours*. Ça demande de prendre en effet avec des pincettes la référence au temps logique que comporte le titre du Moment de conclure. Sans doute le temps presse, pour Lacan, mais, là, il presse, il presse autant par les nécessités du corps vivant que par l'urgence du mouvement logique.

Est-ce qu'il y a une assertion de certitude anticipée dans le Moment de conclure, j'entends le Séminaire ? L'assertion de certitude anticipée, eh bien elle demande d'abord une certitude qui, dans le Moment de conclure, se dérobe. On peut dire que dans le Séminaire du Moment de conclure, il n'y a pas d'autres certitudes que le doute, la tentative, l'essai. Et s'il faut un acte pour engendrer la certitude, on pourrait dire que cet acte est ici suspendu.

C'est ce que Lacan appelle l'anticipation. L'assertion de certitude renvoie à un acte qui va créer les conditions de vérification de l'assertion. C'est un acte auquel la vérité n'est pas préalable, un acte qui pose une assertion et qui, la posant, pose en même temps les conditions pour qu'elle soit vérifiée, c'est-à-dire faite de vrai.

C'était la valeur secrète de la phrase de Picasso quand elle était reprise à son compte par Lacan, *je ne cherche pas, je trouve* : ça vous voulait dire *je trouve, d'abord,* dans l'acte d'anticipation et je cherche ensuite et c'est ainsi que nous avons toujours vu Lacan procéder : trouver d'abord et ensuite explorer les conséquences et les entours de la trouvaille. Il fait tout de même quelque chose comme ça dans la mesure où, appelant à un signifiant nouveau qui n'aurait aucune espèce de sens, à la fin du Séminaire XXIV, il est clair que son assertion de certitude, c'est que c'est à trouver du côté de la topologie. Sur la base de cette assertion eh bien il cherche, en effet, et cette fois-ci sans trouver, mais enfin il a trouvé d'abord que c'était du côté de la topologie et il cherche ensuite qu'est-ce qui peut ici servir, être utile à s'y retrouver dans l'expérience analytique.

Il y a deux choses que je mettrai en valeur à propos de cette topologie : la fonction temps et la fonction corps. Oui, mais il faut bien tout de même que je justifie pourquoi la topologie est de ce côté-là, du côté du temps et pas du côté de l'éternité, à la différence de la géométrie euclidienne. C'est que dans la topologie, et Lacan se plaît à le montrer à de multiples reprises, il y a tout un problème de reconnaissance des formes.

Dans la géométrie euclidienne, les figures sont raides, elles sont passées à l'amidon, elles sont invariables. Vous pouvez prendre le cube, vous pouvez le poser sur une face ou une autre, voire l'imaginer sur une pointe, c'est le même. Ça vous donne l'image d'une forme éternelle et, en plus, vous savez même que si vous changez la longueur du côté vous retrouverez les mêmes relations entre les différents termes, tandis qu'en topologie vous avez des déformations. Ça veut dire que vous êtes tout le temps à vous demander est-ce que c'est le même ou pas le même ? Ces déformations, ces déformations et reformations, si vous essayez d'identifier, elles sont nécessairement temporelles. Le cube ou les autres êtres, entités euclidiennes, vous les déplacez, le déplacement ce n'est pas la même chose que la déformation.

Le déplacement, ça reste extérieur à la chose même, tandis que la déformation, ça, ça suppose en effet, ça suppose un processus temporel : faire des trous et faire passer par des trous. Vous distinguez un temps, un autre, vous tirez sur des ficelles.

Vous avez un petit nœud borroméen bien reconnaissable, déjà fiché, bien rangé à sa place dans l'univers des sens et puis vous tirez sur les ficelles et vous arrivez à produire un embrouillamini extraordinaire qui n'en reste pas moins le nœud borroméen et il va vous falloir du temps, tirant sur les ficelles, imaginons dans tel ou tel ordre, pour retrouver une forme, lui redonner une forme humaine, si je puis dire, au nœud borroméen.

Donc, il y a là, inéliminable, une fonction temps et la topologie respecte le réel de la fonction temps, qui est, par l'abstraction euclidienne, évacuée.

Et puis la fonction corps, dont Lacan ne cesse pas de parler, enfin toujours brièvement, et qui, dans cette matière topologique est précisément le tissu, l'étoffe, à distinguer des lignes métriques dans l'espace euclidien, qui sont de pures créatures du symbolique, qui sont des créatures fantasmatiques, fantomatiques, alors que dans la topologie le tissu fait matière.

C'est là que je retrouve le mot d'esprit de Lacan qui, dans L'insu que sait y voit, invite à écrire l'âme-à-tiers.

l'âme - à - tiers

Eh bien précisément la matière, c'est le contraire de l'âme spinozienne, qui est, elle, dénouée du corps, qui est géométrisée.

Je pourrais encore noter que le Moment de conclure, si on se réfère au « Temps logique », ressortit à une logique collective qui est absente du Séminaire, même si Lacan s'entoure d'un certain nombre de collaborateurs. Le « Temps logique », l'article de 1944-45, expose, au fond, les conditions

d'une sortie en groupe. Pas pour une excursion ! Une sortie en groupe déterminée par une démonstration qui a des scansions et où ce sont des prisonniers qui s'enfuient.

Eh bien ici, qu'est-ce que je pourrais dire ? Que le Séminaire XXV du Moment de conclure, c'est Lacan sortant de la prison du lacanisme. Et c'est la valeur, très sérieuse, à donner à son énoncé *je ne suis pas lacanien*, qu'il fera entendre trois ans plus tard. Il n'est pas lacanien et il peut amener comme témoignage ce qu'il articule dans son Moment de conclure.

Alors, il a dit, c'est vrai aussi, *je suis freudien*. D'une part c'est un leurre, pour être quelque chose, et puis d'autre part c'est, en effet, la référence qu'il peut faire à Freud comme celui qui a inventé la façon de faire dont nous avons pris l'habitude, et en cela, nous sommes freudiens, nous procédons de l'art freudien de la psychanalyse.

En effet, c'est la thèse de ce Moment de conclure que la psychanalyse est un art. Lacan dit, en tout cas, que ce n'est pas une science, et précisément, sa première thèse, c'est que la psychanalyse est une pratique.

Ça, c'est une des thèses positives du Moment de conclure. Et c'est au point que Lacan réduit le sujet supposé savoir à supposer savoir comment opérer. En tout cas il l'évoque.

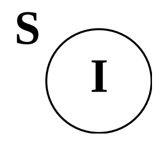
Alors dire : la psychanalyse est une pratique, quand on a 24 Séminaires derrière soi, il faut bien dire, c'est une mise à plat de la psychanalyse. Il n'y a pas de doute, Lacan aplatit la psychanalyse, là où au contraire, jadis, il faisait montre de ses rapports à la transcendance, la transcendance du signifiant bien entendu. Mais là où il y avait transcendance, il y a désormais mise à plat. On gagne toujours à mettre à plat, dit le tout dernier Lacan.

Et donc, au fond, il propose des réflexions sur la pratique ; la clinique, quand il l'évoque, elle procède intégralement de la pratique et la théorie, il n'en fait qu'une élucubration, donnant à la manipulation des tores et des nœuds un autre statut que celui de la théorie. Dans théorie, il y a toujours contemplation, alors qu'ici, il s'agit au contraire de manipulations, ça ferait déjà une différence.

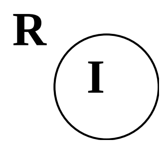
Il a défini, deuxièmement, la psychanalyse comme une pratique qui durera ce qu'elle durera. Et ça, ça n'est pas fait pour nous surprendre et pas seulement comme une notation banale, ça veut dire précisément qu'elle ne s'inscrit pas là du côté gauche, la psychanalyse ne vaut pas *sub specie aeternitatis* et, dans son anticipation, Lacan la regarde aussi déjà sous l'angle où elle disparaîtra.

Troisièmement, la psychanalyse est une pratique de bavardage, dit-il, et c'est déjà nous éloigner de la fonder seulement sur la structure de langage et, si l'on veut, donner une nouvelle valeur à ce qu'il appelait jadis la parole vide. Jadis, il préférait à la parole vide la parole pleine, celle qui fait mouche, la parole de vérité et là, il restitue, si je puis dire, sa dignité ou son indignité puisqu'il propose une pratique sans valeur. Elle a ce nom de bavardage, et plutôt que parole vide disons une parole trouée dont Lacan trouve, si l'on veut, une matérialisation dans le tore.

Et, quatrième thèse, disons c'est la primauté de l'imaginaire, qui est partout. D'abord de l'imaginaire du symbolique qui nous donne le raisonnable ou la géométrie, c'est-à-dire, en définitive, un fantasme, ce qu'on pourrait appeler, ce que Lacan appelle lui-même le symboliquement imaginaire, l'imaginaire inclut dans le symbolique.



Et qui fait glisser tout naturellement nos élucubrations vers le fantasme ou la poésie et le délire à quoi il oppose, je l'ai déjà dit, imaginer le réel, c'est-à-dire ce qu'on pourrait traduire, le terme n'est pas dans Lacan, par le réellement imaginaire.



L'imaginaire inclut dans le réel, qui explique tel ou tel passage où Lacan mêle imaginaire et réel, par exemple parlant du tissu dans sa dernière leçon du Moment de conclure, il dit : à l'occasion c'est l'imaginaire, c'est le réel, je crois qu'il faut l'entendre à partir de ce schéma élémentaire, à savoir qu'il y a un imaginaire inclut dans le réel, en tout cas s'il y a une assertion de certitude anticipée dans le Moment de conclure, c'est celle-là.

Je voudrais marquer ce passage où Lacan évoque Freud, vers la fin du Moment de conclure, dans des termes qui sont surprenants.

Freud avait pris la précaution – j'ai déjà évoqué ce passage, à un autre propos - Freud avait pris la précaution d'être fou d'amour pour ce que l'on appelle une femme. Il faut le dire c'est une bizarrerie, une étrangeté : pourquoi le désir passe-t-il à l'amour ? J'ai fais un sort à cette phrase : les faits ne permettent pas de l'expliquer, il y a sans doute des effets de prestige, etc..

Freud était-il religieux ? Il est certain qu'il faut se poser la question. Il est tout de même curieux qu'il y ait quelque chose qui s'appelle la mystique, la mystique est un fléau comme le prouve bien tous ceux qui tombent dedans.

Comment faut-il lire ça et cet enchaînement de propositions ? Eh bien, il faut le lire à partir, me semble-t-il, de ce mot d'amour qui y figure. Et j'y vois encore là un écho anti-spinoziste. C'est que Freud, en effet, son éthique à lui, ça n'ouvre pas sur l'amour intellectuel de Dieu. Ça ouvrait au contraire sur l'amour pour une femme.

Ça ne rend pas… et c'est pour ça que Lacan donne cette valeur à cet amour : c'est une précaution. L'amour pour une femme, c'est une précaution qui évite de tomber dans l'amour de Dieu et c'est pour ça que tout de suite après il demande Freud est-il religieux ? C'est-à-dire en plus de son amour pour une femme, avait-il la notion de l'amour de Dieu sous les espèces de la mystique, dont certains échos se font entendre dans le Livre V, en particulier les passages sur la béatitude, dans le Livre V de *L'Éthique* ?

C'est à quoi Lacan oppose : mettre à plat quelque chose, quoi que ce soit, ça sert toujours. Et ça doit s'entendre par rapport à cela.

Oh ! Mais j'avais encore des choses à dire ! Mais il faut que je l'ai…, ah non je ne les conserverais pas pour l'année prochaine, je passerai à ma conclusion qui, d'abord exploite un mot qui figure dans le Séminaire, à la fin de la première leçon et qui figure d'ailleurs aussi dans le texte du « Temps logique », qui est le mot « exfolier. »

Lacan dit dans le Moment de conclure : pour que l'imaginaire s'exfolie, il n'y a qu'à le réduire au fantasme.

Vous savez ce que veut dire « exfolier » : exfolier une plante c'est faire tomber ses feuilles ; ça qualifie aussi en médecine la chute des parties nécrosées, comme les ongles, et s'exfolier, c'est se détacher par feuilles, par parcelles. Eh bien ce mot me faisait penser que le Moment de conclure ouvrait à une exfoliation de l'enseignement de Lacan, son détachement par parcelles et que c'est ainsi qu'il faudra dans l'avenir le mettre à profit.

Le Moment de conclure, c'est quelque chose comme Lacan juge de Jacques Lacan, pour rappeler le titre de Jean-Jacques Rousseau. Et Lacan juge de Jacques Lacan le condamne ou au moins prend ses distances.

On ne peut pas se défendre de l'idée que ce Séminaire ultime est animé chez Lacan d'un transfert négatif à son propre endroit, si je puis dire. Il s'était vanté de son transfert négatif à Freud mais on ne peut pas méconnaître ici un transfert négatif à Lacan lui-même, un transfert négatif à l'endroit de son savoir.

Alors, faut-il rémunérer ce défaut d'amour intellectuel en célébrant à sa

place la majesté, l'utilité de sa construction ?

Tout ce que je sais au moment où je vous parle c'est que, au moins pour moi, Lacan ne sera plus jamais le même après ce Cours.

Il demande à être exfolié.

Mais, au-delà de ce que nous ne savons pas, que l'analyse ne sera plus jamais l'analyse qu'elle a été.

Nous en avons tous les jours l'expérience et c'est ce qui laisse toute sa place pour qu'elle vienne à l'invention.

À l'année prochaine.

Fin du *Cours* XVII de Jacques-Alain Miller du 6 juin 2007

Fin de l'année OLIII, 9

2006/2007